SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES

DU SERVICE DES ANTIQUITÉS

DE L'ÉGYPTE

TOME XXVI

(PREMIER FASCICULE)

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

M DCCCC XXVI

SOMMAIRE DU PREMIER FASCICULE :

Publications du Service des Antiquités de l'Égypte.

ANNALES

DU SERVICE DES ANTIQUITÉS

DE L'ÉGYPTE

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES

DU SERVICE DES ANTIQUITÉS

DE L'ÉGYPTE

TOME XXVI

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

M DCCCC XXVI

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE.

LE

VOYAGE D'INSPECTION DE M. GRÉBAUT EN 1889

PAR

M. G. DARESSY.

On ne possède malheureusement pas de renseignements détaillés sur les travaux du Service des Antiquités du temps de Mariette : faute de fonds, et, par suite, de personnel scientifique, les fouilles étaient surveillées par des reis indigènes incapables de relever les particularités intéressantes des déblaiements qu'ils étaient chargés de faire et de noter les conditions de la découverte des monuments. Maspero commença à tenir le public au courant de ses recherches par la voie de ses rapports insérés dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, de 1881 à 1886. Son successeur, E. Grébaut, venait à un moment difficile. Il avait à chercher une combinaison pour transférer le Musée de Boulaq devenu trop petit et qu'il était impossible d'agrandir à moins d'une reconstruction totale qu'on jugeait alors trop dispendieuse. Il eut peu de temps pour écrire et publier. Il donna cependant à l'Institut Égyptien, le 17 juin 1887, un récit de son *Dernier voyage d'inspection dans la Haute-Égypte*, mais n'eut pas le loisir de le faire les années suivantes : il ne put que présenter à la même société savante, le 7 juin 1889, un aperçu sur *Les fouilles de Louqsor*. Les petites brochures *Contribution des touristes en 1888-1889* et *1890-1891* sont rédigées à un point de vue administratif et ne peuvent satisfaire les désirs des égyptologues.

A l'approche du Congrès international des Orientalistes à Copenhague, en 1889, Lieblein avait demandé à Grébaut de vouloir bien lui envoyer un article sur les dernières recherches en Égypte, mais ce dernier, surchargé de travail, n'ayant pu lui promettre de préparer cette communication, Lieblein me pria de faire le récit du dernier voyage d'inspection en Haute-Égypte, pendant lequel j'avais accompagné mon

Directeur. Je fis part de cette demande à Grébaut, qui m'autorisa à rédiger ce compte rendu. Je le préparai donc et le montrai à mon chef, qui ne l'envoya pas.

Bien que trente-sept années aient passé là-dessus, j'ai pensé qu'il ne serait pas trop tard pour publier cette page de l'histoire du Service des Antiquités, et M. Lacau a bien voulu accepter d'insérer ce rapport dans les *Annales du Service.*

Je reproduirai mon manuscrit de 1889, en ajoutant en note les renseignements qui peuvent compléter ceux que je donnais alors dans ce rapport.

Par suite de diverses circonstances imprévues, ce ne fut que le 10 février 1889 que le bateau à vapeur l'*Azizieh,* mis par l'Arsenal à la disposition du Musée, put quitter le quai de Boulaq. Il remorquait un grand chaland ponté qui transportait des grilles en fer préparées pour fermer certains monuments de la Haute-Égypte, et qui devait servir à rapporter au Caire les objets qui seraient recueillis. Le Nil était déjà très bas, rendant la navigation difficile; le temps limité dont nous disposions pour le voyage nous forçait de chercher à atteindre le plus vite possible la Haute-Égypte; nous dûmes donc passer sans nous arrêter devant plusieurs localités qui, dans le courant de l'année dernière, avaient fourni quelques objets au Musée, entre autres El-Hibeh et Béni Hassan. On stoppa cependant près de Deir el-Tin pour aller voir un sphinx de 3 m. 50 de longueur en grès compact, sans tête, avec inscriptions d'Amasis autour du socle, qui avait été récemment découvert pendant les travaux de terrassement pour la nouvelle voie du chemin de fer d'Hélouan [1].

Une demi-journée fut passée à Tell el-Amarna, pour nous assurer s'il ne restait pas entre les mains des fellahs quelques-unes des tablettes à inscriptions cunéiformes recueillies par eux il y a deux ans dans les ruines d'une maison de la ville de Khou-n-aten. Il fut impossible de nous en procurer : la trouvaille a été dispersée aussitôt faite, et les pièces sont maintenant disséminées entre les musées de Boulaq et d'Europe.

Pendant que nous parcourions le village, on s'occupait de boucher un trou dans la coque de l'*Azizieh,* qui n'avait été réparé à l'arsenal qu'avec du ciment, lequel avait sauté pendant que le bateau se frayait de force un passage sur un seuil de sable, en face d'el-Amarna.

Les marchands d'Akhmim accaparent les objets qu'on découvre dans les

[1] Ce sphinx est resté longtemps près de la station de Sahel el-Baglieh.

nécropoles de la région, cercueils, stèles, étoffes coptes, etc.; aussi les acquisitions du Musée en cette localité ne représentent-elles qu'une faible partie des antiquités arrachées annuellement aux nécropoles de Panopolis. Nous pûmes cependant nous rendre acquéreurs d'une dizaine de cercueils en bois du Moyen Empire. La caisse rectangulaire, peinte en blanc ou en jaune, n'est ornée que de bandes d'hiéroglyphes contenant le proscynème et le nom du défunt, et parfois d'une liste d'offrandes [1]. Tout ce lot provient de l'endroit appelé «el-Médineh», voisin d'El-Hawawich.

Un cimetière de basse époque situé sur la rive opposée du fleuve, près de Sohag, a fourni une grande quantité d'étiquettes de momies en bois, avec inscriptions démotiques, grecques ou bilingues.

Je crois devoir signaler qu'Akhmim est devenu un centre important de fabrication d'antiquités. Bois, bronze, calcaire, granit, tous les matériaux sont mis en œuvre et l'habileté que quelques faussaires indigènes ont acquise est telle qu'on ne saurait apporter trop d'attention dans l'examen des objets. Les spécialités de cette année sont celle de l'imitation des statues en bois de l'Ancien Empire et celle des étiquettes de momies, mais pour ces dernières la fraude est impossible pourvu que l'on sache un peu lire le grec ou le démotique.

En dehors de la tournée d'inspection annuelle, notre voyage avait un but nouveau. La taxe d'une guinée mise cette année sur les touristes donnait au Service les moyens de commencer une tâche que les ressources de son budget ordinaire ne lui avaient pas encore permis d'entreprendre : celle d'enclore et de fermer les monuments actuellement déblayés pour les mettre plus sûrement à l'abri des déprédations. Les édifices d'Abydos réclamaient d'urgence cette mesure; le temple de Ramsès II surtout, bâti en calcaire, tentait trop les fabricants de chaux. Ahmed effendi Chaouiche, ancien capitaine des bateaux du Musée, qui venait d'être nommé inspecteur, reçut l'ordre d'élever sur ce qui subsistait de la muraille extérieure de ce temple un fort mur en briques crues, de déblayer entièrement l'intérieur du monument et de prendre les mesures pour la pose d'une grille de fer à son entrée. Quant au temple de Séti Ier, dont

[1] Cercueils inscrits au *Journal d'entrée,* nos 29007 à 29018, publiés par Lacau, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire,* nos 28002 à 28006 et suivants.

l'aile sud est encore en partie enfouie, il fut décidé de le dégager entièrement avant de continuer les murs de protection que Maspero avait fait commencer, et notre agent s'occupa activement d'enlever les décombres restés dans les salles accessibles ainsi que le sable que le vent y jette sans cesse.

Pendant que nous allions à Arabat el-Madfouneh pour indiquer les travaux à exécuter, un plongeur que nous avions pris au passage à Girgeh parvenait à trouver une fente de 25 centimètres de longueur et de 4 millimètres de largeur qu'on n'avait pu repérer plus tôt dans la coque de l'*Azizieh*, ce qui faisait que depuis Assiout le bateau donnait de la bande et que les matelots devaient pomper sans cesse, faute de quoi l'eau montait dans la cale d'un centimètre par heure.

Le 22 février au matin nous arrivions enfin devant Louqsor, et dès le lendemain des équipes d'ouvriers étaient réparties entre différentes parties du temple de cette ville. Bien que Karnak exigeât des soins pressants et réservât encore probablement plus d'un texte intéressant, la hâte que l'on avait de voir terminer le déblaiement de Louqsor, jointe au nombre limité de travailleurs que nous pouvions nous procurer, forçait à différer les fouilles dans le sanctuaire principal d'Amon-Râ.

Après la campagne de l'année dernière l'état d'avancement des travaux de Louqsor était le suivant. Toutes les salles voisines du sanctuaire, l'église copte et la partie ouest de la salle hypostyle étaient entièrement déblayées; les buttes de décombres de la grande cour étaient fortement réduites, mais les nombreux blocs de pierre et les débris de poterie coptes et arabes mélangés en trop grande proportion à la terre avaient empêché les enleveurs de *sébakh* de continuer leur œuvre de dégagement au cours de l'année précédente. Sous la grande colonnade, la maison de Moustapha-agha, agent consulaire d'Angleterre, était encore debout et avait entravé les excavations de ce côté, de même que plus loin, derrière le pylône, la mosquée d'Abou'l Haggag formait un obstacle intangible à l'avancement vers le nord. A l'extérieur du temple un fossé longeait les murs sud et ouest du sanctuaire, le terrain entre le monument et le fleuve avait été nivelé, enfin un autre fossé avait mis à découvert, au revers du second pylône et du mur ouest de la grande colonnade, quelques scènes relatives aux campagnes de Ramsès II en Asie.

En quelques jours la salle hypostyle était rendue entièrement libre, mais la grande cour réservait plus de travail. Le grès des colonnes encore debout était désagrégé dans toute la partie enfouie, soit sur une hauteur qui variait de deux à quatre mètres. Les colonnes durent donc être dégagées minutieusement, en n'en prenant pas ensemble deux qui soient voisines; les portions endommagées furent enlevées et les lacunes comblées avec un rocaillage de ciment. La partie centrale du portique oriental penchait vers la cour et sans la présence des architraves elle se serait écroulée depuis longtemps : la cause en était encore le mauvais état de la base de trois colonnes qui durent être étayées par les soins et grâce à l'obligeance de M. Marchand, Directeur de la Sucrerie d'Erment, puis ramenées dans la verticale, et eurent leur partie inférieure entièrement refaite. Dix maçons employés à la consolidation des colonnes du pourtour de la cour ont utilisé plus de 60 tonneaux de ciment. Pendant que s'effectuaient ces travaux de réparation quatre cents ouvriers déblayaient la cour; comme elle a 52 mètres de longueur et 45 de largeur, que les décombres atteignaient une hauteur moyenne de 3 mètres, on voit que c'est plus de 7000 mètres cubes de débris qui, rien que pour cette partie du temple, furent extraits et jetés soit sur l'esplanade du bord du Nil pour l'exhausser, soit dans le fleuve même.

Arrivés à l'extrémité nord de la cour, après avoir nettoyé celle-ci jusqu'à un dallage en grès qui faisait suite à celui de la salle hypostyle, une surprise nous attendait. Sachant que le niveau du sol de la grande colonnade était inférieur à celui des parties méridionales du temple, nous comptions rencontrer un escalier dans le passage resserré entre les murs épais qui séparent cette colonnade de la cour; cependant la fouille descendue verticalement en cet endroit arrivait au niveau du dallage inférieur sans avoir rencontré de traces de marches. En cherchant l'explication de cette déconvenue, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que le dallage auquel nous nous étions fiés avait dû être établi par les Coptes et qu'il fallait chercher plus bas le sol antique de l'*ousekh*. Il est évident que la cour formait un vaste bassin de plain-pied avec la grande colonnade, limité de trois côtés, sauf une coupure au milieu de la partie nord, par une galerie surélevée portant deux rangées de colonnes, et au sud par une petite terrasse à l'étage de la salle hypostyle et des susdites galeries.

Il restait à savoir comment cette différence de niveau de deux mètres était rachetée, si un escalier ou une rampe, qui devait exister dans l'axe de l'édifice, permettait l'accès aux parties hautes du sanctuaire. Mais lors de cette découverte nous étions sur le point de partir et il fallut remettre à l'année prochaine la solution complète du problème.

Dès maintenant on peut voir que le plan primitif d'Amenhotep III a été modifié pendant l'exécution des travaux. Sur la paroi verticale du fond de la cour une longue bande d'inscription avait été gravée. En bâtissant les galeries latérales on réduisit la largeur qu'on semble avoir voulu donner tout d'abord à l'*ousekh*, et les promenoirs dont la première rangée de colonnes se dresse dans le prolongement des murs Est et Ouest de la partie la plus reculée de l'édifice, masquèrent le commencement et la fin de l'inscription dédicatoire.

Peu de jours après notre arrivée, nos ouvriers avaient pu enfin prendre possession de la maison de Moustapha-agha pour la démolir, et le monticule sur lequel elle s'élevait avait été livré aux enleveurs de *sébakh;* mais le travail de déblaiement dut être bientôt modéré : les grosses colonnes n'étaient pas plus solides que celles qui entourent la grande cour et le maçon devait là encore suivre de près le terrassier. Une tranchée put cependant être poussée le long du mur occidental, et là où le plan du rapport Grand bey mentionne «on ne voit pas de traces»[1], le visiteur se trouve maintenant à côté d'une muraille de trois mètres de hauteur, ornée de curieux bas-reliefs d'Amenhotep III et de Hor-m-heb, tandis que les quatorze colonnes de 15 m. 80 de hauteur et 9 m. 80 de circonférence portent les cartouches d'Amenhotep III, de Tout-ankh-amen, de Hor-m-heb, de Séti Ier, de Ramsès II et de Séti II.

A l'extérieur de ce mur occidental, les fouilles mirent au jour la suite des scènes guerrières aperçues l'année dernière, avec un défilé des fils de Ramsès II amenant chacun un groupe de prisonniers.

On remarque dans toute la partie sise à l'extérieur du temple à l'ouest de la grande colonnade, entre les deux cours, de nombreux arasements de constructions en briques cuites, datant probablement de l'époque romaine ou copte. Il existe là les restes d'une église chrétienne, avec petites

(1) *Rapport sur les temples égyptiens*, pl. VIII.

colonnes en grès, sur le côté de laquelle on voit encore, dans une chapelle à chevet arrondi, un baptistère en forme de cuve cylindrique avec deux escaliers[1]. Près de cette église, mais presque au pied de la muraille sud de la cour de Ramsès II, on trouva le 24 mars une série d'objets coptes en argent, ayant dû faire partie du trésor de la chapelle : une grande croix, trois plateaux, des aspersoirs, des encensoirs, etc., qui sont malheureusement en mauvais état[2].

Dans la cour des statues rien ne fut fait, la mosquée étant jusqu'à présent une barrière infranchissable. Le beau colosse de Ramsès II est encore à sa place antique, remblayé en partie car sa base décomposée ne suffirait peut-être pas à le maintenir debout dans le lieu humide où il se trouve.

Le déblaiement de Louqsor avance donc aussi rapidement que le permettent le temps et les ressources que le Service peut lui consacrer; si les travaux pouvaient y être repris avec la même activité que cette année pendant cinq ou six mois, toutes les parties actuellement accessibles pourraient être entièrement dégagées et il ne resterait qu'à souhaiter un prompt aboutissement des négociations commencées avec les cheikhs de la mosquée d'Abou'l Haggag pour pouvoir achever la tâche.

Tel qu'il est maintenant, le temple présente déjà un aspect imposant : ses colonnades se détachant sur le ciel laissent un souvenir inoubliable; c'est le plus beau monument d'architecture qui nous reste de la XVIIIe dynastie.

Parmi les documents épigraphiques découverts au cours de ces travaux je signalerai : un autel en granit rose avec inscription latine indiquant qu'il a été dédié à l'empereur Constantin par la légion et les Thébains, placé entre deux colonnes de la salle hypostyle en bordure à gauche de l'allée centrale; à l'angle nord-est de cette salle une inscription hiératique d'Osorkon II, en deux pages, relative à une inondation du Nil[3]; tout près

(1) Daressy, *Notes sur Louxor,* dans les *Annales*, t. XIX, p. 172.

(2) *Journal d'entrée*, n° 28835. Pour la description de ces objets, voir le *Catalogue général du Musée du Caire :* Strzygowski, *Koptische Kunst*, nos 7201 à 7210, et les *Annales*, t. X, p. 173 : Jean Maspero, *Sur quelques objets coptes du Musée du Caire.*

(3) Daressy, *Une inondation à Thèbes*

de cette inscription des fragments d'une grande stèle en grès de Séti Ier, placés anciennement comme barrière entre le mur Est et une colonne [1]; deux architraves en granit rose au nom de Sebekhotep II, qui ont été disposées en avant de l'entrée de la salle hypostyle. Dans la grande cour on a trouvé vers le sud un autel à libations en granit rose dédié par Thotmès III [2], et vers le nord une statue, également en granit, du même roi. Au pied de la galerie dominant la cour au nord gisaient les restes de plusieurs plaques en grès avec inscriptions latines, toutes brisées et incomplètes; la moins mutilée d'entre elles est au nom d'Antonin le Pieux [3]; elle était à l'est et non loin du passage central. Dans la Grande Colonnade, les fins bas-reliefs qui couvrent les murs présentent des scènes intéressantes avec des processions de prêtres, des troupes en marche, des barques, etc.; on ne pourra se rendre compte de leur importance qu'après le dégagement complet de toute la muraille [4]. Entre les colonnes, presque sous la maison de l'agent consulaire d'Angleterre, on déterra deux morceaux d'une grande dalle qui furent reconnus se raccorder avec un fragment qui était déjà au Musée de Boulaq, et l'ensemble donne en bas-relief l'image de face d'une divinité apparemment égyptienne mais habillée à la romaine [5].

L'importance des travaux de Louqsor et la surveillance incessante néces-

---

sous le règne d'Osorkon II, dans le *Recueil de travaux*, t. XVIII, p. 181. En réalité c'est d'Osorkon III que date ce monument, puisqu'il est inséré  dans son cartouche.

[1] *Recueil de travaux*, t. XVI, p. 125: *Notes et Remarques*, § CXI.

[2] *Journal d'entrée*, n° 28970.

[3] Les morceaux de cette plaque ont été inscrits au *Journal d'entrée* sous le numéro 28864, les débris des autres textes sous le numéro 28988. La plaque a été publiée dans le *Catalogue général* par Milne, *Greek Inscriptions*, p. 13, n° 9307; puis, transférée au Musée d'Alexandrie, elle a été reproduite par Breccia, *Iscrizioni greche e latine*, n° 69.

[4] L'ensemble a été publié par Daressy, *La procession d'Amon dans le temple de Louxor*, dans les *Mémoires de la Mission Archéologique*, t. VIII, p. 380.

[5] Un quatrième morceau, complétant le monument, a été retrouvé en 1891 dans la cour d'une maison indigène sise sur le *kom* couvert d'habitations qui est à l'est de la Grande Colonnade : Golénischeff, *Eine neue Darstellung des Gottes Antaeus*, dans *Zeitschrift f. Ä. S.*, t. XXXII, p. 1, pl. I; Edgar, *Catal. gén.*, *Greek Sculpture*, n° 27572, pl. XXVII; Daressy, *Notes sur Louxor*, dans les *Annales*, t. XIX, p. 160.

sitée par la réparation des parties dangereuses, exécutée par des maçons indigènes peu habitués à de telles tâches, réclamaient la présence constante du Directeur général sur les chantiers; aussi m'avait-il chargé de la conduite des fouilles et recherches qui s'effectuaient pendant ce temps sur différents points de la rive gauche du Nil.

Le déblaiement de Médinet Habou avait été repris dès le 1er mars sous la surveillance de notre inspecteur de Gournah, Yahyah effendi. Ce temple était alors entouré de buttes de décombres atteignant 20 mètres de hauteur et l'opération n'était guère aisée, faute de dégagements; elle nécessiterait l'emploi de voie Decauville pour le transport au loin, en dehors de l'enceinte, des débris à rejeter. Les buts envisagés pour cette année étaient : 1° d'ouvrir un passage convenable entre le pavillon de Ramsès III et le Grand Temple; 2° de déblayer entièrement la première cour du monument. Ces deux buts furent atteints. On réunit aux endroits indiqués le plus grand nombre possible de *sebbakhin* et nos ouvriers n'eurent plus qu'à enlever les fragments de pierres et les terres dédaignées par les cultivateurs.

Maintenant on arrive sans difficulté à la porte du Grand Temple, et la cour comprise entre les deux pylônes est nettoyée jusqu'au dallage antique, retrouvé presque partout en bon état. A gauche huit colonnes sont à l'avant du mur, et supportent le toit couvrant une galerie; le mur même est percé de quatre ouvertures, dont une plus large au milieu, donnant accès à l'extérieur [1]. Au nord il n'existe qu'une petite porte et la galerie est limitée par sept piliers quadrangulaires contre lesquels sont appliquées comme cariatides des images de Ramsès III revêtu des attributs d'Osiris; à la base de ces statues sont représentés les types des peuples vaincus, Machauacha, Tourcha, Pulasta, etc.

Jusqu'à présent les têtes de captifs qui supportent les balcons donnant sur l'entrée du Pavillon royal étaient les seuls exemples connus de cette fantaisie architecturale : de chaque côté de la porte centrale du mur sud

---

[1] Les travaux postérieurs ont montré que la baie centrale était une loggia, un balcon surélevé auquel on arrivait par un escalier situé dans les appartements royaux situés au sud du temple, et duquel le pharaon pouvait assister aux cérémonies qui se passaient dans la cour. Daressy, *Notice de Médinet Habou*, p. 101.

quatre têtes semblables sont également sculptées en ronde-bosse sous les pieds du Pharaon vainqueur. Un socle de statue en granit noir a été recueilli dans la cour orné du même motif : «le vil prince de Kouch et le vil prince de Naharaïn» étendus à plat ventre supportaient le poids de l'image du souverain, et leur tête fait saillie à l'avant du socle dont les côtés présentent une série de *rekhitou* ou alouettes à bras humains, adoratrices du roi[1].

La seconde cour du temple étant à un niveau supérieur à celui de la première cour, on y accède par une rampe en pente douce, longue de dix mètres, bordée de parapets. De chaque côté de cette rampe des lignes tracées sur le dallage marquent l'emplacement que devaient occuper des colosses de Ramsès III dont il ne subsiste rien.

Les grandes inscriptions historiques et les bas-reliefs qui couvrent les parois de la cour sont maintenant accessibles à l'étude et fourniront sans doute des renseignements nouveaux sur les hauts faits du fondateur de l'édifice. L'année dernière on avait recueilli dans cette cour un fragment de pierre portant gravé le protocole de la reine Hatchepsou; cette année on a trouvé les morceaux, sauf la tête, d'une statue de Ptah en albâtre, de 3 mètres de hauteur, dédiée par Amenhotep III[2], et outre un certain nombre de petits objets post-pharaoniques sans grand intérêt, une jarre contenant une centaine d'ostraca coptes[3].

Le petit temple de Deir el-Médineh est placé à l'intérieur d'une enceinte antique en briques crues qui était détruite en plusieurs endroits. Combler les vides était chose facile en se servant de matériaux semblables que fournissaient en quantité les ruines qui entourent le temple de Médinet Habou. Les ouvertures furent bientôt bouchées et une des grilles en fer apportée du Caire fut scellée dans l'ancienne entrée dont les montants en grès étaient encore en place.

---

[1] *Journal d'entrée*, n° 28831; Maspero, *Guide du Musée du Caire*, 4e édition, 1915, p. 194, n° 766. La statue elle-même n'a pas été retrouvée.

[2] J'ai reconstruit plus tard cette statue au milieu de la salle de Ptah, n° 18 du plan joint à ma *Notice*.

[3] Les mieux conservés de ces ostraca, portés au *Journal d'entrée* sous le n° 28908, ont été décrits par Crum dans le *Catalogue général, Coptic monuments*, nos 8163 et suivants.

A Deir el-Bahari, on avait commencé l'année dernière à nettoyer à fond la terrasse supérieure du temple de la reine, sur laquelle les fouilles de Mariette avaient laissé subsister une couche assez épaisse de débris, provenant en partie d'éboulis de la montagne. Ce travail fut poursuivi pendant notre séjour, ayant surtout pour but de vider les salles qui s'enfoncent dans la colline, si bien que l'on put mettre en place deux grilles en fer, l'une à l'entrée du spéos central, l'autre pour fermer la chapelle d'Hathor qui est à gauche du temple de la reine. Au cours des déblaiements on recueillit un grand nombre d'ostraca coptes, de même que furent mises au jour de nombreuses inscriptions démotiques et coptes tracées à la base des murs qui jusqu'alors n'avaient pas encore été dégagés. On trouva également une statue accroupie, en granit noir, à laquelle manquent la tête et la partie inférieure, portant des inscriptions au nom de Mentoum-hât, gouverneur de Thèbes du temps de Taharqa[1].

Le fond du cirque de Deir el-Bahari est occupé par des constructions de différentes époques depuis la XIe dynastie jusqu'à la période copte; il est indispensable que les déblais qui les recouvrent soient portés au loin, ce qui ne pourra se faire qu'à l'aide d'une voie Decauville qui nous fait encore défaut, mais dont l'acquisition est prévue.

Dans la colline de Cheikh Abd-el-Gournah nos ouvriers ont travaillé en deux endroits. Vers le sud la tombe de Rekh-ma-râ[2], une des plus connues des touristes, a été entièrement nettoyée et fermée par une porte en fer, après que l'on eut amélioré le chemin qui y mène.

Plus au nord, à gauche de la piste qui conduit du Ramesseum à Deir el-Bahari, on a déblayé une petite tombe déjà signalée, mais qui avait été enfouie par les éboulis depuis nombre d'années, et dont les peintures en bon état, présentant des scènes intéressantes de la vie champêtre, sont d'une grande fraîcheur; c'est celle d'un certain Nakht, qui était astronome du temple d'Amon et devait vivre vers le milieu de la XVIIIe dynastie[3].

---

[1] G. Daressy, *Notes et Remarques*, § CLXXII, dans le *Recueil de travaux*, t. XXII, p. 141, et *Annales*, t. XXII, p. 167.

[2] Tombeau n° 35 de Wilkinson, n° 100 du *Topographical Catalogue* de Gardiner et Weigall.

[3] N° 125 de Eisenlohr; n° 52 de Gardiner et Weigall. Elle a été publiée par Maspero, *Le tombeau de Nakhti*, dans

On y a placé provisoirement une porte en bois. Le tombeau était précédé d'une cour, taillée dans le roc, pleine de décombres, parmi lesquels on a trouvé des cônes funéraires au nom de Nakht [1], des momies desséchées d'époque romaine, sans cercueils, trois *cafas*, ou paniers en jonc tressé, renfermant des aliments pour le mort et des fleurs [2], des poteries vulgaires de différents âges, et enfin quatre vases entiers ainsi que les débris de deux autres, d'une forme particulière, le corps ayant l'aspect d'un obus la pointe en bas, muni de deux petites anses vers la partie supérieure, couvert par une portion tronconique, avec couverture centrale surmontée d'un petit col, ou simplement bordée d'un bourrelet. Cette forme de vases, en terre jaune clair, se trouve à partir de la XXIIe dynastie; mais ce qui fait surtout la valeur de ces spécimens, c'est qu'ils portent tous une inscription de 4 à 8 lettres en caractères phéniciens [3]. On accédait à la cour par un escalier partie creusé dans le roc et partie construit en briques crues.

Les autres travaux dont je me suis occupé plus directement sont :

1° Au sud de Médinet Habou, le palais d'Amenhotep III, où j'ai prolongé vers le sud les fouilles de 1888, sans trouver de salles comparables pour la décoration à celles que j'avais découvertes l'année dernière. J'ai détaché le 31 mars de l'escalier montant à l'estrade que je suppose avoir été faite pour le trône royal [4] deux peintures représentant un Syrien et un nègre prisonniers. J'ai aussi récolté un certain nombre de fragments de vases peints et de bouchons d'amphores sur les buttes qui forment la rangée de hauteurs la plus voisine du palais d'Amenhotep III à l'ouest du Birket Habou [5].

---

les *Mémoires de la Mission française*, t. V, p. 469 et par N. de G. Davies, *The Tomb of Nakht*.

[1] Daressy, *Recueil de cônes funéraires*, n° 27, dans les *Mémoires de la Mission Archéologique du Caire*, t. VIII.

[2] *Journal d'entrée*, n°s 29004 à 29006.

[3] Ces vases sont actuellement exposés dans le Musée du Caire et portent les numéros 3408, 3409, 3410, 3412, 3415 et 3417 du *Catalogue général* (encore inédit).

[4] Un rapport détaillé sur la découverte du palais a été publié dans les *Annales*, t. IV, p. 165.

[5] Ces tampons en roseau et fibre de palmier recouverts d'argile, portant des empreintes de cachets divers, et parfois peints en plusieurs couleurs, ont été publiés par Quibell, *Archaic objects*, entre les numéros 11424 et 11496 de ce volume du *Catalogue général du Musée*.

2° A l'extrême nord de la nécropole thébaine, j'ai fouillé quelques jours dans les ruines de la pyramide du roi Antef, celle d'où était sorti, du temps de Mariette, le fragment de stèle où l'on voit ce roi accompagné de cinq grands chiens à noms berbères; elle se trouve en bordure de la plaine, juste au sud de la dernière et de la plus grande des cours creusées dans le roc, donnant accès à une série de chambres qui sont des tombes de la XIe dynastie.

La pyramide n'était plus qu'un amas de briques crues, mais en la dégageant par le nord j'ai retrouvé la chambre dallée de grès au fond de laquelle se dressait la stèle; au-dessous de cette dalle existe une couche de sable. Pendant le déblaiement j'ai recueilli un certain nombre de morceaux de calcaire provenant de la célèbre tablette : l'on a, notamment, la joue et l'œil du roi; plusieurs débris appartenaient à la partie épigraphique du monument, notamment au sommet de la stèle, qui était horizontale et formait une bande en retrait du corps de l'inscription, sur laquelle on avait postérieurement tracé un texte hiératique à l'encre noire [1]. Mais les fragments retrouvés ne se raccordent ni entre eux, ni avec la partie déjà connue de la stèle, et le graffito est trop incomplet pour qu'on puisse reconnaître s'il n'avait pas été apposé lors de l'enquête sur les violations des tombes royales sous la XXe dynastie [2].

3° J'ai repris le déblaiement du temple funéraire de Thotmès III que j'avais entamé l'année dernière [3], en laissant encore de côté le temple proprement dit, qui semble n'offrir que des restes insignifiants, pour continuer la fouille dans les maisons adossées au mur d'enceinte du temple, vers l'angle nord-ouest que je n'avais pu achever l'an passé.

Je n'ai guère trouvé qu'un ostracon avec inscription hiératique [4], et

---

[1] Tous les morceaux de la stèle sont publiés dans le *Catalogue général du Musée*, Lange et Schäfer, *Grab- und Denksteine des mittleren Reichs*, n° 20512.

[2] *Papyrus Abbott*, pl. II, l. 8.

[3] Cet emplacement du temple était connu alors sous le nom de *El-Makhzin*, «le magasin». M. Weigall y a travaillé depuis avec une subvention du Prince Djemil pacha Toussoun et lui a donné le nom de *Birbet el-Brins* «temple du Prince».

[4] *Journal d'entrée*, n° 28871 : il porte deux textes, dont un passage de la Satire des Métiers. Voir *Recueil de travaux*, t. XVI, p. 128 : *Notes et Remarques*, § CXVIII, et *Catalogue général, Ostraca*, n° 25217.

j'ai emporté les fourneaux [1] et le zir [2] qui avaient été mis au jour précédemment [3].

---

[1] *Journal d'entrée,* n° 28917.

[2] *Journal d'entrée,* n° 28916.

[3] Les recherches que j'ai effectuées en 1888 et 1889 dans le téménos du temple funéraire de Thotmès III, au nord du Ramesseum, dont M. Weigall ne semble pas avoir eu connaissance, avaient mis au jour toute la série de maisons appuyées contre la partie nord du mur d'enceinte de cet édifice. Je n'avais depuis lors eu l'occasion ni de reprendre ces fouilles, ni de signaler les résultats obtenus : je vais satisfaire ce dernier point.

En bordure de la plaine, derrière le pylône construit en briques crues marquées au nom de Thotmès III, s'étend une première cour (voir le plan de Baraize dans les *Annales,* t. VIII, p. 286) dans l'angle N.-O. de laquelle on rencontrait de nombreux vases en terre cuite rouge grossière, rugueuse, évidemment des rebuts d'une fabrique de poteries, et la majeure partie des récipients semble avoir eu la forme d'un baril debout, ouvert à la partie supérieure, percé d'un trou dans le fond comme un pot à fleurs. Le gros mur de l'ouest a une porte en son milieu, et de l'autre côté une seconde cour, située à un niveau un peu plus élevé que la première, s'étend sur une profondeur de 23 mètres; c'est dans son coin nord-ouest que j'ai commencé mes déblaiements. Les constructions, toutes en briques crues, que j'avais dégagées ont sans doute été endommagées depuis soit par le temps, soit par le fait des habitants de Gournah, car le plan que j'en avais noté alors (voir la planche) montrera quelques différences avec ce que M. Baraize a pu relever en 1905.

Il y avait là une série de salles longues, ayant 2 m. 60 de largeur moyenne, séparées par des murs de 60 à 70 centimètres d'épaisseur, appuyées contre un mur épais d'un mètre, dont on ne voit qu'un faible reste sur le plan de M. Baraize, à l'avant d'une construction en □, et auquel fait suite une indication de dénivellation. Il est probable que dans les seize années d'intervalle entre les deux levers, le restant du mur a été détruit et que le sable qu'il retenait a formé ce talus. La plus intéressante de ces salles était celle marquée A sur mon plan; j'y ai trouvé deux fours en place. C'étaient des cloches en terre cuite épaisse de deux centimètres, ayant une large ouverture circulaire à la partie supérieure. La plus grande avait 1 m. 45 de diamètre à la base, la petite seulement 0 m. 95; l'ouverture de la première mesurait 1 m. 26 dans la largeur, 1 m. 17 d'avant en arrière, celle de la seconde 0 m. 60. Au bas de la cloche il y avait une ouverture pour mettre le feu et retirer les cendres, qui, pour la plus grande, était précédée de deux briques posées de champ, entre lesquelles s'en trouvait une troisième qu'on pouvait avancer ou reculer pour admettre dans le four plus ou moins d'air et régler ainsi la combustion. Les cloches étaient pleines de cendre ainsi que l'espace compris entre elles et les murs, mais ne

4° Parmi les monuments dont le rapport de Grand bey préconisait la clôture comme urgente pour les mettre à l'abri de déprédations possibles

---

contenaient rien d'autre. Je pense que c'étaient des fours de potiers, dont sont peut-être sortis les débris de vases qui couvraient une partie de la première cour. Il n'y a rien qui indique leur âge, mais ils étaient entièrement enfouis sous les décombres et je crois bien qu'on peut les faire remonter à l'antiquité pharaonique.

De l'autre côté du mur on se trouve à un niveau supérieur et les déblais accumulés à l'intérieur de l'enceinte, le long du mur épais de 4 m. 20 qui la ferme au nord, recouvraient les restes d'habitations contiguës. Aucun plan régulier n'avait présidé à leur distribution intérieure, qui est fort capricieuse; leur largeur varie entre 8 et 12 mètres, mais des cloisons moins épaisses que les murs mitoyens découpent la surface occupée en pièces n'ayant jamais plus de 4 m. 50 de longueur, sans doute pour ne pas avoir une trop longue portée entre les points d'appui des poutres, apparemment des stipes de palmiers, supportant le toit. Ces maisons n'étaient pas toutes de la même époque; tout au moins vers l'ouest pouvait-on reconnaître deux étages de constructions superposées; le plan indique les restes les plus anciens, les bâtiments plus récents n'ayant laissé que des traces éparses. L'ensemble des habitations formait deux groupes séparés par un passage (D) de 2 m. 40 de largeur conduisant à une porte de la muraille, percée à 46 mètres du coin nord-ouest, qui semble bien avoir existé dès la construction de l'enceinte.

Dans quelques maisons des seuils intérieurs étaient formés par une dalle de calcaire ou de grès; en plusieurs endroits on remarquait des portes murées à la suite de remaniements dans la disposition de pièces. Peu de choses ont été trouvées au cours du déblaiement. Dans la chambre C j'ai recueilli quelques perles d'émail, en E un objet en bronze d'usage religieux : une sorte de *menat* ajouré, en bronze surmonté d'une tête d'Isis coiffé du disque et des cornes. Dans un angle de la pièce F un vase en terre poreuse, analogue au *zir* arabe, mais plus petit, était fiché en terre; en G j'ai trouvé l'ostracon signalé plus haut. Un peu partout gisaient de petits vases en poterie commune. Rien de bien caractéristique ne vient aider à déterminer à quelle époque ont été élevées ces constructions; il me paraît cependant qu'on peut les faire remonter jusqu'à la XIXe ou XXe dynastie.

Un fait curieux est présenté par la pièce B, qui est occupée par un escalier en briques crues partant du niveau supérieur et descendant à celui de la seconde cour. En haut il était barré par des briques estampées au nom d'Akhenaten; au bas il se heurte à la muraille de retenue du sable, de l'autre côté de laquelle aboutit justement le mur gauche de la salle A. Je n'ai pas eu le loisir de m'occuper de la solution de ce problème; peut-être serait-il encore temps de la chercher, en examinant de près les bri-

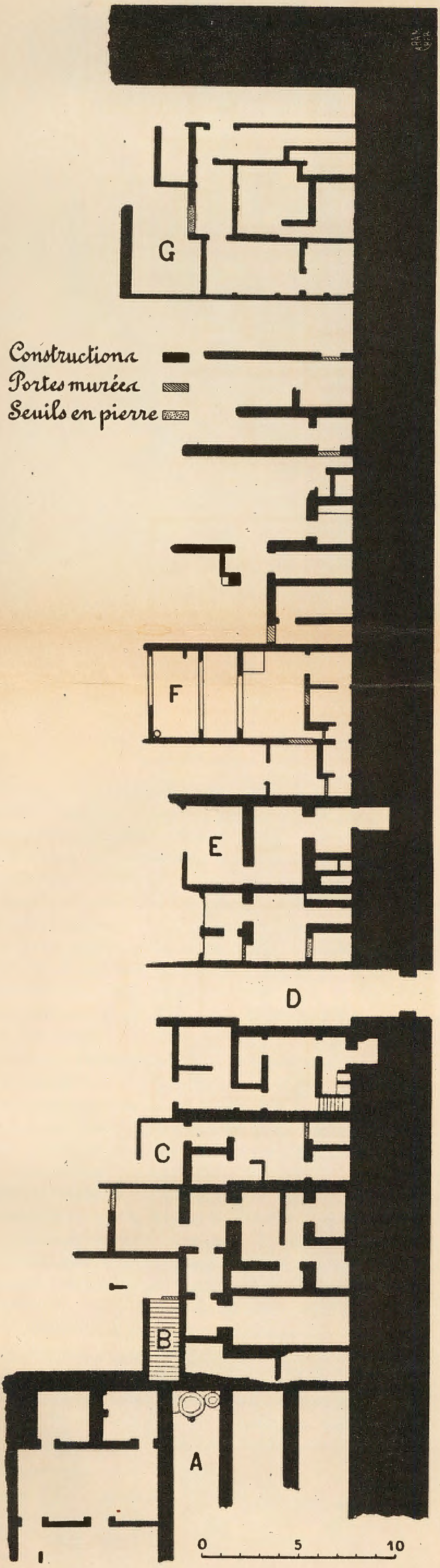
figuraient les principales tombes royales de Biban el-Molouk, et selon les mesures prises antérieurement, le Service avait fait préparer des grilles en fer que le sandal avait transportées à Louqsor. On s'occupa d'abord de la tombe n° 6, celle de Ramsès IX. Il fallait avant tout dégager l'entrée; or la tranchée extérieure était comblée de débris de calcaire atteignant quatre mètres de hauteur au-dessus du niveau du chemin et l'on devait se baisser pour passer sous la porte de la syringe. Mais dès le commencement des travaux la rencontre de nombreux ostraca mélangés aux éclats de pierre montra que le simple déblaiement devait se transformer en fouille archéologique, exigeant une surveillance constante, ce qui me força à fermer mes autres chantiers pour me consacrer à cette tâche qui dura du 10 au 28 mars, la tombe n° 9 (Ramsès VI) ayant été mise en état après la précédente [1].

. . . .

Mauvais souvenir de ce travail exécuté pendant une période de chaleur dans ce site peu verdoyant de Biban el-Molouk. Le 25 mars, voulant visiter l'hypogée n° 7, celui de Ramsès II, je me glissai à plat ventre dans l'espèce de terrier creusé par les Arabes, laissant juste le passage pour un homme, et rampai ainsi jusqu'à une quinzaine de mètres. Arrivé là, les décombres qui remplissent la tombe laissaient un peu plus d'espace libre et, me mettant sur mon séant, je levai ma bougie pour éclairer les murs et en voir la décoration. A ce moment j'aperçus à quelques pas devant moi un long uræus se tenant dans le chemin que j'aurais suivi forcément

ques qui bouchent le bas de l'escalier pour voir s'il n'y avait pas là primitivement une porte qu'on a condamnée lorsque l'on a construit les chambres de la série A. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que la destruction du temple de Thotmès III fût due à Akhenaten; après le retour à l'ancien culte, la chapelle n'aurait pas été reconstruite et l'on aurait laissé des personnes, peut-être les descendants des prêtres attachés au culte du grand Pharaon, habiter dans l'enclos sacré : c'est elles qui auraient élevé les maisons dont on a retrouvé les restes.

[1] Je ne reproduis pas le reste de ma notice concernant cette fouille, ayant publié dans les *Annales*, t. XVIII, p. 274, un rapport plus détaillé. Dans l'article *Un tracé égyptien d'une voûte elliptique*, *Annales*, t. VIII, p. 237, note 1, *avril 1888* est à changer en *mars 1889*; page 238, lignes 22 et 31, modifier *6 coudées 1/3* en *6 coudées 2/3*. Les grilles ne furent mises en place qu'en 1891.


G
Constructions
Portes murées
Seuils en pierre
F
E
D
C
B
A
0
5
10

si je n'avais eu l'idée de m'arrêter. Inutile de dire que je ne poussai pas plus loin mon exploration et repris au plus vite la voie pour reparaître au jour; le serpent eut le bon esprit de ne pas me reconduire.

Tous les travaux sur les deux rives de Thèbes furent arrêtés dans les derniers jours du mois de mars. Il était impossible de songer à monter jusqu'à Assouan, la saison étant trop avancée et le Nil très bas après une mauvaise crue; mais notre bateau avait besoin de réparations plus sérieuses que celles des expédients par lesquels on avait pu le maintenir à flot jusqu'alors, et le 1er avril nous partîmes pour Erment où M. Marchand, Directeur de la Sucrerie de la Daïra Sanieh, avait promis de faire les réparations les plus indispensables. Je profitai de ce séjour pour visiter les antiquités de la région.

La ville antique d'Hermonthis occupait un espace considérable à 3 kilomètres au nord-est de la bourgade qui s'est développée près de l'usine, mais malheureusement il ne subsiste presque rien de ses monuments. Le grand temple a été détruit et les pierres ont servi à construire les fondations de la sucrerie. L'exploitation intense du *sébakh* a abaissé, presque partout, le *kom* au niveau actuel de la plaine. On vient d'exhumer un grand monument qui semble devoir être une église copte [1]. En parcourant l'emplacement qu'occupait la ville j'ai rencontré et fait porter au bateau pour être emmenés au Musée un fragment de pilier octogonal avec la légende d'Amen-m-hât Ier [2], une pierre au nom du roi Hor-m-heb, une moitié de table d'offrandes en granit noir du *kher-heb* en chef Pa-du-ament, et j'ai laissé en place un débris d'inscription monumentale sur lequel subsiste le nom d'Hadrien, et qui est peut-être d'Antonin.

D'autre part, dans le magasin du Service, étaient gardés un certain nombre de monuments qui ont été aussi rapportés : le bas d'une statuette assise d'Amen-m-hât II [3], une statue sans tête, en granit noir, de style gréco-égyptien [4], une dalle de la XIIe dynastie, d'un certain Ameni [5], une stèle de même époque de la dame Nefert [6], la statue décapitée

---

[1] En 1895 on a pu constater que ce n'était pas une église mais un bain.

[2] *Journal d'entrée*, n° 29060.

[3] *Journal d'entrée*, n° 28824.

[4] *Journal d'entrée*, n° 28967; EDGAR, *Greek Sculpture*, n° 27483.

[5] *Journal d'entrée*, n° 29000.

[6] *Journal d'entrée*, n° 28958.

d'un dieu qui était probablement Anhour [1], deux chapiteaux et un autel copte, taillé dans un bloc antique, etc.

Le magasin contenait aussi plusieurs stèles coptes en grès, ornées le plus souvent d'une couronne en feuillage renfermant une croix et supportée par une colombe aux ailes déployées, semblables à celle rapportées l'année dernière [2]. J'ai été visiter l'endroit dont proviennent ces stèles : il est éloigné d'Erment de près de 8 kilomètres, se trouvant dans le plateau sablonneux voisin de la plaine qui précède la haute montagne. Le terrain a été bouleversé sur une grande étendue par les fouilleurs, mais on ne voit apparaître aucune trace de monument, tombe ou chapelle [3].

Rizagat, à 12 kilomètres au sud-ouest d'Erment, est maintenant délaissée par les fouilleurs qui ont trouvé dans la nécropole beaucoup de stèles de forme irrégulière, grossièrement gravées et enluminées, qui semblent être d'une époque intermédiaire entre la VIe et la XIIe dynastie, ainsi que des quantités de vases en albâtre et en terre cuite. Une spécialité du lieu ce sont les plateaux, de forme diverse, sur lesquels sont posés des aliments pour le mort : pains, tête de bœuf, oies, morceaux de viande, oignons, etc., le tout en terre cuite rouge.

Je n'y ai vu qu'un seul tombeau renfermant des peintures, qui sont bien dans le goût de celles du Moyen Empire, mais il est tellement ensablé qu'il m'a été impossible d'apercevoir le nom du défunt. On reconnaît beaucoup d'autres tombes en briques, mais actuellement inaccessibles [4].

J'ai ramassé dans ce cimetière un certain nombre de cônes funéraires semblables à ceux de Gournah mais sans inscriptions; déjà à Abydos j'en

[1] *Journal d'entrée*, n° 28869; Daressy, *Catal. gén., Statues de Divinités*, n° 38022.

[2] Voir mes *Renseignements sur la provenance des stèles coptes* dans les *Annales*, t. XIII, p. 266.

[3] Pour aller à cette nécropole on suit sur une partie du trajet une longue butte de sable qui s'avance dans la plaine de 4 kilomètres. Je me demande maintenant si cette coulée anormale, en ligne droite, ne couvrirait pas une chaussée antique faite pour conduire au lieu d'ensevelissement les taureaux Bakhis, et si les Coptes n'ont pas employé les pierres du temple qui devait se trouver près des souterrains pour en faire des stèles sur leurs tombeaux. Voir *Recueil de travaux*, t. XXX, p. 15.

[4] Pour une description de Rizagat voir Maspero, *Trois années de fouilles*, dans les *Mémoires de la Mission française*, t. I, p. 186.

avais remarqué quelques-uns; l'usage de cet objet n'est donc pas spécial à la nécropole de Thèbes. J'en ai rapporté également une table d'offrandes ronde en terre cuite, avec les aliments figurés en relief, et quelques autres simulacres de provisions trouvés épars dans le sable [1].

Sur la rive droite, Toud, située presque en face d'Erment, a été trop fouillée les années précédentes pour qu'il y restât encore autre chose à faire qu'à glaner [2]. On y a retourné surtout la nécropole du Moyen Empire, dont les momies portaient des scarabées d'améthyste, et le cimetière copte, où les corps enfermés dans des cercueils en terre cuite étaient vêtus d'étoffes tissées ou brodées en couleur, semblables à celles d'Akhmim. Je n'ai rien remarqué d'intéressant parmi les pierres, prises à un édifice de Thotmès III, dont on s'est servi pour construire le couvent copte qui est au nord du pays.

Le village est bâti sur un *kom* assez élevé, et au milieu des maisons, dans la partie la plus haute, on peut voir quelques murs d'un temple égyptien de basse époque appartenant à une cour et trois salles au moins. Il est donc probable qu'il subsiste une bonne partie de cet édifice qu'il serait souhaitable de voir dégager, mais cela nécessiterait l'expropriation d'un grand nombre de maisons du village [3].

Notre vapeur mis enfin en état de naviguer, nous repartîmes vers le nord. Le 8 avril nous faisions escale à Louqsor. Le lendemain nous étions arrêtés à la hauteur de Qouss par un banc de sable qui obstruait presque tout le chenal du Nil. Il fallut presque une semaine, du mardi 9 au lundi 15, pour pouvoir franchir l'obstacle avec l'aide de paysans des villages voisins réquisitionnés par la police.

Pendant cette longue station imprévue nous allâmes à Qouss chercher dans le tell ce qui pouvait subsister des édifices antiques, mais rien ne fut découvert en dehors de la porte monumentale déjà connue et à moitié enfouie sous les décombres [4].

[1] *Journ. d'entrée*, n°s 28869 et 28893.

[2] Maspero, *Trois années de fouilles*, dans *Mém. Miss. franç.*, t. I, p. 181.

[3] Voir Legrain, *Notes sur le dieu Mentou*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. XII, p. 101.

[4] Publiée dans les *Annales*, t. III, p. 215, par Ahmed bey Kamal, *Le pylône de Qouss*.

Je poussai une pointe jusqu'à Chenhour, à 6 kilomètres au sud de Qouss, où l'on voit un petit temple d'époque romaine et les arasements d'une église copte. Je rapportai de cette excursion un montant de porte en grès, présentant plusieurs scènes superposées d'offrandes aux divinités par un Ptolémée, qui gisait dans le village.

Parvenus enfin à Bélianeh, nous nous rendîmes à Abydos pour voir ce qui avait été fait dans les temples depuis notre visite à l'aller; notre inspecteur s'était bien acquitté de la tâche qui lui avait été confiée.

Le monument de Ramsès II est maintenant entouré d'un mur s'élevant jusqu'à la hauteur des montants de la porte d'entrée; dans le temple de Séti deux chambres, malheureusement non décorées, ont été entièrement vidées dans l'aile gauche de l'édifice. Il sera indispensable d'élever un mur de protection autour du temple pour le garantir contre l'invasion du sable.

Nos tribulations n'étaient pas finies. A peine notre bateau s'était-il un peu éloigné de Bélianeh que des bancs de sable l'arrêtèrent, son tirant d'eau ne lui permettant pas de passer au-dessus. Cinq jours se passèrent en vains efforts pour trouver un chenal; de guerre lasse, et le Directeur général étant rappelé d'urgence au Caire, il fallut se décider à abandonner le bateau. Tous les petits objets qui y étaient déposés furent emballés soigneusement et enfermés dans les cales du chaland, auquel son peu de profondeur permettait de continuer son voyage en se laissant glisser au fil de l'eau. Le 24 avril, les embarcations de l'*Azizieh* nous ramenaient au ponton du bateau postal, à Bélianeh; nous y prenions passage pour Assiout où nous arrivions le lendemain et le train nous déposait au Caire le 26 au matin.

Ce retour précipité empêchait certaines inspections qui avaient été prévues, entre autres celle de Menchieh où M. Grébaut aurait voulu s'arrêter. Pendant le séjour à Louqsor il avait acheté un couvercle de vase en granit noir surmonté d'un serpent enroulé et dressant le cou, percé d'un conduit [1]. La pièce, d'un travail remarquable, n'avait plus la tête du serpent quand elle fut trouvée à Menchieh, mais le marchand

[1] *Journal d'entrée*, n° 28914; Edgar, *Catal. gén.*, *Greek Sculpture*, n° 27511; *Catalogue Maspero*, 1915, n° 964; Edgar pense que c'était un couvercle de tronc.

d'Akhmim qui l'avait acquise en premier avait refait la tête avant de vendre cette pièce au Musée. Dans l'espoir de la découverte possible du vase sur lequel il semble que ce couvercle devait poser, l'ordre avait été envoyé à quelques-uns de nos reis d'entreprendre de suite des fouilles sur le site de l'ancienne Ptolémaïs, et nous en aurions vu les résultats au passage.

Le support du serpent ne fut pas trouvé, mais on découvrit le socle de la stèle en granit noir mise au jour l'année dernière [1], quelques fragments d'inscriptions grecques [2], de statues en marbre, et une table d'offrande en calcaire [3].

A Assiout nous avions eu le temps d'aller jusqu'à la montagne et de voir la table d'offrande de Hapidjéfa qui venait d'être trouvée en déblayant l'entrée de la tombe [4].

Bien que la campagne ait été faite dans de mauvaises conditions, commencée trop tard et dirigée surtout dans le but de préparer l'exécution des travaux reconnus nécessaires pour la préservation des monuments antiques, elle n'a pas été improductive. Louqsor se dégage de plus en plus, la grande cour de Médinet Habou est livrée entièrement à l'étude ainsi que deux tombeaux royaux, de nombreux objets viennent enrichir les collections du Musée.

De plus en plus, la nécessité d'agrandir le Musée se faisait sentir. Plusieurs projets de construction ou de transfert dans l'autres édifices avaient été déjà examinés, aucun ne donnait pleine satisfaction. Le palais Ismaïlieh, dans le parc de Gizeh, offrait seul les avantages de salubrité et d'étendue permettant d'augmenter presque indéfiniment les galeries d'exposition. S. A. le Khédive voulut bien consentir à le céder pour que les monuments de l'antique Égypte aient enfin un cadre digne d'eux. Actuellement le transfert est en voie d'exécution; l'année prochaine le Musée pourra être ouvert au public, organisé avec la classification méthodique

[1] C'est la stèle du temps de Trajan rappelant la dédicace du temple d'Esculape et d'Hygie à Ptolémaïs : *Journal d'entrée*, n° 28429; Milne, *Catalogue général*, *Greek Inscriptions*, n° 9265; Baillet, dans la *Revue Archéologique*, 1889, p. 70.

[2] *Journal d'entrée*, n° 28913.

[3] *Journal d'entrée*, n° 28985.

[4] *Journal d'entrée*, n° 29052.

et les facilités pour l'étude qui lui avaient toujours fait défaut jusqu'à présent, manque de place [1].

G. Daressy.

Boulaq, 28 juillet 1889.

[1] Le ponton est arrivé à bon port à Gizeh le 8 juin et les antiquités qu'il contenait furent emmagasinées tout de suite dans le nouveau Musée. L'*Azizieh* eut moins de chance et finit tristement sa carrière. Au commencement de la crue, l'ordre fut envoyé au capitaine de rentrer au Caire en ramenant d'Assiout une drague. A la fin de juillet, parvenue à Bibeh, la drague s'ensabla. Dans une fausse manœuvre le vapeur alla se jeter sur son ancre qu'il avait dû mouiller et fut rapidement envahi par l'eau. Les tentatives de sauvetage furent vaines; le bateau s'enlisa et, en avril suivant, l'épave, dont le haut de la cheminée émergeait seul du sable, fut vendue à vil prix.

TROIS OSTRACA ARAMÉENS D'ÉLÉPHANTINE

PAR

M. NOËL AIMÉ-GIRON.

Les déblais provenant des différentes fouilles effectuées à Éléphantine sont — sous le contrôle du Service des Antiquités — abandonnés peu à peu aux *sebbâkhîn*. Au cours de ces deux dernières années, les chercheurs d'engrais ont trouvé ainsi, et entre autres, trois ostraca araméens qui avaient échappé à l'attention des fouilleurs. Ces tessons font l'objet du présent article. Il est peut-être téméraire d'en vouloir tenter une traduction avant la publication [1] des textes de même nature découverts en 1912, par feu Clermont-Ganneau, à Éléphantine et dont le nombre dépasse la centaine. De la comparaison de ces textes naîtront en effet des éclaircissements que ne peut nous fournir le petit nombre de tessons araméens publiés jusqu'à ce jour. J'ai cru cependant utile de m'essayer à interpréter, sans attendre ce secours, les trois ostraca nouvellement entrés au Musée du Caire pour les mettre tout de suite à la disposition des travailleurs.

1

Ostracon trouvé en 1924 à Éléphantine et qui porte le n° 49635 au *Journal d'entrée;* terre rougeâtre. Les mains du tourneur ont laissé des traces sur les deux faces, qui ont toutes deux été employées par le scribe (planche, n° 1, A et B). Le tesson, brisé en haut et en bas, mesure aujourd'hui, dans ses dimensions maxima, 0 m. 05 de hauteur sur 0 m. 055 de largeur. La face convexe, qui se lit ordinairement la première, porte les traces confuses de six lignes; de la première il ne subsiste que la partie inférieure des signes, de la dernière que la moitié supérieure. La face concave a conservé cinq lignes, dont la première est à moitié détruite.

[1] L'ouvrage préparé par Clermont-Ganneau sera mis au point par M. l'abbé Chabot.

A. — Face convexe.

1 ..... ת∘∘∘ ן∘∘∘ ...(?)..
2 ושלח עלי פתג .....
3 ולא ∘∘הני אף
4 פרנדת ו∘∘∘אמר
5 לי לם באבה
6 ש∘∘∘ ∘∘∘∘

....

Ligne 1. — Il manque deux ou trois caractères au début de cette ligne, qui n'est probablement pas la première. Vient ensuite la hampe d'un caractère qui peut être un ר ou un ד. Il est suivi de la partie inférieure d'un ת. On peut supposer que c'est la fin d'un verbe à une des formes du parfait singulier terminée par *tav.* Le groupe suivant commençait peut-être par un ב suivi immédiatement d'un caractère complètement effacé, puis de traces d'une lettre qui peut se lire ר, ד ou כ et enfin d'un ן, probablement indice du pluriel.

Ligne 2. — Le ח du premier mot est presque entièrement effacé. Je crois cependant en distinguer les linéaments. Le verbe שלח, que je suppose ici à l'impératif, introduit habituellement, dans nos textes, son régime au moyen de la préposition על. J'ai donc rétabli un ע avant le ל, mais il n'en subsiste rien, et l'espace pour loger cette lettre semble à peine suffisant. Le mot qui terminait la ligne est incomplet. Ses deux premières lettres sont certaines. Suivant qu'on prend le caractère qui suit pour *yod* ou *guimel,* on peut songer aux restitutions פתיפ[רסא] ou פתגמ[א]; la longue hampe presque verticale du dernier caractère pouvant être interprétée פ ou מ. Mais le sens «*ration*» du premier de ces deux mots n'est pas bien établi[1]. Quant au second, qui peut signifier «*lettre*» dans l'araméen biblique[2], il ne s'est pas encore rencontré dans les textes d'Éléphantine.

---

[1] A. Cowley, *Aramaic Papyri,* n° 37, l. 3 et 12.

[2] Cf. Esdras, 5, 7, où le mot est accompagné comme ici du verbe שלח. Il pourrait avoir dans notre texte le sens de «sentence» judiciaire comme dans *Ecclésiaste,* 8, 11, ce qui confirmerait mon interprétation de la face B de l'ostracon.

Ligne 3. — Le verbe qui suivait probablement ולא n'a presque pas laissé de traces. Peut-être se terminait-il par un régime indiqué par ני, précédé de trois lettres dont la dernière semble avoir été un ה. La particule אף qui vient ensuite commence une nouvelle phrase.

Ligne 4. — Les quatre lettres assez distinctes qui commencent cette ligne peuvent se lire פרנד (ou ר/ד). Il me semble distinguer ensuite les traces d'un ת suivi d'un espace. Suit un ו qui précédait deux caractères entièrement effacés après lesquels apparaît une hampe oblique qui a pu appartenir à un ב, un מ, un פ ou même à un ך. La lecture est si incertaine qu'aucune hypothèse sérieuse n'est possible. Cette ligne devait contenir un nom propre, peut-être un nom perse ou la désignation de la personne, sujet du verbe «*il a dit*» qui suit. Il est, en tout cas, impossible de considérer les deux derniers caractères comme représentant la particule כן qui précède habituellement le parfait אמר.

Ligne 5. — Commence par לי ou לה suivant qu'on traduit «me dit» ou «lui dit». Puis vient la particule לם qui introduit le discours direct. Dans le groupe peu clair qui suit, et qui comprenait quatre caractères, le dernier seul est net : c'est un ה. Les traces laissées par les trois premiers peuvent prêter à plusieurs interprétations. באבה que je crois lire ne semble pas ici en situation.

Ligne 6. — Il ne subsiste que la partie supérieure des lettres. On ne reconnaît que le ש qui commençait le premier mot de la ligne composée de quatre caractères. Un second mot de quatre lettres le suivait.

Voici le sens général que je crois reconnaître à tout cela : . . . *envoie-moi la sentence (?) et ne me (fais pas attendre). X me dit que . . .*

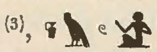
B. — Face concave.

1 ....∘∘∘∘ ביתה אף..(?)..
2 ∘∘∘תא זי בה שערי (א)
3 זי חנם יבלך המ (ו)
4 בית פטוסרי
5 אל ילקחו

. . . sa maison ainsi que la . . . qui s'y trouve. L'orge que Ḫnum t'a apportée est (dans) la maison de Petosiris. On ne (la) prendra pas.

Ligne 1. — Il manque au moins un mot au début, et la restitution ביתה est très probable mais non certaine, le haut des caractères ayant disparu avec le fragment manquant. La particule אף qui suit me paraît devoir être prise dans le sens conjonctif qu'elle a quelquefois. Le blanc qui vient ensuite est, je crois, intentionnel : le scribe, qui ne voulait pas couper ses mots, a jugé l'espace insuffisant pour écrire le suivant et a été à la ligne. Il est visible que ce procédé lui répugnait, car aux lignes 2 et 3 il a préféré tracer ses lettres au-dessus de la fin des lignes plutôt que d'y recourir.

Ligne 2. — Il ne subsiste que deux caractères du mot qui n'avait pu prendre place à la fin de la ligne 1. La première phrase finissait après כה, et je crois que le sens général est à restituer comme suit : (*On a pris le . . . dans*) *sa maison ainsi que le. . . qui s'y trouvait.* L'expéditeur avise son correspondant d'après un témoin des faits, X, mentionné sur la face A, que certains objets appartenant à un tiers ont été pris, plus précisément saisis par la justice, si l'on accepte l'hypothèse relative au mot פתנכא émise plus haut. Il ajoute ensuite (fin de la ligne 2 et seq.) que «l'orge» appartenant à son correspondant, et probablement déposée chez le saisi, a pu être mise en sûreté chez Petosiris. — Je considère שעריא, dont l'*aleph* final a été rejeté au-dessus de la ligne faute de place, comme l'état emphatique pluriel de שערה, mot presque toujours employé au pluriel simple dans nos textes. La forme שעריא s'est déjà rencontrée cependant sur une tablette bilingue assyro-araméenne de Kouyoundjik [1] et sur une tablette araméenne trouvée à Assur [2].

Ligne 3. — חנם doit être considéré comme un nom propre de personne écrit en abrégé pour חנמו [3],  [4] «*Celui du dieu Ḫnum*». Il ne semble pas possible d'en faire ici le nom du dieu et de traduire «*l'orge de Ḫnum*». — חמו dont le ו est écrit, faute d'espace, au-dessus de la ligne se rapporte à «*orge*» masculin pluriel et n'est pas le pronom de

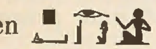
[1] Cette tablette a été étudiée en dernier lieu par L. Delaporte, *Épigraphes araméens*, n° 25.

[2] M. Lidzbarski, *Altaramäische Urkunden aus Assur*, n° 4.

[3] A. Cowley, *Aramaic Papyri*, n° 35[5].

[4] On trouve bien ce nom propre écrit en hiéroglyphes sans le *w* final, mais on ne peut s'appuyer sur cette forme qui peut être une orthographe défective, pour justifier la forme rencontrée dans notre texte.

rappel répondant à זי qui précède. Il faut y voir le pronom introduisant une phrase nominale et traduire «elle (est)».

Ligne 4. — בית est pour בבית. La préposition ב est tombée par haplologie, comme il arrive parfois en araméen [1]. Je relève la même omission de la préposition devant le mot בית faisant partie d'un nom de lieu dans le grand ostracon araméen publié par Lidzbarski et provenant d'Assur [2]. On remarquera plus loin une orthographe analogue à la ligne 2 du texte traduit sous le n° 2. — פטוסרי est la transcription du nom propre égyptien  «*Celui qu'Osiris a donné*», déjà connue en araméen [3].

Ligne 5. — Cette ligne n'est peut-être pas la dernière du document. Le blanc laissé à la fin ne le prouve pas, puisque, comme nous l'avons vu, le scribe répugnait à écrire un mot à cheval sur deux lignes.

2

Ostracon découvert à Éléphantine en 1925; fragment de jarre, mesurant 0 m. 09 de largeur sur 0 m. 045 de hauteur et qui porte au *Journal d'entrée* le n° 49624 (planche, n° 2). La face convexe, qui est anépigraphe, a la couleur grise de l'argile mal cuite. On y distingue encore les côtes horizontales et parallèles produites par les mains du tourneur. La face concave est lisse et de couleur rouge. Elle porte quatre lignes d'écriture araméenne et constitue un tout. Il peut manquer un caractère ou deux au début de la quatrième ligne. Je propose de lire ce texte ainsi :

1 חזו כתוני זי	1 *Voyez ma tunique que*
2 שבקת בית ⟨בית⟩	2 *j'ai laissée dans la maison*
3 יהה אמרי לאריה	3 *de Jéhu, dis à Uriah*
4 ירמה *vacat* על סלואה	4 *de la remettre*(?) *à la garde de Salluah.*

[1] Brockelmann, *Grundriss...*, I, p. 265. On peut se demander si notre texte n'indique pas cette omission par le petit trait oblique parallèle à la hampe du *beth* et tracé sous elle.

[2] Lidzbarski, *op. laud.*, p. 10.

[3] W. Spiegelberg, *Ägyptisches Sprachgut in den aus Ägypten stammenden aramäischen Urkunden der Perserzeit*, n° 28, dans les *Orientalische Studien* dédiés à Th. Nœldeke à l'occasion de son 70e anniversaire, n° 28.

Ligne 1. — חזו, seconde personne du pluriel de l'impératif de חזה, employée plutôt ici comme particule inchoative, puisque le sujet de la proposition semble être au féminin singulier.

Ligne 2. — Je suppose que le mot בית a été écrit deux fois par dittographie et que la préposition ב, qui est nécessaire pour le sens, n'a pas été exprimée comme dans le texte n° 1, face B, l. 4. On pourrait supposer aussi que le second mot בית a été écrit pour ברת et comprendre en conséquence «*dans la maison de la fille de J.*».

Ligne 3. — Le premier mot est très probablement un nom propre. Ce n'est pas le nom du dieu Yaho, bien qu'on le trouve une fois ainsi orthographié [1], car on ne peut songer à traduire «*dans le temple de Yaho*». La graphie יהה doit être une orthographe fautive pour יהוא [2], écrit *jehuh* pour *jehū'*. — אמרי est à la seconde personne de l'impératif féminin et indique que la lettre était adressée à une femme. — אריה, peut-être une orthographe défective pour אוריה, qui cependant s'est toujours rencontré jusqu'ici écrit *plene*.

Ligne 4. — Il est difficile de décider si le premier mot de cette ligne était composé de quatre ou de cinq lettres. Un signe a pu disparaître avec l'éclat qui manque à l'ostracon au début de la ligne. Si l'on suppose un mot de cinq lettres, on aurait affaire à un verbe, peut-être à l'impératif *haphèl*. Le pronom ה se rapportant à «*ma tunique*», la recommandation qui doit être faite à Uriah serait exprimée par «*fais la...*», et la lettre se terminerait là. Les deux mots qui suivent, et qui sont séparés de ce qui précède par un blanc, représenteraient alors l'adresse du billet et seraient à traduire : «*A Salluah*» [3]. Ce dernier nom propre, qui est féminin, expliquerait très bien l'impératif féminin de la ligne 3. Je crois cependant qu'il ne faut pas s'arrêter à cette explication et considérer que le verbe du début a été conservé en entier. Le premier caractère, à demi emporté par

---

[1] A. Cowley, *op. laud.*, n° 13, l. 14 et peut-être aussi dans le nom propre composé יההאור, *ibid.*, n° 1, l. 2.

[2] Sur l'origine de la forme de ce nom, voir F. Prætorius, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. 59, p. 342.

[3] Il faudrait alors supposer que על a été écrit pour אל comme sur l'ostracon provenant également d'Éléphantine publié au *Répertoire d'Épigraphie sémitique*, sous le n° 1295.

la cassure et dont la tête seule subsiste, doit, par comparaison avec le *yod* du second mot בית de la ligne 2, être considéré comme un י. Ce qui donne ירמה ou ידמה. Aucune de ces deux graphies ne donne un sens absolument clair. Peut-être faut-il choisir la première et rattacher ירמה à la racine רמא «*jeter, placer*», dont l'א disparaît devant le pronom ה, et comprendre, comme il a été proposé ci-dessus, en forçant un peu le sens : «*de la remettre* (?) *à la* (*garde*) *de Salluah*» [1], mot à mot «*de la placer sur Salluah*». Le blanc qui sépare les mots על סלואה de ce qui précède a pu être, en effet, laissé à cause de la cassure qui entame le bord inférieur de l'ostracon.

3

Fragment d'ostracon araméen écrit sur les deux faces et portant le n° 49625 au *Journal d'entrée* (planche, n° 3, A et B). Il mesure o m. o5 de hauteur sur o m. o45 de largeur. La face convexe est d'une couleur gris argile tirant sur le rouge, la face concave a conservé la teinte de l'argile crue. Il manque à peu près la moitié des lignes dans le sens de la largeur et le tesson est incomplet par le bas.

A. — Face convexe.

1 כען הושר]לי שערן]
2 בקבא רבא̊.........
3 בקפירא............

1 *Maintenant prépare* (?)-[*moi de l'orge*]
2 *mesurée au grand qab* [*mesures n... et des dattes??*]
3 *mesurées au qafīr* [*mesures n...*

Ligne 1. — הושר : ce verbe, contrairement à l'affirmation du *Répertoire d'Épigraphie sémitique* (n° 1296) qui le dit fréquent dans les papyrus araméens d'Égypte, se rencontre une fois seulement dans ces textes [2]. Il

---

[1] Ce nom propre féminin s'est déjà rencontré dans A. Cowley, *op. laud.*, n° 1, l. 1; 35, l. 3 et 10; 67, l. 3.

[2] A. Cowley, *op. laud.*, n° 39, l. 3 où le contexte est détruit et ne permet aucune conjecture.

figure au contraire sur plusieurs ostraca reproduits au *RÉS*, n°s 496, 1296, 1299 (deux fois), 1792 (où le sens paraît différent), 1800 (trois fois). On le rencontre également dans le texte du grand ostracon publié par Lidzbarski dans ses *Altaramäische Urkunden aus Assur,* lignes 6 et 14. Malgré cette fréquence relative, on ne peut encore préciser le sens de ce mot. Je crois avec Lidzbarski qu'il signifie quelque chose comme «*préparer*», peut-être même plus spécialement «*mesurer et ensacher*». La restitution de la fin de la ligne proposée s'appuie sur le texte du *RÉS*, n° 1296.

Ligne 2. — Après la spécification de la mesure : «*au grand qab*», par opposition au «*petit qab*», connu par ailleurs, le texte devait indiquer le nombre de mesures. Il contenait probablement en outre le nom d'une autre denrée qui se vendait *au qafîr.*

Ligne 3. — On n'a pas encore pu déterminer le sens du mot קפיר, qui ne s'est rencontré jusqu'ici que sur l'ostracon n° 492 du *RÉS* où il est répété trois, peut-être même quatre, fois, au voisinage du verbe הושר comme ici. M. Cowley a proposé, avec doute, le sens de «*papyrus*». Je préférerais, sous toutes réserves, y reconnaître un nom de mesure[1] ou de récipient : *panier, sac,* etc., affecté spécialement à certaines denrées sèches, peut-être des dattes, et dont la mention suffisait à faire comprendre de quoi il s'agissait; comme par exemple dans le peuple en France l'expression «*un litre*» signifie la plupart du temps un litre de vin. Le mot קפיר serait peut-être alors à rapprocher de l'arabe قفير «*grand récipient dans lequel on conserve les dattes*», pour lequel le *Lisan el-ʿarab*[2] donne, entre autres, les équivalents جلة, القليف, الزبيل, qui signifient tous «*panier, corbeille*».

[1] M. Lacau me fait remarquer que si on lit קפירא, lecture possible, on pourrait rapprocher ce mot de קפיזא, nom de mesure cité par Lévy, *Neuhebräisches Wörterbuch, s. v.;* ר, pour ז qu'on attendrait, viendrait de ce que l'expression est empruntée à l'ancien perse. Ce mot est devenu en persan moderne كويز, en arabe قفيز, en grec *καπίθη* et en copte ϭⲁⲡⲓϫⲉ (S.), ϫⲁⲫⲓϫⲓ (B.) (cf. Dévaud, *Études d'Étymologie copte*, p. 55). Il semble que cette mesure était plus petite que le קב; un demi-*qab*, d'après Raschi, cité par Lévy, *loc. cit.* Cette étymologie nous ramènerait, en définitive, à la signification proposée de «*mesure*».

[2] *S. v.* قفر.

B. — Face concave.

ıı ııı 22̊..... 1
ıı2 ברן (ד) ∘..... 2
צרה (ר) א..... 3
.....ל∘..... 4

On ne saurait risquer une traduction de ce texte qui, à l'inverse de celui de la face A, ne nous livre que des fins de lignes. Il suggère néanmoins quelques observations.

Ligne 1. — Le chiffre XV est précédé des traces de la dernière lettre d'un mot ou d'un chiffre exprimant une autre dizaine.

Ligne 2. — Fin de mot au pluriel suivie du chiffre XII.

Ligne 3. — Le dernier mot, suivant la lecture qu'on adopte, peut être rapproché de diverses racines, mais en l'absence de contexte il ne servirait à rien de les passer en revue.

On peut affirmer cependant que sur cette face de l'ostracon, l'auteur du billet continuait à énumérer les produits ou les objets de sa «commande».

Noël Aimé-Giron.

Le Caire, 1er mai 1926.

RAPPORT
SUR LES FOUILLES FAITES À TEHNEH
EN JANVIER ET FÉVRIER 1926

PAR

HAKIM EFFENDI ABOU SEIF.

Dès mon arrivée à l'Inspectorat de Minieh, j'avais constaté, en inspectant le site de Tehneh, l'existence de quelques morceaux de peau de mouton et de bandelettes de lin qui apparaissaient sur le sol des cavernes sises à l'ouest du temple (voir la photographie reproduite par MM. G. Lefebvre et L. Barry, *Annales du Service,* VI, p. 141-158). J'ai alors proposé au Service de faire des sondages dans ces cavernes, car ces objets apparents pouvaient tenter les fouilleurs clandestins, et le Service m'y autorisa.

Je commençai le travail le 19 janvier 1926 et je l'ai poursuivi jusqu'au 18 février 1926; dans cet intervalle de temps j'ai fait enlever les terres qui couvraient le sol dans ces quatre cavernes et qui y atteignaient une hauteur de 2 m. 50 et j'ai découvert ainsi quatre tombes, ainsi qu'il est indiqué sur le plan ci-contre (fig. 1); ces tombes sont indiquées par les chiffres 1, 2, 3 et 4 en commençant à partir du temple. Je les décrirai suivant leur ordre numérique.

TOMBE N° 1
(immédiatement à l'ouest du temple).

Cette tombe renferme un puits indiqué sur le plan par la lettre A. Entre les murs se trouvent des colonnes dont quelques-unes ont une hauteur d'un mètre environ; la trace de ces colonnes apparaît dans le plafond de la tombe; je n'ai pas retrouvé les fragments complémentaires de ces colonnes. En fouillant le puits lui-même, j'ai constaté que les terres de

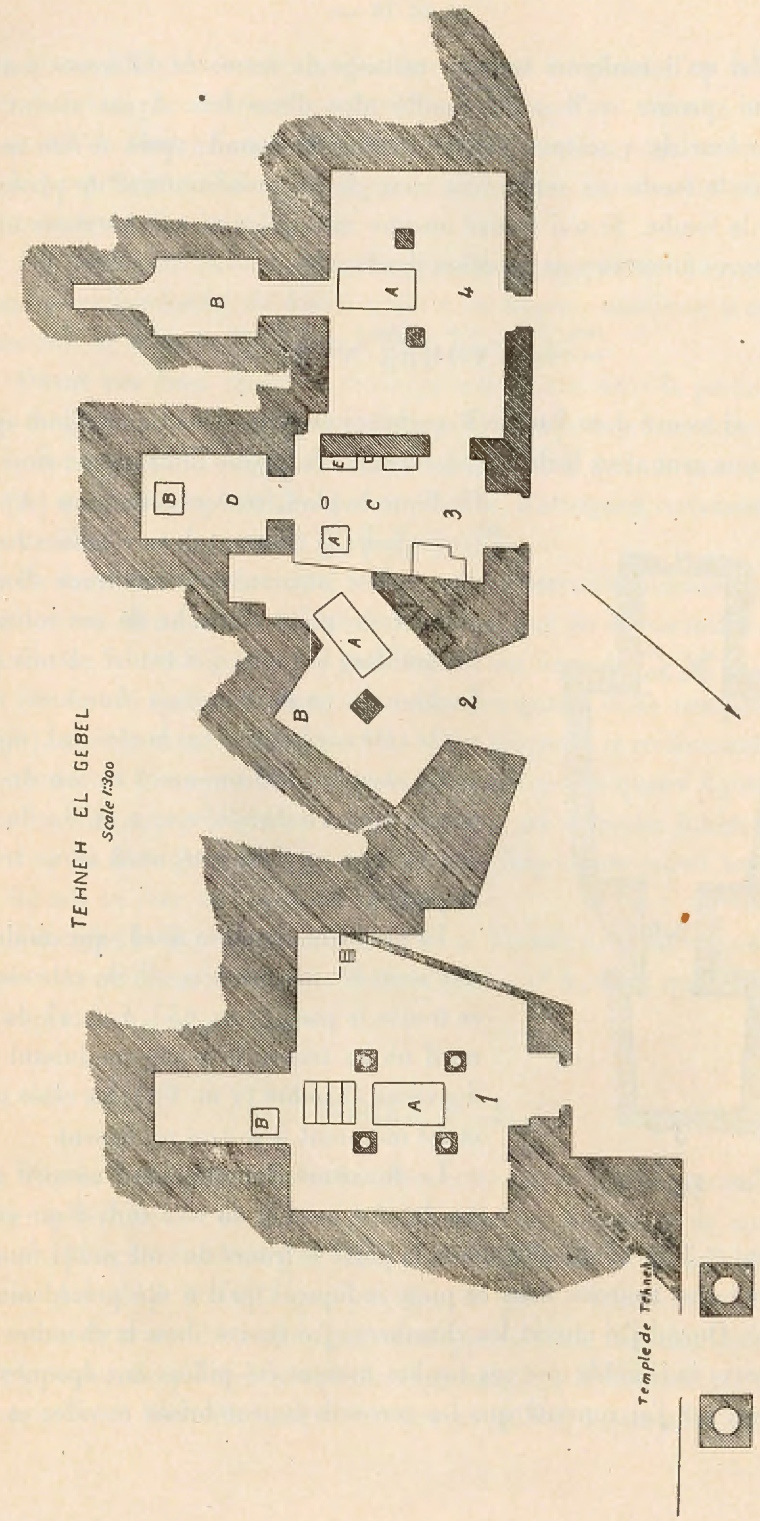


Fig. 1.

remblai qu'il renferme sont un mélange de terres de différente nature, ce qui prouve qu'il a été fouillé plus d'une fois. Ayant atteint une profondeur de 2 mètres, j'ai fait arrêter le travail, après m'être assuré que cette tombe ne renfermait rien. Je me suis contenté de photographier la tombe. Je n'ai trouvé aucune inscription ni sur les murs ni sur les pierres mises au jour au cours des fouilles.

TOMBE N° 2.

J'y ai trouvé dans l'angle B quelques papyrus démotiques, dont quelques-uns sont assez lisibles. Cette tombe, de petites dimensions, ainsi que l'indique le plan, renferme un puits (A). Entre les murs se trouvent deux colonnes hautes d'un mètre environ; aucune trace dans le plafond du point d'attache de ces colonnes. En fouillant le puits, j'ai trouvé, à une profondeur de 10 m. 80, trois chambres, deux sur le côté nord et une sur le côté sud (fig. 2).

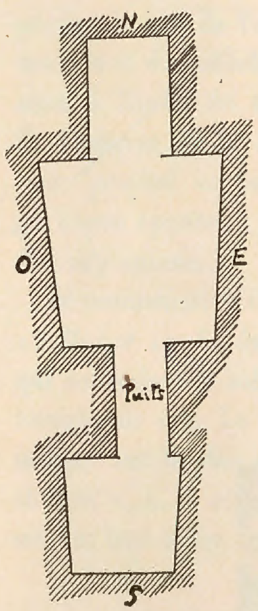


Fig. 2.

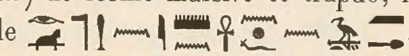
La chambre sud mesure 3 m. 20 du côté ouest, 3 m. 10 du côté est, 2 m. 80 du côté sud et 1 m. 77 du côté nord où se trouve la porte (1 m. 35).

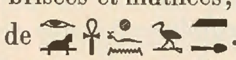
La première chambre nord, qui conduit à une seconde, mesure 4 m. 05 du côté sud où se trouve la porte (1 m. 25), 4 m. 25 du côté nord où se trouve la porte conduisant à la deuxième chambre (1 m. 60); les côtés ouest et est mesurent 5 mètres seulement.

La deuxième chambre nord mesure 2 m. 20 du côté nord et du côté sud, 3 m. 20 du côté est et 3 m. 25 du côté ouest; la porte se trouve du côté sud (1 m. 60).

Les terres trouvées dans ce puits indiquent qu'il a été précédemment fouillé. Quand j'ai atteint les chambres, j'ai trouvé dans la chambre sud la preuve indéniable que ces tombes avaient été pillées aux époques anciennes, car j'ai constaté que les cercueils étaient brisés et vides et que

les terres à l'intérieur de la chambre avaient été passées au crible. J'ai découvert là une série de quatre vases canopes en calcaire mesurant 0 m. 45 de hauteur moyenne et munis de couvercles, également en calcaire, représentant les quatre figures habituelles. Ces canopes ne portent aucune trace d'inscription.

J'ai également trouvé dans la chambre sud environ 400 statuettes funéraires (*ouchabtis*) de forme massive et trapue, mesurant 0 m. 14 de hauteur, au nom de .

Quant aux deux chambres nord, je n'ai trouvé dans la première que des fragments de bois provenant de cercueils, et près de ces restes gisaient les statuettes funéraires. Leur nombre, difficile à évaluer avec précision parce que beaucoup sont brisées et mutilées, n'atteignait certainement pas 400. Elles sont au nom de .

La deuxième chambre nord renfermait des cercueils endommagés, ainsi qu'environ 400 statuettes funéraires en bon état de conservation et d'une meilleure fabrication que les précédentes, au nom de .

J'ai trouvé également dans cette chambre quatre vases canopes en calcaire, assez grossiers, hauts de 0 m. 26 en moyenne et renfermant chacun les restes de son couvercle, en bois, représentant les quatre figures habituelles. Ces canopes sont au même nom que les statuettes funéraires.

Je puis dire que ces objets sont les plus importants parmi tout ce qui a été mis au jour au cours des fouilles.

J'ai retiré les bois des cercueils et les ai déposés dans un magasin établi spécialement dans la chambre B de la tombe n° 4, ainsi qu'il sera expliqué plus loin.

TOMBE N° 3.

D'après le programme des fouilles, cette tombe a été la première que j'ai explorée, car c'est là que j'ai découvert les fragments de cuir et les bandelettes de lin dont j'ai parlé au commencement de ce rapport. A peine y avais-je travaillé quelques heures que j'y découvris une grande quantité de crocodiles embaumés, enveloppés de toile fortement liée à l'aide de branches de palmier auxquelles sont attachés les crocodiles, qui sont ensuite liés à l'aide de bandelettes. Ces crocodiles, entassés les uns sur les

autres, remplissent les deux chambres. Beaucoup d'entre eux sont de grande taille, atteignant jusqu'à 4 mètres environ, et sur certains on avait dessiné en noir par-dessus l'emmaillotement, le contour des yeux, et l'on avait simulé en relief, à l'intérieur de ce contour et à l'aide d'un tampon d'étoffes, la partie centrale de l'œil.

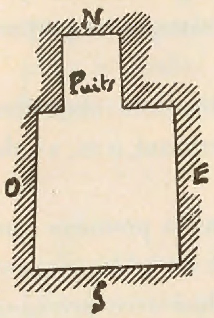


Fig. 3.

Ayant enlevé quelques crocodiles, j'ai trouvé parmi eux des moutons embaumés également enveloppés dans la peau même de ces moutons et attachés avec des cordes en lin.

Puis j'ai trouvé dans la première chambre (C du plan) un puits (A du plan), profond de 2 m. 30, conduisant à une seule chambre qui mesure 2 m. 55 du côté nord où se trouve la porte (1 m. 10), 2 m. 75 du côté sud, 2 m. 80 du côté ouest, et 2 m. 90 du côté est (fig. 3). Je n'y ai trouvé que des fragments de bois provenant des cercueils.



Fig. 4.

La seconde chambre (D du plan) renferme un puits (B du plan), profond de 6 m. 60, qui contient deux chambres ouvrant sur le nord; dans l'une, l'intérieure, le mort reposait dans quatre sarcophages de bois emboîtés les uns dans les autres. J'y ai trouvé des statuettes funéraires, au nom de [hiéroglyphes] (voir ci-après la note de M. Lacau).

M. Lacau a visité ce chantier de fouilles les 2 et 3 février 1926 à son retour de Haute-Égypte; il descendit dans ce puits et me donna les instructions à suivre pour compléter ces fouilles et dresser les plans de ces tombes en ce qui concerne le nombre des colonnes, le contenu de chaque tombe, les dimensions des chambres, etc. J'ai terminé les fouilles d'une façon régulière, j'ai fourni des détails complets sur le contenu des quatre tombes, et j'ai pris une petite photographie de cette tombe pour indiquer l'emplacement des crocodiles (fig. 4).

TOMBE N° 4.

Cette tombe n'avait pas été fouillée jusqu'à la date de la visite de M. le Directeur général (2 et 3 février 1926). M. Lacau m'ordonna de la déblayer : il prévoyait l'existence d'un puits dans la première chambre, et cette prévision fut confirmée à la suite des fouilles. Mais en examinant les terres qui se trouvaient dans ce puits, je constatai qu'elles étaient entièrement constituées par des ossements brûlés de moutons, de crocodiles et de divers autres animaux. Après avoir déblayé ces terres sur une profondeur de 7 m. 20, j'ai trouvé trois petites chambres pleines d'ossements brûlés; je n'y ai rien trouvé d'autre. J'ai indiqué ce puits par la lettre A sur le plan.

La deuxième chambre est indiquée par la lettre B. Je n'y ai rien trouvé; c'est précisément celle pour laquelle on a fait une porte en fer et dans laquelle j'ai fait mettre, suivant l'ordre de M. le Directeur général, ceux des crocodiles et des bois de cercueils qui ne sont pas nécessaires au Musée du Caire.

Pour accéder à cette chambre et pour en sortir, j'ai été obligé d'installer un plafond en bois sur le puits A, qui se trouve exactement en face de la porte de la chambre.

Tels sont, en résumé, les points importants auxquels ont abouti les travaux. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la découverte du plan des quatre tombes, contenant chacune une salle et un puits pour l'inhumation. Il eût été possible, si le temps avait permis de continuer le travail dans les cavernes situées à l'est du temple du côté sud, de découvrir des tombes

inviolées; mais la multiplicité de mes occupations ne me permit pas de poursuivre les fouilles. Nous laisserons donc de côté cet endroit et nous parlerons un peu des tombes connues sous le nom de tombes Fraser, car j'ai observé, près des tombes découvertes par MM. Fl. Petrie et Griffith en 1887 et fouillées par M. G. Fraser en 1890 et 1893-1894 (voir *Annales du Service,* III, p. 67-76 et 122-130), que la pluie torrentielle qui a sévi à Minieh en 1924 avait enlevé le sable et les terres qui recouvraient plusieurs des puits antiques dans les montagnes à l'est de Minieh et surtout dans la zone des tombes Fraser; ce qui le prouve, c'est la facilité que j'ai constatée dans le déblaiement de ces puits et le fait que j'ai pu y pénétrer en quelques heures. J'en ai exploré quelques-unes lors du passage de M. Lacau, et je suis parvenu à atteindre le fond de ces puits à 2 ou 3 mètres au plus de profondeur; j'y ai trouvé des ossements de la même nature que ceux dont parle Fraser dans son ouvrage précité (p. 2) et j'ai dégagé plus de vingt tombes, toutes d'un même type. M. le Directeur général me donna l'ordre de les remblayer et de les laisser en l'état, en y marquant une inscription comme quoi elles avaient été fouillées, pour que d'autres ne se donnent pas la peine de les explorer une seconde fois et pour que de cette manière on connaisse la façon d'inhumer à cette époque, ce que j'ai fait en écrivant à la peinture noire la lettre F pour indiquer qu'elles ont été fouillées.

Au nord des tombes Fraser, M. Lacau a constaté la trace d'une tombe, recouverte de gros blocs de pierre. J'ai, sur son ordre, fait débiter et enlever ces blocs, de façon à faciliter la fouille éventuelle de cette tombe.

H. Abou Seif.

NOTE SUR LA TOMBE N° 3 DE TEHNEH.

Je n'ai pu passer que deux jours sur le chantier de Tehneh (le 2 et le 3 février 1926).

Les tombes que nous avons dû vider cette année sont placées à droite (côté ouest) du temple à demi taillé dans le rocher que MM. Lefebvre et

Barry ont déblayé en 1903-1904 (*Annales du Service,* VI, p. 141-158); on voudra bien se reporter à la planche I qui accompagne cette dernière publication. La pluie avait mis à découvert des fragments de peau de mouton qui attiraient l'attention. Une fouille clandestine était à craindre; c'est ce qui nous a obligés à entreprendre rapidement ce travail qui, sans cela, aurait pu attendre.

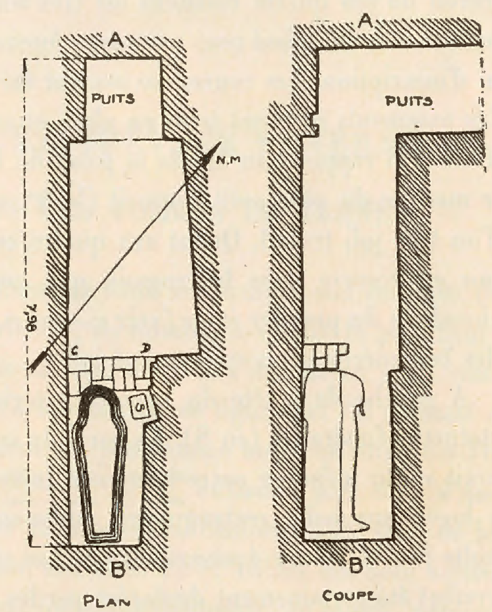


Fig. 5.

La première chambre supérieure dans la tombe n° 3 (C du plan) avait été remployée à une époque certainement assez récente pour l'ensevelissement de momies de crocodiles. Celles-ci, assez soigneusement préparées, étaient entassées régulièrement sur le sol de la chambre, les grandes et les petites mélangées sans ordre. Nous n'avons pu les étudier encore pour en préciser la date. Or, dans le petit temple placé à côté, on adorait le crocodile; un bas-relief bien conservé ne laisse aucun doute. Il est donc intéressant de voir enterrées tout contre le temple même les momies de l'animal sacré. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de la nécropole du crocodile-dieu lui-même. Il faudra la chercher ailleurs. Nous avons affaire ici à des exemplaires ordinaires de l'animal sacré, rien de plus. C'est l'écroulement du plafond de la chambre taillée dans le rocher qui a protégé ce dépôt de momies en le recouvrant.

Dans la seconde chambre (D du plan) s'ouvrait l'entrée du puits vertical conduisant à la chambre inférieure (B du plan). Ce puits a 6 m. 60 de profondeur. En bas, deux chambres se font suite (voir le croquis ci-dessus, fig. 5). La première était vide. La seconde contenait le corps. Elle était fermée primitivement par un mur de maçonnerie que les voleurs anciens

avaient démoli. Le corps lui-même était enfermé dans quatre cercueils de bois momiformes, s'emboîtant très exactement les uns dans les autres. Le chevet du sarcophage extérieur est à demi engagé dans la maçonnerie du mur (C D) construit après le dépôt du corps pour clore la chambre. Le travail de ces quatre cercueils est très soigné et le bois, bien conservé, paraît avoir été laissé sans peinture. Aucun d'eux ne porte de décoration ni d'inscription. Les couvercles avaient été brisés et la momie dépouillée. Les ossements restaient seuls en place et aucun objet n'a été trouvé à côté d'eux. J'ai rapporté au Musée la pièce de bois dans laquelle a été sculpté le masque du plus petit cercueil (le 4e, intérieur)[1]. C'est un morceau d'un très joli travail. Quant aux quatre cercueils eux-mêmes, ils ont été mis en réserve dans le magasin que nous avons établi dans une des chambres du premier étage (voir ci-dessus, p. 37). Le mode d'assemblage des bois méritera un examen spécial.

A gauche de la tête du cercueil extérieur se trouvaient entassées les statuettes funéraires (en S). La paroi du mur a été entaillée comme si l'on avait voulu ménager entre le mur et le cercueil un espace suffisant pour y loger une boîte rectangulaire contenant ces statuettes. Mais de cette boîte je n'ai retrouvé aucune trace. Les statuettes étaient en désordre et avaient été certainement déplacées par les voleurs anciens. J'en ai compté 380; mais ce chiffre n'a pas de signification réelle, puisque la tombe n'était pas intacte. Les statuettes sont toutes identiques (*Journal d'entrée*, n°s 49639-49651) : il n'y a pas, comme dans les tombes voisines, de statuettes armées du fouet et représentant les surveillants (voir ci-après la note de M. Gauthier).

La facture en est très sommaire. La pâte intérieure est blanche; l'émail est vert et assez mal conservé. Elles sont momiformes (haut. 0 m. 13). La tête est ceinte d'un ruban noué par derrière. La main droite tient la houe, la main gauche serre la corde qui soutient la corbeille à grains pendant en arrière sur l'épaule gauche. Sur le devant du corps sont écrits le nom et les titres du mort : (←) « *l'Osiris, prophète d'Amon, gouverneur de ville, vizir, Ânkh-Ounnofir, juste de voix* ». Le signe ovale représentant le nom d'Amon, ⊂⊃, ne contient pas le .

[1] Inscrite au *Journal d'entrée* sous le n° 49652.

Ce vizir ne figure pas dans les listes de M. Weil[1]. D'après le style du sarcophage et des statuettes, nous devrions le placer, semble-t-il, entre la XXe et la XXIIIe dynastie.

P. Lacau.

NOTE SUR LES STATUETTES FUNÉRAIRES

TROUVÉES DANS LES TOMBES DE TEHNEH.

Les statuettes funéraires trouvées dans la chambre sud du puits de la tombe n° 2 dépassaient, en réalité, en nombre le chiffre le plus haut actuellement connu, car Hakim eff. Abou Seif m'a déclaré en avoir compté 413. Mais en examinant une à une toutes ces figurines, j'ai constaté que onze d'entre elles représentaient un personnage autre qu'Ânkh-f-n-Thot, à savoir : (←) « *l'Osiris, père divin d'Amon, Âmenemâpit, juste de voix* », et mesuraient 1 centimètre de plus de hauteur que celles d'Ânkh-f-n-Thot, soit 0 m. 15[2]. Toutes ces onze figurines sont du type momiforme. Deux individus différents, au moins, paraissent donc avoir été ensevelis dans cette chambre.

Quant aux figurines du *prophète d'Amon Ânkh-f-n-Thot*, elles se divisent en deux types, et j'ai pu compter 36 spécimens du type *surveillant*. Ces surveillants portent le devanteau triangulaire et sont armés du fouet à très longues lanières. Comme un assez grand nombre des statuettes sont arrivées brisées au Caire, il peut se faire que quelques *surveillants* soient eux-mêmes parmi les fragments, et il n'y a aucun fond à faire sur ce chiffre de 36. Les variantes orthographiques du nom propre sont assez nombreuses : ☥ et entrelacés au lieu de ☥, et, pour le dernier élément, , , ou [3].

Les statuettes funéraires trouvées dans la première chambre nord du

[1] A. Weil, *Die Veziere des Pharaonenreichs* (Strasbourg, 1908).

[2] Six ont été conservées : *Journal d'entrée*, n°s 50027 à 50032.

[3] *Journal d'entrée*, n°s 50009 à 50026.

puits de la tombe n° 2 sont également de deux types, mais vu le mauvais état de conservation de la série, je n'ai pu y compter que 6 représentants du type *surveillant*. Leur hauteur est de 0 m. 12 pour les serviteurs, 0 m. 125 à 0 m. 128 pour les surveillants. Les serviteurs portent l'inscription sur le devant : (←) [hieroglyphs] (var. [hieroglyphs] *sic* [hieroglyphs] et [hieroglyphs]), tandis que les surveillants la portent sur la face postérieure : [hieroglyphs] (var. [hieroglyphs], où le titre « *deuxième* (?) *prophète d'Amon* » est ajouté, de façon singulière, après le nom propre)[1].

Les statuettes funéraires trouvées dans la deuxième chambre nord du puits de la tombe n° 2 mesurent de 0 m. 14 à 0 m. 145 de hauteur et sont d'une belle teinte vert clair. Il n'a pas été possible de reconstituer le nombre exact de la série; mais un point, du moins, est hors de doute : il y avait 38 *surveillants*, vêtus du pagne des vivants et armés d'un fouet. Or ce chiffre 38, ajouté aux 365 serviteurs quotidiens, nous donne exactement le total 403 signalé par Speleers sur la tablette d'un scribe accompagnant des statuettes funéraires (*Les figurines funéraires égyptiennes*, p. 8-9). A l'hypothèse proposée par Speleers pour justifier ce nombre 403, je voudrais en substituer une autre : il y aurait eu un surveillant par décade ou période de dix jours et un 37ᵉ pour les cinq jours complémentaires de l'année (le petit mois), comptés pour une décade complète; quant au 38ᵉ surveillant, il aurait joué le rôle de *chef-surveillant*. Les statuettes momiformes portent toutes, indistinctement, à leur partie antérieure, l'inscription [hieroglyphs] (variante très rare [hieroglyphs]) [hieroglyphs]. Parmi les 38 *surveillants*, vingt portent l'inscription au dos et sur toute la hauteur de la statuette et dix-huit la portent sur le devant, identique à celle des statuettes momiformes, toujours sans le [hieroglyphs] dans le nom de l'individu. Les vingt inscriptions au dos se subdivisent elles-mêmes en deux groupes fort inégaux en nombre :

a) [hieroglyphs] (rare et toujours sans [hieroglyphs]), « *l'Osiris Pa-kherd-(n)-Isis, juste de voix* »;

b) [hieroglyphs] (var. sans [hieroglyphs]) [hieroglyphs], « *le second prophète d'Amon-Râ roi des dieux, l'Osiris Pa-kherd-(n)-Isis, juste de voix* »[2].

---

[1] *Journal d'entrée*, nᵒˢ 49997 à 50008.

[2] *Journal d'entrée*, nᵒˢ 49973 à 49996.

Les canopes de *Pa-kherd-(n)-Isis* (*Pcherenêsé*) portaient cinq courtes colonnes grossièrement gravées, dont trois consacrées à la légende et au nom de chacun des génies canopes et deux consacrées au titre et au nom du défunt : (←) [hieroglyphs], « *le deuxième prophète d'Amon-Râ roi des dieux, l'Osiris Pa-kherd-n-Isis, juste de voix* ».

Je ne dirai rien des statuettes funéraires du vizir *Ânkh-Ounnofir*, trouvées dans la tombe n° 3, car M. Lacau les a décrites dans la note qui précède.

Pour toutes ces statuettes funéraires, un choix a été fait des spécimens les meilleurs, qui sont conservés au Musée du Caire sous les numéros indiqués. Les autres ont été soit vendues, soit mises en réserve pour les musées qui désireraient en acquérir.

Ces divers personnages ont, selon toute vraisemblance, vécu après la XXᵉ dynastie et avant la XXVIᵉ.

H. Gauthier.

RAPPORT PRÉLIMINAIRE

SUR LES

FOUILLES EXÉCUTÉES EN 1925-1926

DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE LA NÉCROPOLE MEMPHITE

PAR

M. GUSTAVE JÉQUIER.

Les travaux de l'hiver dernier[1] avaient donné, sur les trois points attaqués par nos fouilles, des résultats si encourageants qu'il eût été tout indiqué de continuer cette année-ci dans la même voie. Malheureusement, me trouvant seul à la tête du secteur de fouilles Dahchour-Saqqarah sud, je ne pouvais songer à installer des chantiers en des endroits distants les uns des autres de plusieurs kilomètres, et je me suis vu dans l'obligation de concentrer tous mes efforts sur une seule région, celle de la fouille la plus importante entreprise dans la dernière saison.

LE MASTABAT EL FARAOUN.

Les faces est et sud du monument avaient été dégagées l'année dernière, ainsi que la chapelle funéraire et l'avenue descendant vers la vallée, mais l'ouest et le nord restaient à explorer et à déblayer. L'amoncellement du sable et des déblais atteignait presque partout sur ces deux points la hauteur du gradin qui se profile sur les parois du massif de pierre; aussi l'enlèvement de cette quantité considérable de matériaux occupa-t-elle la plus grande partie de mes ouvriers pendant toute la saison.

[1] Voir les *Annales du Service des Antiquités*, XXV, p. 55-75.

En fait d'objets antiques, le résultat de ce déblaiement a été pour ainsi dire nul, les rares sépultures, de date plutôt récente, installées contre la maçonnerie étant celles de très pauvres gens. Sur toute la surface dégagée, pas plus que sur le reste du pourtour du mastaba, il n'existe la moindre trace de tombes contemporaines du monument.

Sur les faces sud et ouest, le premier mur d'enceinte en briques est mieux conservé qu'ailleurs et s'élève par places à près de 3 mètres de hauteur, formant ainsi une belle et vaste cour au milieu de laquelle se dresse le mastaba qui, ainsi dégagé, a repris son aspect majestueux, et, à ce point de vue, occupe une place de premier ordre parmi les tombeaux royaux de la nécropole memphite[1].

Les assises inférieures du gros œuvre sont en bon état de conservation, et encore en partie couvertes par le blocage en petits matériaux qui remplissait les vides derrière les blocs du revêtement. Aucun élément de ce revêtement n'est en place, mais parmi les nombreux blocs qui subsistent, épars dans les décombres, il s'en est trouvé plusieurs, vers l'angle nord-est du mastaba, qui portent une inscription gravée en gros caractères, parlant d'une restauration des monuments construits par les rois de la Haute et de la Basse-Égypte.

Ce texte, malheureusement tronqué, date certainement du Nouvel Empire et n'émane pas d'un roi, mais d'un personnage qui paraît être le fameux Khamouas[2], fils de Ramsès II, dont on connaît l'activité dans la région de Memphis, son diocèse. La gravure a été exécutée alors que le revêtement était encore en place, de sorte que la démolition et l'exploitation du Mastabat el Faraoun ne doivent plus être attribuées à Pépi II, comme nous l'avions supposé, mais sont beaucoup plus tardives, sinon même très récentes, puisque sous les Ramessides le bâtiment était encore à peu près intact.

Les blocs de calcaire du parement ne portent aucune marque qui présente un intérêt quelconque. Dans la région nord se trouvaient plusieurs gros blocs rectangulaires de granit, sans trace de talus pouvant

[1] Voir pl. II.

[2] Cette hypothèse, basée sur les restes de certains signes d'un des fragments de l'inscription, est due à M. B. Gunn et paraît tout à fait vraisemblable.

correspondre à celui des assises de calcaire. Nous ignorons la provenance de ces blocs, qui peuvent appartenir aussi bien à la couverture du couloir qu'au revêtement; mais il nous est permis de nous demander si cette première assise de granit, dont l'existence est certaine [1], avait déjà le fruit qui régnait sur toutes les parois du monument, ou si elle s'élevait verticalement, formant au tombeau un large socle qui lui assurait une meilleure assiette et le dégageait mieux du terrain environnant, un soubassement semblable à celui que nous fait connaître l'hiéroglyphe désignant la pyramide ▲.

Les souterrains avaient été ouverts en 1858 par Mariette [2], qui en avait donné un plan exact, mais sommaire [3]. L'orifice de la descenderie, au milieu de la face nord, s'était de nouveau complètement obstrué, et malgré de grosses difficultés provenant de l'état précaire des parois de la grande brèche pratiquée à cet endroit dans le gros œuvre, elle fut dégagée de nouveau au cours de l'hiver.

Les appartements funéraires, depuis le haut de la descenderie, sont entièrement construits en blocs de granit de grandes dimensions, assemblés avec une précision parfaite, mais en général simplement épannelés sur toutes les surfaces visibles. La construction avait été exécutée à ciel ouvert au fond d'une grande fosse qui avait ensuite été comblée au moyen de gros matériaux de calcaire blanc, disposés en lits réguliers et formant une première carapace protectrice autour des appartements de granit.

Le couloir horizontal qui fait suite à la descenderie est coupé par trois herses en granit encore en place, mais soulevées de manière à laisser le passage libre; il débouche dans une grande chambre au plafond formé de dalles posées en toit, et cette pièce donne elle-même accès, d'un côté à une série de chambrettes qui servaient sans doute de magasins, de l'autre à une grande salle couverte en fausse voûte, au fond de laquelle se trouvait autrefois le sarcophage.

---

[1] Sur la face ouest du soubassement en calcaire qui entoure la base du Mastaba, j'ai trouvé des traces de la présence de ces blocs de granit, beaucoup plus probantes que celles de l'année dernière.

[2] MARIETTE, *Voyage dans la Haute-Égypte*, I, p. 33.

[3] MARIETTE, *Les Mastabas de l'Ancien Empire*, p. 361-365.

De ce sarcophage en schiste gréseux gris à grain très fin, il ne reste que de menus fragments, juste ce qu'il faut pour nous faire voir qu'il était de forme rectangulaire, orné seulement d'un tore sur les arêtes verticales [1], le reste étant simplement poli, sans aucun décor. Non seulement le sarcophage a été réduit en miettes, mais le dallage des chambres a été arraché, celui des couloirs brisé en plusieurs endroits et des sondages ont été pratiqués, atteignant par places jusqu'à 3 mètres de profondeur et se prolongeant sous les parois des chambres.

Cette exploitation méthodique du tombeau par les fouilleurs d'autrefois semble bien indiquer qu'ils procédaient en toute sécurité et qu'ils avaient trouvé la sépulture intacte. Cependant nous n'avons pas rencontré dans les décombres le moindre vestige d'un objet ayant pu appartenir au mobilier funéraire, pas même un fragment de ces vases en pierre dure ou en albâtre, si fréquents dans les tombes royales de l'Ancien Empire, et je ne sache pas que Mariette ait été plus heureux que nous à cet égard. Cette question reste donc très obscure, et nous ne saurons probablement jamais si le corps du pharaon a réellement été déposé dans sa tombe.

J'ai exposé l'année dernière les raisons qui me faisaient croire que ce pharaon était Shepseskaf; cet hiver aucun document écrit n'est venu confirmer la chose. Par contre les arguments archéologiques sont de plus en plus concluants, et le mode de construction ainsi que la disposition des caveaux présentent de telles analogies avec ceux de la pyramide de Mycérinus, que la date, au moins approximative, du Mastabat el Faraoun ne peut plus faire aucun doute.

Les tombeaux des reines et des autres membres de la famille royale ensevelis auprès de leur souverain ne se trouvent pas, dans la règle, à l'intérieur de la première enceinte, la seule qui autour du Mastabat el Faraoun ait été fouillée à fond. Si ces tombeaux existent, ils doivent se trouver entre le premier et le deuxième mur de briques, dans une région où je n'ai pu pratiquer que quelques sondages; deux grosses buttes ne

---

[1] C'est exactement le type du sarcophage de Mycérinus, moins la décoration en façades, qui du reste était peut-être due à une restauration plus récente du monument; quant au couvercle à corniche de ce sarcophage, il n'a jamais existé que dans l'imagination du dessinateur moderne.

contenant que des décombres ont été éventrées, mais il reste plusieurs autres monticules vers l'angle nord-est, et les travaux de la saison prochaine montreront si les tombes qu'ils recouvrent appartiennent à l'époque du Mastabat el Faraoun ou si elles sont plus récentes, comme toutes celles des environs.

LA PYRAMIDE DE LA REINE OUDJEBTEN.

Des sondages pratiqués pour repérer le deuxième mur d'enceinte du Mastabat el Faraoun, dont on ne retrouve plus guère que les arasements, amenèrent la découverte, près de l'angle nord-ouest de ce mur, de constructions en briques qui n'ont pas un caractère funéraire bien net. La suite de ces travaux fit voir qu'il s'agissait des dépendances d'une petite pyramide, annexe de celle de Pépi II et appartenant à la femme de ce dernier, la reine Oudjebten, dont l'existence était ignorée jusqu'ici.

Il ne reste de la pyramide elle-même que le gros œuvre, construit suivant le système de l'époque en petits matériaux irréguliers liés au moyen d'un mortier composé en majeure partie d'argile, le même dont se servent actuellement les maçons du pays. Les quatre murs qui s'élèvent avec un fruit peu accentué, semblable à celui des parois des mastabas, délimitent un carré parfait de 16 m. 50 de côté. L'intérieur, qui ne forme plus maintenant qu'un vaste entonnoir, semble n'avoir jamais constitué un bloc homogène de maçonnerie; il aura été laissé vide jusqu'à l'achèvement de la chambre funéraire qui en occupe le centre, un peu au-dessous du niveau du sol, puis rempli de façon sommaire avec des matériaux quelconques.

Les murs s'élèvent encore aujourd'hui à près de 4 mètres de hauteur, et se terminaient sans doute par une terrasse sur laquelle se dressait un second dé de maçonnerie, support de la pointe du revêtement qui recouvrait le tout et lui donnait la forme pyramidale. Nous possédons quelques morceaux de ce parement en calcaire blanc, entre autres le pyramidion qui, suivant un fragment d'inscription trouvé dans les déblais, était primitivement plaqué d'or.

La paroi nord du massif de la pyramide est coupée au centre par deux retours d'angle, de manière à laisser passer la descenderie, qui débouchait

sous le dallage en avant du revêtement[1]. Ce couloir incliné est très court, construit en blocs de grandes dimensions d'un assemblage très défectueux; ainsi le gigantesque bloc de basalte qui forme le linteau de la descenderie à son extrémité sud, au point où elle s'ouvre sur le vide central de la pyramide, est d'une forme irrégulière[2] et posé de travers sur des blocs de même matière auxquels il est lié par un remplissage en mauvais mortier.

L'intérieur de la chambre funéraire présentait, par sa décoration, un intérêt tout particulier, mais ses parois ont été démolies avec un tel acharnement qu'il n'en reste plus en place qu'un petit pan de mur. Le dallage même a été arraché partout, de sorte que le plan ne pourra être relevé que de façon tout à fait approximative.

Cette décoration consistait uniquement en inscriptions tracées en colonnes verticales et contenant des textes empruntés au recueil bien connu sous le nom de Textes des Pyramides. De très nombreux fragments, disséminés soit dans les décombres remplissant la pyramide, soit à côté, dans les ruines de la chapelle, ainsi qu'un panneau assez grand, encore en place[3], nous ont fourni les éléments suffisants pour reconstituer ces textes ou tout au moins les identifier, car ce qui nous en est parvenu constitue à peine la dixième partie de l'ensemble, et pour beaucoup de chapitres il ne nous reste que quelques mots. Ces lacunes considérables sont particulièrement regrettables dans les cas où il s'agit de textes probablement nouveaux, qui ne se trouvent dans aucune des collections similaires publiées jusqu'ici.

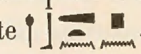
Outre l'emploi de signes spéciaux et les variantes graphiques nombreuses et souvent instructives, qui donnent à ces fragments une valeur particulière pour l'établissement définitif du plus ancien livre funéraire, il est à remarquer que c'est ici que ces textes paraissent pour la première fois ailleurs que dans un tombeau royal, avant de tomber pour ainsi dire dans le domaine public sous le Moyen Empire.

---

[1] Voir pl. III.

[2] Ce bloc, qui devait avoir primitivement une autre destination, avait été coupé au moyen de scies en cuivre, dont les traces sont encore parfaitement visibles.

[3] Ce panneau est reproduit sur notre planche IV.

Il est probable que le texte qui a servi ici de modèle aux dessinateurs est le même qui a été employé pour la pyramide de Pépi II, car nous retrouvons dans les deux versions de grandes analogies, autant pour la suite des chapitres que pour l'orthographe de certains mots et pour les déterminatifs. Le peintre qui a transcrit ces inscriptions au nom de la reine ne s'est même pas donné la peine de changer le genre des pronoms qui dans l'original s'appliquaient au roi : d'où la forme constante , qui pourrait nous induire en erreur sur le sexe de la propriétaire du tombeau, si nous ne la connaissions par d'autres inscriptions.

Cette décoration n'a jamais été achevée. Sur l'esquisse tracée rapidement à l'encre rouge, et qui est visible encore presque partout, le scribe a dessiné soigneusement chacun des signes en noir, faisant au fur et à mesure les corrections nécessaires et préparant ainsi la besogne du sculpteur, qui n'a jamais commencé son travail.

Sur deux des parois au moins se trouvait, en plus des textes, la représentation traditionnelle des stèles-façades, dont nous possédons également de nombreux fragments, et qui étaient aussi dessinées en noir sur une première esquisse rouge. Il en est de même pour le semis d'étoiles qui couvrait la face inférieure des dalles du plafond [1].

Le sarcophage a disparu sans laisser la moindre trace et le mobilier funéraire a été pillé et dispersé, mais les vestiges de celui-ci se retrouvent un peu partout dans la pyramide et aux alentours, sous forme de fragments de vases de pierre. Les fragments d'albâtre sont comme de coutume les plus abondants et proviennent d'ustensiles aux formes usuelles, notamment d'écuelles plates à rebord et de vases pointus; les pierres dures, porphyres, granit, diorite, se rencontrent aussi fréquemment parmi ces tessons [2]. Un type de vase spécial à cette tombe est la coupe minuscule en diorite, d'un diamètre de 0 m. 05 à peine et d'une finesse d'exécution extrêmement remarquable; les formes mêmes de ces coupelles sont empruntées aux coupes usuelles, mais leurs dimensions en font des objets d'une rareté exceptionnelle.

---

[1] Ces dalles, posées de champ, avaient une épaisseur de près de 2 mètres.

[2] Sur quelques-uns de ces fragments on trouve, gravé à la pointe, le nom de Pépi II ou la mention de la première fête *Heb-Sed* célébrée sous son règne.

La chapelle funéraire s'étend tout en longueur devant la face est de la pyramide. Comme disposition générale, elle est construite suivant le même principe que celle de la pyramide de la reine Apouit, femme de Téti, à Saqqarah, mais les détails du plan diffèrent sensiblement. Nous avons ainsi deux exemples, datant de la même époque, de ce genre de monuments funéraires, qui diffèrent essentiellement des temples érigés par les rois devant leurs pyramides, aussi bien que des chapelles des simples particuliers, mais les divergences qui existent entre ces deux exemplaires et les lacunes importantes que présentent leurs ruines ne nous permettent pas encore d'établir le principe de la chapelle funéraire des reines à la fin de l'Ancien Empire.

La porte de la chapelle de la reine Oudjebten se trouve sur la face nord du monument, dans la direction de la pyramide du roi, avec laquelle elle était sans doute en communication. Le linteau a disparu, mais les montants, encore en place, portent au-dessus de la figure de la reine une inscription donnant son nom et ses titres. Cette porte, qui est à un seul battant et de dimension moyenne, s'ouvre dans un petit vestibule flanqué d'une loge de portier. Plus loin, une grande pièce carrée, qui est peut-être une cour, puis de petites salles; parmi celles-ci le sanctuaire, au fond duquel est placée une belle table d'offrandes taillée dans un gros bloc d'albâtre et précédée d'un petit escalier [1]. La stèle qui s'élevait au-dessus de la table d'offrandes, contre le mur du fond, a été brisée, mais nous en avons retrouvé un certain nombre de fragments épars dans les ruines. Elle était en calcaire, peint de façon à imiter le granit rose, et avait la forme habituelle de la fausse porte.

Au delà du sanctuaire et jusqu'au mur sud, il ne reste plus que quelques pans de murs isolés et un dallage défoncé d'après lequel il est impossible de relever un plan compréhensible. C'est dans cette région que devaient se trouver les chambres des statues.

Le mur qui termine la chapelle du côté ouest constitue l'une des faces d'un couloir très étroit entourant toute la pyramide et l'isolant des constructions voisines. On pénétrait dans ce couloir par une porte du vestibule d'entrée de la chapelle.

---

[1] Voir pl. V.

Les murs des salles de la chapelle étant en grande partie démolis ou réduits à leurs assises inférieures, nous ne pouvons nous faire une idée de leur décoration que par les nombreux fragments de bas-reliefs trouvés pêle-mêle dans les décombres. Cette ornementation est d'un style généralement médiocre et d'une exécution hâtive et sommaire.

Le sujet des figurations nous renseigne en partie sur la place qu'elles occupaient dans la chapelle. Ainsi la pancarte et les tableaux représentant des monceaux d'offrandes devaient se trouver dans le sanctuaire, à proximité immédiate de la table d'offrandes et de la stèle, et dans les chambres voisines les nombreuses figures de serviteurs et de porteurs de victuailles, ainsi que la scène de boucherie, le seul tableau complet qui soit conservé.

Il nous est parvenu encore une série de fragments d'une facture plus soignée, restes de grands tableaux religieux dans lesquels la reine était en adoration devant des déesses telles que Hathor dame d'Anit et Bastit. Les personnages principaux étant de taille naturelle, il est à supposer qu'ils décoraient les murs d'une assez grande pièce, celle probablement qui est située près de l'entrée, après le vestibule.

Dans ces tableaux, la reine a derrière elle toute une suite de femmes désignées chacune par son nom et portant toutes le titre ; ce titre est fréquent à cette époque, mais je ne sache pas qu'il ait été expliqué de façon satisfaisante. D'après les scènes que nous avons ici, il semble que ces femmes aient exercé non pas des fonctions religieuses, mais un rôle civil auprès de la souveraine, dont elles auraient été les dames d'honneur ou quelque chose d'analogue.

Il se trouvait quelque part dans le monument un décret royal, rédigé suivant la forme habituelle à l'époque et relatif à la fondation de la pyramide de la reine, aux privilèges des prêtres, et sans doute aussi aux revenus du service funéraire. Il ne nous reste de cet important document que quelques petits fragments, juste le nécessaire pour en reconnaître la nature, ainsi que la date de l'an 33 du règne, le nom de la reine et celui de quelques-uns des témoins.

Les titres ordinaires de la reine Oudjebten sont ; sur la stèle on en voit paraître encore quelques autres, semblables à ceux que portent en général les reines de l'Ancien Empire. Le premier

de ces titres, , présente une particularité qui peut avoir une certaine importance au point de vue de l'histoire du régime féodal à la fin de l'Ancien Empire. Ce terme, qui désigne une haute dignité nobiliaire et héréditaire, s'applique ici à une femme, et cependant il est toujours au masculin. La seule explication plausible de cette anomalie est qu'Oudjebten était l'héritière légitime d'un grand fief et, en cette qualité, en portait les attributs virils comme plus tard les reines qui occupèrent le trône d'Égypte, et qu'elle continuait, quoique reine, à exercer elle-même dans son domaine ses droits héréditaires; la principauté en question devait donc être une des plus importantes d'Égypte, puisque sa souveraine considère que ce titre féodal prime même celui de femme du roi. Nous avons ici, fort probablement, le plus ancien exemple historique connu d'un mariage politique destiné à faire revenir à la couronne un fief qui s'en était détaché par suite du développement du système féodal.

Le lien qui unit Oudjebten au roi Pépi II est affirmé par le fait qu'à une exception près, chaque fois que le nom de la reine se présente, il est accompagné du nom de la pyramide du roi .

Les dépendances, vastes bâtisses en briques qui s'étendent au nord, à l'est et au sud de la chapelle, étaient peut-être comprises dans le plan primitif; mais divers indices me portent à croire que leur construction est un peu postérieure, en particulier celle du vestibule qui se trouve devant la porte du nord et donne également accès au grand bâtiment de l'est. La destination de tous ces locaux n'est pas claire, d'autant qu'ils ont été remaniés en bien des endroits par le creusement de puits funéraires aboutissant à des sépultures misérables [1].

Il y avait cependant là autre chose qu'une nécropole de pauvres, car dans les décombres j'ai trouvé bon nombre de monuments funéraires d'un style généralement très médiocre mais consacrés par des gens ayant occupé un certain rang, prêtres ou fonctionnaires, dépendant plus ou moins de la reine et ayant sans doute reçu d'elle une concession dans le

[1] Ces tombes, très peu profondes, étaient inviolées, mais ne contenaient que le corps nu, sans cercueil ni mobilier funéraire d'aucune sorte. Le type est celui de la chambre voûtée en briques et appartient par conséquent à une époque encore assez rapprochée de celle de la pyramide.

voisinage de son tombeau, sinon pour y être enterrés réellement, du moins pour y installer un petit monument à leur nom, garder le contact avec leur souveraine et bénéficier ainsi de son culte funéraire.

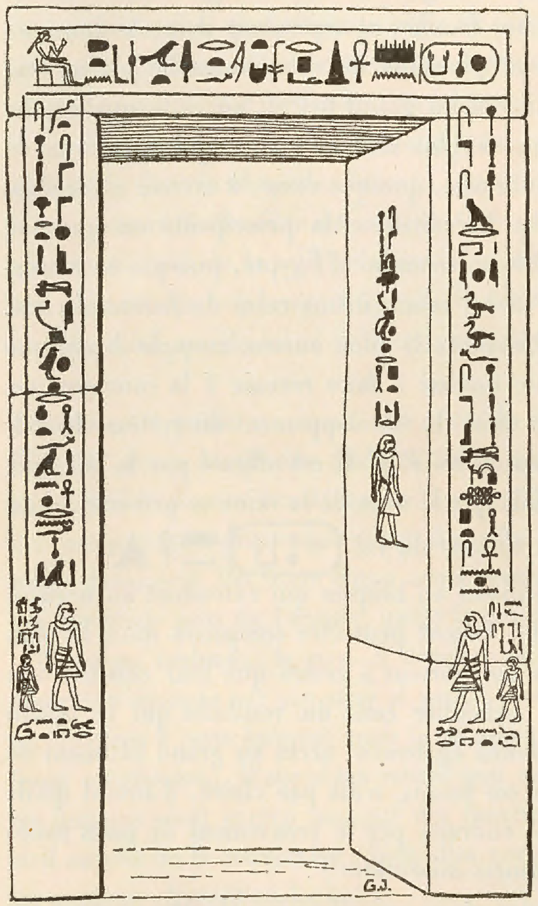


Fig. 1. — Porte de Seankh-en-Ptah et de Hema (Musée du Caire, *Journal d'entrée*, n° 49681).

Les plus importants de ces monuments de particuliers sont des portes en pierre, dressées par des officiers de la reine, en même temps prêtres et inspecteurs de la nécropole, qui affirment leur obédience par la mention, en place d'honneur, du nom de leur souveraine (fig. 1). L'expression , qui se trouve gravée sur l'une de ces portes, ne peut guère se traduire que par «*porte de son domaine funéraire*» et confirme ainsi l'existence de ces concessions accordées à certains privilégiés dans le périmètre du tombeau royal.

A côté de ces portes, on trouve encore les noms d'autres particuliers sur de petits obélisques et des tables d'offrandes du type courant, d'exécution assez grossière, et sur des stèles d'un genre tout à fait inconnu jusqu'ici, qu'on peut appeler des «stèles-maisons»[1]. Ces monuments, dont la dimension varie, sont des blocs rectangulaires dont la hauteur est à peu

[1] Musée du Caire, *Journal d'entrée*, n°s 49804 et 49805.

près égale à la profondeur et dont la partie supérieure est bombée; ils paraissent être la reproduction d'une maison très simple à toit cintré. Sur une des longues faces se creuse une fausse porte avec ses montants, sa corniche, son ouverture étroite; d'un côté de cette porte, le personnage est représenté debout rentrant de promenade, et de l'autre assis devant son repas; des représentations analogues peuvent se trouver aussi sur les parois latérales. Les inscriptions ne donnent que les noms et titres du propriétaire de la stèle et la formule ordinaire.

Nous savons depuis longtemps que le sarcophage n'est autre qu'une reproduction de la maison du mort; ici nous avons la même idée appliquée à la stèle, celle-ci n'étant plus, comme d'habitude, simplement la porte figurée du tombeau, mais l'image en réduction du tombeau lui-même. Cette idée est particulièrement justifiée lorsqu'il s'agit, comme ici, d'une sorte de cénotaphe, d'une image du tombeau déposée dans un endroit sacré par quelqu'un dont la tombe réelle se trouvait ailleurs; c'est le cas pour le titulaire de la stèle-maison que reproduit notre planche VI, Bioukhou , dont Maspero avait retrouvé autrefois le tombeau à une centaine de mètres de la pyramide[1].

La notion de la stèle-maison était susceptible de prendre un certain développement, et nous avons au moins un exemple où, dans un tombeau de la même époque, on avait construit à côté du puits un massif de briques de 2 mètres de long environ et d'une hauteur correspondante, cintré au sommet et portant sur la face est un évidement destiné à la stèle fausse porte. Ce genre de monuments, inconnu ailleurs, a peut-être été inspiré par la proximité immédiate du Mastabat el Faraoun, le gigantesque tombeau-sarcophage. Il n'a pas persisté aux époques suivantes, mais l'idée qu'il représente n'est pas sans analogie avec celle qui a donné naissance aux «maisons d'âme» en terre cuite du Moyen Empire.

[1] Maspero, *Trois années de fouilles*, p. 199. Le nom avait été lu Rokhou, par suite d'une confusion de signes, une variante fréquente de ce nom ne donnant que deux oiseaux au lieu de trois.

LES TOMBEAUX DE PARTICULIERS.

Au delà de l'angle nord-est du Mastabat el Faraoun, entre ce monument et la grande avenue de la pyramide de Pépi II, s'élèvent une série de monticules qui recouvrent des tombeaux et qui portent la marque d'anciennes explorations[1]. Des sondages exécutés l'année dernière dans un ouadi à proximité de ce groupe, en vue de préparer un déversoir, nous ont montré que même les parties basses du terrain étaient occupées par des sépultures avec puits et chambres voûtées en briques, que faute de renseignements suffisants nous attribuions au Moyen Empire et qui en réalité sont plus anciennes[2].

L'exploration de cette année commença par celui de ces monticules qui se trouve le plus au nord, tout près de l'avenue de Pépi, et révéla rapidement la présence d'un monument funéraire d'un type nouveau, bien approprié au terrain de la région qui ne permet pas de grands travaux en profondeur et l'établissement de puits et de chambres creusés dans la roche vive.

L'édifice est construit presque entièrement en surface, les appartements funéraires mêmes ne descendant pas à plus de 3 mètres au-dessous du sol. Il forme un carré parfait, constitué par quatre murs de briques très épais, dont le pied a été renforcé à l'extérieur par un talus d'un mètre de hauteur environ, qui donnait au monument le profil caractéristique des forteresses de l'époque.

L'intérieur du carré est coupé par des murs de briques en un certain nombre de chambres de diverses grandeurs, dont la raison d'être est toute économique : ces chambres étaient comblées de sable, de galets et de petits matériaux, de façon à former une masse plus ou moins compacte dont l'ensemble, surmonté d'une couche de briques crues d'une épaisseur d'une dizaine de lits, semblait ainsi former un tout homogène.

[1] Maspero a fait travailler dans cette région en 1881, mais ne donne que des renseignements très peu précis, desquels il semble résulter qu'il n'aurait exploré qu'un seul tombeau (*Trois années de fouilles*, p. 191).

[2] C'est parmi ces tombeaux que se trouve le petit monument en briques en forme de stèle-maison, que nous avons signalé ci-dessus.

La chapelle avec ses dépendances était placée en dehors du massif, contre le mur est. Il n'en reste plus aujourd'hui que des traces.

Le tombeau du constructeur de ce mastaba en occupe la partie centrale et se compose d'une chambre avec le sarcophage, d'un magasin ou *serdab*, et d'une descenderie aboutissant au milieu de la face nord, au ras du sol. Toutes ces pièces sont construites en blocs de bon calcaire blanc[1], et surmontées de chambres de décharge à voûtes en briques pour éviter la pression des matériaux de couverture sur les dalles des plafonds. Cette disposition a singulièrement facilité la tâche des pilleurs de sépulture, qui ont pénétré dans le tombeau par en haut, en laissant intact le blocage de la descenderie.

Le plan de l'appartement funéraire appartient à un type connu, celui de la chambre dont le dallage est constitué en grande partie par le couvercle du sarcophage placé en dessous; ce sarcophage (fig. 2), aux parois très épaisses, est taillé dans un seul bloc de calcaire et décoré à l'intérieur du motif des stèles-façades encadrées d'inscriptions au nom du défunt.

La petite chambre à provisions, à côté de la grande, a ceci de particulier qu'elle est entièrement construite avec des blocs sculptés provenant d'une autre chambre funéraire, et que les inscriptions qui accompagnent les représentations courantes du mobilier funéraire et des offrandes portent un nom et des titres identiques à ceux du propriétaire même du tombeau. Il faut donc admettre que ce personnage a fait construire et décorer une tombe modeste, puis, l'ayant jugée insuffisante, l'a démolie et a remployé les matériaux pour une sépulture plus importante comme dimensions.

Le nom que nous donnent les inscriptions du sarcophage et celles des blocs remployés est Ada , nom fréquent à partir de la fin de l'Ancien Empire[2]. Les titres sont ceux d'un personnage de rang très élevé, comte, ami unique, chancelier de la Basse-Égypte[3], etc., mais à cette époque on a fait un tel abus de ces expressions qu'il est prudent de ne pas

[1] La descenderie était également remplie jusqu'en haut par de gros blocs de calcaire.

[2] La graphie même du mot est celle en usage à la VIe dynastie.

[3] Ces interprétations de titres sont employées ici comme étant d'usage courant et ne correspondent certainement pas au sens réel de ces termes, qui est encore à établir.

les prendre au pied de la lettre et de les considérer plutôt comme des termes honorifiques sans valeur précise. Par contre les titres qui viennent ici en second rang et qui sont de nature plus spéciale, « majordome du roi » et « maître des libations (?) de la double maison du roi » correspondent sans doute beaucoup plus aux fonctions réelles de notre personnage.

Le squelette reposait encore sur le couvercle du sarcophage où les voleurs l'avaient posé pour le dépouiller, et à côté de lui son masque tombait en poussière. A part quelques tessons de poterie, tout le mobilier funéraire avait disparu.

Ada n'était pas seul enseveli dans son mastaba. Les chambres de remplissage dont il a été question ci-dessus sont remplacées en plusieurs endroits, surtout dans la partie sud du monument, par des puits descendant à peine à 2 mètres au-dessous du sol[1] et donnant accès à de petites chambres voûtées, en briques, du type presque constant dans la région. La présence de ces sépultures dans un tombeau daté prouve qu'il faut attribuer ce type d'architecture funéraire à la fin de l'Ancien Empire, les puits et les chambres ne pouvant être ici postérieurs au monument lui-même.

Les chambres de ces petits tombeaux étaient saccagées et ne renfermaient plus que des vestiges d'un mobilier modeste. Des planchettes provenant des cercueils nous donnent les noms de Ne-heb-sed Pépi (qui suffirait pour dater la tombe) et d'Ada ; ce nom, qui est le même que celui de l'occupant du tombeau central, est selon toute vraisemblance celui d'un parent rapproché. Nous aurions ainsi affaire à une sépulture de famille, où un personnage groupe autour de lui ses parents en leur réservant à chacun un caveau indépendant.

Un deuxième mastaba, de construction et de type analogues, est venu s'appliquer, à une époque sans doute très rapprochée, contre la face ouest du premier. Ici la proximité immédiate de l'avenue de Pépi II, qui descend obliquement vers le nord-est, a obligé le constructeur à donner à son

[1] Les parois de ces puits montent jusqu'au même niveau que les murs des chambres de remplissage, jusque sous le radier de briques.

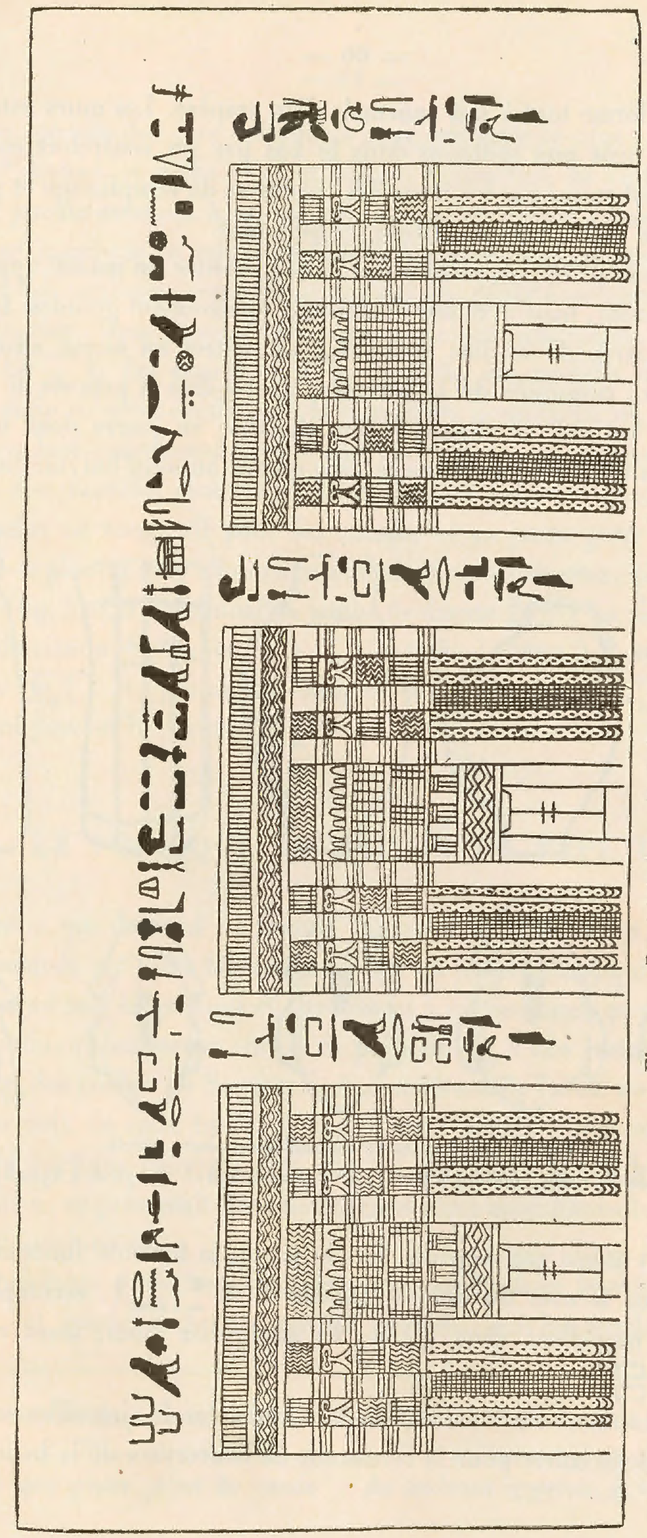


Fig. 2. — Paroi intérieure droite (ouest) du sarcophage d'Ada.

tombeau la forme tout à fait anormale d'un trapèze. Les murs extérieurs sont épais, mais non soutenus dans le bas par un contrefort en talus. L'intérieur est coupé par les murs des chambres de remplissage et surtout par ceux des puits, plus nombreux ici qu'à côté.

Le tombeau principal, placé à peu près au centre du massif, appartient au type courant, mais avec des dimensions relativement grandes. Le puits carré, très large de section, descend à 10 mètres au moins au-dessous de la surface présumée de la terrasse, c'est-à-dire à près de 6 mètres sous le sol naturel, et aboutit à une chambre en pierre dont une des parois portait la liste des offrandes, très effacée aujourd'hui, tandis que le

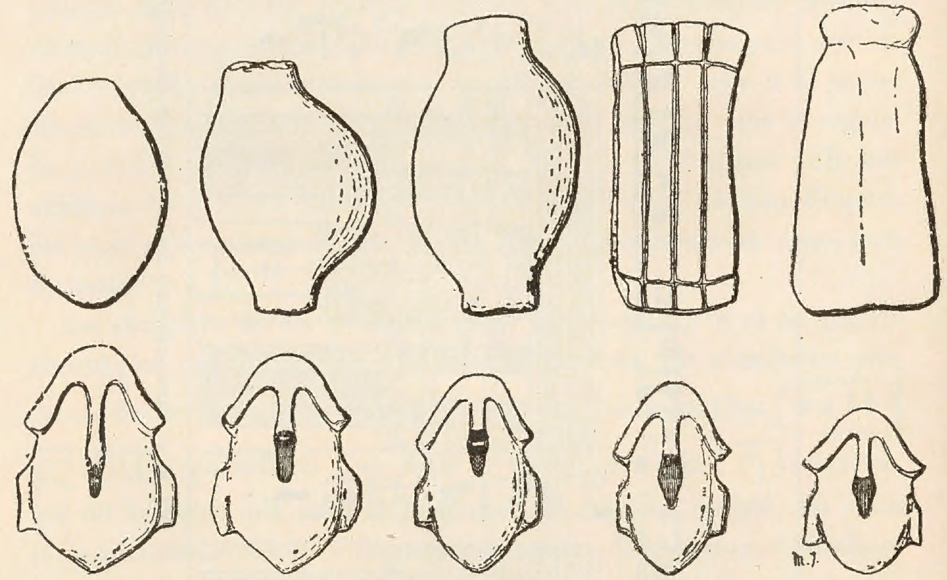


Fig. 3. — Modèles de victuailles en pierre peinte (Musée du Caire, *Journal d'entrée*, n°s 49808 à 49813 et 49816 à 49825).

reste n'était même pas dégrossi. Sur la porte, la formule funéraire habituelle donne le nom du défunt, Ouasha-Ptah, accompagné de titres qui rappellent ceux d'Ada, en particulier celui, assez rare, de .

Parmi les restes du mobilier funéraire, modèles de victuailles en pierre, petits outils de cuivre pour la cérémonie de l'ouverture de la bouche, une

mention spéciale doit être accordée à deux couteaux de silex (*Journal d'entrée*, n°s 49814 et 49815), fraîchement taillés lors de l'inhumation et n'ayant jamais servi, et à un superbe chevet en diorite (*Journal d'entrée*, n° 49806), unique en son genre par le fait de la matière employée.

Deux des tombeaux secondaires ont des chambres funéraires en pierre, non décorées. Dans l'une d'elles, qui porte une inscription au nom de Henna, j'ai trouvé la série complète des modèles de pièces de viande et de volailles destinées à la nourriture perpétuelle du mort, série correspondant exactement à celle qui est donnée sur la pancarte funéraire[1]. Ces modèles sont en pierre et figurent l'aliment grandeur naturelle, peint en rouge vif pour les viandes et en jaune pour les oiseaux troussés et plumés : ces aliments sont donc représentés crus, prêts pour la cuisson (fig. 3). On y reconnaît la jambe de devant, les deux gros os garnis de viande et, le train de côtes, la pièce désossée et, parmi les volailles, les trois oies, et, le canard et le pigeon[2].

LE PORTIQUE INFÉRIEUR DE PÉPI II.

L'avenue qui descend du temple funéraire de Pépi II est très nettement marquée par deux talus séparés par un large sillon, qui se dirigent obliquement vers le nord-est et aboutissent à un monticule peu élevé mais assez étendu, qui se trouve encore en plein désert, à une certaine distance au-dessus des jardins de Saqqarah. Aucune trace de l'allée ne se prolongeant au delà de cette butte, il était évident qu'elle devait recouvrir les restes du portique inférieur qui, par sa situation à l'abri des effets de l'inondation, se présentait dans des circonstances exceptionnellement favorables à l'exploration.

Les habitants de la localité voisine avaient dû faire le même raisonnement, et employer le site comme carrière, car les sondages et un

[1] La série correspondante du tombeau de Ouasha-Ptah est incomplète et ne donne que quatre pièces de viande et deux volailles.

[2] Voir Maspero, *La table d'offrandes des tombeaux égyptiens*, p. 61.

dégagement partiel révélèrent un bouleversement total du monument jusque dans les dallages, de sorte qu'il sera bien difficile de relever un plan, même approximatif, de ce petit temple qui devait être très différent, comme disposition, des portiques de la Ve dynastie.

Nous reconnaissons avec plus ou moins de certitude la présence de trois salles larges, mais peu profondes, se succédant en enfilade de l'est à l'ouest, séparées par de grandes portes à seuil de granit. La décoration consistait soit en bas-reliefs d'un excellent travail, dont quelques fragments nous montrent qu'on y avait figuré entre autres une chasse au marais et un grand défilé de prisonniers étrangers, soit en peintures ou en esquisses au trait d'une pureté remarquable.

La porte extérieure [1], à l'ouest, s'ouvrait sur l'avenue, qui paraît avoir été constituée par deux murs en briques garnis d'une doublure de beau calcaire de Tourah, mais à l'intérieur seulement. Quelques blocs découverts près de la porte de granit nous font voir que le bas de l'allée était décoré, selon la tradition, de la scène du sphinx royal terrassant des ennemis de toutes nations; malheureusement, ce qui reste de ces tableaux est trop insignifiant pour qu'on puisse songer à les reconstituer.

G. Jéquier.

[1] Un des montants de granit de cette porte est encore debout, mais se dresse sur une couche de débris qui prouve qu'il a dû être déplacé autrefois. Ce bloc porte, sur sa face extérieure, les titres de Pépi II.

HERIHOR, VIZIR

(STATUE DU CAIRE, N° 42190)

PAR

M. GUSTAVE LEFEBVRE.

Le nom de Herihor ne figure pas dans la liste des vizirs dressée par A. Weil [1]. Pas davantage Wreszinski [2] n'avait-il reconnu ce titre au fameux Grand Prêtre d'Amon, que son ambition et le cours naturel des événements firent passer, quand disparut le dernier des Ramessides, du siège pontifical au trône des Pharaons. Et cependant Herihor avait préludé à son futur rôle par l'exercice des fonctions de vizir, dont l'importance devait être primordiale sous les «rois fainéants» que furent Ramsès X et Ramsès XI. Rappelons que trois Grands Prêtres seulement avaient, au Nouvel Empire, et dans des conditions fort différentes, occupé la charge de vizir : Hapouseneb, le fidèle partisan d'Hatschepsout, Ptahmôsé, ministre d'Aménophis III, et un certain Panefer, d'ailleurs peu connu, qui vécut sans doute lui aussi sous un des souverains de la XVIIIe dynastie. Puis, cette fonction éminente avait complètement cessé d'être attribuée aux chefs du clergé d'Amon : aucun Grand Prêtre de la XIXe dynastie [3], aucun Grand Prêtre de la XXe avant Herihor [4] n'a été vizir.

[1] A. Weil, *Die Veziere des Pharaonenreiches* (1908).

[2] W. Wreszinski, *Die Hohenpriester des Amon* (1904).

[3] Car il ne faut pas confondre le vizir Pasar, fils de Nebneterou, et son contemporain le Grand Prêtre Pasar (connu par la statue du Caire, n° 42156), qui n'ont de commun que le nom.

[4] Comme je le montrerai ailleurs,

Herihor, chose curieuse, n'est appelé vizir dans aucune des nombreuses inscriptions qu'il fit graver à sa louange sur les murs de la salle hypostyle du Temple de Khonsou [1], où son nom est sans cesse mêlé à celui de Ramsès XI. Mais ce titre se rencontre dans la titulature de ce personnage, telle qu'elle est donnée au procès-verbal inscrit, en l'an 6 de Ramsès XI, sur le cercueil restauré de Séti Ier; et Breasted [2] n'avait pas hésité à traduire par «vizir» le mot de cette titulature que Maspero [3] transcrivait simplement , et qui semble devoir être, en réalité, transcrit ou [4].

Si quelque doute subsistait quant au bien-fondé de l'attribution à Herihor du titre de vizir, ce doute serait levé grâce aux inscriptions gravées sur une statue que Legrain retira, en 1904, de la *favissa* de Karnak (Musée du Caire, n° 42190). Comme plusieurs des Grands Prêtres ses prédécesseurs immédiats, par exemple Ramsesnekht [5] et Amenhotep [6], Herihor est représenté accroupi, à la manière d'un scribe, et écrivant sur un rouleau de papyrus qu'il tient déployé sur ses genoux. Le rouleau et la base de la statue sont couverts de textes que Legrain a publiés [7], mais d'une façon assez incorrecte; je profiterai donc de l'occasion qui s'offre pour en donner une édition nouvelle, d'après ma copie de l'original.

---

c'est à tort que A. Weil, *op. laud.*, p. 114 et p. 171, sollicitant avec hardiesse le texte lacuneux, et d'ailleurs mal établi par Daressy, d'un ostracon du Caire (*Catalogue général*, n° 25271, l. 2), a donné au Grand Prêtre Ramsesnekht le titre de vizir.

(1) Herihor est mentionné non seulement sur les architraves de la salle hypostyle (Champollion, *Not. descr.*, II, p. 234), mais sur les tableaux décorant les parois (six fois), dans les dédicaces du soubassement (trois fois), sur les colonnes (quatre fois) : les titres qui lui sont le plus souvent attribués sont, indépendamment de celui de Premier Prophète, les titres militaires et .

(2) Breasted, *Ancient Records*, IV (1906), § 593.

(3) Maspero, *Momies royales*, p. 553.

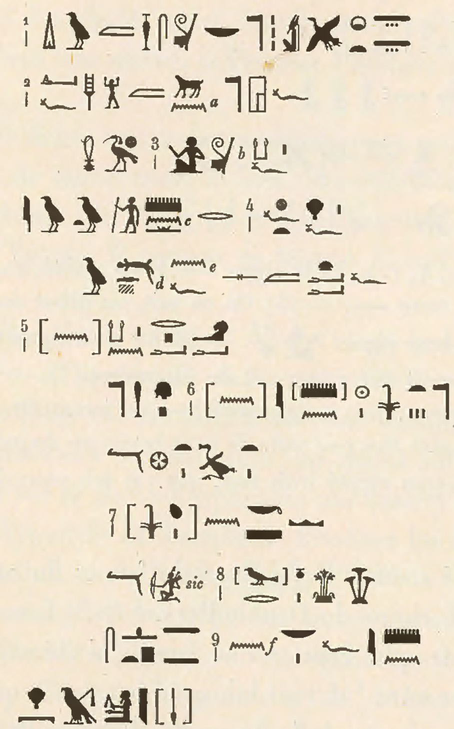
(4) Cf. *Catalogue général*, Daressy, n° 61019.

(5) *Catalogue général*, Legrain, n° 42162 et pl. XXVI.

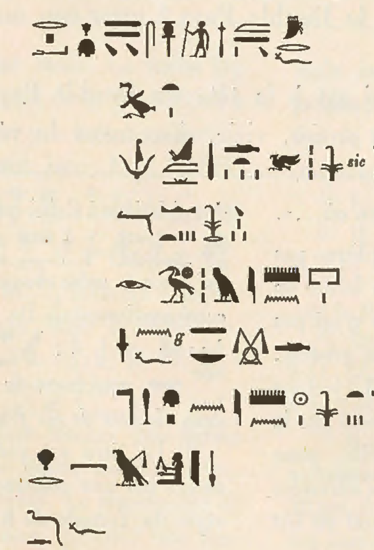
(6) *Journal d'entrée* du Musée du Caire, n° 36348; cf. Legrain, *Annales*, V, 1904, p. 17 et p. 21 (où il faut lire *statue*, non pas *stèle*).

(7) *Catalogue général*, Legrain, n° 42190 et pl. LII.

A. Sur le rouleau en lignes verticales : (←•)



B. Autour de la base, en une longue ligne : (←•)





NOTES : (*a, c, e, g, h, i, j, k*) le signe a, en réalité, dans ces huit cas, la forme du signe de la terre . — (*b*) On ne voit, au début de la ligne 3, que la partie inférieure des deux signes . — (*d*) Le petit signe qui a disparu dans le groupe pourrait être (servant de déterminatif?). — (*f*) Il ne manque rien au début de la ligne 9, mais le signe initial est incomplet. — (*l*) Le déterminatif de (= *ḥkr*) paraît être une sorte de petit bassin ou de pain allongé, et celui de un signe analogue répété trois fois, que j'ai cru pouvoir transcrire par le signe de l'eau .

A. — « 1 Donné comme témoignage de faveur du maître des dieux, Amon, qui était à l'origine du Double Pays. 2 Qu'il fasse que (ma) vie se prolonge dans son temple, étant donné que[1] j'ai été utile 3 à son *ka*. Et que (ma) statue demeure 4 devant lui, qu'il la salue[2] quand il sort processionnellement, — 5 pour le *ka* du pacha, Premier Prophète 6 d'Amonrêsonther, préfet et vizir, 7 fils royal de Kouch, général 8 des troupes du Sud et du Nord, pacifiant le Double Pays 9 pour son maître Amon, — Herihor. »

B. — « Le pacha[3], qui est à la tête du Double Pays, compagnon, grand noble dans le Pays entier, vizir, discernant la vérité, entendant

[1] Ou bien : « dans la mesure où... ».

[2] *wšd·n·f s(w)*. On ne s'explique pas bien pourquoi le verbe est à la forme en *-n*, mais le sens de la phrase n'est pas douteux. Comparer : *Catalogue général*, LEGRAIN, n° 42185, *d*, l. 2-3 (lecture contrôlée) : « que ma statue reste sur la terre, mon nom gravé sur elle, pour l'éternité, le pain, la bière et les offrandes (étant placés) devant elle quand on fait des oblations à Celui-qui-est-dans-Thèbes, ... *et qu'Amon la salue chaque fois qu'il sort processionnellement* ». De même, *ibid.*, n° 42186, *d*, l. 8 : ... « *qu'Amon la salue* (*ma statue*) *dans chacune de ses fêtes* ».

[3] Le titre est réduit ici à (de même sur une colonne de la salle hypostyle du Temple de Khonsou).

(comme juge) les affaires (litigieuses) des peuples du Sud, chef des pays du Sud, faisant des choses utiles dans le temple d'Amon, (lui) pour qui travaille[1] le Pays tout entier, le Premier Prophète d'Amonrêsonther, — Herihor.

« Il dit : « Or donc, tout individu qui écartera cette statue de sa place, (même) après de nombreuses années, il appartiendra à la redoutable puissance[2] d'Amon, de Mout et de Khonsou. Son nom n'existera plus dans le pays d'Égypte. Il mourra de faim et de soif[3]. »

Les inscriptions de la statue n° 42190 nous enseignent donc que les titres de « vizir » et « préfet et vizir » appartiennent, sans conteste, au Grand Prêtre et futur roi Herihor. Il est vraisemblable qu'en cette qualité il exerçait sa juridiction administrative, du moins nominalement, à la fois sur la Haute et sur la Basse-Égypte, car une inscription d'une des colonnes de la salle hypostyle du Temple de Khonsou lui donne le titre d'« administrateur du Sud et du Nord » [4].

Nous trouvons également dans ces textes, comme l'a déjà observé M. Gauthier[5], confirmation d'un renseignement fourni par la grande inscription, si mutilée, qui est gravée à l'est de la porte faisant communiquer la cour avec la salle hypostyle du même temple[6], à savoir que Herihor était « fils royal de Kouch, chef des pays du Sud »[7]. Depuis

[1] *ḫrp n·f tꜣ nb dmḏw*. Le verbe *ḫrp* sans régime et suivi de la préposition *n* signifie : travailler pour, être au service de. Cf. PIEHL, *Inscr. hiér.*, I, pl. CXLIV, 1-2 : ... ; 7, ...

[2] *iw·f m bꜣw n...*, formule d'imprécation : cf. GARDINER, Stèle de Bilgaï (*Aegypt. Zeitschrift*, 50, 1912, pl. IV, 6) : ....

[3] On trouve dans MÖLLER, *Das Dekret des Amenophis des Sohnes des Hapu*, Anhang, n° 7 (= SOTTAS, *La préservation de la propriété funéraire*, p. 161) une formule imprécative, citée sans référence précise, qui paraît bien être la reproduction du texte même de la statue n° 42190 (depuis *iw·f m bꜣw* jusqu'à la fin).

[4] L., *D.*, III, pl. 222, *f* et pl. 248, *e*.

[5] H. GAUTHIER, *Les « fils royaux de Kouch »*, dans *Recueil de travaux*, XXXIX, 1921, p. 221.

[6] BRUGSCH, *Recueil de monuments*, pl. XXI. Cf. BREASTED, *Ancient Records*, IV, § 614 et suiv.

[7] C'est à cette fonction que doit se rapporter la qualification de « juge des litiges des peuples du Sud » qu'une de nos inscriptions lui attribue.

longtemps le grand dieu thébain avait pris possession de la Nubie, «le pays de l'or d'Amon»; néanmoins cette contrée avait été jusqu'alors gouvernée par un vice-roi, appartenant au cadre administratif et complètement étranger au clergé de Karnak. En assumant lui-même le titre de «fils royal de Kouch», Herihor, premier prophète d'Amon, général en chef, vizir et administrateur du Double Pays, étendait encore son autorité sur les pays du Haut-Nil et s'acheminait, d'un pas assuré, vers le pouvoir suprême.

Il est à remarquer que, dans les inscriptions de la statue n° 42190, Ramsès XI n'est pas mentionné et qu'on a évité de parti pris toute allusion au souverain : c'est ainsi que le privilège d'avoir une statue a été accordé à Herihor non pas, selon la formule ordinaire, «par faveur du roi», mais «par faveur d'Amon» (A, 1); et si Herihor «pacifie le Double Pays» (A, 8), c'est pour son maître Amon, non pour le roi. D'où l'on conclura que vers la fin du règne du dernier des Ramessides — notre statue est certainement postérieure à l'année 17 de Ramsès XI [1] — le roi ne jouait plus aucun rôle, qu'il avait été relégué dans l'ombre et pratiquement annihilé par son audacieux «maire du palais», le vizir Herihor.

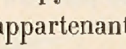
G. Lefebvre.

[1] Panehesi, qui précéda Herihor comme «fils royal de Kouch», était encore en fonctions en l'an 17 (Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. LXVI et LXVII; Breasted, *Ancient Records*, IV, § 595-600). Herihor n'exerça donc la charge de vice-roi de Nubie qu'après l'an 17 de Ramsès XI.

SUPPRESSION DES NOMS DIVINS
DANS
LES TEXTES DE LA CHAMBRE FUNÉRAIRE

PAR

M. PIERRE LACAU.

En janvier 1900, Barsanti, à qui Maspero avait confié la tâche de déblayer les alentours de la pyramide d'Ounas, découvrait tout à côté de cette pyramide une tombe appartenant à un nommé . Il l'a publiée dans les *Annales du Service des Antiquités* (I, p. 150-160).

Cette tombe, qui date de la V[e] ou de la VI[e] dynastie, est intéressante à plus d'un titre. C'est la sépulture modeste d'un fonctionnaire de rang moyen. Elle est réduite, par raison d'économie, aux seules parties les plus essentielles et par là même elle nous donne comme un résumé schématique des éléments rituels constituant la tombe type. Elle méritera, de ce point de vue, un nouvel examen. Mais plusieurs vérifications demanderont sur place quelques sondages supplémentaires. Je remettrai donc cette étude à plus tard. Je voudrais insister aujourd'hui sur un seul point : les inscriptions décorant le sarcophage.

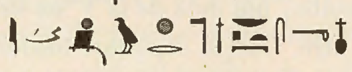
J'ai montré ailleurs [1] que les Égyptiens avaient supprimé dans les textes employés dans la chambre funéraire tous les signes hiéroglyphiques représentant des êtres vivants dont l'action magique aurait pu nuire au mort, ou les images des dieux qu'il n'aurait point été respectueux de faire figurer auprès du cadavre. Cette suppression est strictement limitée à la chambre funéraire placée au fond du puits et contenant le corps. Dans toute la partie supérieure de la tombe, c'est-à-dire dans toutes les chambres accessibles aux vivants, les textes sont intacts et conservent leur rédaction

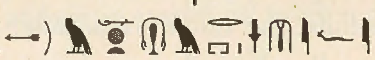
[1] Lacau, *Ä. Z.*, 51, p. 1 et seq.

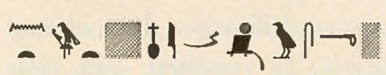
normale : seule la partie souterraine réservée au mort lui-même est soumise à des exigences spéciales. Cette préoccupation de purger les textes gravés dans la chambre funéraire de tous les signes dangereux ou sacrés a joué un rôle très considérable dans toutes les nécropoles et à des époques très variées. Or notre petite tombe de Saqqarah nous offre de ces suppressions plusieurs exemples très curieux qui correspondent, de la part des scribes, à des préoccupations nouvelles.

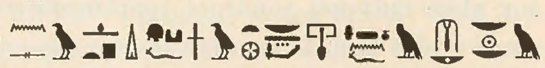
La chambre funéraire ne contenait rien d'autre qu'un sarcophage en bois de fabrication très sommaire. Le couvercle et les quatre côtés portaient chacun extérieurement une seule ligne d'hiéroglyphes. Il n'y a aucune décoration à l'intérieur, comme c'est le cas pour les cercueils pauvres. Ces textes ont été publiés par Barsanti [1]. Je les ai redonnés en publiant la description du sarcophage dans le volume du *Catalogue général du Musée du Caire* [2]. Il faut les reproduire de nouveau ici.

Couvercle : (←•) 

Côté de la tête (nord) : (←• sic) 

Côté des pieds (sud) : (←•) 

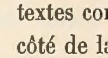
Côté droit (ouest) : (•→) 


Côté gauche (est) : (←•) 

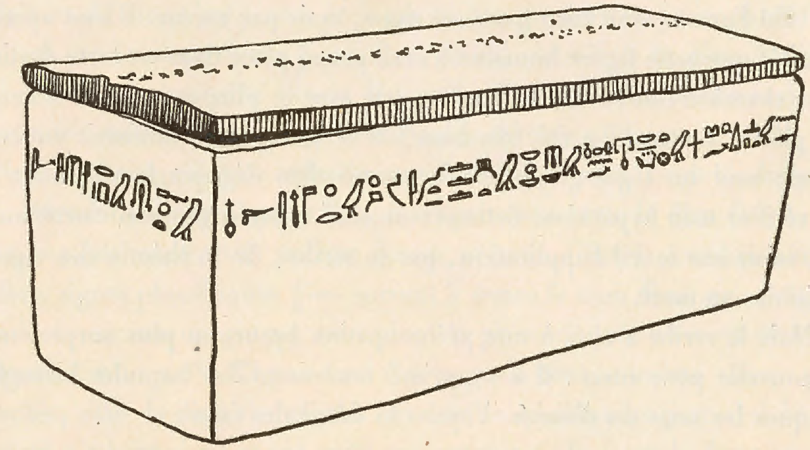

Deux croquis du sarcophage (fig. 1 et 2) nous montreront la disposition et l'orientation des lignes [3].

[1] *Annales du Service des Antiquités*, I, p. 160.

[2] Lacau, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, II, n° 28121.

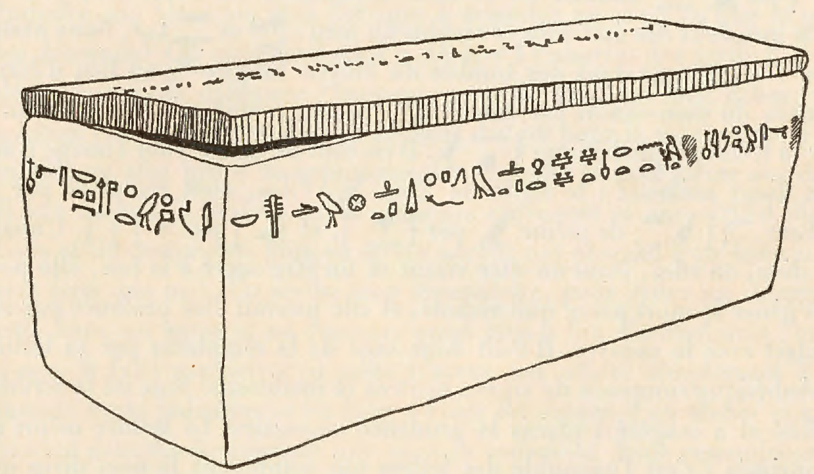
[3] Les deux yeux  manquent à droite du côté Est; ils n'ont jamais été gravés ni peints. Nous reviendrons plus loin sur ce point. Du côté de la tête le texte n'est pas orienté normalement. Il y a eu erreur du scribe. On sait que les textes commencent à l'angle nord-est, à côté de la face du mort, et continuent en sens opposé ←• (est et sud) et •→ (nord et ouest) jusqu'à l'angle sud-ouest. C'est l'orientation la plus commode pour permettre au mort la lecture des formules. J'ai exposé cette théorie dans la préface du Catalogue des *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, p. III. Or Lepsius avait fait la même constatation dès 1864 (*Ä. Z.*, II, p. 85). Nous ne lisons pas assez les années anciennes de nos périodiques.

Remarquons tout d'abord que ces textes ne comprennent aucune figure humaine. Sur le côté ouest, c'est-à-dire sur le côté placé à la droite du mort, puisque celui-ci a normalement la tête au nord, un signe a été



Pieds (sud). Côté Est. Tête (nord).

Fig. 1.



Tête (nord). Côté ouest. Pieds (sud).

Fig. 2.

supprimé volontairement par le graveur [1] dans la formule connue «qu'il marche en paix sur les beaux chemins de l'Amentit après avoir vieilli bellement». Le signe effacé ne pouvait être que , c'est-à-dire un homme debout, un peu penché en avant et s'appuyant sur son long bâton [2]. Et en effet l'artiste avait bien gravé ce signe, mais par erreur. Il s'est aperçu aussitôt que cette figure humaine n'avait pas sa place dans un texte destiné à la chambre funéraire. Il l'a rebouchée avec le plus grand soin à l'aide de plâtre. Le travail a été très bien fait et le signe disparaissait entièrement; seul un léger grattage m'a permis d'en dégager la silhouette et de vérifier mon hypothèse. Cette erreur ainsi réparée immédiatement nous fait saisir sur le vif l'application, par le scribe, de la théorie des signes nuisibles au mort.

Mais le scribe a obéi à une préoccupation beaucoup plus surprenante et nouvelle pour nous : il a supprimé totalement des formules hiéroglyphiques les *noms des divinités*. Voyons le détail des faits :

1° Sur le couvercle nous avons une formule courante où le mort est dit   Anubis. Or le nom d'Anubis a été supprimé, et il ne reste que deux des épithètes courantes du dieu : et . Nous avions déjà constaté que dans des tombes du Moyen Empire [3], au lieu d'écrire le nom du dieu-chacal par son image , on remplaçait le signe-animal par sa lecture alphabétique . Il en était de même pour l'image d'autres dieux animaux : le signe de Thot , l'ibis, était remplacé par sa lecture , de même par , et par . L'image du dieu, en effet, étant un être vivant et un être sacré à la fois, elle pouvait gêner le mort parce que vivante, et elle pouvait être profanée par son contact avec le cadavre. Il était donc sage de la remplacer par sa lecture alphabétique composée de signes neutres et inoffensifs. Mais ici le scribe a raffiné et a exagéré à plaisir la prudence nécessaire. La lecture même est supprimée : c'est l'ensemble des lettres qui composent le nom divin que l'on refuse de faire figurer dans la chambre funéraire.

[1] J'avais seulement signalé en note, dans mon catalogue, la suppression de ce signe (voir LACAU, *op. cit.*, II, p. 134, note 2), mais sans en expliquer la raison.

[2] A lire et parfois ; sur cette formule, voir SOTTAS, *Recueil de travaux*, 34, p. 25.

[3] LACAU, *Ä. Z.*, 51, p. 58.

2° Même suppression radicale sur le côté droit (Ouest) du sarcophage. Là nous avons normalement l'invocation rituelle à Osiris. Or le nom d'Osiris a été supprimé; seule son épithète habituelle «maître de Mendès» a été conservée. Notre surprise ici est plus grande encore, car le nom d'Osiris n'est jamais écrit par son image, mais toujours phonétiquement par les deux signes . Dans le cas précédent du dieu Anubis on pouvait supposer qu'en faisant disparaître l'image le scribe avait simplement oublié de la remplacer par sa lecture et laissé la place vide. Nous voyons qu'il n'en est rien et que la suppression totale de la lecture a été volontaire, puisqu'on l'emploie également pour le dieu Osiris, dont le nom ne comportait aucune image vivante. C'est la combinaison des deux signes phonétiques servant à écrire le nom divin qui a été considérée comme un groupe sacré dont la présence près du mort était choquante et impie [1]. Et pourtant Osiris, aussi bien et mieux encore qu'Anubis, était le dieu des morts. Dès lors la question se pose : si le nom sacré n'est pas écrit et par suite pas prononcé, la formule demeure-t-elle efficace? L'épithète caractéristique du dieu, seule écrite, suffit-elle à contraindre son attention et à l'obliger à accorder au mort ce que la prière lui demande? On comprend quel a dû être l'embarras des scribes. Il était déjà étrange de défigurer l'écriture, procédé pratique bien défini, pour pouvoir l'employer dans une tombe sans danger pour le mort. Mais il était infiniment plus grave de supprimer des formules le nom même des dieux. Il y a eu conflit évident entre plusieurs croyances et une série d'adaptations et de compromis plus ou moins adroits ont cherché à les faire cadrer tant bien que mal. Un scribe trop scrupuleux, pour éviter un danger, se jette dans un autre et ne demeure point tout à fait d'accord avec l'orthodoxie. Il faudra préciser si nous n'avons pas affaire simplement à une théorie toute individuelle ou bien si l'idée est propre à un atelier et à une localité déterminée pendant une période restreinte. Nous reviendrons sur ce point tout à l'heure.

[1] Rappelons qu'après la VI[e] dynastie les deux signes et sont souvent groupés en une combinaison étrange : , qui semble former une sorte de signe unique. Le groupe , extrêmement ancien, qui ne pouvait prêter à aucune confusion parce que sa lecture ne donnait aucun sens autre que celui du nom divin, s'est fixé rapidement dans une signification purement religieuse.

3° Mais il y a mieux encore. Sur le côté gauche (Est), dans la formule du [hieroglyphs] le signe [hieroglyphs] représentant le nom du roi est supprimé et remplacé par sa lecture alphabétique [hieroglyphs]. Le signe [hieroglyphs] est traité comme un nom de divinité. Pour mieux comprendre les transformations qu'ont subies les formules, rétablissons-les dans leur teneur normale :

Le côté droit (Ouest) d'un sarcophage porte ordinairement l'invocation au roi et à Osiris. Nous devrions avoir ici : [hieroglyphs], etc. (cf. sarcophage n° 28122, *Catalogue général du Musée du Caire*). C'est la rédaction que nous trouvons employée dans la chambre supérieure de notre tombe, sur la stèle par exemple. On sait que cette formule courante fait l'économie graphique des deux signes [hieroglyphs] et qu'il faut la développer en [hieroglyphs]. Or l'on veut supprimer le signe [hieroglyphs] et le nom [hieroglyphs], tous deux devenus sacrés. Le premier signe [hieroglyphs], n'ayant pas d'adjectif, disparaît sans laisser de trace, et le proscynème est amputé de son élément initial et capital : l'appel au roi; quant au second nom, [hieroglyphs], il n'est plus représenté que par son adjectif [hieroglyphs] et nous avons le texte anormal [hieroglyphs].

Sur le côté gauche (Est) nous devrions avoir normalement l'invocation au roi et à Anubis, soit : [hieroglyphs] (cf. sarcophage n° 28122, *Catalogue général du Musée du Caire*). Même rédaction dans la chambre supérieure. Mais la suppression totale de [hieroglyphs] amène un désordre très grand dans la formule, nous venons de le voir sur l'autre paroi du sarcophage. Ici le scribe s'est contenté de remplacer [hieroglyphs] par sa lecture alphabétique [hieroglyphs] et de supprimer purement et simplement le nom d'Anubis (signe et lecture), qui se trouve suffisamment désigné par la suite de ses épithètes. Nous avons ainsi le texte de notre sarcophage : [hieroglyphs]. Le remplacement et la suppression ont été faits d'une façon purement mécanique : le mot «roi», n'étant plus écrit par un signe sacré, aurait dû être remis à sa place réelle dans la formule, qui devrait être : [hieroglyphs], etc. [1].

Cette valeur [hieroglyphs] du signe [hieroglyphs] nous est bien connue [2]. Mais c'est le

[1] Pour l'ordre réel des trois termes de la formule = *ḥtp dy* (ou *rdyw*) *nsw*, voir Gardiner, dans Davies-Gardiner, *The Tomb of Amenmhēt*, p. 80.

[2] J'ai signalé cette preuve de la lecture [hieroglyphs] pour le signe [hieroglyphs] dans mes notes sur la grammaire d'Erman (*Recueil de travaux*, 35 (1913), p. 228). Elle confirmait d'une façon bien claire les exemples relevés par Ranke et Grapow (Ranke, *Keilschriftliches Material zur altäg. Vokal.*, p. 10, note 2). Sethe (*Ä. Z.*, 49, p. 15-34) a éclairé d'une façon complète le rôle de cette lecture dans l'histoire de la langue. Notre exemple a de nouveau été utilisé par Gardiner (*Recueil de travaux*, 38 (1917), p. 70).

seul cas où cette lecture apparaisse dans le proscynème lui-même. Parmi des milliers et des milliers d'exemples d'une formule répétée sans fin, une seule fois un scribe, obéissant au scrupule d'ordre religieux que nous étudions en ce moment, a substitué la lecture alphabétique au signe lui-même. La raison de la substitution est claire : le roi est un dieu et il est traité ici comme tel. Le signe [hieroglyphs], représentant le nom du roi, est considéré comme sacré au même titre que le serait l'image même du roi, et l'on veut lui éviter toute profanation [1]. Dès lors, ou bien on le supprime complètement (côté Ouest), ou bien on donne seulement sa transcription phonétique (côté Est). Sur ce point la logique du scribe a fléchi et il a hésité : il n'est pas allé jusqu'à la suppression complète dans les deux cas, comme il l'a fait pour les noms des dieux [2].

Une question se présente à l'esprit. Cette lecture [hieroglyphs] pourrait bien n'être que la lecture profane du signe, la seule qui fût permise. Ne peut-on supposer que la lecture vraie du signe [hieroglyphs] correspondait à une prononciation *taboue*? Les mots sacrés et interdits ne sont pas rares dans les civilisations primitives. Bien entendu, dans tous les dérivés du mot roi [hieroglyphs] qui ont survécu dans la langue et que Sethe a relevés avec tant de perspicacité, nous ne pouvions avoir affaire qu'à la prononciation profane et permise. Le nom sacré imprononçable ne pouvait laisser de trace. Ce qui nous intéresse dans le cas présent, c'est que dans cette hypothèse l'illogisme

[1] La place d'honneur donnée au signe [hieroglyphs] comme au signe [hieroglyphs] dans les formules ou dans les mots composés repose exactement sur la même idée. Le signe graphique tout à fait neutre en lui-même et ne représentant à l'origine le nom sacré que d'une manière purement phonétique (identité de consonantisme entre les deux) devient, grâce à sa *signification*, un symbole d'ordre religieux participant à la sainteté de l'être dont il sert à écrire le nom.

[2] Il est très possible que nous ayons affaire à deux scribes et non à un seul. Chaque panneau était décoré à part, souvent par des ouvriers différents, avant le montage du sarcophage (voir Lacau, *Recueil de travaux*, 29, p. 144, et ci-dessous, p. 80).

du scribe disparaîtrait. Il n'aurait pas d'un côté supprimé les noms divins jusque dans leur lecture tout en conservant une fois la lecture du nom royal. Ce qu'il aurait conservé ce serait seulement une lecture permise et profane, substituée au signe sacré [1].

A quel moment précis, dans quelle localité, sous quelle influence ce besoin de supprimer les noms divins dans l'écriture de la chambre funéraire est-il né et s'est-il développé, ce sera un problème intéressant à résoudre [2]. Notre tombe ne nous apporte pas une date précise. Elle serait au plus tôt contemporaine d'Ounas, si elle s'appuie, comme il semble, sur le mur d'enceinte de sa pyramide. Remarquons que notre sarcophage ne présente pas les deux yeux . Or nous ne savons pas encore exactement à quelle date apparaît pour la première fois cet élément de décoration si important pour la théorie du sarcophage. Nous en connaissons des exemples à la VIe dynastie à Saqqarah (tombe de). Cette

---

[1] J'ajoute que cette hypothèse d'une double lecture pour supprimerait les difficultés étymologiques qui subsistent malgré tout, si l'on admet avec Sethe que l'origine du mot est le terme composé *ny-św·t*. On sait que l' fait difficulté, car dans les Pyramides, et sont toujours distincts. Sethe attribue le passage de à à la présence du (*Ä. Z.*, 50, p. 98). En contact direct on comprendrait cette action du , mais il semble que le vocalisme du mot ait été *nĕsĕw*, cf. ⲛ̄ⲤⲎ. Ce vocalisme fait également difficulté dans le cas où le premier élément serait *ny*. D'autre part, la suppression du *t* final dans l'orthographe de la VIe dynastie est une anomalie; il était sans doute déjà tombé mais restait toujours écrit. Il est vrai que est une orthographe non étymologique.

[2] Je rappelle que les sarcophages de la IVe dynastie portent des textes, mais sans aucune suppression. Voir, par exemple, le beau sarcophage de au Musée du Caire. Quant aux chambres funéraires de cette époque, elles ne présentent aucun texte. La pyramide d'Ounas est la première qui contienne des textes écrits sur les murs de la chambre, et ces textes comportent du premier coup le système des suppressions.

Sans doute c'est à cette même date que les tombes privées, copiant les tombes royales, ont adopté un décor avec textes et dans ces textes les suppressions des signes dangereux. Nous savons depuis deux ans que les chambres inférieures des mastabas contemporains de Teti (Mereruka, Kagemna) sont décorées de textes avec suppressions. Dans les campagnes prochaines nous devrons vider les puits des tombes de la Ve dynastie pour voir si elles ne comprennent pas une décoration et des signes mutilés.

tombe doit être contemporaine de Teti ou immédiatement postérieure.

L'apparition des deux yeux est un point que nous espérons éclairer mieux encore dans nos fouilles prochaines autour des pyramides de Teti et d'Ounas. On serait tenté d'affirmer que les deux yeux gravés sur le sarcophage ont pris pour le mort une réelle utilité du jour où la chambre funéraire a été en effet décorée d'offrandes et de textes dont la vue et la lecture lui assuraient des ressources et une protection nouvelles. Seul il pouvait jouir de ces textes gravés dans une chambre inaccessible aux vivants, et c'est parce qu'il pouvait effectivement les lire et les voir de ses deux yeux que les signes animés risquaient d'agir sur lui d'une façon dangereuse [1]. La présence des deux yeux sur le sarcophage serait donc logique à la date même où les textes apparaissent sur les murs, mais en pareille matière ce qui est logique n'est pas forcément le vrai.

Cette suppression des noms de divinités, nous la rencontrons encore dans quatre tombes d'Héliopolis que nous avons déblayées en 1916 et qui ont été publiées par Daressy dans les *Annales* [2]. Ces tombes appartiennent à quatre grands prêtres d'Héliopolis et datent de la VIe dynastie ou de l'époque immédiatement postérieure. Seules les chambres souterraines sont conservées, toute la partie supérieure du monument est détruite. Ces chambres sont décorées de textes et d'offrandes gravés sur les murs. Les sarcophages portent également les inscriptions habituelles. Dans la rédaction de tous ces textes se présente une série de modifications systématiques qui méritent examen.

Ce sont d'abord les suppressions et les mutilations de signes que nous connaissons déjà par ailleurs :

1° Les figures humaines sont supprimées ou coupées en deux. Par exemple :

---

[1] Rappelons aussi que ces textes ont dû être rédigés d'abord à la première personne : voir Bissing et Borchardt, *Ä. Z.*, 37, p. 103 (= P. 234-389).

[2] *Annales du Serv.*, XVI, p. 195; pour les plans, Barsanti, *ibid.*, p. 213-220.

Le titre [hiéroglyphes] (inconnu) est écrit sans déterminatif [1] ou déterminé par l'homme réduit à la tête avec les deux bras [hiéroglyphes] [2].

Dans la formule de la liste d'offrandes [hiéroglyphes], l'homme recevant sur les mains l'eau du vase [hiéroglyphes] et lavant une pierre est supprimé [3]; le vase seul reste.

Dans le nom de la bière [hiéroglyphes] de la table d'offrandes, le déterminatif du mot *ḥnms* est supprimé [4] ou remplacé par un signe coupé [hiéroglyphes] [5].

Dans la formule [hiéroglyphes] l'homme accroupi est coupé [6].

La déesse de la vérité est remplacée par la plume [hiéroglyphes] dans le titre [hiéroglyphes] [7]. Or à cette date le nom de la déesse est toujours déterminé par son image [hiéroglyphes].

2° Les animaux sont supprimés ou mutilés.

Tous les [hiéroglyphes] ont le cou coupé (sauf dans la tombe n° 2).

Le lion [hiéroglyphes], dans le nom propre [hiéroglyphes], a le cou coupé (p. 195-198).

L'animal d'Anubis est remplacé par sa lecture [hiéroglyphes], partout dans les quatre tombes.

Le mille-pattes, déterminatif du dieu [hiéroglyphes], est supprimé [8].

Enfin dans le signe [hiéroglyphes] (l'oiseau pêchant un poisson), qui détermine le nom du vin *ḥm* dans la série des vins offerts au mort, le poisson a été supprimé [9]. L'oiseau se présente avec le bec grand ouvert mais vide [hiéroglyphes], ce qui change complètement le sens de l'image, laquelle constituait

[1] *Annales du Service*, XVI, tombe n° 1 de [hiéroglyphes], p. 195; tombe n° 2 de [hiéroglyphes], p. 199 et 201.

[2] Les deux mains ont la paume tournée vers le visage; je ne connais pas le signe entier ni le sens du geste. Tombe n° 3 de [hiéroglyphes], surnommé [hiéroglyphes], p. 204 et 206; tombe n° 4 de [hiéroglyphes], surnommé [hiéroglyphes], p. 209 et 210.

[3] Tombe n° 2, p. 200 et tombe n° 3, p. 205 (case n° 1 de la pancarte).

[4] Tombe n° 3, p. 206, case n° 71.

[5] Tombe n° 2, p. 201.

[6] Tombe n° 3, p. 205, case n° 18.

[7] Tombe n° 4, p. 210.

[8] Tombe n° 1, p. 195; tombe n° 3, p. 204, 206.

[9] Tombe n° 3 sur la porte, p. 204 (deux fois), et case n° 80, p. 206 (la publication a conservé à tort le poisson, qui manque sur l'original); tombe n° 4, p. 209 (deux fois); dans un seul cas le poisson de ce signe a été conservé par le scribe : dans la table d'offrandes, tombe n° 2, case n° 80.

précisément une petite scène représentant l'idée de «pêcher». Cette suppression, illogique au point de vue graphique, était absolument nécessaire dans la chambre inférieure, étant donné l'impureté toute spéciale du poisson. Je n'avais pas relevé autrefois, dans les Pyramides elles-mêmes, l'existence de cette modification si particulière; mais en réalité la théorie la rendait plus obligatoire encore dans les textes destinés au roi [1]. Et en effet nous pouvons constater que les scribes des Pyramides n'ont pas manqué d'enlever le poisson dans ce même nom du vin *ḥm*. Nous avons par exemple [hiéroglyphes] dans W 150 et 150 *a* = N 458 et 458 *a* = T 121 *a* (où le signe est remplacé par sa lecture [hiéroglyphes] *sic*) (= Sethe, 93 *d*) [2].

Tous ces faits rentrent dans une série déjà connue. Ce qui au contraire est nouveau, mais comparable à ce que nous venons de rencontrer dans la tombe de [hiéroglyphes] à Saqqarah, c'est la suppression du nom de certaines divinités dont on n'a conservé que les épithètes. C'est ainsi que les propriétaires de ces tombes portent le titre de [hiéroglyphes] «prêtre du maître d'Héliopolis [3]» et de [hiéroglyphes] «prêtre du maître de la terre [4]». Il est évident que ces adjectifs «maître d'Héliopolis» et «maître de la terre» sont ceux qui caractérisent les dieux [hiéroglyphes] *Atoum* et [hiéroglyphes] *Gebb* [5]. On a supprimé les noms de ces deux seules divinités. Celui d'Osiris [hiéroglyphes], au contraire, est partout conservé. Anubis est remplacé par sa lecture [hiéroglyphes] en toutes lettres sans le déterminatif du chacal, mais la lecture n'est pas supprimée, comme nous l'avons vu à Saqqarah; de même [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] perdent seulement leurs déterminatifs.

Pourquoi la suppression complète ne porte-t-elle ici que sur le nom de ces deux divinités? Je n'en vois pas la raison. Probablement nous avons affaire simplement ici aux idées personnelles de certains scribes.

[1] Lacau, *Ä. Z.*, 51, p. 42.

[2] Ce sont les seuls passages où le mot figure dans les Pyramides.

[3] Tombe n° 1, p. 195 (deux fois); tombe n° 3, p. 204, 206, et tombe n° 4, p. 209, 210.

[4] Tombe n° 1, p. 195 (deux fois); tombe n° 3, p. 204, 206, et tombe n° 4, p. 209.

[5] L'épithète de [hiéroglyphes] appliquée à [hiéroglyphes] est constante. Pour [hiéroglyphes] on rapprochera [hiéroglyphes] (de Morgan, *Dahchour*, I, p. 28, fig. 47; la publication porte [hiéroglyphes], j'ai corrigé d'après l'original = Caire, *Catal. général*, n° 1473) et [hiéroglyphes] (Gautier et Jéquier, *Fouilles de Licht*, pl. XIX).

Autre bizarrerie : trois fois dans la même ligne de texte, sur le mur Est de la tombe n° 1, dans le titre courant le signe est supprimé et l'on a écrit seul. On a , , [1]. Une simple erreur trois fois répétée n'est pas vraisemblable. N'avons-nous pas affaire à un sentiment de respect pour le signe sacré ? Sa position classique en place d'honneur, en tête des mots composés, indique assez qu'il méritait un traitement spécial. Nous aurions une suppression analogue à celle du signe , lui aussi signe sacré, dans le sarcophage de à Saqqarah. En tout cas il s'agirait certainement d'une préoccupation propre à un seul scribe, car le même titre est écrit sous sa forme normale dans la même tombe, sur le mur Ouest faisant face à celui-ci. Les parois d'une tombe, comme celles d'un sarcophage[2], étaient décorées par plusieurs ouvriers travaillant ensemble pour gagner du temps. Chacun d'eux pouvait avoir ses habitudes orthographiques, comme son tour de main, et l'on ne se mettait nullement en peine d'obtenir un texte uniforme. Dans le cas présent l'examen de l'original montre clairement que les textes des deux murs Est et Ouest ne sont pas de la même main; un des deux scribes a pu avoir sur le signe son opinion particulière dont son collègue ne s'embarrassait pas. Mais il nous faut attendre d'autres exemples de pareil traitement du signe avant de rien conclure[3].

Dans ces quatre tombes d'Héliopolis nous n'avons retrouvé, je l'ai déjà dit, que la chambre inférieure contenant le sarcophage. La chapelle supérieure, construite au-dessus du sol et accessible aux vivants, a complètement disparu. Mais pourtant nous avons la preuve que les textes écrits dans ces chambres supérieures étaient rédigés en orthographe normale. Deux petites tables d'offrandes en pierre dure (basalte d'Abou Zabal) ont été retrouvées dans les déblais[1] : c'étaient celles qui figuraient rituellement au pied de la stèle dans la chambre supérieure de et dans celle de . Elles portent dans la formule du proscynème le nom du dieu Anubis écrit par son image ordinaire , ce qui est tout à fait normal en dehors de la chambre funéraire; de même dans le nom de le lion n'a pas le cou coupé.

[1] Tombe n° 1 de , p. 195, mur est.

[2] Voir plus haut, p. 75, note 2.

[3] Remarquons que pour le dieu , mais pour lui seul, nous avons encore deux fois, dans une autre tombe, l'orthographe (tombe n° 3, p. 204 et 206), et cela dans des énumérations de prêtrises où tous les noms des autres dieux sont accompagnés du titre complet , entre autres et . Le dieu est encore mal connu (voir l'étude de Kees, *Ä. Z.*, 58, p. 82). Peut-être est-il simplement un de ces demi-dieux ou génies qui n'ont droit en réalité et logiquement qu'à un «serviteur» et non à un «serviteur du dieu». Il en est ainsi pour les et les , qui sont servis par un ; il en est surtout ainsi pour le , qui n'a jamais qu'un à sa disposition, le . Le fait, qui ne me semble pas avoir été relevé, est de grande conséquence pour préciser la nature si discutée du .

Enfin je signalerai que cette suppression des noms divins se rencontre encore dans les chambres souterraines de Mereruka et de Kagemna à Saqqarah, que M. Firth vient de vider. Ces chambres sont décorées d'offrandes et de textes. La publication de ces textes, que M. Gunn prépare, nous donnera prochainement tout le détail des particularités d'orthographe très curieuses qu'il vient d'y relever.

Pareils faits nous permettent de saisir avec plus de précision les conceptions des Égyptiens sur la vie du mort dans la tombe. Ils nous montrent clairement l'ingéniosité et la minutie avec lesquelles ils ont cherché à assurer son repos contre la puissance des images. C'est un ensemble d'idées riche en surprises, qu'il nous faudra avoir constamment à l'esprit dans l'étude des textes religieux.

P. Lacau.

[1] Publiées par Daressy, *Annales du Service*, XVI, p. 198 et 204.

THE INSCRIBED SARCOPHAGI
IN THE SERAPEUM

BY

BATTISCOMBE GUNN.

The galleries of the Serapeum which are now accessible contain only four sarcophagi that are inscribed in any way. The texts borne by two of them have been already published in the past, but not very correctly; and it seems worth while to give a complete and more accurate account of this small body of inscriptions.

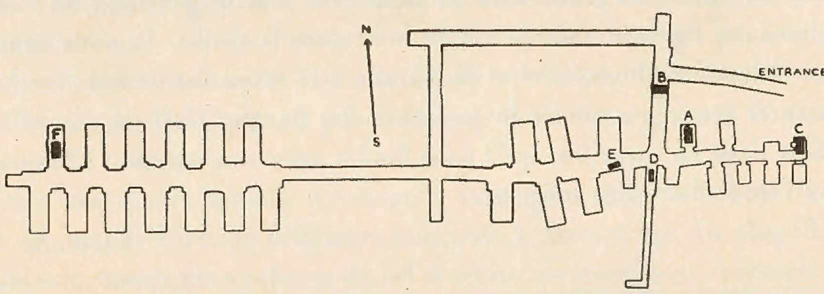


Fig. 1.

A sketch-plan (fig. 1)[1] shows the positions of the monuments in question, all others being omitted.

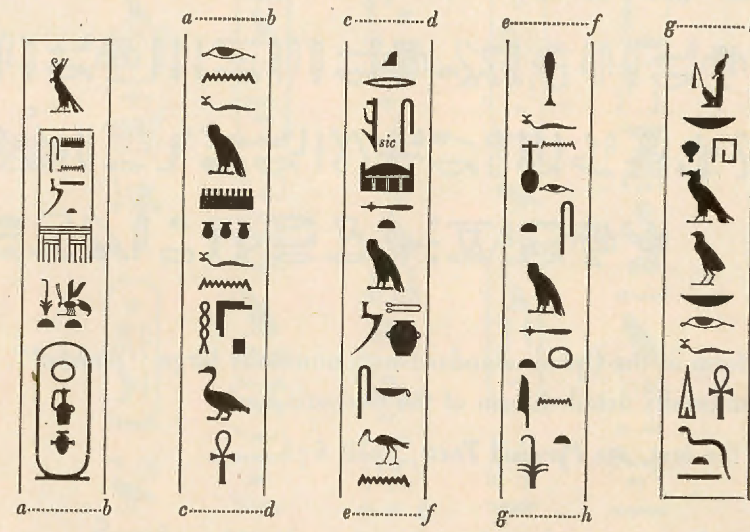
I

Sarcophagus of red Aswân granite dedicated by Amasis. The coffer and the cover are separated; the coffer is in its own chamber (A on the plan, fig. 1), but the cover lies close to the entrance (B on the plan),

[1] After *Baedeker*, with some modifications.

and would block the thoroughfare southwards from the latter had not flights of stone steps, leading to its upper surface, been built on the northern and southern sides of it. The work is throughout very fine, the outer sides of the coffer being embellished with panelling. The inscriptions were published by Brugsch in *Thesaurus*, 966-7, from Mariette's copies.

Cover.—Down the centre, a vertical line of incised inscription (↓), the signs being 9.5 cm. high, between framing-lines 16 cm. apart. Colour : none remains. Work : excellent. Preservation : excellent. This text is discussed on p. 92, below.



Coffer.—Round the exterior of the four sides, beginning at the south end, a continuous horizontal line (←) of incised inscription, the signs being 10-11 cm. high, between framing-lines 17 cm. apart, the upper framing-line being 18 cm. below the edge of the coffer. See fig. 2. Colour : green, excepting the hieroglyph of the Apis-bull ("A"); some of the green has however vanished. Work : excellent. Preservation : excellent. The numbers 1, 2, 3, 4, in fig. 2 indicate the south, west, north and east sides respectively. The three signs marked A, B, C in fig. 2 are of interest; facsimiles of these are given in fig. 3. A shows

the markings of the Apis bull [1]; the parts coloured black are black in the original; the rest of the colour has vanished, but was probably white.

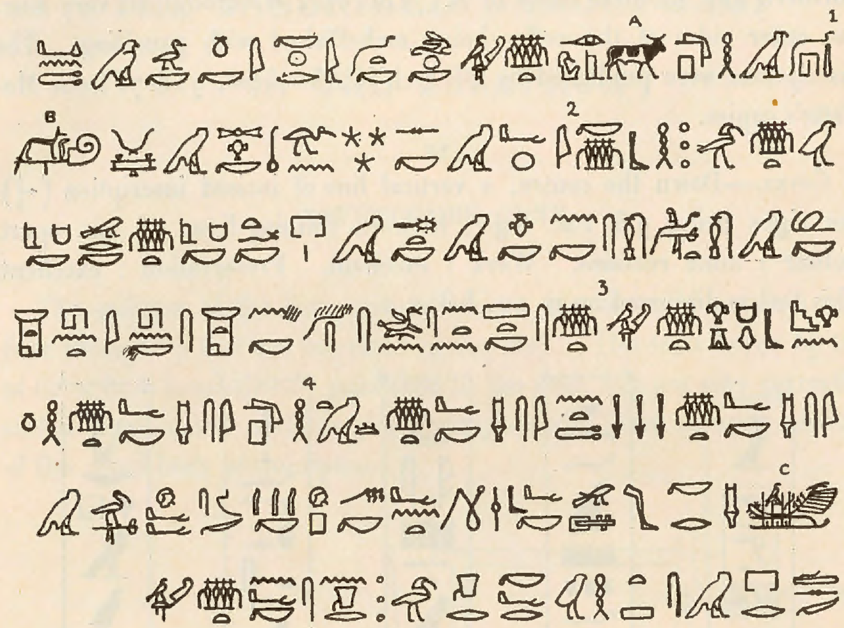


Fig. 2.

B is a form of the Ophois standard with unusually large *"shedshed"*. C is an unusually detailed form of the Socharis bark.

For the text, see *Pyramid Texts,* Spell 674.

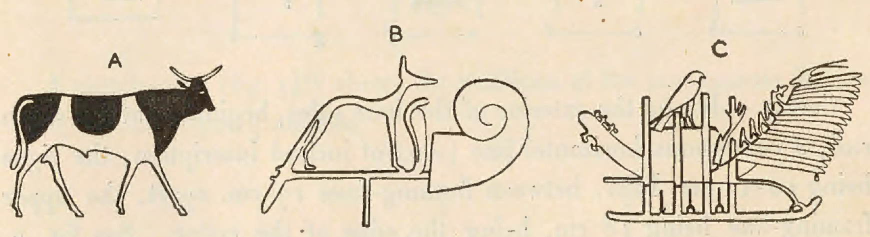
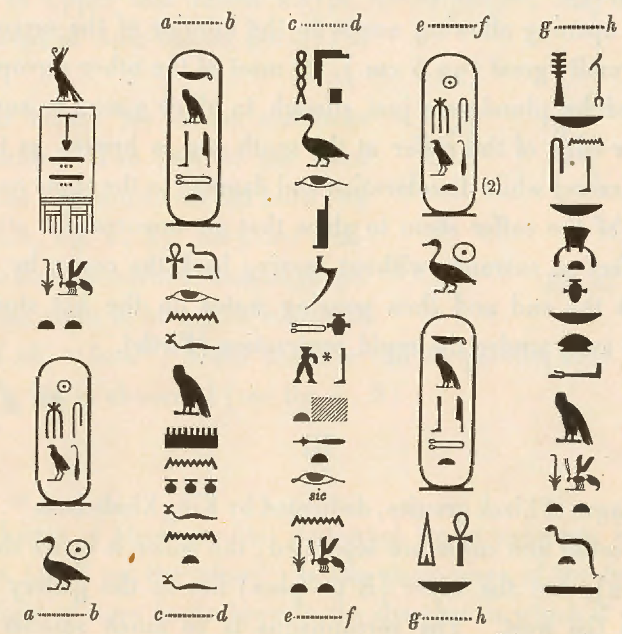


Fig. 3.

(1) This, and the other contemporary representations of Apis, which show similar markings, do not agree with the statements of Greek and Roman writers, who are unanimous that Apis was almost entirely black, with a few white marks (for references, cf. Hopfner, *Tierkult der alten Ägypter,* 78).

II

Sarcophagus of grey granite, dedicated by Cambyses [1]. At C on the plan. Only the cover is inscribed; this has, running down the centre, a vertical line of incised inscription (←|), without framing-lines, beginning 56 cm. from the south end, and terminating about 67 cm. from the north end. The signs, which have an average height of 5 cm., are spaced out in a somewhat inept way; the cutting is rough and for the most part very shallow, making the reading difficult. There is no colour.



"Horus, Sam-towi; King of Upper and Lower Egypt, Meswet-rē‘; Son of Rē‘, Cambyses, may he live for ever! He dedicated his monument to his Father, Apis-Osiris : a great coffin of granite [3] which the King of

(1) For the Serapeum stela of this king, cf. Chassinat in *Rec. de Trav.,* 21, 57.

(2) The ▬ is clear here, but does not exist in the first cartouche, above.

(3) *Mꜣt : dbꜣt ꜥꜣt;* to be read *dbꜣt ꜥꜣt nt mꜣt.* An archaizing example of the "account style" exactly like, e. g., *mꜣt : rwt* (= *rwt nt mꜣt*), "a false-door of granite", Sethe, *Urkunden,* I, 107/2 (cf. Erman, *Aeg. Gramm.,* 1911, § 210).

Upper and Lower Egypt Meswet-rēᶜ, Son of Rēᶜ, Cambyses, made, who is given all life, all continuance and dominion (?), all health, all gladness, glorious as King of Upper and Lower Egypt, for ever."

The inscription has the characteristics of cheap and hasty work, offering in this the utmost contrast to that of Amasis. The sarcophagus—a fine one—is not, like most of the others, placed in an alcove, but blocks up one of the four old entrances to the Serapeum [1], and lies on a layer of sand. It projects some distance into the gallery which now gives access to it (see fig. 1). The cover has been pushed back northwards; but the consequent opening allowing access to the interior of the sarcophagus is quite abnormally great (99.5 cm.), for most of the other sarcophagi have been opened by plunderers just enough to allow a man to enter. The upper outer edge of the coffer at the south end is broken as though by wedges or levers; while discoloration and damage to the stone on the outer south wall of the coffer seem to show that an unsuccessful attempt was made to effect an entrance without moving back the cover, by lighting a fire against the end and then pouring water on the hot stone, which would split away under the rapid contraction (Firth).

III

Sarcophagus of black granite, dedicated by King Khebebesh [2]. As with No. I, the coffer and cover are separated; the coffer is in its chamber (D on the plan), but the cover (E on plan) lies in the gallery at a little distance to the west. The sarcophagus is so much smaller than the others that it must have been made for an Apis who died while yet a calf. Only the cover is inscribed; this bears, on the (now) western vertical end-surface, two horizontal lines (←) of incised inscription, the

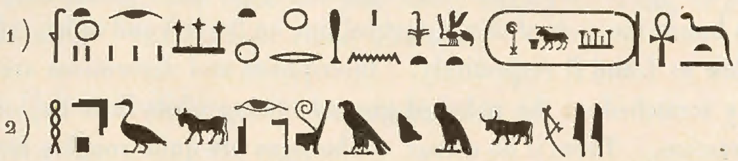
---

(1) See Mariette-Maspero, *Le Sérapéum de Memphis, Compte rendu des fouilles*, p. 54, note 1, with pl. F, *a*, on p. 43.

(2) He probably reigned immediately before the conquest of Egypt by Alexander; see Spiegelberg, *Der Papyrus Libbey*, 2 foll. To the references to this King *ibid.* add Petrie, *Palace of Apries*, pl. 26, fig. 10 (pointed out to me by Prof. Griffith).

signs being 3 cm. high in line 1, 3.5 cm. high in line 2, line 1 being 31 cm. below the top surface of the cover. Colour : none. Work : good. Preservation : good. Published Brugsch, *Thesaurus*, 968.

(1) (2)



"Second Regnal-year, third Month of Akhet under the Majesty of the King of Upper and Lower Egypt, *Ḫ-b-š* (sic) [1], may he live for ever! beloved of Apis-Osiris, Lord(?) of Kem [2]."

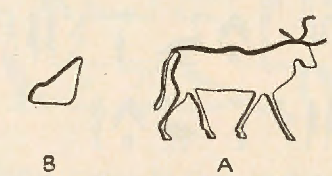


Fig. 4.

The jar before [sign] in the cartouche has no flame. The bull in the word "Apis" has a curiously curved horn (see the facsimile, fig. 4, A); the other bull-sign in this line has horns of normal shape. [signs] would seem to be a false archaistic writing of *nb*, "lord"; I can however cite no parallel case. The first sign of [signs] is abnormal (see fig. 4, B).

IV

Sarcophagus of black granite, dedicated by an unknown king. This monument (at F on the plan [3]) is the show-piece of the Serapeum; a modern flight of steps leads down to the chamber in which it stands, and wooden steps enable the visitor to peer into the interior of the coffer. The exterior surface has a glass-like polish. The cover is quite plain. The coffer has on each side a representation of a sarcophagus with curved cornice and torus, of the Mycerinus type. The north end and the east and west sides have also representations of panelling; on the south end

---

(1) The same writing Sethe, *Urkunden*, II, 21/2; in the other occurrences, hieroglyphic and demotic, the name is spelt *Ḫ-b-b-š*.

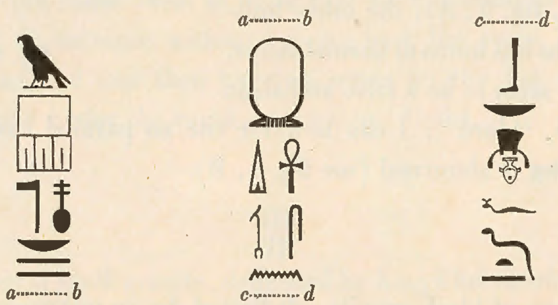
(2) The Serapeum?

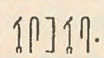
(3) Wrongly placed in *Baedeker*.

this gives place to a house-façade with small bolted door at the bottom centre. Following the inside of the torus, and between double framing-lines 13-15 cm. apart, are on each side three lines of inscription : a horizontal one at the top, referred to below as H; and, descending from points beside the ends of this, a vertical line on the left and right, referred to below as L and R respectively. Inscriptions and decorations are alike merely scratched on the polished ground, giving white lines by contrast of refraction. There is no colour. The signs are quite roughly formed, and are about 9 cm. high.

SIDE 1 (HEAD, SOUTH).

H : 

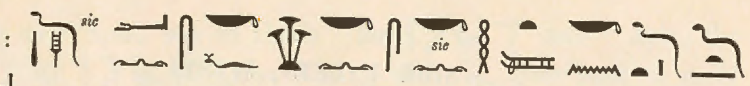

L (⊣) : 

R (⊢) : identical with L, except .

SIDE 2 (FEET, NORTH).

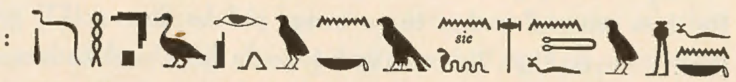
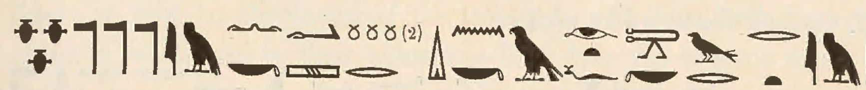
H : 
. "O Apis-Osiris, someone shall stand behind thee, thy brother[1] shall stand behind thee,

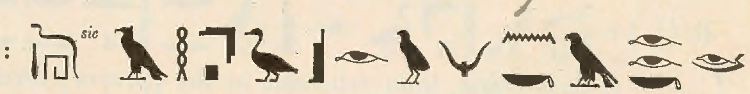
[1] So in the *Pyramid Texts.*

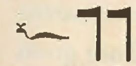
L (⊣) : 
 "he stands[1] and shall not perish behind thee; ⟨thou⟩ shalt not perish, thou shalt not pass away, during the whole of eternity, Apis-Osiris!" Cf. *Pyramid Texts,* 256 *b, c.*

R (⊢) : identical in all respects with L.

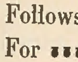
SIDE 3 (RIGHT, EAST).

H (→) : 

. "Apis-Osiris, Horus comes to thee to succour thee, and has brought thee the hearts of the gods. Do not wail. Horus gives thee his eye, that thou mayest carry off the Crown by means of it before the Nine Gods". Cf. *Pyramid Texts,* 634.

L (⊣) : 
. "O Apis-Osiris, Horus opens thine eyes for thee, that thou mayest see by them". Cf. *Pyramid Texts,* 610 *a*, 643 *a*, 1806 *a.*

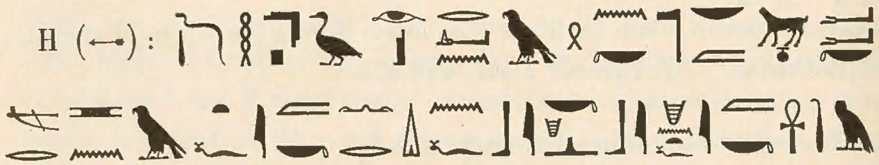
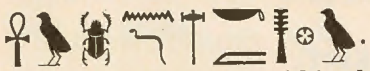
R[3] (⊢) : 
. "Sothis has caused Apis-Osiris to fly to heaven in company with his brothers the gods". Cf. *Pyramid Texts,* 459 *b.*

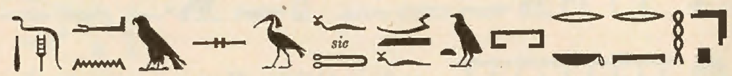
[1] Follows on from H.

[2] For .

[3] The original ink-lines marking the width to be given to the signs have here been inadvertently cut as though they were framing-lines.

SIDE 4 (LEFT, WEST).

H (←):

 "Apis-Osiris, Horus has caused thee to encompass every god within thy hands. Horus loves his father in thee. He does not suffer thee to go away, and he does not(?) go away from thee. Mayest thou live as the ʿnḫ-beetle lives, and endure in Busiris". Cf. *Pyramid Texts*, 1632 *c*–3 *c*.

L (→):

 "Stand up for Horus, that he may spiritualize thee, and dispatch thee to mount up to heaven, Apis-Osiris!" Cf. *Pyramid Texts*, 2106.

R (→):

 "O Apis-Osiris, thou returnest to thy (proper) form, and the gods compose thy face". Cf. *Pyramid Texts*, 642 *c*, 1805 *a*.

That the spaces for the royal names are left empty is no doubt because when the sarcophagus was engraved it remained to be seen under which king the Apis for whom it was destined would die; the blank spaces being, for some reason, not filled in subsequently.

A careful examination, outside and inside, of the twenty-four sarcophagi in the Serapeum has revealed no other inscriptions than those given above.

I will close this article with two general observations.

Firstly, that the sign in the word "Apis" is sometimes misunderstood as a separate word "son", which gives rise to such false

translations as "Apis, son of Osiris" for and "Apis, the living Son" for . The writing with goes back to early times; cf. *Pyramid Texts*, 286 *e*, 1313 *c*, 1998 *b* (compare also the writings of *Ḥpy*, one of the "Children of Horus", with or).

Secondly, that sufficient weight has perhaps not been given to the fact that we very often have, not "Osiris-Apis" (whence "Serapis" is derived), but, as in the inscriptions given above, "Apis-Osiris". This points to something more than the mere absorption of the dead Apis, as of dead human beings, into Osiris; rather to a fusion of two equal gods, analogous to Socharis-Osiris, Sobk-Rēʿ, in which, further, Apis is given the first place. It is not possible here to enter on an enquiry whether the Apis-element of the double divinity was furnished by Apis only when dead; or how far the fusion of the two gods may have been brought about by similarities in their natures.—That Apis was to some extent a god of the dead seems clear from the representations of him bearing a mummy on his back; and that Osiris could be regarded in a taurine aspect is attested by his not infrequent epithet "Bull of the West".

Battiscombe Gunn.

TWO

MISUNDERSTOOD SERAPEUM INSCRIPTIONS

BY

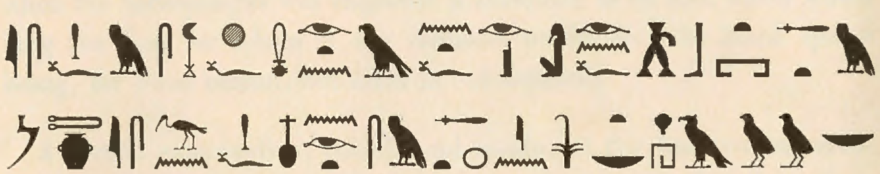
BATTISCOMBE GUNN.

I. The text on the cover of the Apis sarcophagus dedicated by Amasis, printed on p. 83 above, has been thus rendered in the past :—

"Der König Amasis. Er hat dies machen lassen zu seinem Andenken für den lebenden Apis, (nämlich) diesen mächtigen Sargkasten aus rotem Granit, denn Seine Majestät hatte es schön gefunden, dass alle Könige zu allen Zeiten ihn aus diesem kostbaren Steine hatten anfertigen lassen. Solches tat er, der Lebenspender in Ewigkeit." Brugsch, *Geschichte Aegyptens*, 744.

"Amasis; he made (it) as his monument for Apis, the living son (even) a great sarcophagus of granite because his majesty found it good to make it of costly stone (ʿ3·*t*)." Breasted, *Ancient Records*, IV, p. 513, note *c*.

II. A similar record by Amasis is found on Serapeum Stela No. 192 at the Louvre [1] :—



This has been rendered as follows :—

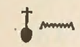
"Siehe! Seine Majestät erinnerte sich, wie es gemacht hatte Hor seinem Vater Osiris, dass er ihm nämlich machte einen grossen Sarkophag

[1] Published Piehl, *Inscr. hiérogl.*, I, 20, H; Chassinat in *Rec. de Trav.*, 22, 20.

aus Granit. Siehe! es fand es gut Seine Majestät, denselben herzustellen aus Stein, gleichwie es taten alle Könige zu jeder Zeit." Wiedemann, *Geschichte Aegyptens*, 195.

"Or, sa sainteté, se souvenant de ce qu'avait fait Horus pour son père Osiris, lui a fait un grand sarcophage en granit; car sa sainteté avait trouvé l'avantage de le faire en pierre dure, *comme* l'avaient fait les autres rois de tout temps." Piehl, *Inscr. hiérogl.*, I, Commentaire, 24.

"Lo, his majesty had in his remembrance how Horus did for his father, Osiris, and he made a great sarcophagus of granite. Behold, his majesty found it good to make it of costly stone ⌜—⌝ all kings of all times." Breasted, *op. cit.*, IV, 1011.

The foregoing translations render the passages as saying, at best something quite different to, at worst the precise opposite of, what the latter actually mean. These mistakes arise through failure to recognise that  has here nothing to do with "good" but is the old negative expression, frequent in the Old Kingdom, surviving sporadically in Middle Egyptian, and then lost until its revival in the archaizing inscriptions of the Saite Period. The two passages in question should be translated as follows :—

I. "Horus, Samn-meʿet; King of Upper and Lower Egypt, Khenm-ibrēʿ; he dedicated his monument to the Living Apis, (namely) a great sarcophagus of granite. Now his Majesty found that *it* (a sarcophagus) *had not been made in a costly stone by any king at any time.*—That he might be one who is given life for ever."

II. "Now his Majesty, his piety(?) [1] is like that which Horus did for his father Osiris; making for him (Apis) a great coffin of granite. Now

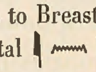
[1] *Msḫ3*, from *sḫ3* "to call to mind". I know of no other example of the word. The late *msḫ3*, "to rejoice", gives no sense here. To take *msḫ3·f mi* as "he remembered how" something was done is to give to *mi* a meaning which it does not seem to possess; while to read *m sḫ3·f mi* and to translate "had in his remembrance how" has the further objection of syntactic impossibility.

his Majesty found that *it* (a coffin) *had not been made in a costly stone by*[1] *any king at any time.*"

Thus Amasis, so far from stating, as his previous translators would have it, that he conformed with immemorial usage in providing Apis with a sarcophagus of "costly stone", announces in two documents that such a thing had never been done before his time[2]. The term "costly stone" (*ꜥ3t*), would include in this connection granite, basalt, diorite, and doubtless also calcite. It is thus implied that the sarcophagi of the previous Apis-burials, in so far as they were stone ones, were of limestone. The statement is evidence that the sarcophagus dedicated by Amasis is the earliest of those now visible in the Serapeum; for they are all of "costly stone".

Battiscombe Gunn.

---

[1] It will be observed that the misunderstanding of *nfr·n* has made it impossible to Breasted to translate the instrumental  here; the symbol ⌜—⌝ represents "one uncertain word" (*op. cit.*, IV, xxviii).

[2] Mariette's examination of earlier parts of the Serapeum tended to confirm this statement. "Le sarcophage d'Amasis est en effet le plus grand que possède la tombe. Autant que j'en puis juger, il ouvre aussi l'ère des monuments de granit, les momies n'étant alors confiées qu'à des cercueils en bois." Mariette-Maspero, *Le Sérapéum de Memphis, Compte rendu des fouilles*, 54.

UNE

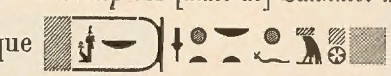
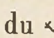
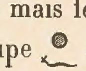
NOUVELLE STATUE THÉBAINE

DE LA DÉESSE SAKHMET

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

L'article que j'ai publié ici même en 1919 sur *Les statues thébaines de la déesse Sakhmet*[1], a été complété en 1923 par M. K. Sethe[2], qui a pu ajouter à la liste que j'avais dressée *quinze* épithètes nouvelles de la déesse : y compris les importantes additions de M. Sethe, cette liste comportait donc au total *89 épithètes*. Or le hasard a voulu que, l'an dernier, un petit fragment de granit gris, appartenant sans aucun doute à l'une des statues de Sakhmet érigées sous Amenhotep III dans le temple de la déesse Mout à Karnak, entrât dans les collections du Musée du Caire (*Journal d'entrée*, n° 49473).

Ce fragment, à deux faces se coupant perpendiculairement, mesure 0 m. 24 de hauteur; très irrégulièrement brisé, il représente une partie de l'angle de droite du siège sur lequel trônait la déesse. La face antérieure du siège est seule inscrite et porte les débris de la légende verticale habituelle : « [*le roi*] *Amenhotep III* [*aimé de*] *Sakhmet maîtresse de Khf. . .* ». On ne voit plus ici que ; mais ces restes sont suffisants pour montrer qu'il s'agit d'une nouvelle et 90e épithète de la déesse. La tête du  manque, mais le signe peut être considéré comme certain. L'oiseau qui suit le groupe  est incertain, car la tête, la partie antérieure du corps et les pattes en ont disparu : il semble, toutefois,

---

[1] *Annales du Service des Antiquités*, XIX, p. 177-207.

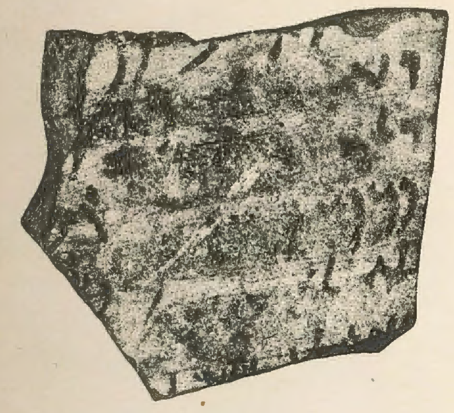
[2] *Zu den Sachmet-Statuen Amenophis' III*, dans *Ä. Z.*, LVIII, p. 44.

qu'on puisse y reconnaître un 𓄿 *a* ou un 𓅂 *ti*. Un petit signe manque, d'autre part, au-dessous de l'oiseau et avant le déterminatif 𓊖 : on peut supposer un 𓏏 ou un 𓏭, ce qui donnerait un nom de lieu 𓇳𓈖𓄿𓏏𓊖, 𓇳𓈖𓅂𓏏𓊖, 𓇳𓈖𓄿𓏭𓊖 ou 𓇳𓈖𓅂𓏭𓊖, du reste parfaitement inconnu par ailleurs. Il se pourrait, enfin, qu'un petit signe eût existé, en outre, en avant de l'oiseau.

Quelle que soit la lecture à laquelle on voudra s'arrêter, il est certain que nous nous trouvons ici en présence d'une localité nouvelle dans laquelle était adorée la déesse léontocéphale Sakhmet, épouse de Ptah, et c'est uniquement en raison de ce nom de lieu, nouveau à ma connaissance, que j'ai jugé utile de signaler ce fragment, par ailleurs tout à fait insignifiant.

H. Gauthier.

Juillet 1926.



1 - Caire, nº 49635, A.



1 - Caire, nº 49635, B.



2 - Caire, nº 49624.

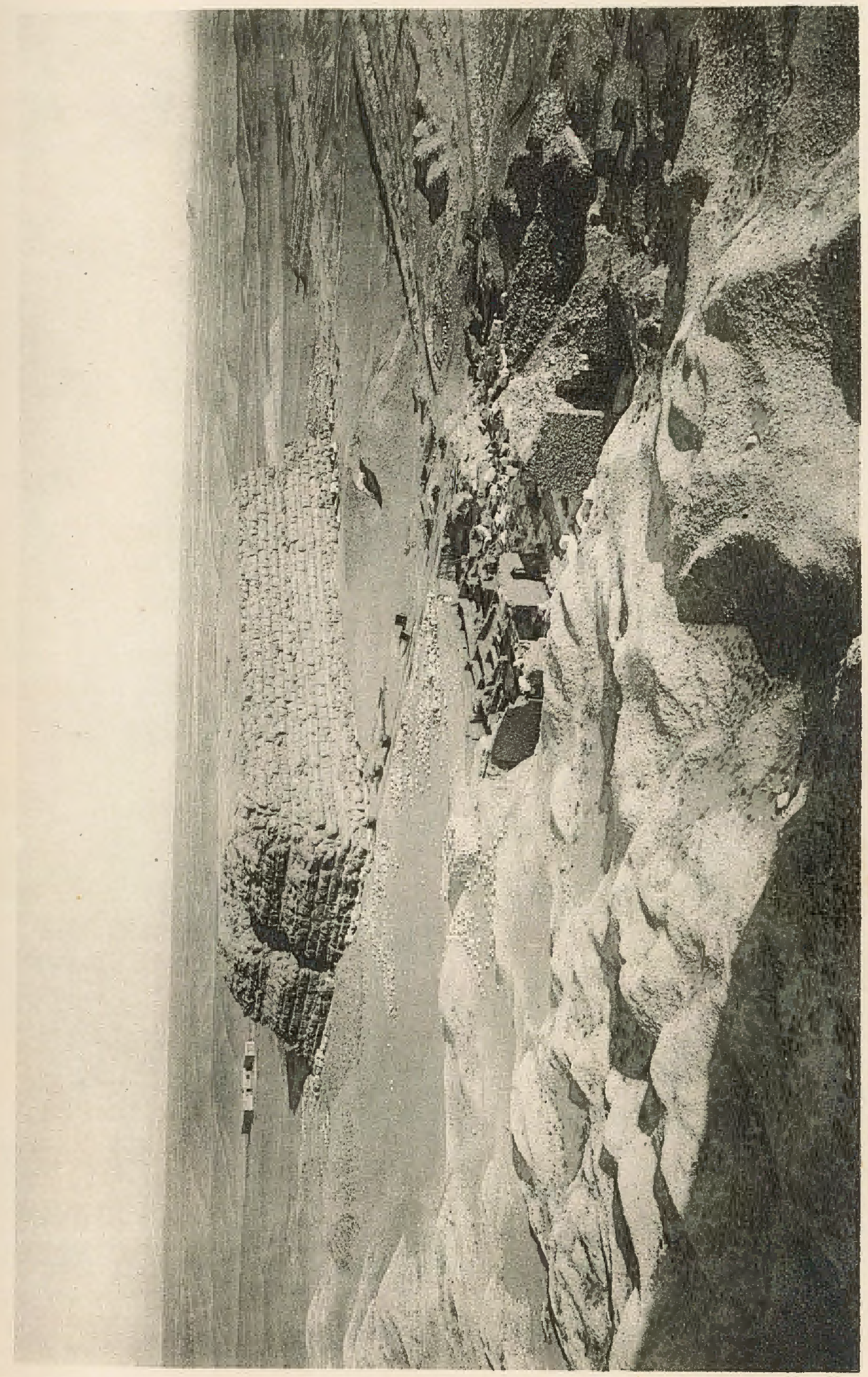


3 - Caire, nº 49625, A.

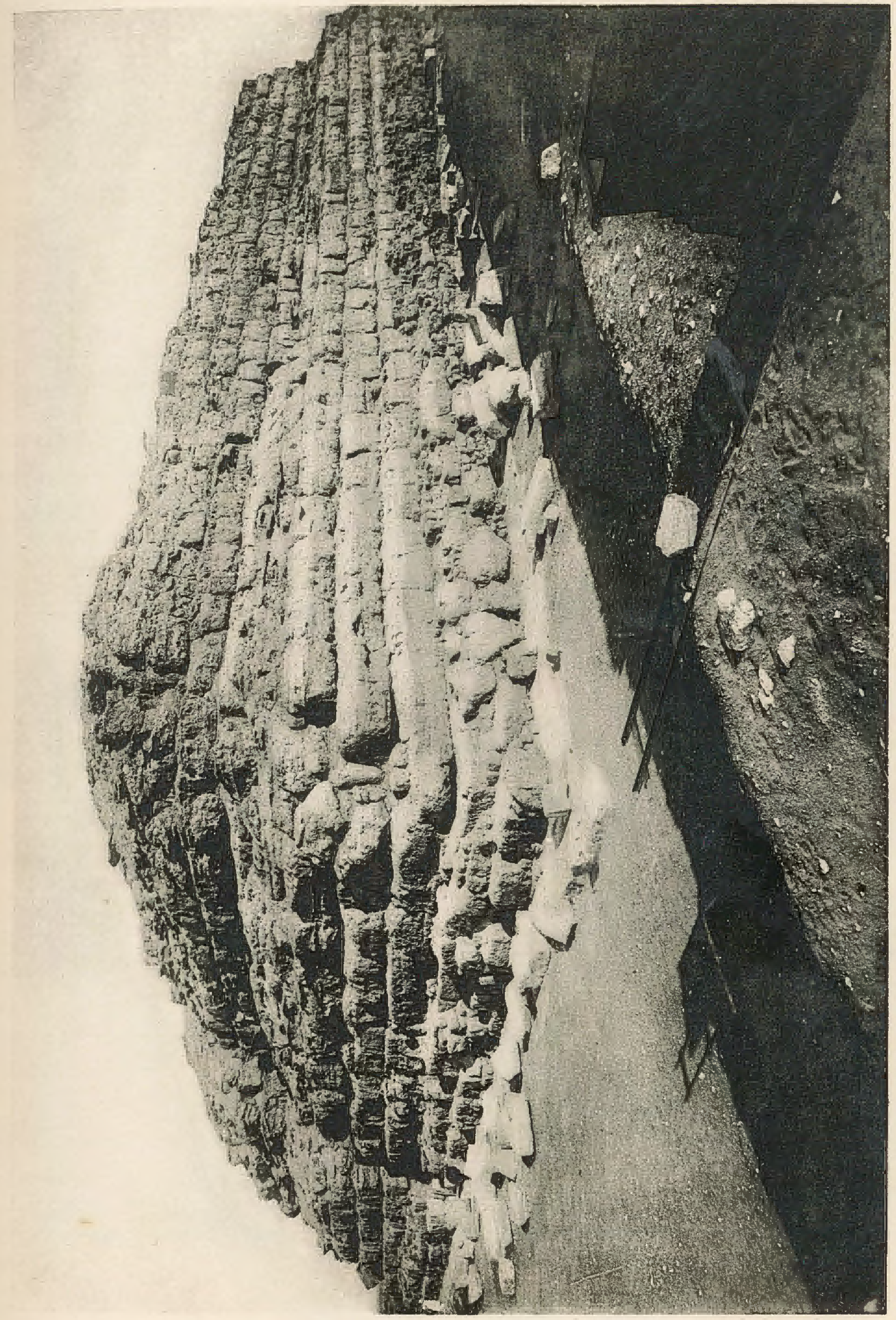


3 - Caire, nº 49625, B.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Vue générale des fouilles.
Le Mastabat el Faraoun et la pyramide d'Oudjebten.



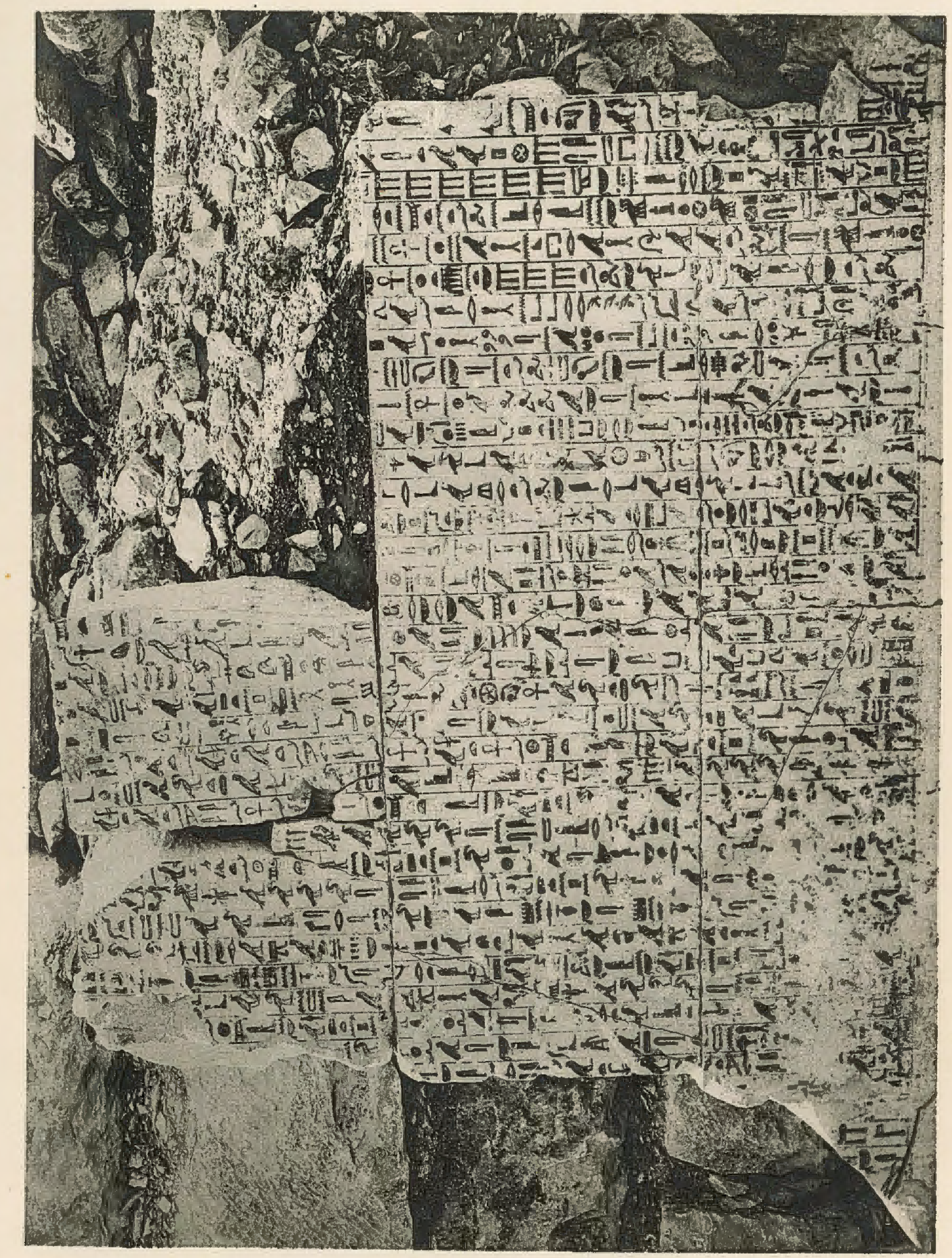
Angle Nord-Ouest du Mastabat el Faraoun.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Descenderie de la pyramide d'Oudjebten.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Textes religieux de la pyramide d'Oudjebten.



Table d'offrandes de la reine Oudjebten.



Stèle-maison et obélisques de Bioukhou.

Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique :

Tome I. — *De la frontière de Nubie à Kom-Ombos*, par J. de Morgan, U. Bouriant, G. Legrain, G. Jéquier, A. Barsanti, in-4°, Vienne, 1894. — Épuisé.

Tome II. — *Kom-Ombos*, 1re partie, Vienne, 1895 : P. T. 250.

Tome III. — *Kom-Ombos*, 2e partie, trois fascicules. — In-4°, Vienne, 1902, 1905, 1909 : P. T. 125, P. T. 97, P. T. 125.

A Report on the Antiquities of Lower Nubia in 1906-7, par A. Weigall. — In-4°, Oxford, 1907 : P. T. 313.

The Aswân Obelisk, with some remarks on the ancient engineering, par R. Engelbach. — In-4°, 1922 : P. T. 110.

A Supplement to the Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes *(Nos. 253 to 334) with some notes on the necropolis from 1913 to 1924*, par R. Engelbach. — In-4°, 1924 : P. T. 20.

Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV, par H. Gauthier et H. Sottas. — In-4°, 1925 : P. T. 60.

Les Temples immergés de la Nubie. — In-4° avec planches. — *Rapports*, Tome I, par G. Maspero et A. Barsanti : 4 livraisons, in-4° avec planches, 1909-1911 : P. T. 193, 185, 250, 97. — *Documents sur l'état ancien des monuments*, Tome I, 1re livr., 1912 : P. T. 73. — 2e livr., 1920 : P. T. 125.

Le Temple de Kalabchah, par H. Gauthier, 1er fasc., 1911 : P. T. 385. — 2e fasc., 1911 : P. T. 300. — 3e fasc., 1914 : P. T. 145.

Le Temple de Ouadi es-Sebouâ, par H. Gauthier. — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 434 les deux volumes.

Le Temple d'Amada, par H. Gauthier, 1er fasc., 1913 : P. T. 314.

Debod bis Bab Kalabsche, par G. Rœder. — Tomes I (texte) et II (planches), 1911 : P. T. 500 les deux volumes. — Tome III, par F. Zucker, 1912 : P. T. 193.

Der Tempel von Dakke, par G. Rœder. — Tome II (planches), 1913 : P. T. 290.

The Temple of Dendûr, par A. M. Blackman, 1911 : P. T. 434.

The Temple of Derr, par A. M. Blackman, 1913 : P. T. 290.

The Temple of Bîgeh, par A. M. Blackman, 1915 : P. T. 238.

Catalogue général du Musée du Caire (In-4° avec pl. et fig. dans le texte) :

Ahmed bey Kamal. *Stèles hiéroglyphiques d'époque ptolémaïque et romaine*, 1905. — Tome I (texte) : P. T. 314. — Tome II (planches) : P. T. 265.

— *Tables d'offrandes.* — Tome I (texte), 1909 : P. T. 250. — Tome II (planches), 1906 : P. T. 193.

Bénédite (G.). *Miroirs*, 1907 : P. T. 150.

— *Objets de toilette.* — 1re partie : *Peignes, épingles de tête, étuis et pots à kohol, stylets à kohol*, 1911 : P. T. 138.

Bissing (W. von). *Metallgefässe*, Vienne, 1901 : P. T. 100.

— *Fayencegefässe*, Vienne, 1902 : P. T. 122.

— *Steingefässe*, Vienne, 1904 : P. T. 125. — *Introduction et Index*, Vienne, 1907 : P. T. 49.

— *Tongefässe*, Vienne, 1913. — 1re partie : P. T. 122.

Borchardt (L.). *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten.* — Tome I, Berlin, 1911 : P. T. 344. — Tome II, Berlin, 1925 : P. T. 220.

Breccia (E.). *Iscrizioni greche e latine* (Musée d'Alexandrie), 1911 : P. T. 315.

— *La Necropoli di Sciatbi* (Musée d'Alexandrie). — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 550 les deux volumes.

Carter (H.) et Newberry (P.). *The Tomb of Thoutmôsis IV*, Westminster, 1904 : P. T. 250.

Chassinat (É.). *La seconde trouvaille de Deir el-Bahari* (1re partie). — Tome I, 1er fasc., 1909 : P. T. 122.

Crum (W. E.). *Coptic Monuments*, 1902 : P. T. 338.

Currelly (Charles T.). *Stone Implements*, 1913 : P. T. 343.

Daressy (G.). *Ostraca*, 1901 : P. T. 275.

— *Fouilles de la Vallée des Rois*, 1901. — 1er fasc. : *Tombes de Maherpra et Aménophis II* : P. T. 250. — 2e fasc. : *Tombes d'Aménophis II et Thoutmôsis III* : P. T. 97.

— *Textes et dessins magiques*, 1902 : P. T. 88.

Daressy (G.). *Statues de divinités.* — Tome I (texte), 1906 : P. T. 313. — Tome II (planches), 1905 : P. T. 265.

— *Cercueils des cachettes royales*, 1909 : P. T. 410.

Edgar (C. C.). *Greek Moulds*, 1902 : P. T. 119.

— *Greek Sculpture*, 1903 : P. T. 194.

— *Greek Bronzes*, 1904 : P. T. 125.

— *Græco-Egyptian Glass*, 1905 : P. T. 100.

— *Græco-Egyptian Coffins*, 1905 : P. T. 290.

— *Sculptors' Studies and unfinished Works*, 1906 : P. T. 218.

— *Greek Vases*, 1911 : P. T. 290.

— *Zenon Papyri.* — Volume I, 1925 : P. T. 200.

Gaillard et Daressy. *La Faune momifiée de l'antique Égypte*, 1905 : P. T. 193.

Gauthier (H.). *Cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290; 2e fasc. : P. T. 387.

Grenfell et Hunt. *Greek Papyri*, Oxford, 1903 : P. T. 88.

Lacau (P.). *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, 1903, 1904, 1905, 1907. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 265; 2e fasc. : P. T. 175. — Tome II, 1er fasc. : P. T. 97; 2e fasc. : P. T. 125.

— *Stèles du Nouvel Empire*, 1909, 1926. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 375; 2e fasc. : P. T. 100.

Lange et Schäfer. *Grab- und Denksteine des mittleren Reichs.* — 1re partie : *Nos 20001-20399* (Texte), Berlin, 1902 : P. T. 275. — 2e partie : *Nos 20400-20780* (Texte), Berlin, 1908 : P. T. 375. — 3e partie (Indices), Berlin, 1925 : P. T. 150. — 4e partie (Planches), Berlin, 1903 : P. T. 375.

Lefebvre (G.). *Papyrus de Ménandre*, 1911 : P. T. 387.

Legrain (G.). *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, 1906, 1909, 1914. — Tome I : P. T. 338. — Tome II : P. T. 250. — Tome III : P. T. 250. — *Indices des tomes I, II et III*, par H. Gauthier, 1925 : P. T. 35.

Maspero (G.). *Sarcophages des époques persane et ptolémaïque*, 1908, 1914. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 170; 2e fasc. : P. T. 250.

Maspero (J.). *Papyrus grecs d'époque byzantine*, 1910, 1911, 1912, 1913, 1916. — T. I, 1er fasc. : P. T. 275; 2e fasc. : P. T. 193. — T. II, 1er fasc. : P. T. 193; 2e fasc. : P. T. 125; 3e fasc. : P. T. 183. — T. III : P. T. 387.

Milne (J. G.). *Greek Inscriptions*, Oxford, 1905 : P. T. 240.

Moret (A.). *Sarcophages de l'époque bubastite à l'époque saïte*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290; 2e fasc. : P. T. 250.

Munier (H.). *Manuscrits coptes*, 1916 : P. T. 385.

Newberry (P. E.). *Scarab-shaped Seals*, Londres, 1907 : P. T. 250.

Quibell (J. E.). *Archaic Objects.* — Tome I (texte), 1905 : P. T. 250. — Tome II (planches), 1904 : P. T. 174.

— *Tomb of Yuaa and Thuiu*, 1908 : P. T. 265.

Reisner (G. A.). *Amulets*, 1907 : P. T. 193.

— *Models of Ships and Boats*, 1913 : P. T. 315.

Rœder (G.). *Naos*, Leipzig, 1914 : P. T. 375.

Elliot Smith (G.). *The royal Mummies*, 1912 : P. T. 375.

Spiegelberg (W.). *Die demotischen Denkmäler.* — 1re partie : *Die demotischen Inschriften*, Leipzig, 1904 : P. T. 150. — 2e partie : *Die demotischen Papyrus.* Tome I (texte), Strasbourg, 1908 : P. T. 193. — Tome II (planches), Strasbourg, 1906 : P. T. 385.

Strzygowski. *Koptische Kunst*, Vienne, 1903. — Épuisé.

Vernier (É.). *Bijoux et orfèvreries*, 1907, 1909 et 1925. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 117; 2e fasc. : P. T. 194; 3e fasc. : P. T. 260.

Weigall (A.). *Weights and Balances*, 1908 : P. T. 88.

EN VENTE :

Au MUSÉE DU CAIRE et chez les principaux libraires du Caire;

Aux éditions Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe);

Chez Bernard QUARITCH Ltd., 11, Grafton Street, New Bond Street, Londres, W. 1;

Chez Karl W. HIERSEMANN, 29, Königstrasse, Leipzig.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE.

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME XXVI

(DEUXIÈME FASCICULE)

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

M DCCCC XXVI

PRELIMINARY REPORT ON THE EXCAVATIONS AT SAQQARA (1925-1926)

BY

M. CECIL M. FIRTH.

The work of the excavating season 1924-1925 was summarily described in the *Annales du Service*, tome XXV, pp. 149-159. It is proposed briefly to relate such new features as have come to light during the past winter.

The area selected for examination was that lying immediately to the south of the Great Temple (provisionally called the *Ḥebsed* Temple) and between it and the south boundary wall of the great enclosure surrounding the Step Pyramid. This portion of the site was found to contain what is probably the most remarkable building of the dynasty, the entrance colonnade to the whole group of tombs and temples belonging to the Pyramid of Neterkhet.

The gateway is situated quite close to the south-east external angle of the great enclosure wall, being only three bays distant from it. The position of this gateway was doubtless chosen as being the nearest to the point at which the low cliffs bounding the valley give place to an easy slope by which the road from Memphis reached the desert, as it does today.

Two square projecting towers protect the narrow entrance and, in the thickness of the towers, there are imitation double stone doors represented as swung open. At the inner face of the entrance tower is a second single imitation door also open. Beyond this and running westwards is the great colonnade of three halls or sections. The first has twelve pairs of columns, the second separated from the first by a doorway is of eight pairs,

while the third, which is at right angles to the first two and is similarly separated from them by a doorway, has eight columns arranged in pairs. This last hall communicated by a door in its west wall with the interior of the great Temenos, this doorway being also furnished with an imitation door carved in stone and in the open position. All the columns are engaged. In the first two halls they are placed at the ends of short walls which connect them with the long side walls of the colonnade, the effect being to divide the whole building into a series of bays or niches, while the purpose was doubtless to assist in supporting the roof-blocks of the very brittle siliceous limestone employed. In the cross hall at the west end of the colonnade the pairs of columns are connected, not with the walls of the building, but with each other, with the same idea of giving additional support to the architraves. These pairs of columns may perhaps be better described as piers with a three quarter column carved at each end, although it is quite clear that the builder had in mind free-standing columns in pairs (pls. II and III).

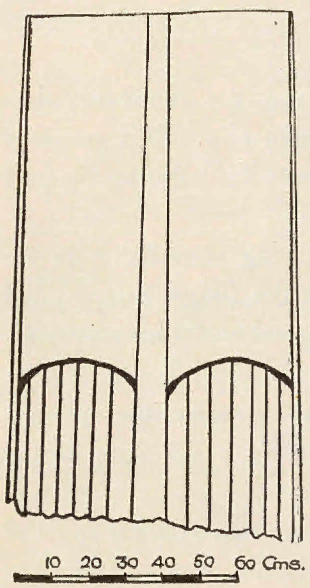


Fig. 1.

These columns are composed of a number of vertical ribs and are therefore the exact opposite to the fluted columns hitherto met with on the site. They may be called fasciculated columns and may be derived from the bundles of reeds used in the primitive buildings to support the roofs. The capitals (fig. 1) are peculiar and it is possible that their original design or appearance was that of the top of the reeds themselves.

The first bay between the columns on the north side of the eastern part of the colonnade had a door in the back wall connecting with a long and narrow passage running northwards and connecting with the *Ḥebsed* Temple. It was near the northern end of this passage that the sixth dynasty papyrus was discovered which has been described by Mr. Battiscombe Gunn in these *Annales,* tome XXV, pp. 242-255.

After the ninth column, counting from the east, and on the south side of the colonnade a doorway, fitted as usual with an imitation door carved in the masonry, leads to a small shrine (D on plan), which may have been a statue chamber, as pieces of the kilt of a royal statue most beautifully carved with Hathor heads and beadwork were found near by. It is more probable however that this statue stood in the next bay but one to the east on the same side, in which is some kind of a base formed of alabaster blocks (C on plan) probably once surmounted by a row of four heads of foreign prisoners or subject peoples, of which two in black granite were found at this spot (A on plan). These two heads (pl. IV, B) are of the so-called Hyksos style and are the third and fourth of the type found on this third dynasty site, *where no other statuary save that of the third dynasty* has been found. The finely carved limestone statue fragments shew that the King wore the same kilt as is worn by Narmer on the great ceremonial slate palette in the Cairo Museum. These fragments may belong to a most remarkable statue base found about 40 metres away and immediately to the south, lying however in a stratum of rubbish which had at some time been thrown out of the colonnade. This base, which is now exhibited in the room of Old Kingdom statuary in the Cairo Museum, is of limestone. All that remains of the statue which surmounted it are the two feet placed together, with a representation of a cow's or bull's tail hanging behind the heels (cf. the bull's tail worn by the King on the ceremonial palette to which reference has already been made). The feet rest on nine bows, while before them are three *rekhyt* birds with their wings interlaced to prevent their escape (pl. I, A). The front of the base bears the design and inscription shewn on plate I, B.

Unfortunately a part of the inscription is missing. It is clear however that the statue was that of Neterkhet together with his name, hitherto unrecorded, as King of Lower Egypt, *Sennui.* The inscription on the left of the *serekh* gives the names and titles of Imhotep. It is an extraordinary thing to find the name and title of an official, however exalted his position, on a royal statue, and we cannot guess what circumstances enabled Imhotep to share the privileges of a Pharaoh. If, as has been suggested, the Step Pyramid and the buildings around it are only a memorial or cenotaph of the King, it is possible that the Vizier who built it

may have inserted his name on the Royal statue as a kind of signature. Perhaps the best explanation is to be found in the peculiar type of the statue itself. The King is represented as standing on the emblems of his subjects and, this being so, the name and titles of Imhotep may have been inserted to shew that the king was over his vizier who was perhaps the most powerful man in Lower Egypt.

In another bay of the colonnade on the south side was found a curious block of limestone (B on plan), the angles being decorated with lions' legs and heads of which two project at each corner (fig. 2). It is a representation in stone of some kind of seat or throne. It does not seem to be the

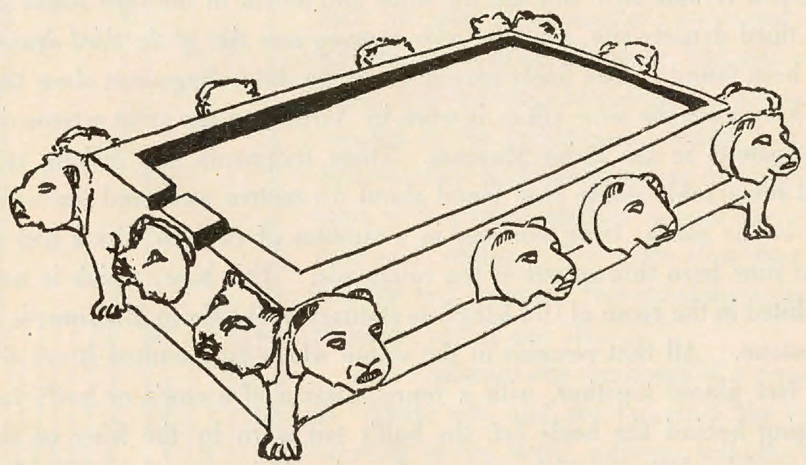


Fig. 2.

same as the two so-called alabaster libation tables which Mariette found near the Step Pyramid and which are now in the Cairo Museum. Dr. Borchardt reminds me that similar seats are represented on the reliefs of the Pyramid Temple of Sahureʿ at Abusir in connection with the *Ḥebsed.* The throne seems to be in its original position and it must be one of the very few objects (other than those in tombs) which have remained unmoved for nearly fifty centuries.

The colonnade is built between great parallel masses of rubble walling, behind which is builders' waste from the Step Pyramid. The colonnade even in its ruined state is singularly beautiful. The columns were originally about five metres in height and owing to the fact that the quar-

rymen (who destroyed the colonnade for building material) rejected the pieces composing the drums of the columns it may be possible to reconstruct and preserve what is certainly the most remarkable architectural achievement of the period immediately preceding the Pyramid age. The colonnade was roofed and was probably lit by small horizontal clerestorey windows.

The remainder of the season was devoted to a preliminary exploration of the long mounds which lie inside the western Temenos wall and parallel to it. These mounds are long heaps of builders' rubbish held in place by rubble walls which were once cased in fine limestone masonry. Beneath them are long galleries cut in the rock with short galleries opening from them at right angles. Quantities of fragments of stone vessels of third dynasty types were found in these galleries. Their complete clearance must be a matter of time, owing to heavy falls of rock from the roofs. They may have been intended for the burial places of the retainers of Neterkhet or more probably, as no human bones have yet been found, as store rooms for the various temples.

A considerable area was cleared to the south of the southern Temenos wall in order to provide a place to deposit the rubbish taken from the Step Pyramid enclosure. Several Mastabas of the fifth and sixth dynasties were found here. In one tomb, that of Mitri, was found an untouched *serdab* containing eleven wooden statues of the early fifth dynasty. Two of which are illustrated on plate IV, A and plate V.

In the filling on the north side of a Mastaba of the sixth dynasty were found two Solar barques the timbers of which were fastened together with ropes. The same tomb contains a room with interesting reliefs.

A remarkable discovery was the burial of a horse, probably of Rameside date, in a huge coffin. The animal had been wrapped in linen. Mr. J. E. Quibell removed and packed the bones with minute care and the skeleton has been mounted by Dr. D. E. Derry, Professor of Anatomy at Kasr el-Aini Hospital, and is now exhibited in the Egyptian Museum—probably the earliest recorded remains of a horse from Egypt, although its representation occurs in wall reliefs and paintings some centuries earlier.

C. M. Firth.

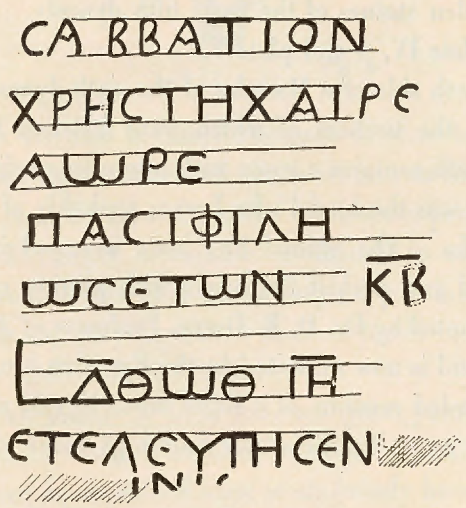
TWO MORE TOMBSTONES FROM TELL EL YAHOUDIEH

BY

C. C. EDGAR.

The two tombstones published here are built into the doorway of a house at Arab el Aliqat, a hamlet near Tell el Yahoudieh, and it is evident that both of them come from the Jewish cemetery which has yielded so many inscriptions of the same type. Their existence was reported last April by our local Inspector, Antoun Effendi Youssef, who sent us the squeezes from which the following copies have been made. We have not attempted to remove the stones to the Museum.

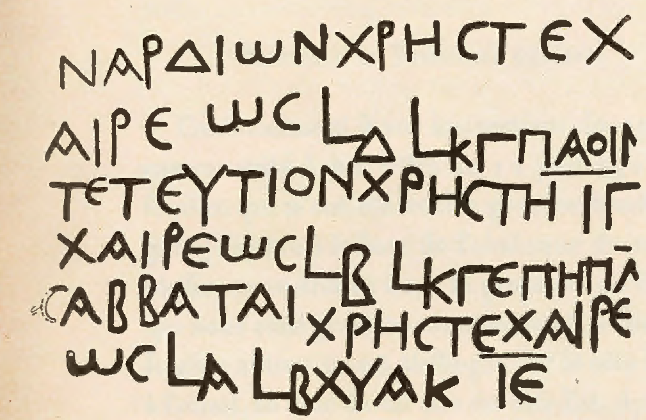
No. 1 records the death of a young Jewess called Sabbation in her 22nd year, on Thoth 18 of the 4th year of one of the early Emperors. There is nothing remarkable in the text. Σαϐϐάτιον is only another form of the more common Σαμϐάθιον. The squeeze measures 0 m. 20 × 0 m. 20, but I cannot say whether the tombstone was originally a plain tablet or was surmounted by a pediment.



Σαϐϐάτιον
χρηστὴ χαῖρε,
ἄωρε
πασιφίλη·
ὡς ἐτῶν $\overline{\kappa\beta}$.
L $\bar{\delta}$ Θὼθ $\overline{\iota\eta}$
ἐτελεύτησεν[illegible]
[illegible]ν[illegible]

Fig. 1.

No. 2, which measures 0 m. 17 × 0 m. 26, is rather more interesting. It is the epitaph of three young children, presumably of one family. Nardion died at the age of four on Payni 13 of the 23rd year of a certain reign; his sister Teteyrion died at the age of two on Epeiph 30 of the same summer; and Sabbataios was only one year old when he died on Choiak 15 of year 2. Ναρδίων is a derivative of Νάρδος, which, though not attested so far as I know, may quite well have been a servile or pet name of the same type as Λίϐανος. Τετεύτιον is no doubt a mistake for Τετεύριον, a diminutive of the common Egyptian name Τετεῦρις. Σαϐϐαταῖος is of course Jewish. It is clear that the inhabitants of Oniou had admitted foreign elements into their community and used Greek, Egyptian and Jewish names with complete impartiality.



Ναρδίων χρηστὲ χ-
αῖρε· ὡς L δ. L κγ, Παοῖν[ι] $\overline{\iota\gamma}$.
Τετεύ⟨ρ⟩ιον χρηστὴ
χαῖρε· ὡς L β. L κγ, Ἐπὴπ $\bar{\lambda}$.
Σαϐϐαταῖ⟨ε⟩ χρηστὲ χαῖρε·
ὡς L α. L β, Χύακ $\overline{\iota\varepsilon}$.

Fig. 2.

But the special interest of the inscription lies in the dates rather than the names. The only dateable stones found hitherto at Tell el Yahoudieh, with the exception of one stray piece from the 2nd century B. C. (*Annales*, XIX, p. 217), belong to the reign of Augustus. I do not think that year 23 of the present inscription can be ascribed to Augustus, for that would give an interval of twenty years between the deaths of the two eldest and the death of the youngest of this short-lived family. As Kleopatra did not reach her 23rd Egyptian year, she is still more decidedly out of the question. The only other possible claimant seems to be Tibe-

rius, who died on March 16 of his 23rd Egyptian year. It is trûe that on the hypothesis that year 23 refers to Tiberius we must admit that the two children actually died in the first year of Caligula. But taking into account that the epitaph is the work of a provincial stone-cutter, that it was probably carved after the death of the third child for all three in common and that by Egyptian reckoning year 23 and year 1 formed a single calendar year, I feel little doubt that L β refers to the reign of Caligula and L $\kappa\gamma$ to the preceding year consisting of L $\kappa\gamma$ + L α. If this is right, we have acquired another fixed point for the dating of the Græco-Jewish tombstones.

C. C. Edgar.

RAPPORT

SUR

UNE MISSION À L'OBÉLISQUE D'ABGUÎG

(FAYOUM)

PAR

MOHAMED EFFENDI CHAABAN.

Monsieur le Directeur général,

Conformément à vos instructions du 29 avril 1925, sub n° 4.9/81, et comme suite à ma lettre du 12 juin 1925, j'ai procédé aux travaux de fouilles qui m'ont été confiés pour rechercher dans la localité de أبجيج Abguîg (Fayoum) la base de l'obélisque du roi Kheperkarâ-Sanousrit Ier. Cet obélisque se trouve dans la propriété de Soltan Mahmoud bey Bahnassi, qui nous avait gracieusement autorisés à faire ce travail (1). J'ai commencé les fouilles autour de cet obélisque sur le côté Est, car l'obélisque étant tombé à l'ouest, sa base devait être du côté Est. Après avoir atteint une profondeur de 1 m. 80, j'ai découvert, en effet, une maçonnerie en pierres blanches dures; puis, en continuant la fouille, les dimensions de cette maçonnerie se sont révélées être de 3 m. 60 de l'est à l'ouest et 3 m. 60 du nord au sud. Cette maçonnerie constitue sûrement la base de l'obélisque. J'ai

(1) L'obélisque d'Abguîg (Abgîg, Ebgîg, Beguîg, Begyg ou Begig), en granit rouge, a été signalé au xviiie siècle par Richard Pococke, *A Description of the East*, I, p. 91, puis décrit et reproduit par l'ingénieur Caristie, *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, IV, p. 517-520 et pl. LXXI (*Antiquités*, IV); Lepsius, *Denkmäler*, II, 119 et *Text*, II, p. 31; Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. XXIX. Voir aussi les divers guides de l'Égypte (Murray, Baedeker, Joanne, etc.) et les manuels d'histoire de A. Wiedemann, G. Maspero, Fl. Petrie, etc.

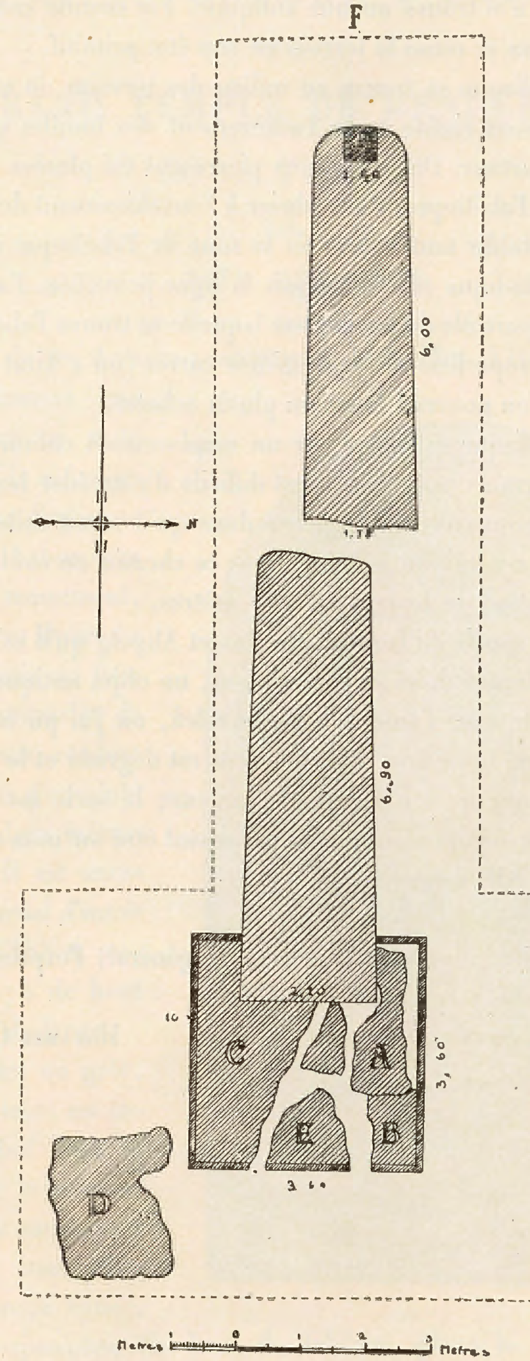
trouvé dans la fouille autour de la base des fragments de granit cassés. J'ai poursuivi les fouilles jusqu'à la mise au jour des limites de cette base sur les quatre côtés; mais l'apparition des eaux dans le terrain a gêné le travail.

Il existe au milieu du sommet de l'obélisque des deux côtés, un creux qui semble avoir été destiné à encastrer une statue. J'ai donc poursuivi la fouille du côté Ouest de l'obélisque pour rechercher la statue qui se trouvait au sommet de l'obélisque et qui est tombée avec lui; mais je ne l'ai pas retrouvée.

Ainsi que je l'ai déjà dit, la base de l'obélisque est carrée et mesurait 3 m. 60 de côté. Elle est entourée sur ses quatre côtés par une bordure de 0 m. 10 de hauteur. En avant de la base existe un dallage qui n'en fait pas partie. La masse de la base était composée de quatre couches superposées de gros blocs de pierre, et des fouilles pratiquées autrefois par des chercheurs de trésors ont amené le détachement des pierres, de sorte que la base ne constitue plus actuellement qu'une seule couche en certains points et deux couches en d'autres points. J'ai réuni et posé sur la base, autant que possible en leur place originelle comme il est indiqué sur le croquis ci-contre, quelques fragments de pierres.

La lettre A constitue une partie d'une couche incomplète sur laquelle repose l'obélisque après sa chute; la lettre B est la partie d'une autre couche au-dessous de la première, laquelle porte une bordure hachurée sur le dessin; la lettre C est le restant de la couche B et a également une bordure rattachée à celle du pourtour; la lettre D est une partie du pavé qui se trouvait en avant de la base et dont le restant a été brisé; la lettre E faisait à l'origine partie de la construction de la base, mais il n'en reste que quelques pierres éparses; la fouille a été continuée du côté du sommet de l'obélisque marqué par la lettre F sur le dessin. La maçonnerie de la base est construite sur une couche de sable. Les limites de la base ont été reconnues de tous les côtés.

Au cours des fouilles j'ai trouvé un grand nombre de fragments de granit épars autour de l'obélisque. J'ai fait des sondages en différents points autour de l'obélisque, mais le résultat en a été négatif, car aucune construction ni statue n'a été découverte. J'ai fait, en outre, des sondages en des points plus éloignés (à une distance de 50 mètres des premiers son-



dages), mais je n'ai trouvé aucune antiquité. J'ai ensuite comblé tous les trous de sondages et remis le terrain en son état primitif.

Comme l'obélisque se trouve au milieu des terrains de culture, il est devenu entièrement visible après l'achèvement des fouilles que j'ai faites sur tout son pourtour. Des bornes en pierre ont été placées à titre provisoire autour de l'obélisque. Pour obvier à l'envahissement des eaux d'irrigation j'ai fait établir tout autour de la zone de l'obélisque une digue de terre, comme l'indique sur le croquis la ligne pointillée. J'ai procédé au mesurage de la parcelle de terrain sur laquelle se trouve l'obélisque. Cette parcelle a une superficie de 194 mètres carrés (ou 1 kirat et 7 sahmes environ), que l'on pourrait louer ou plutôt acheter.

Comme l'obélisque se trouve sur un emplacement entouré de tous les côtés par des terrains agricoles, il est difficile d'y accéder lorsque ces terrains sont mis sous culture. Je pense donc qu'il serait utile de créer un chemin spécial conduisant à l'obélisque; ce chemin ne coûterait au Service que le montant du loyer pour 120 mètres.

Enfin, ayant appris de l'omdeh de Nahiet Abguîg qu'il existait à Ezbet Ali el-Soufi, relevant de sa circonscription, un objet antique intéressant, je me suis rendu avec l'omdeh à ladite *ezbeh*, où j'ai pu constater qu'il s'agit d'un sphinx brisé sans tête. Le corps est dégradé et le socle mesure 1 mètre de longueur et 0 m. 40 de largeur; le socle est détaché. Il y avait sur la poitrine des inscriptions paraissant être au nom du roi Amenemhât III de la XIIe dynastie.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur général, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

MOHAMED CHAABAN.

RÉFECTION DU MUR D'ENCEINTE
DU
GRAND TEMPLE DE DENDÉRAH
SOUS TIBÈRE

PAR

M. NOËL AIMÉ-GIRON.

Dans une de ses dernières campagnes de fouilles, à Dendérah, M. Baraize a découvert une stèle, portant un texte grec relatif à la réfection du grand mur d'enceinte du temple d'Hathor sous Tibère. Ce monument, actuellement au Musée du Caire, a été mis au jour à l'est du sanctuaire de la déesse, entre ce dernier et le mur d'enceinte en pierre, à deux mètres du dallage. Il est enregistré au *Journal d'entrée* sous le n° 46888 et mesure 0 m. 675 de haut sur 0 m. 40 de large.



La stèle est en grès, de forme cintrée; un tableau en relief dans le creux occupe le premier tiers, les deux autres tiers portent une inscription grecque de treize lignes, gravée en majuscules. En haut du tableau, plane le disque ailé qui

embrasse la forme du cintre. Deux uræus enroulent leurs longues queues autour du globe solaire et redressent leur cou assez bas dans le champ. Plus bas, le signe du ciel coupe horizontalement tout le tableau. Au-dessous, sur une ligne de terre, cinq personnages : l'empereur Tibère face à gauche, en pharaon, vêtu de la *šenti* et coiffé du casque de guerre, offre un vase d'eau à quatre divinités, également debout et placées devant lui l'une derrière l'autre. C'est d'abord Hathor coiffée du disque encadré des cornes, derrière elle, Horus d'Edfou, coiffé du *pšent*, puis Isis, portant sur la tête le signe de son nom, et enfin Horsamteus, couronné de l'*atef*. Les déesses sont moulées dans la longue tunique habituelle et tiennent de la main gauche le sceptre de papyrus; les dieux sont revêtus du pagne court et portent le sceptre de la main gauche. Toute la composition était peinte autrefois; on observe encore des traces de couleur, notamment du bleu sur le casque de l'empereur et du rouge sur ses chairs.

Les lettres de l'inscription, qui sont gravées, étaient anciennement passées en rouge. Elles se lisent sans hésitation :

Ὑπὲρ Αὐτοκράτορος
Τιϐερίου Καίσαρος
Σεϐαστοῦ ἐπ' Γαΐου
Γαλερίου ἡγεμόνος
5 καὶ Κοΐντου Φρησιδίου
Πέδωνος ἐπιστρατήγου
Ζωΐλου στρατηγοῦντος
ἡ οἰκοδομῃ̣ι τῶν τιχῶν τοῦ
ἱεροῦ τῆς Ἀφροδείτης καὶ
10 Ἴσιδος θεῶν μεγίστων ἐτε-
λέσθηι ἔτους ἐνάτου
Τιϐερίου Καίσαρος Σεϐαστοῦ
Μεσορῇι ἐπαγομένων δ̅

Ligne 3. — Lire ἐπὶ Γαΐου; l'*iota* final de la préposition semble avoir été élidé devant le *gamma* du mot suivant. Il est possible en effet que le *gamma* de Γαΐου ait été prononcé *y* en vertu de l'iotacisme. Peut-être avons-nous affaire plus simplement

à une faute du lapicide qui, au lieu de ΕΠΙΓΑ... que comportait son modèle, aurait gravé ΕΠΓΑ... La grande largeur du Π du mot ἐπί viendrait à l'appui de cette hypothèse. Le graveur, qui travaillait probablement d'après un modèle tracé à l'encre sur la pierre même, aurait sauté le second trait vertical du Π et considéré l'*iota* suivant comme son second jambage.

Ligne 8. — Lire οἰκοδομή; la finale de ce mot est écrite ΜΙΙΙ, le lapicide a oublié le trait horizontal de l'Η; lire τειχῶν.

Lignes 10-11. — Lire ἐτελέσθη.

Ligne 13. — Lire Μεσορή.

Dans les mots οἰκοδομηι, ἐτελεσθηι et Μεσορηι on peut hésiter à décider si l'*iota* final est dû à l'iotacisme ou si c'est une simple faute d'orthographe.

Au nom de l'empereur Tibère César Auguste — Caius Galerius étant préfet (d'Égypte), Quintus Præsidius (?) Pedo épistratège et Zoïle stratège — la (re)construction des murs du sanctuaire d'Aphrodite et d'Isis, les très grandes déesses, a été terminée l'an neuf de Tibère César Auguste, le quatrième jour épagomène (27 août 23).

Le préfet Caius Galerius, qui fut peut-être l'oncle de Sénèque [1], est déjà connu par une inscription [2]. Par contre, je crois que les noms de l'épistratège et du stratège apparaissent ici pour la première fois. Le nom grec Φρησιδίος semble répondre assez exactement au latin *Præsidius*, mais je n'ai pas sous la main les ouvrages qui me permettraient de vérifier cette identification proposée ici sous réserves.

Les *murs* dont il est question ne peuvent désigner que la grande enceinte construite en brique crue qui entoure le grand temple de Dendérah. A l'intérieur de cette enceinte s'élèvent, en effet, à la fois le sanctuaire d'Hathor-Aphrodite et celui d'Isis. Malgré l'affirmation du texte, il ne s'agit évidemment pas d'une *construction* du péribole, mais d'une *reconstruction*.

Le fait que l'empereur est représenté sur le bas-relief, faisant l'offrande, non seulement à Hathor-Aphrodite et à Isis, mais aussi à Horus

[1] CANTARELLI, *La serie dei prefetti d'Egitto*, dans les *Memorie della R. Accademia dei Lincei*, 1906, p. 66.

[2] CAGNAT-JOUGUET, *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*, t. Ier, fasc. v, n° 1150.

et à Horsamteus permet de supposer que des travaux furent également entrepris dans les temples de ces deux dernières divinités. On peut donc escompter la découverte de nouvelles stèles relatives à des réfections entreprises sous Tibère dans les second et troisième temples de Dendérah.

Noël A.-Giron.

Le Caire, 15 juin 1926.

UNE «CORÉ» GRÉCO-ÉGYPTIENNE DE MEMPHIS[1]

PAR

M. CH. PICARD.

La statuette à laquelle cette note est consacrée n'est point inédite ou nouvelle. Trouvée à Mit-Rahineh, elle est entrée au Musée du Caire dès 1898, et elle a été décrite par M. C. C. Edgar en 1903, dans le *Catalogue général, Greek Sculpture*, n° 27431, p. 3-4 (cf. pl. I)[2].

Il ne m'a pas paru inutile d'insister un peu ici sur la technique *mixte*, gréco-égyptienne, de cette pièce, qui, à ma connaissance, reste très spéciale, sinon isolée. Les observations ci-après consignées résultent d'un examen direct.

Hauteur totale, o m. 72. La matière est un calcaire blanchâtre, tourné au gris en surface, strié par l'outil çà et là, jadis polychromé. Ainsi que M. C. C. Edgar l'avait constaté, on voit encore des traces de rouge sur les pieds, la petite plinthe rectangulaire, et sur le manteau à l'arrière. En outre, de ce côté, reste un peu de bleu-vert sur les cheveux. Le type est *essentiellement* — tout au moins à première vue — celui des Corés grecques archaïques, connues à travers tout le bassin oriental de la Méditerranée[3], principalement au vi^e siècle avant notre ère. La date, sur laquelle l'auteur du *Catalogue général* ne s'était pas prononcé, me paraît être, en

[1] Je remercie M. P. Lacau, qui a bien voulu m'autoriser à étudier ce document; MM. H. Gauthier et G. Lefebvre, à qui je dois les photographies accompagnant cette note.

[2] Signalée aussi par M. S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, IV, p. 255, n. 4, comme «Isis» (?). La dénomination n'est pas justifiée.

[3] Et maintenant, jusqu'à Cyrène en Afrique : *Notiziario arch.*, 1915, p. 189; S. Reinach, *Gaz. Beaux-Arts*, 1914, II (1916), p. 277-279. Pour Memphis même, pas d'autre document, à ma connaissance.

tenant compte des effets probables du «provincialisme», le dernier quart du VIe siècle, vers 525-510. On peut exclure l'hypothèse d'un arrangement «archaïsant» postérieur[1].

La pose est très traditionnellement «frontale», la jambe gauche avançant légèrement par rapport à la droite, suivant une règle d'ailleurs *égyptienne* à l'origine, et adoptée en Grèce. Les proportions étaient longues (environ *sept* têtes). Le costume, purement hellénique, se compose du *chiton*, cette fois sans plis, et de l'*himation*, attaché sur l'épaule droite, puis repassant sous le bras gauche; les pointes de ce manteau pendent artificiellement par devant, surtout à droite. M. C. C. Edgar a cru à la présence de sandales; mais le traitement grossier des parties inférieures ne permet guère d'en décider. A l'arrière, comme une photographie ici le montre, la technique était restée sommaire, et rien n'est visible du détail du vêtement, qui, avec un creusement très enfoncé à la taille[2], tombe en chape rigide, comme si l'artiste eût subi encore à distance l'effet des vieilles traditions memphites, qui donnaient peu d'importance au revers des statues. L'avant-bras droit, aujourd'hui disparu, était ramené *obliquement* contre la poitrine, où sa trace subsiste : la main, de ce côté, pouvait présenter quelque objet d'offrande, mais le geste, dans l'ensemble, est plus égyptien qu'hellénique[3]. A gauche, où l'avant-bras manque aussi, le mouvement de la main est facile à restituer : elle saisissait jadis, sur le côté, et soulevait légèrement pour faciliter la marche, un pan de l'*himation*. C'est là la mode classique des Corés ioniennes.

Si jusqu'ici on peut doser presque également les influences diverses, celles de la terre du Nil et celles de l'extérieur, il faut maintenant placer au compte direct de l'Égypte maintes particularités de la physionomie, et certains détails instructifs de la technique. La structure du visage n'est nullement ionienne; les yeux, très allongés, devaient avoir un regard portant un peu haut, avec quelque fixité assez peu souriante : c'est plutôt

[1] Cet arrangement est certain pour l'«Isis» dite de Naucratis, en granit noir : C. C. Edgar, *loc. laud.*, n° 27471, pl. IX.

[2] Même artifice pour les Corés de la Cyrénaïque; M. S. Reinach, *loc. laud.*, y verrait un provincialisme.

[3] Le repliement de l'avant-bras en oblique n'était guère connu, en Grèce, que pour la Dame d'Auxerre, statue crétoise égyptisante du Louvre.

l'expression soumise, parfois un peu hébétée, des têtes de l'art «populaire», dans la sculpture de l'Ancien Empire. Les pommettes sont très marquées, plus qu'ordinairement en Grèce; malgré la mutilation du nez et de la bouche, on devine là un travail un peu brutal, un peu imprécis, avec un air de passivité tendue plus que d'amabilité coquette. Les oreilles, fortes, étaient percées par de lourds pendants. Le sculpteur memphite avait dû s'inspirer, — consciemment ou à son insu, — d'un type de fellahine du Delta. Il est non moins important de remarquer que la tête de la statuette était jadis surmontée d'un *calathos* rapporté, et d'une couronne demi-circulaire travaillée à part, vraisemblablement, comme M. C. C. Edgar l'avait déjà noté, en une matière différente (diadème)[1]. Cet arrangement adventice prenait appui en partie au sommet du crâne, sur la partie circulaire entaillée à cet effet, et qui formait là comme un large tenon cylindrique. Rien d'analogue pour aucune Coré purement grecque : par contre, l'usage de ces ajustements a été traditionnel dans la sculpture égyptienne, notamment à l'époque du Nouvel Empire thébain[2]. La chevelure était traitée par-dessous et à l'arrière en grande masse, avec une négligence sans doute volontaire, mais non sans quelque imitation des types ioniens canoniques : ce qui est sensible, par exemple, dans l'arrêt en carré des mèches trop parallèles, dans le rendu schématique des ondulations, en bandes plates gaufrées, horizontalement, au ciseau. En avant, on reconnaît aussi l'arrangement typique pour les Corés, avec les trois tresses communément détachées à hauteur de chaque oreille, étalées symétriquement sur l'une et l'autre des épaules. Mais ici, — étrange singularité, unique à ma connaissance, — les boucles de cheveux avaient été rapportées jadis *dans des cavités réservées;* dans l'intérieur des mortaises ainsi préparées, on voit encore distinctement les traces d'une pâte de verre (ou faïence) bleue, qui prouve que la chevelure, à cette place, utilisait artificiellement une matière colorée indigène, produisant l'effet qu'on eût

[1] La statuette, qui n'a pas le costume caractéristique d'Isis, sur lequel M. V. Loret et moi reviendrons bientôt, pourrait avoir représenté une Aphrodite (*calathos*); la déesse avait, semble-t-il, un temple à Memphis même.

[2] Époque de Tell-el-Amarna; modèle de statue royale n° 475, au Musée du Caire (Maspero, *Guide du Visiteur*, 1915, p. 143).

demandé en Grèce à une simple peinture bleu sombre. On employait en Égypte le lapis-lazuli pour les chevelures, même avec le bronze [1] : de là ce procédé, si spécial, inattendu ici. Il faut noter quelques traces d'incrustations de même nature, dans le sillon des sourcils, *convention que les Grecs ne pratiquèrent jamais*, et au bord des cavités des orbites; ainsi que M. C. C. Edgar l'avait déjà vu, les yeux devaient donc être faits eux aussi, non pas d'ivoire, mais avec une pierre dure rapportée, les cils étant peut-être indiqués eux-mêmes en pâte vitreuse : technique qui rappelle assez celle des yeux des statues en bois ou calcaire de l'Ancien Empire [2].

J'ai déjà attiré l'attention sur la pose plutôt «égyptienne» de l'avant-bras droit. Des deux côtés, pour la façon dont les avant-bras avaient été mis en place, on noterait une disposition assez maladroite, et qui, elle-même, n'est pas grecque. A droite, le coude avait été ajusté avec un tenon (de bois?) placé en oblique : de façon, à vrai dire, si peu solide, qu'elle nécessitait l'adjonction d'un autre scellement complémentaire, attachant jadis la main droite elle-même contre la poitrine. Du côté gauche, il est insolite que les Corés ioniennes aient fait usage de pièces rapportées : or, ici l'on voit que l'avant-bras s'emboîtait à l'about dans une sorte de tenon équarri, maintenu par une goupille cylindrique, et dont la tête devait être dissimulée sous enduit. On trouverait un usage plus ou moins comparable en Égypte, pour des statues connues [3].

Le relevé assez minutieux de ces particularités «mixtes» peut être justifié par le caractère de la statuette memphite, document encore isolé, à ma connaissance, et susceptible d'apporter ainsi un favorable appoint à l'étude, toujours actuelle, des rapports originels soupçonnés entre la sculpture égyptienne et la plastique grecque [4]. L'importance des contacts artistiques *directs* qui ont pu s'établir dans le Delta, — après que les Pharaons philhellènes, au début du VIe siècle, eurent donné plus ou moins

[1] Statue de Pépi, VIe dynastie. La princesse contemporaine de Ramsès II, du Ramesseum (XIXe dynastie), au Musée du Caire (n° 741), a aussi dans la chevelure des traces de couleur bleue.

[2] Cheikh-el-Beled, Scribe accroupi du Louvre, etc.

[3] Cf. par exemple, la manière dont avaient été attachés les poignets d'une statue de Séti à Karnak (Musée du Caire, salle O, n° 724).

[4] En dernier lieu, E. Pottier, *Monuments Piot*, XXV, 1921-1922, p. 391 et seq.

libre accès aux colons ioniens, — n'avait pu être établie jusqu'ici que par de petits ex-voto, voire des déchets de fabrique, de Milo, Rhodes, Naucratis, ou d'ailleurs. La Coré du Caire mérite d'être examinée attentivement comme *un premier type connu de la ronde-bosse gréco-égyptienne du Delta,* comparable pour les proportions avec les Corés de l'Archipel, et sensiblement de même date. Il faut naturellement procéder ici avec prudence, et se garder de fonder une théorie sur un exemplaire trop unique. Toutefois, sans doute pourra-t-on admettre désormais plus aisément que la réciprocité d'influence entre l'art grec et l'art local, en Basse-Égypte, a dû débuter dès le temps d'Amasis (570-526), époque où certaine réaction antihellénique fut suivie d'une détente, et où la garnison de Daphné, par exemple, vint à Memphis surveiller la capitale [1]. L'Hellade dut commencer *dès alors* à imposer son prestige dans les arts, si l'on accepte du moins que — vers la fin du règne du Pharaon — la Coré n° 27431 fut sculptée par un artiste indigène, séduit par un type ionien analogue à ceux, par exemple, que la colonisation théréenne importa en Cyrénaïque [2], mais travaillant toujours selon les procédés appris sur place.

Il faudrait ainsi reculer passablement les origines d'une «réaction» crue jusqu'ici surtout sensible, soit dès la première période persane, soit à partir de la XXVIIIe dynastie (408-399), et dans ce qu'on avait été tenté d'appeler, trop étroitement, le relief «néo-memphite» [3]. L'on

[1] Hérodote, II, 154.

[2] Ci-dessus, p. 113, n. 3.

[3] G. Maspero, *Musée égyptien*, II, 2, p. 74 et seq., pl. XXXII-XLII. Il avait paru possible, d'abord, de constituer un centre spécial, pour cette production, à Memphis. Mais des documents de même série proviennent en fait, aussi bien de Saïs, de Bubastis, de Bouto; cf. H. Gauthier, *Annales du Service*, XXI, 1921, p. 27 et seq., pl. II; G. Bénédite, *Monuments Piot*, XXV, 1921-1922, p. 1-28, pl. IV-VI. La décoration du Tombeau de Petosiris, prêtre d'Hermopolis, à Tounah-Derouah, relève encore de semblables tendances; cf. G. Lefebvre, *Le Tombeau de Petosiris, Publ. du Serv. des Antiq. de l'Égypte*, 1923-1924. Il serait prématuré (et ici, hors de propos) de prendre parti dans la controverse qui vient de s'élever, sur la date de cette sépulture, et sur l'influence qu'elle révèle; cf. P. Montet, *Rev. ét. anc.*, XXVIII, 1926, p. 61-63; *Revue archéologique*, 1926, I, p. 161 et seq. M. P. Montet vise à substituer l'influence *perse* à ce que M. G. Lefebvre avait considéré comme influence grecque; la date des reliefs serait non plus aux environs de 300 (G. Lefebvre), mais «avant 460» (*Rev. ét. anc., loc. laud.,*

verrait aussi que l'influence allogène du monde grec n'a pas été limitée aux arts mineurs, voire au bas-relief où l'imitation de la peinture céramique aurait pu plus facilement pénétrer; elle semble même avoir *tout d'abord* atteint et déterminé la ronde-bosse, docile aux types favoris de la production ionienne. Certains égyptologues auraient en conséquence moins de répugnance à concevoir, généralement, que l'originalité de l'art hellénique avait pu se faire deviner au Delta bien avant le temps des Ptolémées. Et l'on comprendrait mieux, — par un phénomène de survivance locale attardée, — ceux des porteurs d'offrandes, par exemple, de certains tombeaux de Basse-Égypte, qui se réfèrent encore, à distance, au type «archaïque» du Moschophore de l'Acropole d'Athènes [1].

Ch. Picard.

Le Caire-Lyon, 1925-1926.

---

p. 63). Plusieurs arguments de M. P. Montet ne paraissent pas indiscutables, et je ne crois point, pour ma part, que l'influence grecque puisse être là si facilement éliminée. On reviendra, au besoin, sur la question.

[1] Par exemple Perrot-Chipiez, *Hist. de l'art*, I, p. 720 et seq., fig. 485-486, et les pl. XXXII-XLII du *Musée égyptien*, II, 2, *passim*; etc.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE KARNAK (MARS-MAI 1926)

PAR

M. HENRI CHEVRIER.

Monsieur le Directeur général,

Arrivé le 12 mars à Karnak, je devais attendre votre visite pour commencer les travaux, et je profitai de ces premiers jours pour me familiariser un peu avec le domaine où j'allais avoir à travailler et pour connaître mon personnel.

Le 20 mars, le chantier était ouvert suivant votre ordre de service :

ORDRE DE SERVICE N° 463.

«Étant donné que M. Chevrier prend possession de son poste assez tard en saison, le travail consistera seulement pour cette année :

«1° A continuer le vidage du IIIe pylône (aile sud);

«2° A étudier le transport ou le sciage du grand bloc d'albâtre sorti de ce pylône;

«3° A explorer la partie du drain qui nous a donné cet été les deux statues d'Akhnaton, pour voir s'il n'y a pas d'autres statues ou d'autres fragments;

«4° A commencer le relevé soit du temple de Khonsou, soit du temple de Ramsès III (dans la grande cour), soit des constructions de la Reine, autour du sanctuaire.»

Un crédit de L.E. 600 m'était accordé pour l'exécution de ce programme.

Le *Ramadan* et les travaux de culture rendaient assez difficile le recrutement des ouvriers et le chantier a été ouvert avec 200 ouvriers, chiffre qui par la suite a atteint 380.

IIIᴱ PYLÔNE.

Le transport des blocs commença aussitôt après l'achèvement des travaux préliminaires (installation d'une plate-forme, d'un plan incliné et du chemin de fer).

Le blocage intérieur du pylône présentait une partie verticale haute de cinq assises de grès, soit environ 4 m. 25; quelques blocs avaient été soutenus par des étais provisoires. Les difficultés de l'extraction de l'énorme bloc d'albâtre sorti l'an dernier par M. Pillet avaient nécessité ce dégagement vertical.

En reprenant le travail, je débarrassai les assises supérieures pour me ménager des paliers successifs facilitant la descente des blocs. Une série de blocs appuyés contre le parement ouest furent descendus et ce parement lui-même consolidé au fur et à mesure.

Le travail devait se continuer sans incident jusqu'au 10 mai, date à laquelle il avait été sorti :

82 blocs de grès ordinaire, simplement épannelés, mesurant en moyenne 1 mètre × 0 m. 85 × 1 m. 60;

10 blocs de grès rouge, décorés, du sanctuaire de la Reine;

2 blocs de granit gris du même sanctuaire (un de la corniche, un du soubassement).

Il apparaît à l'heure actuelle, dans la tranche du pylône :

1 bloc d'albâtre de grandes dimensions comprenant corniche et tore, provenant peut-être de la même chapelle que le grand bloc de l'an passé;

7 blocs de grès rouge du sanctuaire de la Reine.

Quelques-uns des blocs de grès ordinaire portent des marques de carriers signalées déjà par M. Pillet [1] et une ligne de signes hiératiques à l'encre rouge. Cette ligne paraît assez effacée, mais les inscriptions se répétant, la lecture complète sera possible. Ces blocs ont été rangés provisoirement du côté extérieur de l'angle N.-O. de la Salle Hypostyle.

Les blocs de grès rouge et de granit gris provenant de la chapelle de

[1] Pillet, *Rapport sur les travaux de Karnak, Annales du Service des Antiquités*, t. XXV, p. 8.

la Reine qui ont été extraits cette année portent les numéros 94 à 116. Ils sont actuellement rangés en magasin à côté des précédents. Nous donnons la photographie de six d'entre eux (pl. IV et V).

Un de ces blocs (nº 105, pl. IV) se raccorde exactement avec un de ceux trouvés par Legrain et publiés par lui dans les *Annales du Musée Guimet*, t. XXX, pl. XII, B. Ces blocs sont donc très dispersés. La rareté des raccords visibles jusqu'ici indique assez que le nombre des blocs doit être considérable et la chapelle assez grande.

Un autre bloc (nº 99, pl. IV) nous donne un double d'une scène qui figure sur un des blocs trouvés il y a deux ans : la Reine offrant le collier à la barque d'Amon [1]. Mais ces deux scènes identiques sont tournées en sens inverse. Elles pouvaient donc se faire pendant sur deux murs parallèles. Sur la scène trouvée cette année les deux figures de la Reine ont été martelées avec soin. Elles sont intactes sur le bloc trouvé précédemment. Cette irrégularité dans le martelage est très fréquente. S'agit-il de murs extérieurs ou intérieurs, ou de deux chapelles? Aucune explication n'est possible tant que l'assemblage des blocs n'est pas plus avancé.

MONUMENT D'AKHNATON.

En exécutant les travaux du drain destiné à couper les infiltrations et qui entoure actuellement, sur trois côtés, le Temple de Karnak, on avait trouvé, en juillet 1925, deux statues très importantes d'Akhnaton, qui furent transportées au Musée du Caire. Il était donc indispensable de poursuivre les recherches en ce point.

Malheureusement le travail fut retardé parce que le sol était recouvert d'une couche de déblais provenant du drain : elle atteignait 1 m. 50 à 2 mètres d'épaisseur. La fouille commença le 20 mars; ce n'est qu'après huit jours de travail que l'on arrivait au niveau des statues. Le 28, on découvrait plusieurs fragments, du côté ouest du drain (fragments de cartouches dont les creux portaient des traces bleues et fragments de mains). Le 1ᵉʳ avril on atteignait le niveau d'un socle.

[1] Pillet, *Rapport sur les travaux de Karnak, Annales du Service des Antiquités*, t. XXIV, pl. III, nº 31.

Le dimanche 4 avril, jour de Pâques, on dégageait la première des neuf têtes qui devaient être découvertes pendant la campagne, elle est légèrement abîmée au nez; elle est coiffée du *pschent* complet. Le lendemain on atteignait une deuxième tête, placée sous la précédente, et une troisième à 2 mètres vers l'ouest. Les découvertes devaient alors se succéder presque sans interruption. Le 7, c'était un fragment de base avec la partie antérieure des pieds; le 9, une tête très abîmée, du côté est du drain; les 19, 21 et 24, on trouvait encore trois têtes.

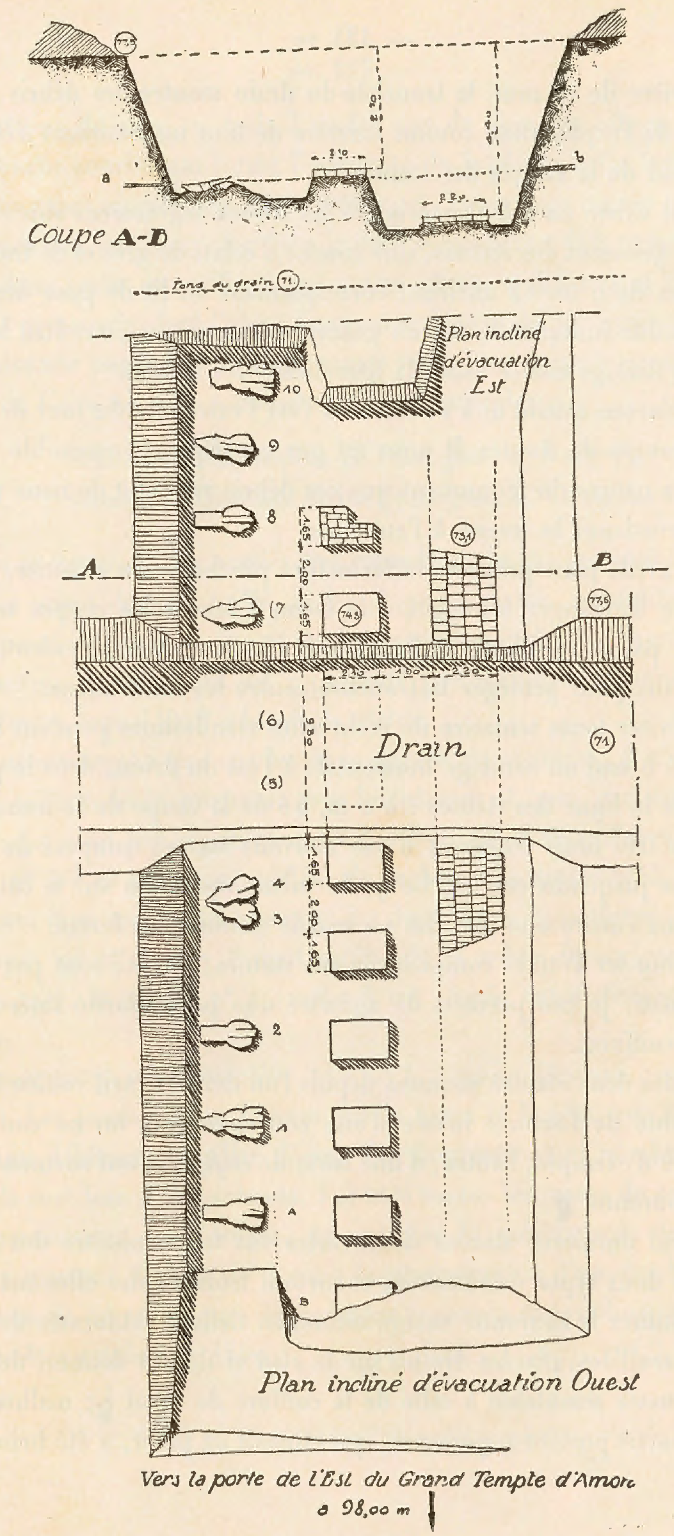
Nous étions donc en face d'une rangée de neuf statues, placées devant un mur, dont deux (n°s 5 et 6 du croquis ci-contre) trouvées cet été, les sept autres étant nouvelles. Ces statues étaient adossées à d'énormes piliers monolithes, en grès, avec lesquels elles formaient corps. C'est le dispositif connu des piliers osiriaques.

Toutes les statues ont été renversées la face contre terre, perpendiculairement à la direction du mur; il est clair que le pilier contre lequel elles étaient appuyées a été débité pour en faire des matériaux de construction. Les éclats provenant de la taille sont nombreux.

Des socles, il ne nous reste que la première assise, placée sur un lit d'éclats de grès. Ils devaient être situés devant un mur formant façade, qui n'est plus représenté que par une couche de moellons et dont nous parlerons plus loin.

L'écartement entre les socles est constant et nous ne voyons pas de place pour une porte. Deux de ces socles ont disparu dans le creusement du drain, l'an passé; mais la distance qui reste entre les deux socles placés à droite et à gauche de ceux qui manquent ne permet pas de supposer un écartement plus grand entre ceux-ci qu'entre tous les autres. Le problème de cette façade (?) reste donc entier. Ce peut être un des côtés d'une cour péristyle, et non une façade, auquel cas le nombre des statues serait très grand.

Ce que j'ai désigné plus haut comme étant le mur de façade est représenté uniquement par une simple couche de moellons de 0 m. 55 × 0 m. 26 × 0 m. 22, qui serait la première assise des fondations de ce mur. Elle se trouve en contre-bas de 1 m. 70 par rapport aux socles (voir le croquis, coupe A-B). Les pierres de cette assise sont disposées sur quatre rangs parallèles, les deux rangs intérieurs étant à joints continus, les rangs extérieurs à joints alternés par rapport aux précédents.



En arrière de ce mur, la tranchée du drain montre des débris de grès résultant de l'exploitation comme carrière de tout un bâtiment s'étendant du côté sud de la rangée des statues.

Enfin il existe en *a-b* (croquis), à un niveau légèrement supérieur au niveau de gisement des statues, une couche d'éclats de grès et de fragments de briques de 0 m. 15 environ, correspondant au lit de pose des socles et qui semble indiquer le niveau général antique, ou peut-être le lit de pose d'un dallage enlevé avant la démolition des statues.

Nous n'avons atteint ni à l'ouest ni à l'est l'extrémité du mur de façade et de la rangée de statues. Il nous est par conséquent impossible de rien dire sur la nature du monument que ces débris viennent de nous révéler. Nous reprendrons le travail à l'automne.

Le 30 avril, pour préparer la fermeture prochaine du chantier, je donnai l'ordre d'arranger les fouilles de façon à laisser les coupes nettes et franches : parois rectilignes et fond nivelé; je fis également exécuter quelques travaux pour protéger la tranchée contre les infiltrations.

Pour éviter toute tentative de recherches clandestines pendant l'été, je fis faire le 5 mai un sondage horizontal, à l'est du drain, dans le prolongement de la ligne des statues : à 0 m. 50 de la coupe de la tranchée on trouva un très beau fragment d'une nouvelle statue, composé de la tête et du torse jusqu'aux coudes. Le 9, la même opération sur le côté ouest nous donna encore une tête. Le 10 mai le chantier fut fermé.

Sans aborder l'étude complète de ces statues, qui ne sont pas encore reconstituées, je me permets de signaler une particularité intéressante, celle des coiffures.

L'une des deux statues connues depuis l'an dernier était coiffée du *claft* [hiéroglyphe] surmonté de l'amorce brisée d'une couronne dont on ne connaissait pas encore d'exemple; l'autre, d'une sorte de *claft* différent surmonté de la double couronne [hiéroglyphe].

Les neuf dernières statues découvertes ont fait connaître des variantes de ces deux types de coiffures; et surtout trois d'entre elles ont permis de reconstituer la couronne encore inconnue. Celle-ci est formée de quatre plumes parallèles, placées droites sur le *claft* et devant donner, de profil, une silhouette semblable à celle de la coiffure de Maat [hiéroglyphe]; malheureusement la partie postéro-supérieure, qui attenait au pilier, a été brisée dans

la démolition de celui-ci, mais il ne fait pas de doute qu'elle se terminait par la partie courbe qui forme l'extrémité de la plume [hiéroglyphe]. De face les plumes présentent simplement leurs arêtes, et c'est la base de ces arêtes que l'on apercevait sur l'une des deux statues découvertes l'an passé.

Les deux types de coiffures présentent d'autres différences de détails, dont les principales font l'objet des quatre figures de la page suivante. La forme donnée par la figure 2 me paraît rare. Une première recherche au Musée du Caire ne m'en a donné que deux exemples :

Statuette d'Aménophis II (*Cat. gén.*, n° 42077);
Statuette d'Osorkon Si-Isit (*Cat. gén.*, n° 42197).

Dans la figure 4, les parties qui retombent de chaque côté du cou ne sont pas prises dans la coiffe, et les cheveux, nattés, sont libres; de la partie postérieure du *claft* sort également un cylindre de cheveux nattés de la même façon et qui est représenté par moitié de chaque côté du pilier contre lequel était adossée la statue.

Il faut remarquer que sur les onze statues découvertes, il n'y en a que quatre coiffées de la couronne avec les plumes et que, par conséquent, l'alternance n'est pas régulière entre les deux types de coiffures; ainsi les statues n°s 3-4 et 9-10 sont coiffées du *pschent*. Les statues n°s 5 et 6 enlevées avant mon arrivée, comportant les deux types de coiffures, il est probable que les n°s 6 et 7 étaient coiffés de la même façon (*pschent*), et, d'autre part, la statue n° 1 (*pschent*) est placée entre deux coiffures à plumes.

Aucune statue n'est complète, et c'est la partie inférieure qui a le plus souffert. Les jambes, plus minces que le corps et la tête, ont moins bien résisté au débitage du pilier dorsal. Les fragments sont nombreux et les raccords sont loin d'être achevés. J'ai noté toutes les traces de couleur qui nous permettront, je l'espère, de restituer la polychromie des statues. Pour le moment il suffit de donner la photographie d'un des bustes qui permettra de juger du type de sculpture vraiment extraordinaire qui vient de nous être rendu (pl. II).



Fig. 1.
Coiffure royale la plus connue : *claft* surmonté du *pschent.*



Fig. 2. — Coiffure analogue, mais le *claft* normal est remplacé par une coiffe en boule s'arrêtant au niveau de la nuque.

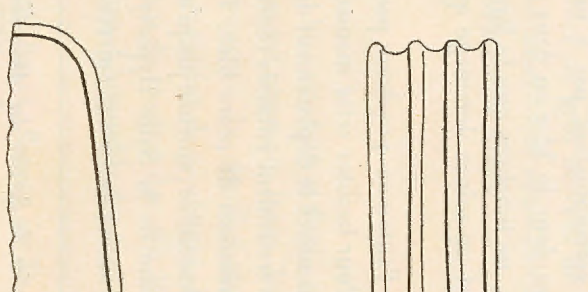


Fig. 3. — *Claft* entièrement lisse surmonté des quatre plumes.

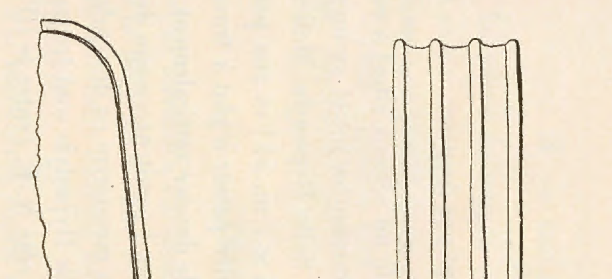


Fig. 4. — Coiffure analogue à la précédente, mais avec variantes.

TRAVAUX DIVERS.

I. — BLOC D'ALBÂTRE DU IIIe PYLÔNE.

L'extraction de cet énorme bloc avait demandé un sérieux effort à mon prédécesseur [1]. Il aurait été intéressant de le transporter intact au magasin. Il est actuellement placé dans l'axe de la Salle Hypostyle. Malheureusement ses dimensions (4 m. 80 × 4 m. 75 × 1 m. 55) et son poids (environ 90 tonnes) ne permettent pas de le faire passer à plat à travers cette salle. Pour la lui faire traverser il faudrait le dresser verticalement, et pour le maintenir en équilibre dans cette position il serait nécessaire de le monter sur un plateau d'une largeur telle que la manœuvre en deviendrait difficile. En outre, les ébranlements dans la Salle Hypostyle sont toujours à craindre. Nous avons pensé à le sortir par le côté N.-E. (entre le III[e] et le IV[e] pylône). Il faudrait alors établir un remblai considérable, et surtout la manœuvre d'une telle masse très près de l'obélisque de Thoutmès I[er] ne serait pas prudente.

Dans ces conditions, après examen de ces difficultés, M. Lacau a décidé que nous devions éviter un tour de force ne correspondant pas à une véritable nécessité archéologique : nous scierons donc le bloc en deux et le trait de scie, passant par le milieu du bloc, ne touchera que la ligne des vautours formant le décor du plafond; c'est un mince dommage qui supprime un gros risque.

Je dresserai donc le bloc verticalement à l'automne prochain pour pouvoir le scier dans sa plus petite dimension. Pour faciliter cette manœuvre, que je veux exécuter dès mon retour, j'ai commencé le déplacement des fragments de l'obélisque de Thoutmès III qui se trouvaient entassés contre l'aile nord du III[e] pylône et gênaient les mouvements de notre bloc. La pointe mesurant 5 m. 50 de longueur a déjà été descendue, amenée jusqu'au mur dans lequel est engagée la dernière colonne de la Salle Hypostyle et placée sur quatre massifs de maçonnerie. Les autres morceaux suivront.

(1) Pillet, *Rapport sur les travaux de Karnak, Annales du Service des Antiquités*, t. XXV, p. 55.

II. — RELEVÉ DU TEMPLE DE KHONSOU.

Le relevé du temple de Khonsou a été commencé et presque terminé en ce qui concerne les dessins d'ensemble (plan, coupes et élévations) ne nécessitant pas de travaux de terrassement.

Il reste à étudier tous les détails de construction (fondations, appareillage, couverture, etc.).

III. — TRAVAUX DE LA SALLE HYPOSTYLE.

Une terrasse a été établie sur le côté sud de la Salle Hypostyle (en face de la porte de la cour de la cachette), pour être mise à la disposition des entrepreneurs chargés des travaux de réfection des fondations de la Salle Hypostyle.

J'ai moi-même repris en sous-œuvre les deux entre-colonnements qui avaient été mis au jour, au printemps dernier, pour l'étude du devis, et simplement rebouchés avec de la terre. Le travail des fondations ne devant être exécuté que l'hiver prochain, il convenait de consolider ces bases avant le retour des infiltrations de cet été. J'ai pu en extraire neuf blocs de grès décorés de la XVIII[e] dynastie (Akhnaton) [1]. Ensuite, les fondations des entre-colonnements ont été comblées avec un massif de maçonnerie armée.

CONCLUSION.

La campagne a duré, compte tenu des jours de fête et de repos, exactement quarante jours. Le nombre d'ouvriers employés au moment de la fermeture du chantier était de 198 enfants et 182 hommes, dont une soixantaine de piocheurs employés aux fouilles et le reste en deux équipes, sous les ordres des reis Mohammed Ibrahim et Abd-el-Lahi, au III[e] pylône. L'ensemble des travaux était surveillé par Guirguis effendi G. Gattas,

(1) Pillet, *Rapport sur les travaux de Karnak, Annales du Service des Antiquités*, t. XXV, p. 8.

toute la partie administrative du chantier incombant à l'inspecteur de Karnak, Sadek effendi M. el-Khonani.

J'ai l'intention, pendant mon séjour en Europe, de rechercher quelles solutions les meilleures peuvent être apportées aux différents problèmes que pose la conservation des matériaux une fois sortis du sol. Une grande quantité de bas-reliefs et de fragments sont voués à une destruction plus ou moins rapide si l'on n'y met pas ordre dès maintenant.

Le problème des abris définitifs qui nous sont nécessaires à Karnak pour le magasin et pour abriter les différents monuments que nous aurons à reconstruire se pose également. L'étude des matériaux et des procédés de construction les mieux adaptés aux conditions de climat et aux nécessités esthétiques devra donc être entreprise pendant cet été.

H. Chevrier.

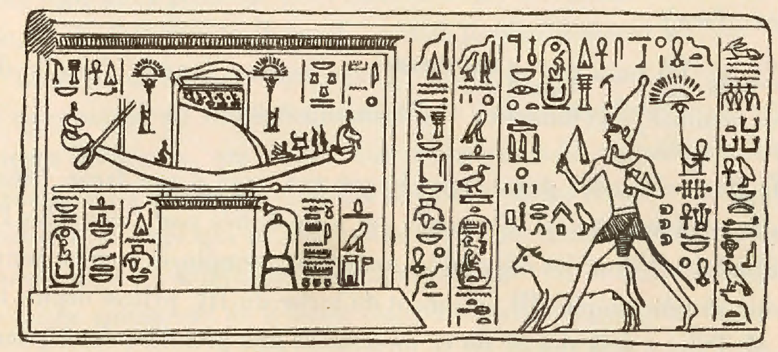
Le Caire, 15 juin 1926.

SUR UN DES BLOCS DE LA REINE
PROVENANT
DU IIIE PYLÔNE DE KARNAK

PAR

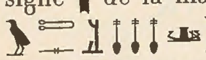
M. PIERRE LACAU.

Il serait tout à fait prématuré de tenter l'assemblage des blocs de la Reine et de Thoutmès III qui sont sortis des fondations du pylône d'Aménophis III pendant ces dernières campagnes. Sachons attendre; la plupart de nos conjectures seraient sans doute rendues inutiles par les nouveaux blocs qui vont sortir au cours de la saison prochaine. Aussi nous nous sommes contentés jusqu'ici de donner simplement chaque année quelques exemples des scènes admirables qui décoraient ce monument si heureusement ressuscité. C'est ainsi qu'on trouvera neuf tableaux reproduits dans les rapports de M. Pillet[1].



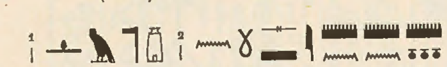
[1] Pillet, *Annales du Service des Antiquités*, XXIII, p. 112, 118-121 et pl. IV (trois blocs); XXIV, p. 60-65 et pl. III à V (six blocs).

Cette année, M. Chevrier ayant repris le vidage du IIIe pylône dès son arrivée à Karnak, douze blocs nouveaux viennent de revoir le jour. Il en a reproduit quelques-uns (six) dans les planches IV et V de son rapport [1]. Une des scènes nous apporte des renseignements curieux sur lesquels nous pouvons insister dès maintenant : c'est celle qui figure sur la planche IV (bloc n° 102) et dont je donne ici un dessin au trait (voir la figure).

La reine, vêtue en roi, et tenant le signe de la main droite et le signe de la main gauche, court vers la barque portative d'Ammon (la ) qui est posée sur un socle à l'intérieur d'une chapelle. La reine est accompagnée d'un taureau galopant à côté d'elle. C'est une scène connue, mais les détails méritent examen.

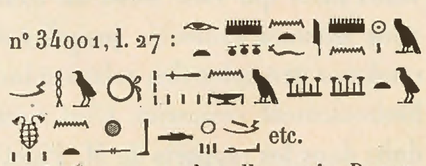
I. — LA CHAPELLE.

Tout d'abord la chapelle elle-même. A l'intérieur, à côté du socle portant la barque d'Ammon se trouve le texte suivant en deux lignes verticales : (←•)

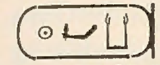
 «se reposer dans la chapelle d'albâtre (nommée) "la fondation [2] d'Ammon est stable"».

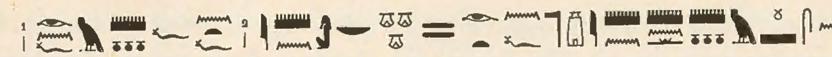
Or cette chapelle, ainsi désignée par son nom d'une façon précise, nous la connaissons déjà. C'est celle qui a été dédiée par Aménophis Ier et Thoutmès Ier et dont les admirables matériaux, remployés comme ceux de la reine par Aménophis III, viennent de sortir du IIIe pylône depuis trois ans. M. Pillet a déjà donné de ce monument une première description et sa publication va suivre [3]. Un montant d'une des portes a pu être re-

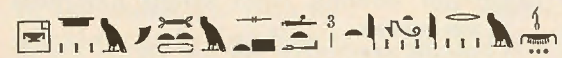
(1) Voir ci-dessus, p. 120 et pl. IV et V.

(2) Il faut éviter de traduire par le mot «monument», qui fait confusion. En réalité le est une fondation pieuse, un waqf. On peut consacrer à ce titre non pas seulement une construction, mais des colliers et des vases; par exemple : stèle d'Amosis Ier, Caire, *Catal. général*, n° 34001, l. 27 :  etc.

(3) Sur cette chapelle, voir Pillet, *Annales du Service*, XXII, p. 238-240 et pl. I, fig. 2; XXIII, p. 113-117 et pl. III; XXIV, p. 55-59.

constitué en entier : il donne verticalement la dédicace au nom du roi , qui a été publiée et traduite par M. Lefebvre dans le rapport de M. Pillet [1]. J'en extrais le passage suivant : (←•)



 «il a fait comme sa fondation pour son père Ammon, maître des trônes des deux terres, de lui faire une chapelle (nommée) «la fondation d'Ammon est stable», en albâtre de Ḥatnoub. Les battants des portes sont en bronze d'Asie, d'une seule pièce, et les figures qui sont sur ces portes sont en or *ḏ‘m*.»

Il est clair que c'est bien la même chapelle (*sḥ nṯr*) à laquelle nous avons affaire sur le bas-relief de la reine. Chaque monument égyptien avait son nom personnel spécifiant son identité. Ce nom est donné ici et sur le monument et sur le bas-relief qui le représente. La matière dont la chapelle est faite était assez précieuse pour mériter d'être mentionnée : c'est de l'albâtre, et de l'albâtre de Ḥatnoub, variété particulièrement estimée [2].

La scène de la Reine confirme nettement ce que nous savions déjà par le type même du monument : il s'agit d'une chapelle-reposoir pour la barque d'Ammon, qui devait être identique à la chapelle d'albâtre de Thoutmès III placée à l'ouest du Lac Sacré [3]. La formule est claire; c'est celle qui se trouve employée pour indiquer le repos de la barque dans les différentes chapelles que nous avaient rendues les blocs de ce même monument de la Reine trouvés autrefois par Legrain [4]. Les textes

(1) *Annales du Service*, XXIV, p. 56.

(2) On remarquera dans les deux textes la différence dans l'emploi des prépositions devant le nom de matière. Sur le bloc de la reine la chapelle est dite «chapelle *qui est* en albâtre» (le et le ont même valeur depuis longtemps). Dans le texte d'Aménophis Ier, au contraire, il y a le verbe «faire», et c'est lui qui amène l'emploi de la préposition devant le nom de matière «faire une chapelle *en* albâtre, *avec* de l'albâtre».

(3) Mariette, *Karnak*, Planches = g de la planche 2, et Legrain, *Logement et transport des barques*, dans *Bulletin Institut français du Caire*, XIII, p. 29.

(4) Legrain et Naville, *L'aile Nord du Pylône d'Aménophis*, dans *Annales du Musée Guimet*, XXX, pl. 14.

sont les suivants : [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes][1] «se reposer dans la première station» et «se reposer dans la troisième station» (la deuxième station manque pour le moment). Chaque station ainsi numérotée est accompagnée de son nom personnel, que je ne reproduis pas ici. La barque du dieu, dans une procession solennelle, parcourait une série de chapelles-reposoirs où elle faisait des stations. Nous savons désormais qu'un de ces reposoirs est notre [hiéroglyphes] et qu'il était placé sur la rive Est et dans l'enceinte même du temple.

Le mot désignant ce type même de sanctuaire est intéressant : [hiéroglyphes] = *sḥ nṯr*. Les différents termes appliqués aux chapelles et aux sanctuaires ont grand besoin d'être précisés : en voici un qui est écrit sur le monument lui-même.

Remarquons que l'image de notre sanctuaire telle qu'elle est donnée par la scène de Ḥatšepsowet est tout à fait sommaire. Naturellement les parois latérales disparaissent pour qu'on puisse voir la barque à l'intérieur. La base sur laquelle repose la chapelle n'a de pente d'accès (escalier?) que d'un seul côté, en avant (la représentation des autres chapelles en donne une à chaque extrémité). Or, notre chapelle a deux portes, et dans la chapelle d'albâtre du Lac Sacré il y a deux escaliers, un devant chaque porte (voir le plan de Legrain cité plus haut). La représentation est donc ici très conventionnelle[2].

Cet admirable monument d'albâtre était certainement une des constructions capitales de Karnak et devait marquer une date importante dans le règne du roi qui l'avait offert à Ammon. En effet, Aménophis Ier l'avait consacré pour son premier jubilé, comme le dit le texte de la dédicace[3]. Aussi me semble-t-il très probable que c'est bien de cette chapelle qu'il

[1] Cf. ces mêmes textes dans SETHE, *Urk.*, IV, 379. Commentés par FOUCART, *Bulletin Institut français du Caire*, XXIV, p. 94.

[2] Cette inexactitude ou cette erreur sera moins manifeste si l'on réfléchit que d'après la remarque très importante de Legrain, dans la chapelle du Lac Sacré, la seconde porte, celle du fond (côté Est), ne pouvait pas en fait laisser passer la barque; elle était trop étroite. S'il en était de même pour notre chapelle (ce que les parties des montants retrouvées ne nous montrent pas encore), l'absence d'escalier en arrière serait compréhensible. Mais ceci demande nouvel examen.

[3] *Annales du Service*, XXIV, p. 57.

est fait mention dans le tombeau d'[hiéroglyphes]. Celui-ci énumère les monuments qu'il a vu construire sous les différents rois qu'il a servis. A la première ligne du texte, sous le règne d'Aménophis Ier, nous trouvons ce passage dont le début est malheureusement détruit[1] :

[hiéroglyphes] «[j'ai vu construire une chapelle..... en albâtre] de Ḥatnoub; les battants de ses portes ont été dressés en bronze et forgés d'une seule pièce, les figures placées sur ces portes sont en or *ḏʿm*».

Il s'agit donc d'un monument en albâtre de Ḥatnoub comme le nôtre. Son nom est perdu, mais les précisions qui suivent sont bien frappantes. Tout d'abord il est question de plusieurs *battants* de porte; c'est le pluriel [hiéroglyphes] qui est employé dans les deux textes, non le singulier, ni le duel. Le monument dont parle [hiéroglyphes] a donc deux portes à deux vantaux comme notre chapelle[2]. Ces quatre battants de portes sont eux-mêmes très particuliers : ils sont en bronze d'une seule pièce. Les battants de portes faits en métal et d'une seule pièce étaient rares. Je n'en connais qu'un seul autre exemple dans la stèle de [hiéroglyphes] à Drah Aboul Neggah. Il s'agit d'une construction que le mort a soin de citer dans sa tombe parmi les travaux qui lui font honneur et qui lui vaudront les faveurs du dieu[3]. Enfin sur les battants de portes en bronze de ces deux monuments, les [hiéroglyphes] «les figures» (images et textes) constituant la décoration sont en or *ḏʿm*.

La série de ces rapprochements peut difficilement être attribuée à une simple suite de coïncidences. Il y a, je pense, de grandes chances pour qu'il s'agisse dans ces deux textes d'un seul et même monument.

II. — LA SCÈNE DEVANT LA CHAPELLE.

La scène qui figure juste devant la chapelle même est également très intéressante : elle représente la reine (en roi) accompagnée dans sa course

[1] BOURIANT, *Recueil de travaux*, 12, p. 106 l. 1 du texte = BOUSSAC, *Mém. Mission Caire*, t. 18 = SETHE, *Urk.*, IV, 53.

[2] Sethe en a fait la remarque : *Urk. der 18. Dyn.*, traduction, p. 28, note 7.

[3] Stèle Northampton = SPIEGELBERG, *Recueil de travaux*, 22, p. 115 = SETHE, *Urk.*, IV, 426.

par le taureau Apis. Cette scène est connue, mais en réalité elle est rare[1]. Nous avons ici l'exemplaire le plus ancien et avec des détails nouveaux.

Le roi tient le fouet ( ) et l'étui à papyrus ( )[2]. Le titre général est . Mais ici, le taureau est accompagné de la formule explicative « la course du taureau Apis ». C'est la première fois que dans cette scène il est appelé clairement de son vrai nom[3]. On admettait d'ailleurs qu'il s'agissait bien de l'Apis, et Moret avait comparé avec grande raison la fête appelée , qui se trouve citée deux fois dans la pierre de Palerme[4].

Toute cette partie de la cérémonie de la course demeure, en réalité, sans explication sérieuse. Mais notre tableau apporte des éléments de discussion. Il semble impossible de croire que la présence du taureau Apis soit simplement amenée par une allitération, par une répétition graphique de la racine *ḥp* « courir » exprimant la course du roi, racine qui serait également figurée symboliquement par les signes de la rame et de l'équerre (?) , que le roi tient des deux mains et qui ont tous deux la lecture *ḥpt*. Cette idée avait été développée par Kees[5] et reprise par Bénédite[6].

En réalité, le taureau figure dans des scènes de course variées où le roi ne tient pas forcément le signe ni la rame . Il tient tantôt les

[1] Voici les exemples que je connais : Abydos (Séti Ier), porte de la chambre de Sokaris (citée par Kees, *Ä. Z.*, 52, p. 65); *L. D.* III, 143 *d* (Ramsès II, salle hypostyle de Karnak); Petrie, *Tanis*, II, 130 (fragment, ramesside?); *Ä. Z.*, 39, pl. IV (sarcophage XXe dynastie); de Morgan, *Kom-Ombo*, fig. 776 (ptolémaïque); *Tanis*, II, 170 (ptolémaïque, incomplet); Chassinat, *Edfou*, p. 49 (pl. 40).

[2] Pour cet objet, voir Spiegelberg, *Ä. Z.*, 53, p. 101.

[3] Un texte d'*Edfou*, II, p. 49 (pl. 40), donnait seulement, comme épithète du roi dans cette scène, la formule , le roi « héritier d'Horus parcourant les domaines (?) avec Apis ».

[4] Citée deux fois : Recto, l. 3 case 12, et l. 4, case 4, (les jambes sont les jambes écartées de l'homme courant et le taureau est figuré au galop). Moret (*Caractère religieux*, p. 142) avait fait ce rapprochement. M. Kees (*Der Opfertanz*, p. 102) pense au contraire qu'il n'y a aucun lien à établir entre la scène de la course et la fête ancienne.

[5] Kees, *Opfertanz*, p. 101-102.

[6] Bénédite, *Rec. Champollion*, p. 34-38 (= *Biblioth. Hautes Études*, fasc. 234).

deux vases avec le titre : [1], tantôt le fouet et la rame avec le titre (pour)[2], tantôt comme ici le fouet et l'étui à papyrus avec le titre [3]. L'allitération, quelque répandue qu'elle soit dans les textes religieux égyptiens, semble donc ne jouer ici qu'un rôle secondaire comme d'habitude. Elle n'a pas créé la scène, elle en est un simple commentaire, comme cela est constant dans toutes les formules accompagnant un rite.

Le roi porte la couronne blanche ; le tableau est donc placé sur le côté sud de la chapelle. Nous devons attendre un tableau parallèle sur le côté nord, où le roi sera coiffé de la couronne rouge ; il tiendra des deux mains les deux vases . Ces scènes vont par paire.

Le roi courant est placé juste devant le . La scène *se jouait* forcément en dehors du reposoir contenant la barque d'Ammon, car à l'intérieur, occupé par la barque sur son socle, il n'y avait pas de place[4]. Sans doute la course devait s'exécuter tout autour de la chapelle même, dans le couloir couvert qui l'entourait[5]. En fait, sur les murs extérieurs de la chapelle d'albâtre elle-même, dont nous avons commencé à rassembler les blocs, on trouve gravées deux scènes du roi courant[6]. D'un côté il porte la couronne rouge et tient des deux mains les deux vases avec le titre . De l'autre côté il porte la couronne blanche et tient des deux mains la rame et l'équerre avec le titre . Ce sont les deux scènes classiques en parallélisme constant. Sur ces tableaux le roi joue la

[1] *L. D.* III, pl. 143 *d* (Karnak) et de Morgan, *Kom-Ombo*, fig. 776.

[2] *Ä. Z.*, 39, pl. IV.

[3] Cf. l'épithète d'Ammon-Min dans un Hymne du Caire, voir Möller, *Hierat. Leses.*, II, pl. 33, cité par Spiegelberg, *Ä. Z.*, 53, p. 101.

[4] La barque « repose » à l'intérieur de la chapelle. Elle est représentée d'ailleurs sur les parois intérieures de cette même chapelle. On remarquera la différence des prépositions employées dans les titres des différentes scènes. Nous avons et : dans ces deux cas la barque est bien en effet dans ( ) l'intérieur du reposoir. Au contraire quand nous avons le titre (= *Annales du Service*, XXIV, pl. III, bloc 31), la barque « repose » sur ( ) un socle en plein air (le disque ailé planant au-dessus).

[5] Pour ce couloir, voir Legrain, *Bulletin Institut français du Caire*, XIII, p. 29.

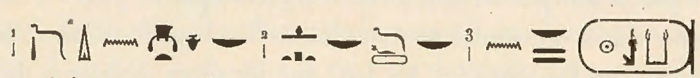
[6] Pour ces scènes, voir Pillet, *Annales du Service*, XXIII, p. 117.

scène devant une statue d'Ammon comme d'habitude et non devant la barque, et il n'est pas accompagné du taureau [1].

Enfin sur le bas-relief de la reine, le dieu Ammon, quoique invisible dans le naos de sa barque sacrée, parle au roi qui court vers lui exactement comme il le fait quand il est représenté sous forme de statue. Il s'adresse à lui dans les mêmes termes : (←)

, etc. «viens vers moi, viens vers moi, en paix, ma fille que j'aime, Ḥatšepsowet, de mon flanc, que je te donne, etc.».

De même un texte qui se trouve gravé à l'intérieur de la chapelle à gauche du socle de la barque, nous donne encore des paroles du dieu : (←)

 «j'ai donné toute joie, toute offrande, toute provision au maître des deux terres, *Matkaré*».

Le naos de la barque doit donc contenir une statuette ou un emblème d'Ammon aussi vivant et aussi capable de parler que les grandes statues ordinaires. Ceci est important, car nous ne savons pas quel était le contenu réel de ce naos toujours fermé qu'un voile sacré dissimulait encore aux regards.

P. Lacau.

[1] Il peut y avoir un doute, car le bas des deux tableaux nous manque encore.

LES COLONNES DE L'HYPOSTYLE
DU TEMPLE DE KHONSOU

PAR

M. GUSTAVE LEFEBVRE.

On sait que le temple de Khonsou, à Karnak, était resté inachevé à la mort de Ramsès III, qui n'avait pu terminer que le sanctuaire et les chambres avoisinantes. La salle hypostyle est, comme l'a montré Maspero [1], l'œuvre commune de Ramsès XI, le dernier des Ramessides [2], et de Herihor encore Grand Prêtre d'Amon. Cependant il est vraisemblable que le roi abandonna complètement à Herihor la direction des travaux, et que c'est Herihor qui présida seul à la décoration de la salle, car il ne se fit pas faute d'y graver son nom et son image, à côté du nom et de l'image de son souverain.

Sans parler des trois inscriptions dédicatoires courant au long des soubassements [3], et dont deux sont au seul nom de Herihor — déjà si indépendant qu'il osait, sur un monument officiel, omettre de mentionner Pharaon —, rappelons que, dans les scènes d'adoration et d'offrandes

[1] Maspero, *Momies royales*, p. 651-652.

[2] C'est encore Maspero qui a allégé d'un souverain (le soi-disant Ramsès XII) la XXe dynastie : *Ann. du Serv. des Antiquités*, X, 1910, p. 137-138.

[3] Elles ont été publiées par :

A). Maspero, *Momies royales*, p. 652 (cf. Breasted, *Ancient Records*, IV, § 609).

B). Champollion, *Notices descriptives*, II, p. 237.

C). De Rougé, *Inscr. hiérogl.*, pl. CCIV (cf. Breasted, *op. laud.*, § 610).

ornant les quatre parois de l'hypostyle, le principal acteur n'est pas toujours le roi : dans six cas au moins, *c'est Herihor qui a pris sa place :*

1. Paroi nord, à droite de la porte (procession des barques) : Maspero, *Momies royales*, p. 651 (cf. Breasted, *Ancient Records*, IV, § 611).

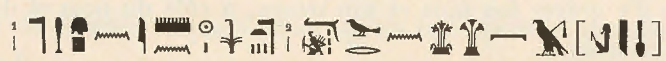
2. Paroi nord, à gauche de la porte (encensement des barques) : Lepsius, *Denkm.*, III, 247, *d;* Maspero, *Momies royales*, p. 651 (cf. Breasted, *Ancient Records*, IV, § 612).

3. Paroi est, au-dessus de la petite porte (offrande de l'encens et libations à Amon et à Khonsou) : Champollion, *Notices descriptives*, II, p. 236; Maspero, *Momies royales*, p. 652.

4. Paroi sud, sur le bandeau de la porte donnant accès à la cour (offrande de fleurs à Amon et à Mout) : Champollion, *Notices descriptives*, II, p. 233.

5. Paroi sud, à droite de cette même porte, troisième registre (offrande de l'encens à Mout) : Lepsius, *Denkm.*, III, 247, *c.*

6. Paroi sud, vers l'extrémité ouest (offrande à Amon ithyphallique et à une déesse, coiffée du disque reposant sur les cornes) : scène très abîmée, texte inédit :



Ces représentations sont, dans l'ensemble, depuis assez longtemps connues pour qu'on soit en droit de s'étonner que les *Guides* et *Manuels du voyageur* [1] affirment à l'envi qu'on voit «sur les murs et les colonnes (de l'hypostyle) Ramsès (XI) sacrifiant en présence de différentes divinités». En ce qui concerne les murs, ce *cliché* est inexact, puisque, comme je viens de le rappeler, ce n'est pas exclusivement Ramsès qui «sacrifie». Et pour ce qui est des colonnes, on va voir également que, *quatre fois sur huit*, c'est Herihor, non pas le roi, qui fait aux divinités de la triade thébaine les offrandes rituelles.

[1] Bædeker, *Égypte*, 1908, p. 256 = *Aegypten*, 1913, p. 252; Joanne, *Égypte*, 1900, p. 473. Cf. Weigall, *A Guide*, 1910 (et 1913), p. 90.

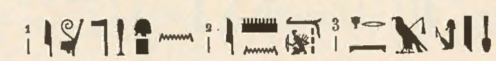
Les colonnes sont au nombre de huit, formant deux rangées de quatre, — rangée nord et rangée sud. Les colonnes 2, 6, 3, 7, plus élevées et couronnées d'un chapiteau campaniforme soutiennent le plafond de la nef centrale; les colonnes 1 et 5, 4 et 8, plus petites et à chapiteau lotiforme, se dressent au milieu des bas côtés. A la partie inférieure de chaque colonne, on trouve, répété six fois, le nom de Ramsès XI, tandis que vers la partie médiane, est gravé un tableau rectangulaire, portant des scènes et des textes qui, à ma connaissance, n'ont jamais été publiés (sauf quelques courts fragments reproduits par Lepsius).

nord
1. 2. 3. 4.
5. 6. 7. 8.
sud

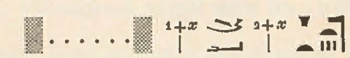
(RANGÉE NORD.)

Colonne 1. — *C'est Herihor qui fait l'offrande*, présentant un vase et un bouquet de fleurs à Amon et à Mout (corps mutilés).

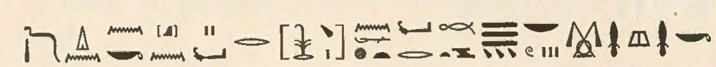
Textes en lignes verticales. Au-dessus de Herihor : (←•)



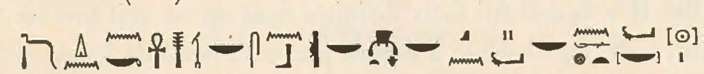
Au-dessus des figures divines : (•→)

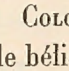
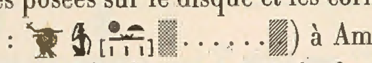


Deux longs textes encadrent le tableau : 1° à gauche : (←•)



2° à droite : (•→)

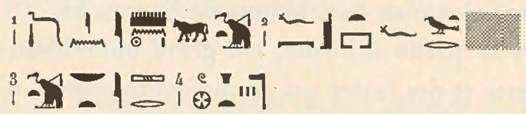


Colonne 2. — Le roi, coiffé des plumes posées sur le disque et les cornes de bélier , offre un plateau (légende : ) à Amon ithyphallique, coiffé du diadème à deux grandes plumes, armé du fouet, debout devant l'édicule de Min, et à Mout, coiffée du *pschent*, tenant en

mains le sceptre et . Au-dessus du roi, ses deux cartouches; derrière lui la formule des dons, disposée verticalement, chaque signe isolé :

 [1]

Textes en lignes verticales. Au-dessus des divinités : (•—→)



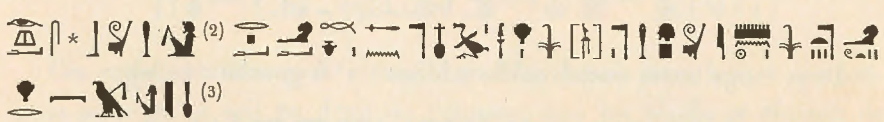
Les légendes annoncées, et qui étaient gravées devant chacune des divinités, sont extrêmement mutilées. Il ne reste pratiquement rien des paroles d'Amon, et de celles de Mout ceci seulement : (•—→)



Un long texte limite à droite le tableau : (•—→)



Au-dessous du tableau, en une ligne *horizontale* : (•—→)

 [3]

Colonne 3. — *C'est Herihor qui fait l'offrande.* Tout son corps a disparu, sauf la tête. Il a devant lui deux divinités dont on ne voit que les têtes : Amon-Min, coiffé du diadème à double plume et armé du fouet, et Khonsou, coiffé comme Amon.

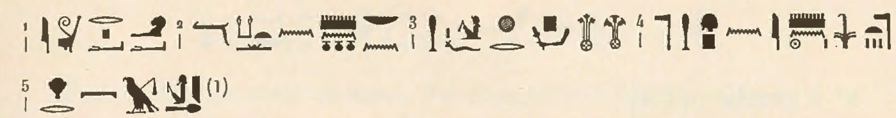
---

[1] après , comme presque toujours à Karnak.

[2] *Sic* au lieu de .

[3] La fin de la phrase, depuis , est reproduite dans Lepsius, *Denkm.*, III, 248, *f*.

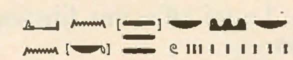
Textes en lignes verticales. Au-dessus de Herihor : (•—→)

 [1]

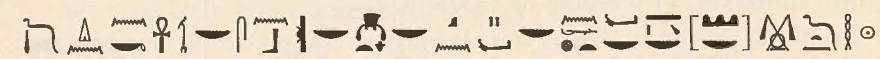
Au-dessus des divinités : (←—•)



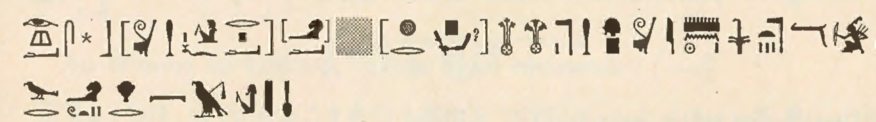
La légende placée devant Khonsou subsiste seule : (←—•)



Un long texte limite à gauche le tableau : (←—•)

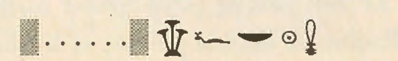


Au-dessous du tableau, en une ligne *horizontale* : (←—•)



Colonne 4. — Tableau dont la partie supérieure a disparu. Le roi présente un plateau d'offrandes à son père Amon (légende :). Le dieu, ithyphallique, est debout devant l'édicule de Min. Il est suivi de Mout.

Textes disposés verticalement. Derrière le roi, la formule des vœux, chaque signe isolé :



La légende placée devant Amon est en partie conservée : (←—•)



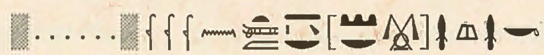
---

[1] Cf. Lepsius, *Denkm.*, III, 222, *f* et 248, *e*; Maspero, *Momies royales*, p. 671.

Deux longs textes encadrent le tableau : 1° à droite : (•—→)



2° à gauche : (←—•)



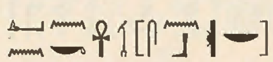
(RANGÉE SUD.)

Colonne 5. — Tableau très mutilé; on ne voit que la partie inférieure du corps des personnages. Le roi offre une libation à son père Amon (légende : [1]).

Textes en lignes verticales. Au-dessus du roi, ses cartouches, imparfaitement conservés, et précédés de : (←—•).

Des titres gravés au-dessus des divinités (•—→), on ne lit plus que du nom de et le titre de Mout : .

La légende placée devant Amon subsiste seule : (•—→)



Deux longs textes encadrent le tableau : 1° à gauche : (←—•)



2° à droite : (•—→)



Colonne 6. — Le roi, casqué et en grand costume, offre des fleurs à Amon, coiffé du diadème à double plume, et à Khonsou qui porte sur la tête le disque lunaire ●. Un vautour plane au-dessus du roi, à gauche des

[1] Texte ainsi disposé : . On trouve fréquemment, à Karnak, le nom d'Amon gravé en sens inverse des signes qui le précèdent. Cf. ci-après, colonne 8, légende.

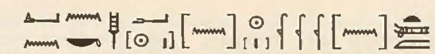
cartouches royaux bien conservés. Derrière Ramsès, la formule des vœux :



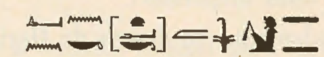
Textes disposés verticalement. Au-dessus des divinités : (•—→)



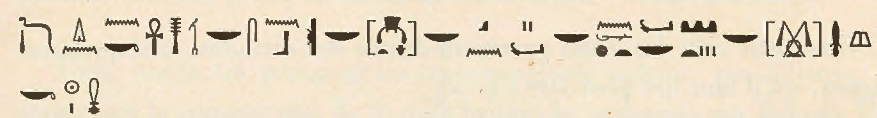
Légendes gravées devant les dieux : (•—→) 1° devant Amon :



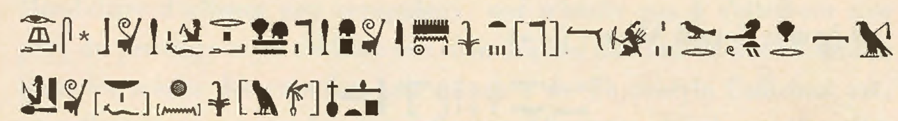
2° devant Khonsou :



Un long texte limite à droite le tableau : (•—→)

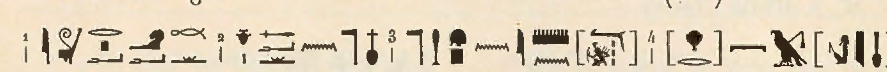


Au-dessous du tableau, en une ligne *horizontale :* (←—•)

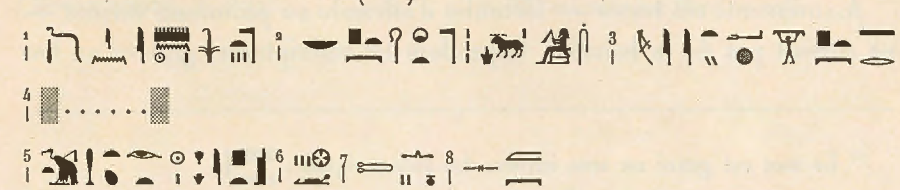


Colonne 7. — Tableau incomplet du bas et à gauche. *C'est Herihor qui officie :* il présente des bouquets à Amon et à Mout.

Textes en lignes verticales. Au-dessus de Herihor : (•—→)



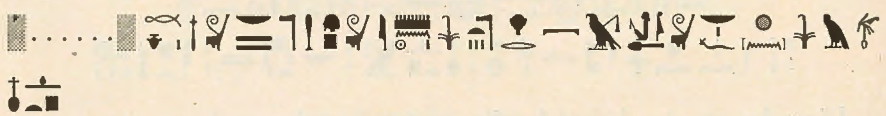
Au-dessus des divinités : (←—•)

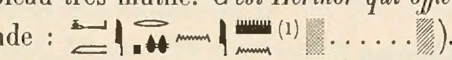


Des légendes gravées devant les divinités il ne reste que la fin de la légende d'Amon : (←•)

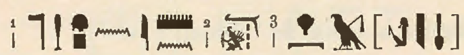


Au-dessous du tableau, en une ligne *horizontale :* (•→)

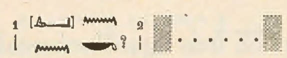


Colonne 8. — Tableau très mutilé. *C'est Herihor qui officie :* il fait l'offrande du vin (légende : ). Les divinités sont Amon et Khonsou (têtes disparues).

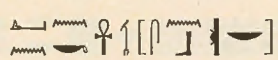
Textes disposés verticalement. Au-dessus de Herihor : (•→)



Il ne reste rien des textes gravés au-dessus des divinités, sauf quelques signes, qu'il faut lire peut-être : (←•)



Légende devant Amon : (←•)



Deux longs textes encadrent le tableau : 1° à gauche : (←•)



2° à droite : (•→)



Assurément, ces textes — formules d'offrande ou promesses divines — ne sortent pas de la banalité. Cependant les inscriptions, gravées au bas

[1] Le mot est gravé en sens inverse des autres signes : .

des tableaux décorant les quatre grandes colonnes de la nef centrale, méritent de retenir l'attention, car elles sont comme la signature mise par Herihor sur son œuvre :

Colonne 2 : «Fait sous la direction (*ỉr ḫr* ') de celui qui a reçu les instructions de Sa Majesté, le pacha, grand favori du dieu bon, porteur du flabellum à la droite du roi, premier prophète d'Amonrêsonther, chef des bandes étrangères [1], Herihor, j. v.».

Colonne 3 : «Fait sous la direction de celui qui a reçu les instructions [de Sa Majesté, le pacha,... administrateur] du Sud et du Nord [2], premier prophète d'Amonrêsonther, général en chef, chef des bandes étrangères, Herihor, j. v.».

Colonne 6 : «Fait sous la direction de celui qui a reçu les instructions de Sa Majesté, le pacha, placé à la tête du Double Pays, premier prophète d'Amonrêsonther, général en chef, chef des bandes étrangères, Herihor, j. v., pour son maître Khonsou-dans-Thèbes-Neferhotep».

Colonne 7 : «[Fait sous la direction de celui qui a reçu les instructions de Sa Majesté, le pacha], grand favori du maître du Double Pays, premier prophète d'Amonrêsonther, Herihor, j. v., pour son maître Khonsou-dans-Thèbes-Neferhotep».

Ainsi, ces textes précisent les renseignements obtenus par ailleurs, à savoir que la construction de la salle hypostyle, ordonnée par Ramsès XI, a été en réalité dirigée par Herihor, agissant comme mandataire du roi. Mandataire d'ailleurs peu scrupuleux, qui n'hésite pas à s'attribuer une part du privilège royal de faire aux divinités des libations et des offrandes. Dans les scènes décorant les huit colonnes de l'hypostyle l'officiant est, nous l'avons vu, quatre fois le roi Ramsès XI, quatre fois le grand prêtre Herihor. Partage égal : le sujet est devenu aussi puissant que son souverain.

G. Lefebvre.

[1] , chef des bandes étrangères, ou *condottiere*, comme traduit Maspero (*Momies royales*, p. 671).

[2] En sa qualité de vizir, bien qu'il ne porte pas ici ce titre : voir ci-dessus, p. 63, ma note sur *Herihor, vizir*.

UNE STÈLE TRILINGUE
DU STRATÈGE PTOLÉMÉE FILS DE PANAS

PAR

M. NOËL AIMÉ-GIRON.

En 1923, quand j'ai publié dans les *Annales du Service*[1] mon article intitulé *Une nouvelle dédicace démotique de Ptolémée le stratège*, j'ignorais l'existence au Musée du Caire d'une stèle inédite, nouveau témoin du zèle pieux déployé à Dendérah[2] par notre personnage. Je tiens à remercier ici M. Lefebvre, conservateur du Musée, qui a bien voulu me signaler cet intéressant monument. Le texte trilingue qu'il porte est relatif, comme on le verra, à l'attribution de terrains à la déesse Thermouthis. Il fournit, en outre, de précieux renseignements topographiques sur la situation qu'occupaient à Dendérah le temple de cette divinité et celui du dieu Psaïs qui lui est souvent associé.

Cette stèle trilingue, enregistrée au *Journal d'entrée* sous le numéro 44666, a été découverte en 1913 par les *sebbâkhîn* qui travaillaient à Dendérah. On ignore donc le lieu précis de la trouvaille, mais on peut vraisemblablement le situer sur l'une des buttes de décombres qui s'élèvent en avant de la face nord de l'enceinte extérieure du grand temple. Le monument, incomplet à la partie supérieure, est taillé dans du calcaire compact. Il mesure aujourd'hui 0 m. 78 de hauteur, sur une largeur de 0 m. 625 et une épaisseur de 0 m. 14. Il porte une triple inscription hiéroglyphique, démotique et grecque (voir la planche). Du premier texte il

[1] Tome XXII, p. 108 et seq.

[2] Ce nouveau monument porte à sept le nombre des textes gravés par ce personnage et à huit ceux où il est mentionné. Pour la bibliographie, voir le numéro des *Annales du Service des Antiquités* cité dans la note précédente, p. 108, n. 1.

ne subsiste que les quatre dernières lignes incomplètes; le second, long de sept lignes, est intact à quelques signes près, et le troisième a perdu la moitié de sa septième et dernière ligne. Le démotique nous conserve donc la dédicace en entier et permet de reconstituer le texte hiéroglyphique et de compléter le texte grec. Démotique et hiéroglyphes sont la reproduction l'un de l'autre. Le grec, au contraire, a sa rédaction propre.

Dans son état primitif, la stèle était probablement cintrée en haut. Il est impossible de décider si, selon l'usage, un bas-relief représentant le dédicant et les dieux invoqués par lui, précédait les textes.

Nous donnons d'abord la traduction du démotique seul complet, puis celle de ce qui subsiste de l'inscription hiéroglyphique. Nous examinerons ensuite le grec, et pour terminer nous chercherons à tirer parti des renseignements de toute nature fournis par ces deux rédactions.

*
* *

L'inscription démotique (voir la planche), très nettement gravée, comprend sept lignes, dont voici la transcription :

1. — [*Rnp-t XVIII*] *'bd III pr-t sw IV Gisrs pꜣ ntr pꜣ šrj pꜣ ntr mbꜣḥ 's-t n Tꜣ-rmṯ-t nb-t.....*

2. — [*nt ḥr*] *pꜣ tne n ḫfṯḥ Ḥt-Ḥr nb-t 'n-t jr-t Rꜥ nb-t p-t ḥn-t ntrw nb* (*n*)*t-t* (?)

3. — *Ptlumis sꜣ Pn-nꜣ pꜣ Srtikus pꜣ Snins* (sic) *pꜣ sn n Pr-ꜥꜣ pꜣ ḥn-ntr Ḥr pꜣ ḥn-ntr Ḥt-Ḥr*

4. — *pꜣ ḥn-ntr 'ḥi pꜣ ḥn-ntr 's-t pꜣ ḥn-ntr nꜣ ntrw n ḥt-ntr 'n-t tꜣ ntr-t pꜣ mr pr ḥḏ n Ḥt-Ḥr*

5. — *nb-t 'n-t 's-t tꜣ ntr-t ꜥꜣ-t Ḥr bḥtt ntr ꜥꜣ nb p-t šꜣꜥ ḏt nꜣ wrḥw nt ḥr pꜣ ḥr*

6. — *rs n pꜣ 'rpi e-w-'r n nꜣ wp-t n pꜣ mꜣꜥ n pꜣ Ši n p*(*r*)*-rs r p*(*r*)*-mḥi-t*

7. — *n ḥr ẖ-t pꜣ qꜣ n p*(*r*)*-'mntj r p*(*r*)*-'btj šꜣꜥ tꜣ ḫlꜣṯ nt ḫfṯḥ Ḥt-Ḥr nb-t 'n-t*

Selon mon habitude, je présenterai la traduction de ce texte en plusieurs paragraphes :

« A (l. 1). — [L'an 18], le 4 Pharmouthi

«B. — de César, le dieu, fils du dieu,

«C. — devant Isis Thermouthis, maîtresse de. . . . . (l. 2) [qui est sur] la digue du dromos d'Hathor dame de Anit, œil de Râ, maîtresse du ciel, souveraine de tous les dieux,

«D. — par la main (?) (l. 3) de Ptolémée fils de Panas,

«E. — le stratège, le sungénès, le frère du roi, le prophète d'Horus, le prophète d'Hathor, (l. 4) le prophète d'Ahi, le prophète d'Isis, le prophète des dieux du temple de Dendérah, le chef du trésor d'Hathor (l. 5) maîtresse de Anit, d'Isis la grande déesse (et) d'Horus d'Edfou, le grand dieu, seigneur du ciel jusqu'à l'éternité,

«F. — les terrains vagues qui sont sur la face (l. 6) sud du temple (où) l'on fait les travaux de la chapelle de Psaïs, du sud au nord sur le flanc du *kôm*, de l'ouest à l'est jusqu'au canal qui est devant Hathor, maîtresse de Anit.»

Voici les observations qui éclairent la *lettre* de ce texte :

A (l. 1). — La restitution de la date est certaine, car elle s'appuie sur le texte grec, qui l'a conservée.

C (l. 1). — Le mot qui suivait «*maîtresse de*. . . . .» a été emporté partiellement avec un éclat de la pierre. Thermouthis est ordinairement qualifiée en hiéroglyphes de [hiéroglyphes], «*maîtresse des greniers*»[1], [hiéroglyphes] «*maîtresse des grains*»[2], ou enfin de [hiéroglyphes], «*maîtresse des offrandes de tous les dieux*»[3].

Ligne 2. — [*nt ḥr*] *pꜣ tne* «[*qui est sur*] *la digue*» est une restitution probable autorisée à la fois par le grec, qui porte ici ἐπὶ τῷ χώματι, et par l'espace de la lacune.

D (l. 2). — (*n*)*t-t*.?. . «*par la main*». La forme du signe *t-t* est insolite en démotique. Si la lecture est bonne, le signe est à rapprocher des formes hiératiques de [hiéroglyphe]. L'expression «*devant*» telle divinité, «*par la main de N.*» est rendue dans les bilingues par ἀνέθηκεν. Si un éclat n'avait pas emporté le signe qui suit, nous saurions exactement à quoi nous en tenir.

[1] Lanzone, *Dizionario di Mitologia Egizia*, t. I, p. 472-477 et pl. 188-189.

[2] Notamment à Dendérah, crypte 8 : Mariette, *Dendérah*, t. III, pl. 75, *b*.

[3] Lanzone, *Dizionario di Mitologia Egizia*, *loc. laud.*

Si en effet ce signe était le déterminatif ordinaire des membres, il ne pourrait y avoir de doute.

E. — Contient uniquement les titres de Ptolémée, qui nous sont déjà connus par les autres inscriptions de ce personnage.

F. — Indique l'objet de l'offrande consacrée à Thermouthis : des terrains non bâtis, et précise leur orientation sur laquelle nous reviendrons.

* * *

L'inscription hiéroglyphique, dans ses parties conservées, semble, comme nous l'avons vu, n'être qu'une transcription, *mutatis mutandis*, du texte démotique. On peut évaluer la lacune initiale à trois lignes : (←)

1, 2, 3. . . . .



«(L. 1). [L'an 18, le 4 Pharmouthi, de César, le dieu, fils du dieu. . . . ., (l. 2) a donné à Isis Thermouthis, dame de. . . . . qui est sur la digue en face d'Hathor, maîtresse de Anit, (l. 3) œil de Râ, dame du ciel, souveraine de tous les dieux, Ptolémée fils de Panas, le stratège, le sungénès, le frère du roi, le prophète d'Horus, (l. 4) le prophète] d'Hathor, le prophète d'Ahi, [le prophète d'Isis, le prophète des dieux du temple de Dendérah], (l. 5) le chef du trésor d'Hathor, maîtresse de Anit, d'Isis la grande déesse, d'Ho[rus d'Edfou, le grand dieu, seigneur du ciel jusqu'à l'éternité] (l. 6) — les terrains vagues qui sont sur la face sud du temple où l'on fait les [travaux de la chapelle] (l. 7) de Nepḥu, du sud au nord sur le flanc du kôm, de l'ouest à l'est jusqu'au [canal][1].»

[1] Le mot qui rend ici le démotique *ḥꜣt* est à moitié détruit. Il semble que ce devait être son calque hiéroglyphique, d'après ce qui subsiste [hiéroglyphes].

Cette traduction, complétée d'après le démotique, ne présente comme variante notable que la substitution du complexe divin Nepḥu au nom de Psaïs.

*
* *

Comme nous l'avons remarqué plus haut, le texte grec a sa rédaction propre. Il se lit ainsi :

1. Ὑπὲρ Αὐτοκράτορος Καίσαρος Θεοῦ υἱοῦ Σ(εϐ)ασ7οῦ
2. Διὸς ἐλευθερίου Ἴσιδι Θεᾷ μεγίσ7η ἐπικαλουμένη
3. [Θε]ρμούθι⟨⟨ος⟩⟩ τῇ ἐπὶ τῷ χώματι κατάντίον τοῦ δρόμου τῆς
4. Ἀφροδίτης Π7ολεμαῖος Πανάτος ὁ σ7ρατηγὸς καὶ ἐπὶ τῶν
5. προσόδων τοῦ Τεντυρίτου τοὺς ἀπὸ νότου τοῦ ἱεροῦ
6. ψιλοὺς τόπους ἀπό δε ἀπηλιώτου τοῦ Σωτηρίου μέχρι
7. [τῆς διώρ]υγος.   L ιη Καίσαρος Φαρμοῦθι δ.

Ligne 1. Le texte porte σορασ7ου, faute évidente du lapicide pour Σεϐασ7οῦ.
Ligne 3. La restitution du nom de Thermouthis est certaine, mais la grammaire demande le datif Θερμούθι ou Θερμούθει.
Ligne 7. La restitution τῆς διώρυγος pour τῆς διώρυχος est des plus probables.

«*a* (l. 1). — Au nom de l'empereur César, fils du dieu, Auguste, (l. 2) Zeus libérateur,

«*b.* — à Isis, la grande déesse, sous le vocable (l. 3) de Thermouthis (qui est) sur la digue en face du dromos (l. 4) d'Aphrodite,

«*c.* — Ptolémée, fils de Panas, le stratège,

«*d.* — (a consacré), (l. 5) aux abords du temple de Dendérah, les terrains vagues (situés) au sud du sanctuaire, (l. 6) depuis l'est du temple du dieu Sôter (l. 7) jusqu'au canal.

«*e.* — L'an 18 de César, Pharmouthi 4.»

Si l'on compare les termes des inscriptions démotique et grecque, on obtient :

A = *e*   D, E = *c*
B = *a*   F = *d*
C = *b*

et l'on doit noter la rédaction plus concise du grec qui, de tous les titres de Ptolémée, conserve seulement celui de stratège, et présente plus brièvement l'orientation des terrains concédés.

*
* *

Les terrains vagues constitués en *waqf* à Isis-Thermouthis étaient certainement situés en dehors de la grande enceinte du temple d'Hathor. Cela ressort avec évidence de la délimitation même de ces terrains, qui étaient situés ἐπὶ τῶν προσόδων du temple et s'étendaient dans une direction *jusqu'au canal qui est devant Hathor*. Ce canal longeait la digue perpendiculaire au dromos d'Aphrodite et sur laquelle s'élevait la chapelle de Thermouthis que le grec situe ἐπὶ τῷ χώματι καταντίον τοῦ δρόμου τῆς Ἀφροδίτης. Nous sommes ainsi amenés à chercher l'emplacement des lieux désignés du côté de l'entrée principale du temple, c'est-à-dire sur sa face nord-est. Ces données semblent au premier abord inconciliables avec les indications de détail fournies par les textes qui précisent ainsi l'orientation des terrains :

(démotique) ... *les terrains vagues qui sont sur la face sud du temple (où) l'on fait les travaux de la chapelle de Psaïs, du sud au nord sur le flanc du kôm, de l'ouest à l'est jusqu'au canal qui est devant Hathor.....*

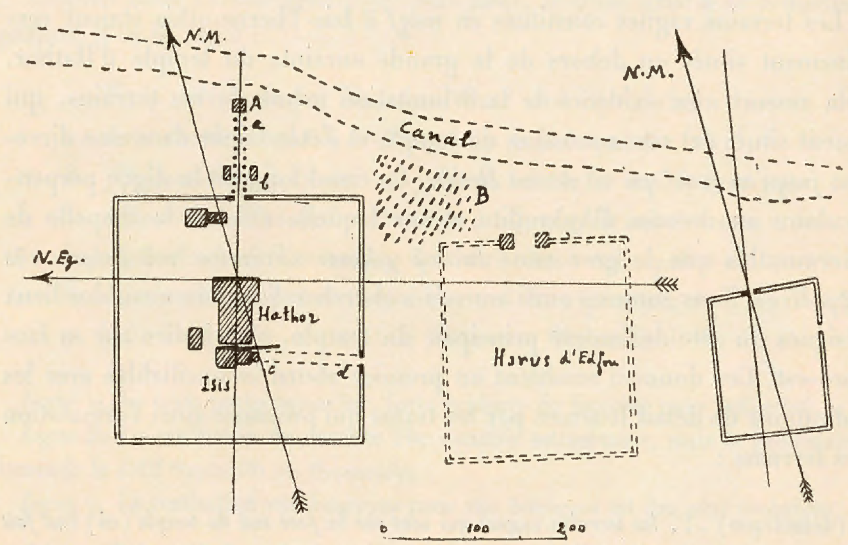
(grec) ... *les terrains vagues (situés) au sud du Sanctuaire, depuis l'est du temple de Sôter jusqu'au canal.*

Il n'est en effet pas question ici du nord-est, mais du sud du temple. Pour faire cesser cette contradiction apparente, il faut se souvenir que l'orientation des temples était immuablement fixée d'après le cours du Nil. Les Égyptiens le considéraient, peut-être par tradition, comme suivant une ligne rigoureusement droite et perpendiculaire à l'équateur, ainsi que nous dirions aujourd'hui. Il en résultait que le côté d'un temple tourné vers l'aval était toujours désigné comme côté nord, quels que fussent les méandres du fleuve [1].

---

[1] Les Égyptiens ne s'orientaient pas face au nord, mais face au sud. Pour plus de clarté j'ai adopté notre mode d'orientation.

Dans le cas du temple d'Edfou cette orientation conventionnelle amène à désigner la façade du temple qui regarde le nord-est, comme face est et par conséquent celle qui regarde le sud-est, comme face sud (voir le plan). Un autre monument du père de notre Ptolémée, publié par M. Daressy [1], confirme que la face sud-est du temple était considérée, même à



l'époque romaine, comme face sud. Il y est question de la voie (*c-d* du plan) retrouvée par M. Baraize en 1923, qui conduisait du temple d'Isis à celui d'Horus d'Edfou et qui est dite orientée [illegible] «vers le midi vers la demeure d'Horus d'Edfou». Ceci établi — et pour éviter toute confusion — on emploiera exclusivement l'orientation égyptienne dans ce qui va suivre [2].

Les terrains consacrés à Thermouthis doivent donc être cherchés, nous venons de le voir, en dehors de la grande enceinte, et sur sa face sud, c'est-à-dire entre l'enceinte du temple d'Hathor et celle du temple d'Horus d'Edfou. Ces terrains, dont malheureusement nous ignorons la contenance, devaient probablement ne pas être très éloignés du temple de la

[1] *Recueil de travaux*, XV, p. 159.

[2] Pour permettre de suivre plus facilement la discussion, le nord égyptien a été également figuré sur le plan.

divinité à laquelle ils étaient consacrés. Il semble bien, en effet, d'après l'indication de nos textes, que la chapelle de Thermouthis puisse être localisée juste en face du dromos (*a-b* du plan) conduisant au temple d'Hathor. Elle se serait donc élevée sur l'emplacement du petit édicule en ruines marqué sur le plan de l'Expédition d'Égypte [1] dans l'axe même de l'avenue qui précédait le temple d'Hathor (A du plan) et à une centaine de mètres environ du mur d'enceinte extérieur. Un sondage exécuté sur place permettrait facilement de vérifier la valeur de cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, la chapelle de Thermouthis ne peut être cherchée très loin du point indiqué, puisqu'elle s'élevait sur la digue bordant le canal qui passait devant le temple d'Hathor.

D'autre part, il semble peu probable que les terrains considérés aient été situés entre les enceintes respectives des temples d'Hathor et d'Horus d'Edfou; car, dans ce cas, l'orientation aurait été donnée, au moins dans une direction, par rapport au temple d'Horus. Nous sommes ainsi amenés à localiser en gros nos terrains dans l'aire qui s'étendait à l'est — c'est-à-dire en avant, — du temple d'Horus et au sud du temple d'Hathor.

On peut même essayer de préciser davantage. L'indication que les terrains s'étendaient *au sud du temple* d'Hathor, nous apprend qu'ils étaient bornés au nord par le grand mur d'enceinte de ce temple. La mention qu'ils allaient, à l'est, jusqu'au canal, fixe également leur limite dans cette direction. Nous ignorons, il est vrai, où passait exactement le canal visé, mais il est probable qu'il coulait parallèlement à la façade des temples d'Horus et d'Hathor (voir le plan). Il ne serait peut-être pas très difficile d'en retrouver le tracé sur place. Pour les limites des terrains du côté de l'ouest et du sud, nous en sommes réduits à des conjectures. Il est probable cependant que, dans la direction de l'ouest, ces limites ne dépassaient pas l'enceinte extérieure du temple d'Horus d'Edfou, qui est peut-être indiqué dans le texte grec par le mot Σωτηρίου. Ce qualificatif semble en effet ne pas pouvoir désigner le temple de Psaïs cité incidemment par le démotique, car Psaïs a pour correspondant habituel, en grec, Ἀγαθοδαίμων. Il faut se hâter d'ajouter que la dénomination de «temple de Sôter» s'appliquerait beaucoup mieux à une chapelle dédiée à un Ptolémée Sôter qu'au

[1] *Description de l'Égypte, Antiquités*, vol. IV, pl. 2.

temple d'Horus. Mais là encore il serait nécessaire d'interroger les décombres pour être fixé. Dans la direction du sud, les terrains ne pouvaient s'étendre au delà du dromos qui précédait certainement l'entrée du temple d'Horus. C'est d'après les observations précédentes que leur situation approximative a été indiquée par des hachures marquées B sur le plan.

*
* *

Une dernière remarque semble s'imposer : ce n'est peut-être pas fortuitement que le temple de Thermouthis voisinait avec celui de Psaïs. On connaît les rapports étroits qui liaient les deux divinités, toutes deux à l'origine de caractère agraire, devenues plus tard les divinités de la fortune humaine qui présidaient à la naissance et réapparaissaient à l'heure du jugement de l'âme[1]. On peut se demander si, à Dendérah, les chapelles de Thermouthis et de Psaïs n'étaient pas le complément nécessaire de jardins de rapport consacrés à Hathor et à Horus et même, si, plus particulièrement, Thermouthis ne veillait pas sur ceux de la déesse, comme Psaïs sur ceux du dieu.

Noël A.-Giron.

15 mai 1926.

[1] Cf. Maspero, *Études égyptiennes*, I, p. 5-27, et Spiegelberg, *Aegyptische und griechische Eigennamen*, p. 12*-14* et 57*-59*.

A SHAWABTI-FIGURE OF PUYAMRĒ'

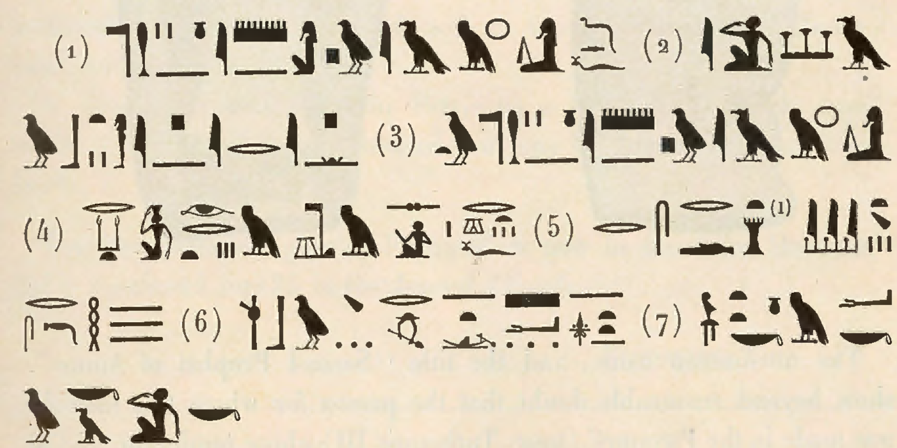
FROM SAQQARA

BY

BATTISCOMBE GUNN.

The figure with which the present note is concerned was discovered at the beginning of 1926, during the excavations by the Department of Antiquities, at a point about 100 metres from the south-east corner of the great enclosure of the Step Pyramid, and at the top of the external face of the south *temenos* wall. It lay only about 5 cm. below the surface of the desert, in wind-blown sand, enclosed in a pottery coffin lying horizontally, the lid of which was broken into a number of pieces.

The *shawabti*-figure is of fine hard limestone, without colour, and is 30.8 cm. high by 8.7 cm. maximum width. It bears the usual spell in seven lines of extremely well-cut signs (←•) about 1.2 cm. high between framing-lines 1.5 cm. apart :—



[1] For the correct form, see Speleers, *loc. laud. infra.*

The pottery coffin is 39.5 cm. long by 16.2 cm. maximum width, and, with cover, 17.5 cm. high, the walls being about 1.5 cm. thick. Before being fired it was dipped in a clay slip which has given it a rather bright red colour.



The uncommon name, and the title "Second Prophet of Amun", show beyond reasonable doubt that the person for whom this *shawabti* was made is the Puyamrēʿ (*temp.* Tuthmosis III) whose tomb (No. 39) at Thebes, in El Khôkha, is well known (see especially Davies, *The Tomb of Puyemrê at Thebes*).

In size and in every other respect the *shawabti* appears to be identical with that of Puyamrēʿ in the Berlin Museum, No. 10266 (cf. *Aeg. Inschriften aus den... Museen zu Berlin,* II, 276; Sethe, *Urkunden,* IV, 527/16), of which a photograph is published Speleers, *Les Figurines funéraires égyptiennes,* pl. 14 [1]. Here also the figure is in a pottery coffin, which is, however, somewhat smaller than that from Saqqara, and lacks the cover. It is noteworthy that both figures give the name in the less usual spelling [hieroglyphs], with [hieroglyph].

The interesting feature of the figure recently found is, of course, that although its owner was a Theban buried at Thebes, it was placed in the sand at Saqqara. The following analogous cases are known to me :—

1. *Shawabti*-figures, some in wooden coffins, found buried in the sand at Zâwiyet Abu Musallam, 8.5 kilom. south of the Giza Pyramids, and belonging to [hieroglyphs] (*temp.* Amenophis II), whose tomb (No. 93) is at Sheikh ʿAbd el Qurna; see *Annalès du Service,* 19, 146-152 (pointed out to me by M. Lacau).

2. *Shawabti*-figure, found by Mariette at Abydos, of the Vizier Ptaḥmōse (*temp.* Amenophis III), who was buried at Thebes. References Speleers, *op. cit.,* 29.

3. *Shawabti*-figures of Khaʿemwaset, son of Ramesses II, found by Petrie on "a field of chips on the desert of Gizeh", about 3 kilom. southwards of the Great Pyramid, with no traces of a tomb; see Petrie, *Gizeh and Rifeh,* 24.

4. *Shawabti*-figures found by Petrie on a hill near the early royal tombs at Abydos, and not connected with any burials; see Petrie, *Royal Tombs,* I, 32-3.

The new *shawabti*-figure of Puyamrēʿ is now in the Cairo Museum, and is numbered 50035 in the *Journal d'Entrée.*

Battiscombe Gunn.

[1] Prof. Schäfer kindly informs me that the figure was purchased in 1887 by Dr. Reinhardt, who stated that it came from Thebes.

A SUBSIDIARY BURIAL
IN ḤAP-ZEFI'S TOMB AT ASSIUT

BY

G. A. WAINWRIGHT.

The great tomb of Ḥap-zefi at Assiut—known to the natives as Stabl Anṭar—has long been famous for the series of ten contracts inscribed on its walls. The contracts themselves are dated to the earliest part of the Middle Kingdom by the occurrence of a scene shewing Ḥap-zefi worshipping the cartouches of Kheper-ka-reʿ Senusert (Ist), the second king of the XIIth dynasty. The inscriptions, however are not the original ones that were put upon the walls, but a palimpsest on a plaster, which obliterates an earlier series of texts [1]. The tomb, therefore, was originally cut at some period anterior to Senusert I$^{st's}$ reign.

In 1922, when tidying up the space now forming the courtyard of the tomb, a pit was discovered almost across the present entrance gate of iron bars, that is to say a little to the north of the axis at the mouth of the chamber called «Entrance Passage (arched)» by Griffith [2]. Such a position makes it clear that the burial was that of a man of considerable standing, who was either laid there by permission, or else commandeered the site after the owner of the great tomb had ceased to have any interest for the dwellers in the city below.

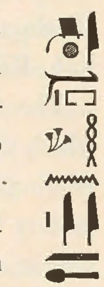
The section and plan of this subsidiary tomb are given on the plate attached to this article. The whole had been plundered and the contents scattered throughout the *radim* which filled up both shaft and chamber. A few things, however, were rescued, which served to give the name and title of the owner, and a suggestion as to the date.

In the first place, there was the statuette in soft yellow limestone, which was found thrown out into the well. It is 16 cms. high, and done

(1) GRIFFITH, *The Inscriptions of Siût and Dêr Rifeh*, p. 10 and also the memoranda appended to plate 4 in the margin.

(2) GRIFFITH, *op. laud.*, pl. 3.

in a rather heavy, lumpish style, but is well finished. The figure has a pillar up the back, is seated on a cubical block and wears a long kilt hanging from the waist down nearly to the ankles. The hands lie on the knees, the right clenched and the left open. Down each side of the seat runs a single vertical line of hieroglyphs, in each case the same, «The revered steward Ḥeny, justified». The statuette is now numbered 47240 in the *Journal d'entrée* of the Cairo Museum.



Some very perished pieces of boards from both an inner and an outer coffin were found in the débris, and these Mr. Gunn kindly copied and has studied in the appendix to this article. His hand copy of the most important of these pieces is shewn in the plate.

A certain quantity of pottery was also found, of which examples of the various types are figured at the end of the article. With the exception of the offering tray, no. 1, and the two stands, no. 2, the pottery is all quite plain without any wash of hæmatite. The pots represented by figs. 4, 5, 6, are very clumsily and heavily made, but nos. 2 and 3, are quite well made. Nos. 4, 5, 7, and 8, have been finished off with the knife. With the exception of the offering tray, the ware was all of a drab colour with a tinge, that was reddish in the case of figs. 2 and 7, and brownish in the case of the others. The pottery was all of a good hard quality without any admixture of straw, except nos. 2 and 6, which were soft, and the offering tray which was apart from all the others. Of these, no. 6 was without straw, whereas no. 2, had a little in its composition. The offering tray was made of a clay quite different to the rest, being of a coarse red kind, probably just Nile mud, with *tibn* (chopped straw) mixed in it. The pottery is numbered 50041 in the *Journal d'entrée* of the Cairo Museum.

No. 1 is a tray of offerings very well and elaborately made, and the surface has been covered with a wash of hæmatite. It is unusual in having a *ḥes* vase, or water jar, shewn among the other offerings [1]. Water jars, when shewn, are generally set on stands in the courtyard of

(1) Others are published by PETRIE, *Dendereh*, pl. XIX, 4. *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. IV, nos. 20.23.

the house into which the tray later develops[1]. Other offerings are the bull's head at the centre, round cakes of bread to the left and in the centre, a cruciform cake of bread (?), a haunch of meat, two indeterminate offerings which appear again in company with the head and haunch at el Kab, Rifah and Kahun[2]; ribs of beef; and what is apparently a great leaf.

The two tanks at the corners are drawn down to the opening, with which they communicate, as does a third channel coming from among the offerings. This is quite an unusual combination[3]. Soul houses and the pottery trays of offerings, from which they are derived, have been found now at a number of sites, notably at el Kab, Qurnah, Naqadah and Ballas, Denderah, Hu, Rifah, Beni Hassan, Sedment and Illahun[4].

No. 2 is a high pottery stand, of which two examples were found. Both have been made in two halves, of which the upper one was pushed down into the lower. They are of the same shape as one from Qurnah dated to the XIth dynasty[5] and are not unlike some of the XIIth dynasty specimens[6].

No. 3. A pair of anthropomorphic vases of which the covers are unfortunately missing. The hands are holding conical objects, which no

---

(1) See Petrie and Quibell, *Naqada and Ballas*, pl. XLIV, 4; Petrie, *Dendereh*, pl. XIX, 1, *Gizeh and Rifeh*, pl. XXI, 123, XXII, 57, 60.

(2) Quibell, *El Kab*, pl. V, Petrie, *Gizeh and Rifeh*, pl. XIV, nos. 8, 9, *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. IV, no. 20.

(3) Petrie, *Qurneh*, pl. XX, no. 608, and *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. IV, no. 23, shew a connection with this type and are the only ones of the sort I know.

(4) Petrie, *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. IV, nos. 20.23; Petrie and Quibell, *Naqada and Ballas*, pl. XLIV, figs. 4-7 and p. 42; Quibell, *El Kab*, pl. V and p. 18; Petrie, *Dendereh*, pl. XIX, p. 26, *Diospolis Parva*, pl. XXV, no. W. 70 and p. 43; Garstang, *Burial Customs of Ancient Egypt*, pl. XI, fig. 202, following, p. 194; Petrie, *Gizeh and Rifeh*, pls. XIV-XXII, photographs of soul houses; pl. XXIIA-XXIID, summary of types and register of details; pp. 14-20 discussion; Petrie, *Qurneh*, pls. XX-XXI, and p. 4; Petrie and Brunton, *Sedment*, I, pl. XIII, figs. 3-7, and p. 8. The difference in order between the list of places in the text and the references in the note is the result of arranging the first geographically and the second in the chronological order as found.

(5) Petrie, *Qurneh*, pl. XIX, 542.

(6) For example Petrie and Others, *Lahun*, II, pl. LVIII, no. 89 M; Quibell, *El Kab*, pl. XV, no. 17, and no. 36 apart from the decorative details.

doubt represent breasts. Other vases of this sort are already known. The collection at University College includes a complete, and also a fragmentary, one, where the hands are holding the breasts, which are pierced, and so could be used as spouts. Another holds a nozzle placed between the breasts, which in this case are solid. Both of the complete ones have a human head at the top. A vase of this style is known from Mochlos in Crete, representing a human figure with the hands at the breasts, which latter are pierced. It is early, dating to the E. M. II/III period[1], that is to say to about the VIth Egyptian dynasty or a little later, but earlier than the XIth [2]. In this connection may be mentioned the well-known vases from the II/Vth cities of Troy[3], which probably date to something like the same period. However, beyond the fact that they, also, are anthropomorphic, they bear little or no resemblance to those either from Egypt or Mochlos.

Several others with human characteristics are known from Egypt, primarily the mourner vases, and the upper part of a vase with breasts and the neck made into a human head, all of which are dated to the XIth dynasty[4].

Then there is a pot with breasts, and a head (human?) attached to the neck. This is dated to the XIIth dynasty[5]. A number of self-standing pottery figures as well as pottery objects decorated with human figures, were found at Beni Hassan, where the cemetery was obviously of the same period as the tomb of Ḥeny[6]. The pot with the human head and pierced breasts from Balabish is aberrant, as it was found in a plundered grave with stuff of the late XVIIIth dynasty or even later[7]. Finally there is the great canopic jar in red polished pottery of Wah-ka, and the fragments of another from Qau. These are of a similar shape to our pair

---

(1) G. Maraghiannis, *Antiquités Crétoises*, II, pl. X, 6.

(2) C. H. and H. Hawes, *Crete the Forerunner of Greece*, Chronological Table at the beginning of the book.

(3) H. Schmidt, in Dörpfeld, *Troja und Ilion*, Beilage 33 zu S. 256, Abb. I/VI.

(4) Petrie, *Dendereh*, pl. XXI, bottom left hand corner, and middle of the bottom row.

(5) Petrie, *Gizeh and Rifeh*, pl. X, F, left hand side of the plate.

(6) Garstang, *Burial Customs of Ancient Egypt*, pl. XI (following p. 194), figs. 203, 204, 205, 206, 210, 211.

(7) Wainwright, *Balabish*, pl. XXI, 2.

and have hands, which, however, instead of holding breasts, hold an *ʿnḫ* and a *wꜣś* sceptre. They are dated to a period before the rise of the XII[th] dynasty [(1)]. The cover of the complete Waḥ-ka canopic jar was not human, but of that more or less conical shape seen on the alabaster vase from Lahun [(2)]. It is just possible, therefore, that our two pots had originally had covers of this shape too, rather than the human ones that might have been expected [(3)].

Of nos. 4 and 5 there was only one example each. The pots are clumsily made, and not unlike two or three specimens from Hu, dating to the period between the VI[th] and XII[th] dynasties [(4)].

No. 6 was represented by a group of three pots. I have not been able to find any published that are at all comparable to this type.

No. 7 was represented by two bowls. These were not unlike some vessels from various parts of Qurnah, and all dated to the XI[th] dynasty [(5)].

No. 8 is another bowl of different form with slightly everted lip, of which there was only this one example. The XI[th] dynasty pottery of Qurnah produced several bowls, not unlike it in general outline [(6)].

A certain number of beads and parts of necklaces were found. Among these was just one large carnelian barrel bead. This, no doubt, was the single one worn on a string at the throat and so often represented on the coffins of this date, and occasionally found on the mummies [(7)]. The finding of the isolated carnelian barrel bead gives another indication of the date of the burial. From the tomb of Senebtisi we know that the

(1) Petrie, *Ancient Egypt*, 1924, pp. 36, 40.

(2) Brunton, *Lahun*, II, pl. XXV, 7. This is much later than any of ours, as it belongs to the latter part of the XII[th] dynasty.

(3) For a great deal of information on figure vases in general, see Murray, *Figure vases in Egypt*, published in *Historical Studies*, by Petrie and Others, pp. 40-46 and plates XXII-XXV.

(4) Petrie and Mace, *Diospolis Parva*, pl. XXXIII, 23, 26, 27.

(5) Petrie, *Qurneh*, pl. XIII, 8, 9, 11; XIV, 81, 82, 83, 95, 97, 100.

(6) Petrie, *Qurneh*, pl. XIV, 77, 92, 98.

(7) Mace and Winlock, *The Tomb of Senebtisi*, Frontispiece. A collection of references is given on p. 46, note 3. The question is treated in some detail on pp. 62, 63. To this list may now be added Lacau, *Sarcophages*, single barrel beads, pl. LII, figs. 444, 447, 448, 449, 450, 451; single cylinder beads, pl. LII, figs. 452, 453, 455; single barrel bead flanked by a bead on each side, pl. LII, figs. 445, 446; single cylinder bead flanked by a bead on either side, pl. LII, fig. 454; Engelbach and Gunn, *Harageh*, pl. LXVII, west side; Petrie and Brunton, *Sedment*, I, pl. XVIII, where the carnelian barrel bead is shewn again without any flanking beads. At the throat of the mummy of Ankhet, daughter of Atha, was a single bead, this time of amethyst and ball shaped. It was flanked by a single bead in silver on either side; Petrie; *Gizeh and Rifeh*, p. 13. For another full discussion of the single bead from a rather different angle, see Jéquier, *Les Frises d'Objets des Sarcophages du Moyen Empire*, pp. 49-51.

fashion lasted on into the early XII[th] dynasty. That the style was in fashion considerably earlier is shewn by the evidence of Haragah and Sedment. The painted tomb at Haragah is dated to the First Intermediate Period [(1)], and the tomb at Sedment makes it certain that the fashion had already begun by the IX[th] dynasty or the beginning of the X[th], for this time marks the later limit of the cemetery [(2)].

Apart from the carnelian barrel bead, the beads found were poor and worthless, all being made in very bad blue glaze. There was one semi-circular faience ending for a *wsḫ* collar; four spacers, each to accommodate three rows of beads; some disc beads; a number of tubular beads; and a few almost shapeless pendants. There was also one scaraboid.

The coffin and skeleton of another Ḥeny, also from Assiut and dated to the XI[th] dynasty, are to be seen in the British Museum, numbered 29576 and 23425 respectively [(3)]. Several things make it clear that they cannot be from our tomb. In the first place this Ḥeny has no titles at all, whereas ours is called «The steward». Then the wood of this coffin is quite solid and good, whereas ours was very rotten and perished. Also the coffin in the British Museum is complete, whereas both of those of our Ḥeny were broken up, as there was nothing left but loose planks and fragments, and these had belonged to both the outer and inner coffins.

The name Ḥeny, its varieties and compounds are exceedingly common. Without making a full enquiry, there seems to be some evidence, that it

(1) Engelbach and Gunn, *Harageh*, p. 14, tomb 671, 672.

(2) Petrie and Brunton, *Sedment*, I, p. 5.

(3) *A Guide to the First and Second Egyptian Rooms of the British Museum*, 2[nd] edition, 1904, pp. 54, 56 and plates II, III.

belongs especially to our period, which is that represented by the class of coffin described by Lacau as "antérieur au Nouvel Empire", and however far it may have been extended up and down Egypt, it was certainly well established round about Assiut.

It is, unfortunately, impossible to date Ḥeny's burial exactly, but everything points to its being of about the period of the XI[th] dynasty. It may well be that the original cutting of the great tomb took place in Assiut's palmy days under the Heracleopolitans of the IX[th] and X[th] dynasties. Then in the wars, which resulted in the establishment of the XII[th] dynasty, the family of the original owner may have been destroyed, so that in Senusert I[st's] reign Ḥap-zefi would have found a tomb ready made without anyone to object to his perverting it to his own use. It would have been at some time during these wars, that Ḥeny had himself laid to rest there; either by permission of the family, if it still existed, or else of his own free choice, if it had already been destroyed.

G. A. Wainwright.

THE COFFINS OF ḤENY

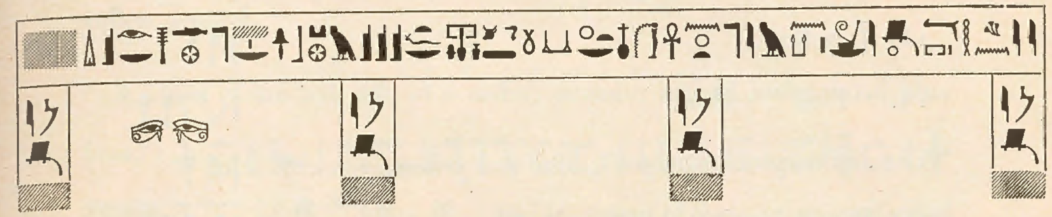
BY

BATTISCOMBE GUNN.

The following details are from notes taken in February 1922 on a number of boards which had been obtained from a shaft in the forecourt of the tomb of Ḥapzefi, and which are evidently parts of the outer and inner coffins of .

1. From a cover. Outside, a line of deeply-incised inscription (←•) : . Inside, astronomical inscriptions and figures, of which a hand copy is reproduced in the accompanying plate. The stars were all blue, with red centres, and the ı before the star in the names on the right was also blue; the other signs were in black ink.

2. Part of the left side of a coffin; outside (←•) :—



Inside. Above, in blue on yellow ground (•→) : . Below this, a frieze of objects, with superscriptions (•→), as follows :—

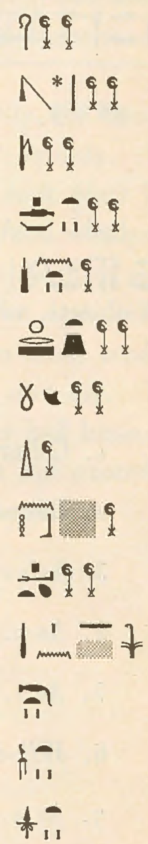
OBJECT.	SUPERSCRIPTION.
1. Collar-counterpoise [1], blue and red.	
2. Round *wsḫ*-collar [2], blue, yellow and red.	
3. As 1.	
4. As 2.	
5. As 1.	
6. *Wsḫ*-collar, blue, green, yellow.	
7. As 1.	
8. -sceptre, blue.	
9. Undulated *ḏʿm*-sceptre, blue.	
10. Mirror [3], red with blue handle.	
11. Fan, red and black.	
12. , yellow.	

[1] As in Lacau, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, pl. LII, fig. 443, but without the beads at the bottom, or the tie at the top.

[2] As Lacau, *op. cit.*, pl. LI, fig. 428, but without ties.

[3] The handle of simple rectilinear form, broadening towards the end.

OBJECT. — SUPERSCRIPTION.



13. , yellow.

14. "Flail", yellow.

15. *3ms*-sceptre (damaged), blue and yellow.

16. Bow [1] (upright), yellow.

17. Bow , yellow.

18. Sheaf of arrows [2].

19 (under 18). Two objects , yellow.

20. One object as 19, blue.

21. *Nḫbt*-sceptre (lower part destroyed), green.

22. Sistrum [3], red and yellow.

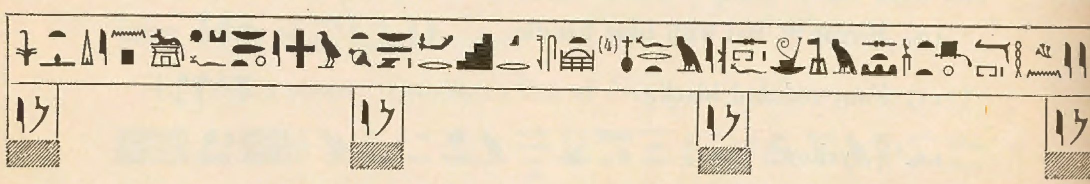
23, 24. Staff , yellow and blue, and staff , red.

25. Staff , yellow.

26. Staff , red.

27. As 26.

3. Part of the right side of a coffin; outside, incised in blue on yellow (•—) :—



[1] As Lacau, *op. cit.*, pl. XLI, fig. 232.

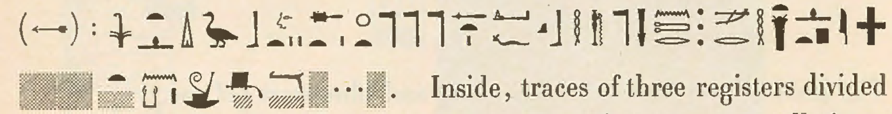
[2] As Lacau, *op. cit.*, pl. XLII, fig. 240 (but a single sheaf only).

[3] Similar in type to that shown Jéquier, *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire*, fig. 210.

[4] The coffin is on a sledge.

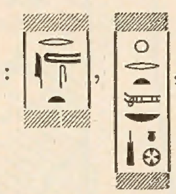
Inside, traces only of a horizontal line of inscription painted in blue on yellow ground.

4. Part of the left side of a coffin; outside, incised and painted blue (—•) :



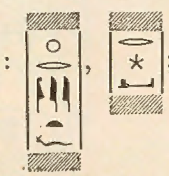
. Inside, traces of three registers divided up by vertical lines : in the uppermost, names of stars or constellations, of which (—•) *, *, *, , *, *, * were visible; in the second register, illegible signs in red; in the lowest, varying numbers of stars in blue.

5. Part of the left side of a coffin; outside, incised and painted blue (—•) :



, also remains of a "house-*façade*"; inside, representation of food-offerings and water-pot on stand, and traces of ink-written offering-list(?).

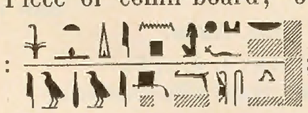
6. Part of the left side of a coffin; outside, incised and painted blue (—•) :



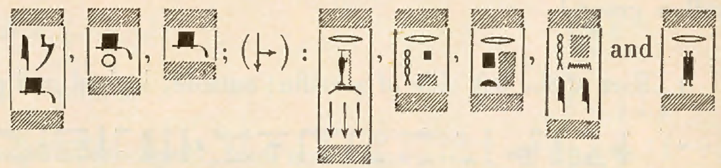
; inside, traces of ink-written offering-list(?).

7. An end-board; outside, incised in blue (—•) : ; inside, above, incised in blue (•—) : ; below this, traces of frieze of objects with of each.

8. Piece of coffin-board; outside, deeply incised and painted blue (•—) :



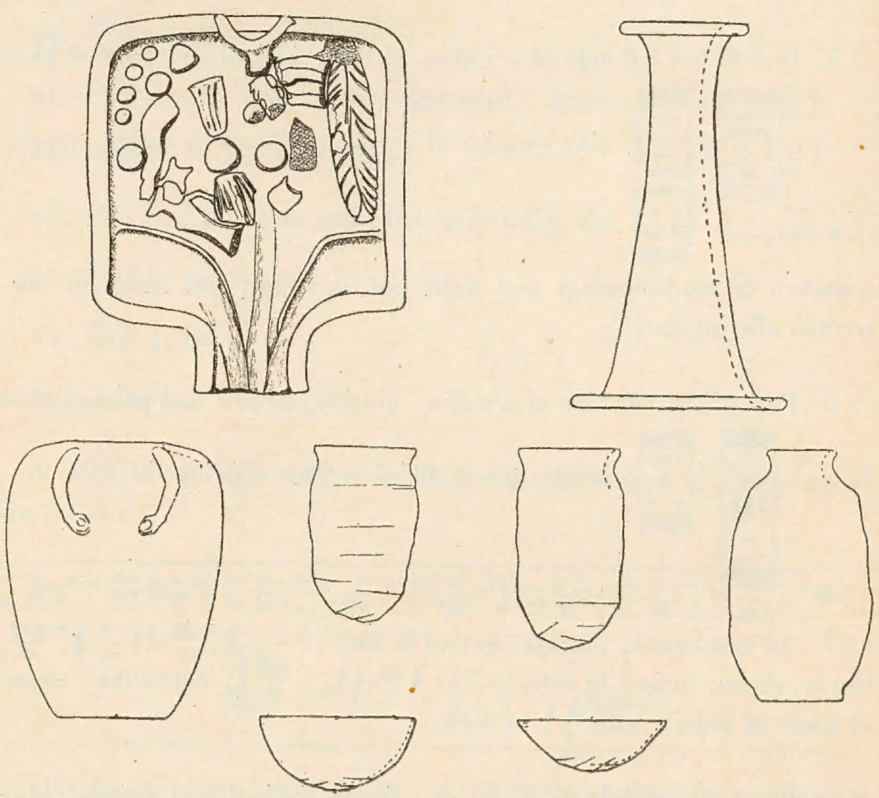
; inside, traces of ink-writing.

9. Fragments of coffin-boards. The outsides of them had, incised in blue, .

The insides bore traces of ink-writing and blue stars (cf. no. 4).

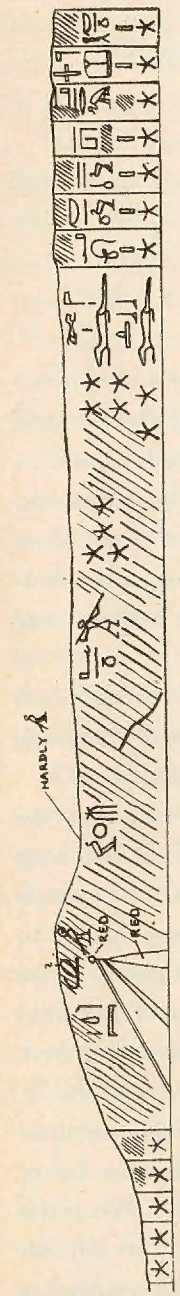
The employment, in these inscriptions, of [hieroglyph] for the genitive *nì* and in the *śdm·n·f* form, is noteworthy.

Battiscombe Gunn.



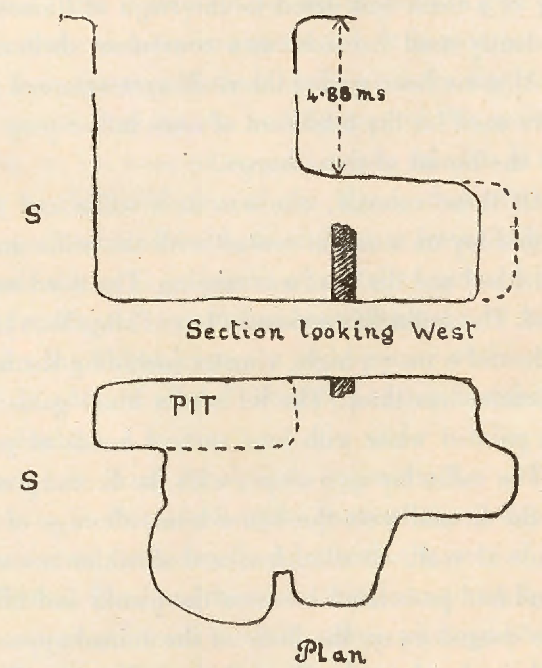
Scale 1/6.

Pottery from the Tomb of Ḥeny, Assiut.
Cairo Museum, no 50041 (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8).





Scale 1/3.



Scale 1/100.

Tomb of Ḥeny, Assiut.
Inscribed Coffin Board, Statuette and Section and Plan of Tomb.

AN ANCIENT EGYPTIAN HORSE

BY

J. E. QUIBELL, B. A.
DEPARTMENT OF ANTIQUITIES, SAQQÂRA.

AND

LIEUT. COL. A. OLVER, C. B., C. M. G.
ROYAL ARMY VETERINARY CORPS.

To the South of the Step Pyramid enclosure and East of the pyramid of Unas, lies a large Old Kingdom maṣṭaba. The main hall, about 12 metres square, contains 16 pillars. There are several smaller chambers, and these were still roofed in the XX[th] Dynasty, for in two of them, close to the floor, were found two papyri giving reports of progress in the making of a tomb and dated to the reign of Rameses III. The overseer had evidently used the tomb as a convenient shelter.

At some later period the roofs were removed and two of the chambers were used for the interment of some rather poor people, one of them also for the burial of three horses.

Of these animals, one was in a coffin and was found complete; the second lay on a mat in contact with the coffin on the N. side; it had been disturbed and the head was missing. The third was represented by a single hoof. The coffin[1] is a massive box (Plate, No. 1), 2 m. 44 long by 1 m. 30 wide and 0 m. 72 high, 1 metre including the lid, made of planks 7 and 8 centimetres thick. The lid is of a blunt gable form. Lid and box alike are painted white with four vertical bands of yellow bordered with red.

The coffin lay on a slope, with the E. end 0 m. 52 higher than the W. At the E. end were the bones from offerings of food, consisting of three joints of veal, — ribs, foot and shoulder — as if for a human being. Sand had percolated between the planks and filled the coffin. When this was cleared away, the body of the animal appeared, lying on its left side with its head to the W. and the tail at the E. end. It was wrapped in

[1] *Journal d'entrée* of the Cairo Museum, No. 50061.

cloth and tied with four bands at 0 m. 30 intervals. The outer layers of cloth were in fair condition, but the inner ones were carbonised. The legs of the beast were doubled up and tied with papyrus ropes.

Most of the flesh had disappeared from the bones, but there can be little doubt that the body was mummified. The bones were in good condition; many of the cartilages could even be removed without breaking.

In the sand below the horse and resting on the floor of the chamber were four coffins of rather peculiar type with barrel lids and square ends. The lid of one was a single plank; the box of another was a dug-out, made from a single beam; another was composed of planks 0 m. 07 thick. They lay roughly parallel : the heads were to the N. and faces W.

These burials appeared to be of the same date as the horses, but there was not enough evidence to give that date with any precision. It may be anything between the XX[th] Dynasty and the Ptolemaic period. (J. E. Q.)

The discovery of these ancient horses has evoked, naturally enough, a great deal of public interest, and it may not be out of place to give the results of the examination of the skeleton in some detail. It is unfortunate that inaccurate accounts have been published in the press in England, giving an entirely false impression of the size and the type of this animal.

The skeleton (Plate, No. 2) has been set up and is now on view in the Cairo Museum[1]. Owing to the brittleness of the bones, due to their great age, it has been considered inadvisable to attempt to bore the long bones of the limbs in such a way as to permit of metal supports being passed through their entire length, and it has been necessary to make use of stout rods to support the fetlock joints. In consequence of this, the pastern bones are a little in advance of their correct position in relation to the other bones of the limbs.

Set up in this way, the pasterns of the skeleton appear to be unduly sloping, but in this case, as in that of all other parts of the skeleton, care has been taken to maintain the correct angles with the rest of the frame and with the horizontal line, and to place the limbs correctly in relation to the body, as calculated from carefully taken photographs of several normal living horses, standing properly.

[1] *Journal d'entrée*, No. 50058.

As now set up, the height of this skeleton, both at the withers and the croup, is correct for a normal horse of medium weight, in relation to its length, and from a careful comparison of photographs of this skeleton with corresponding photographs of the skeleton of "Eclipse", the ancestor of most of the winning families of English thoroughbred horses, it appears that this was the mummy of a somewhat powerfully built, moderately deep-chested horse, with a strongly developed bony frame and large head.

The feet also appear to have been large, as is commonly the case in North African horses, but the bones of the limbs were of fine quality, and very sound for an aged animal.

The horse was a male, about 18 years of age at the time of death, and the height at the withers during life would have been approximately 14 hands 1 1/2 inches. It had apparently never been shod, and the hoofs were in perfect condition, but different in type from the typical hoof of an Arab horse of the desert.

In comparison with "Eclipse", the dorsal spines at the withers are noticeably higher, but not sufficiently to be considered abnormal, as "Eclipse" was evidently a rather low-withered horse. This height of the dorsal spines at the withers gives an impression at first of greater depth of the chest cavity than was really the case. Actually the ribs were comparatively shorter than those of "Eclipse", and the chest capacity comparatively less, but the bony prominences for muscular attachment were well developed.

From the point of view of the development of the species in the course of time, no essential differences have been detected in this skeleton, compared with skeletons of horses of the present day. In comparison with English thoroughbreds and their Arab prototypes, the length of the skull is, however, considerably greater, and from careful measurements of the length of the skulls of horses of a variety of other breeds, compared with the greatest depth to the angle of the lower jaw from the front of the face, it seems probable that this horse was not of the Arab type.

The type to which, according to the writer's measurements, this horse most closely approached, is the Barb or North African type, and it seems reasonable to suppose that this may have been one of the Libyan horses which were famous as chariot horses at a somewhat later period. In this

connection it is interesting to note that the height and length of this horse, in life, would have been approximately correct for a horse suitable for use in the full size model of a chariot, exhibited at the Museum, which is understood to be an exact replica of those used in ancient Egyptian times.

If the writer's assumption is correct that this horse was of the North African type, it is evident that little change has taken place in these animals during the past three thousand years, whereas a noticeable increase in size and height has been found to have occurred in the English thoroughbred horse, even within the past 50 years. It should however be borne in mind that the conditions in which horses have been bred in North Africa have probably changed very little, while the difference between the present day artificial forcing of the modern English thoroughbred, and the natural conditions under which the Arab horses of the desert are still reared, are so great that it would have been contrary to all experience of the breeding and feeding of domesticated animals, if a great development had not taken place, from the original Arab strains, to which most English thoroughbreds can be traced back.

It is probable also that a considerable amount of English blood exists in the English thoroughbred, in addition to the Arab, and this may account for some of the increase in size which has taken place in the past.

Careful measurements of the bones of this skeleton have been taken, and it is hoped that an opportunity may arise of comparing these with similar measurements taken from the actual skeleton of "Eclipse". For purposes of exact comparison, however, such measurements are not of much value unless they have been taken in exactly the same way from each skeleton, preferably by the same person, which in this case has not been done up to the present. Judging from comparative measurements, taken from similar photographs, of this skeleton and that of "Eclipse", there appear to be no essential anatomical differences greater than would be expected between the skeleton of a horse of a light harness type, such as this horse probably was, and that of an English thoroughbred race-horse of high class.

The following comparisons of the proportions of the mummy horse with those of "Eclipse", given by Professor St. Bell in his table of geometrical proportions, published by Theodore Cook in his book on *Eclipse*

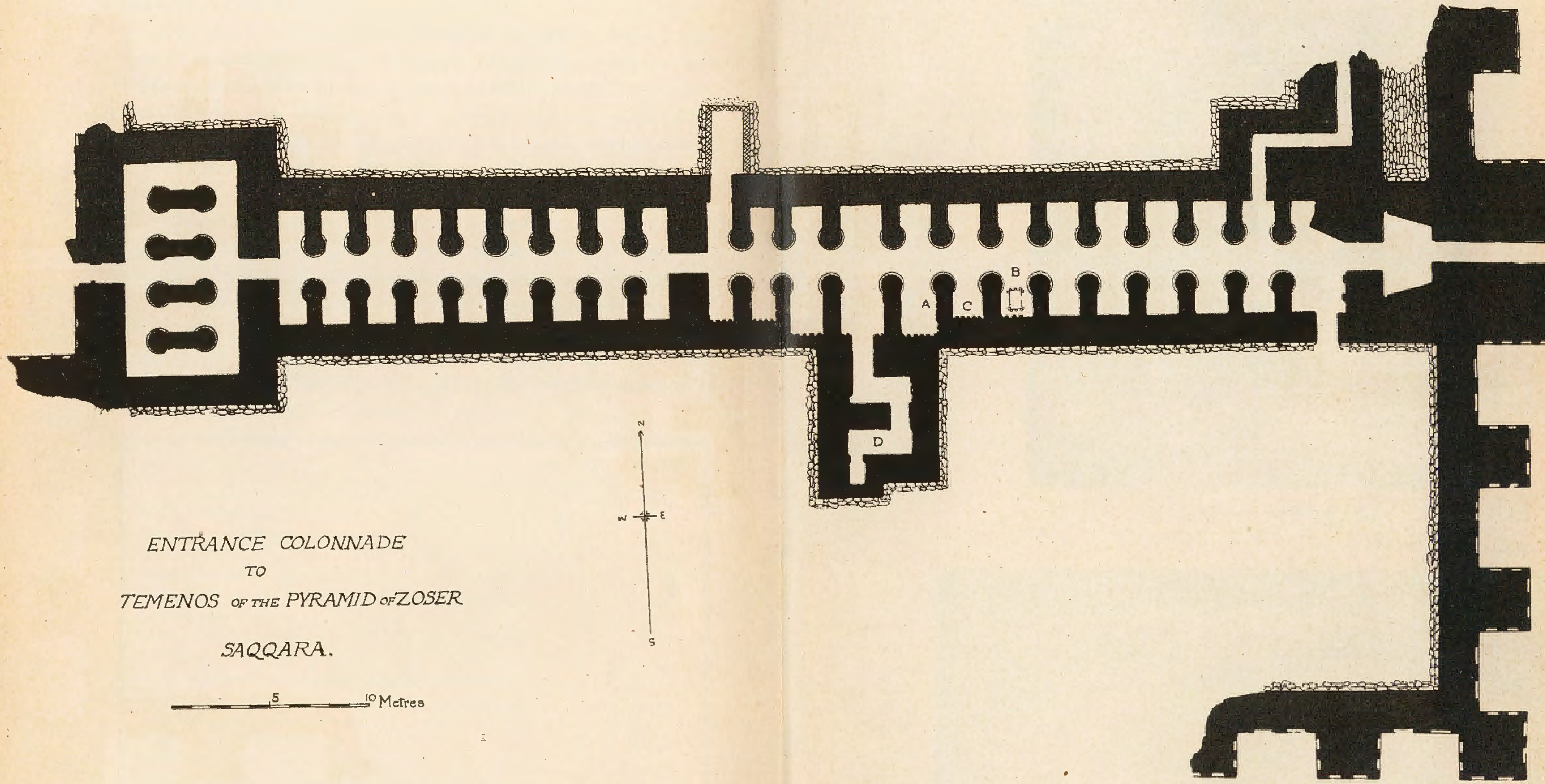
and O' Kelly, may be of interest. Though not exactly comparable, they serve to show that in comparison with all other parts of its frame, the head of the mummy horse was large as compared with that of "Eclipse" and horses of the Arab type.

In the case of "Eclipse", however, all the measurements given were taken from the living animal, and any one who, like the writer, has had much experience of such measurements, however carefully taken, will know that they are liable to very considerable variations in the same animal, according to its position, physical condition, and nervous tone at the time the measurements are taken.

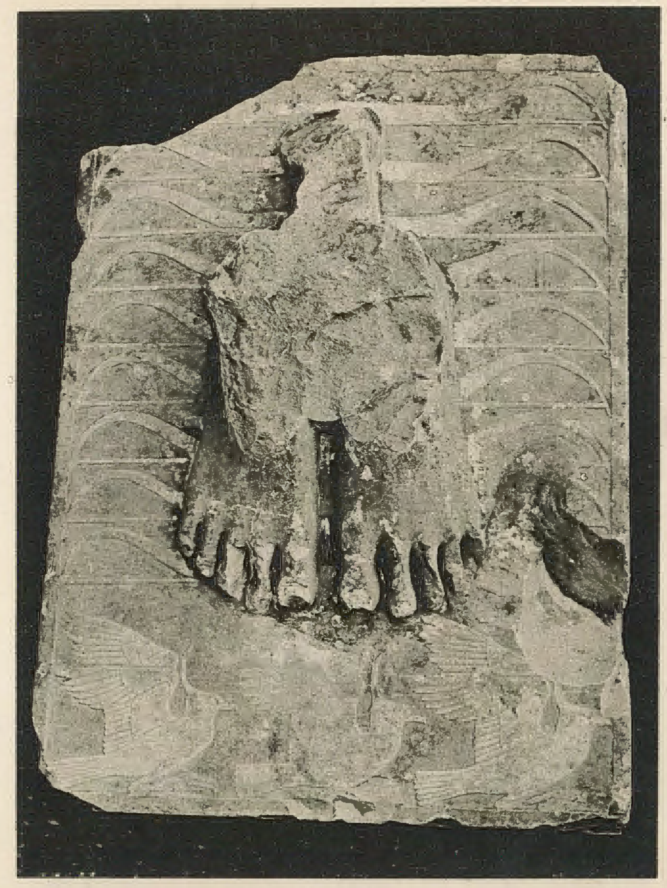
Moreover, exact comparisons are not possible, between the photographs of "Eclipse", published in the above mentioned book, and those of the skeleton of the mummy horse, because the skeleton of "Eclipse" is obviously incorrectly set up in certain important particulars. For instance, the fore limbs are too straight and incorrectly placed in relation to the trunk, with the result that, according to these photographs, "Eclipse" would appear to have been very considerably higher at the withers that at the top of the quarters whereas, as is correctly stated in the text, it is well known that, in life, the reverse was the case.

	ECLIPSE.	MUMMY.
	Heads.	Heads.
Height at withers	3	2 $\frac{12}{22}$
Height at top of quarters	3 $\frac{1}{22}$	2 $\frac{10}{22}$
Length of body	3 $\frac{3}{22}$	2 $\frac{13}{22}$
Height of middle of body	2 $\frac{20}{22}$	2 $\frac{7}{22}$
Height of point of shoulder	2 $\frac{5}{22}$	1 $\frac{18}{22}$
Height of point of elbow	1 $\frac{19}{22}$	1 $\frac{11}{22}$
Distance from top of withers to stifle, and top of quarters to elbow	1 $\frac{19}{22}$	1 $\frac{14}{22}$
Length of neck from top of withers to top of occipital crest	1 $\frac{11}{22}$	1 $\frac{10}{22}$
Breadth of head below eyes	$\frac{12}{22}$	$\frac{8}{22}$
Depth of body from middle of back	1 $\frac{4}{22}$	1
Distance from root of tail to stifle joint	1 $\frac{4}{22}$	1 $\frac{1}{22}$
Distance from point of hock to ground	1 $\frac{4}{22}$	1 $\frac{1}{22}$
Distance from stifle joint to point of buttock	$\frac{20}{22}$	$\frac{19}{22}$

A. O.



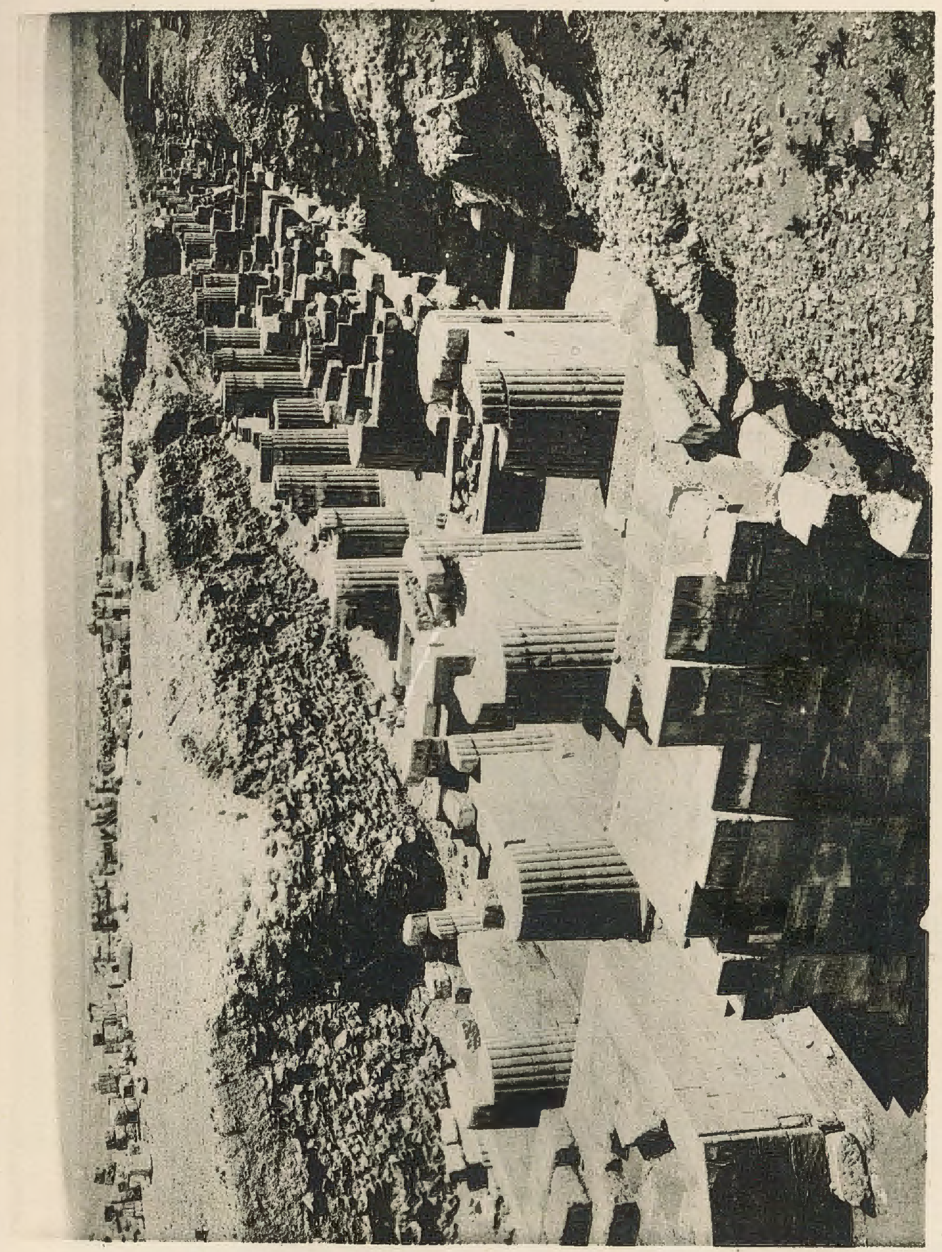
ENTRANCE COLONNADE
TO
TEMENOS OF THE PYRAMID OF ZOSER
SAQQARA.



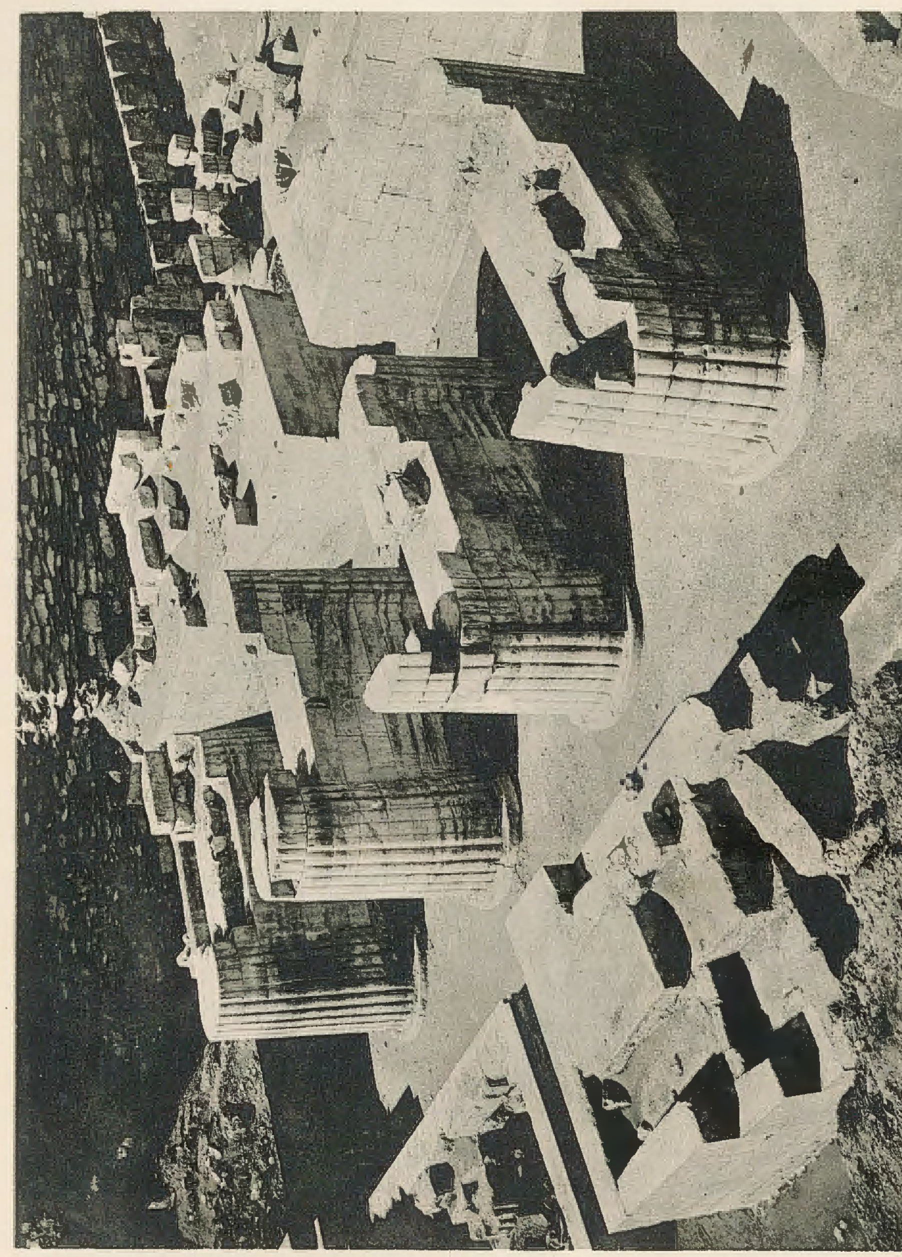
A. Base of a limestone statuette of Zoser.



B. Front view of base.



Entrance colonnade to Pyramid Temenos. → E.



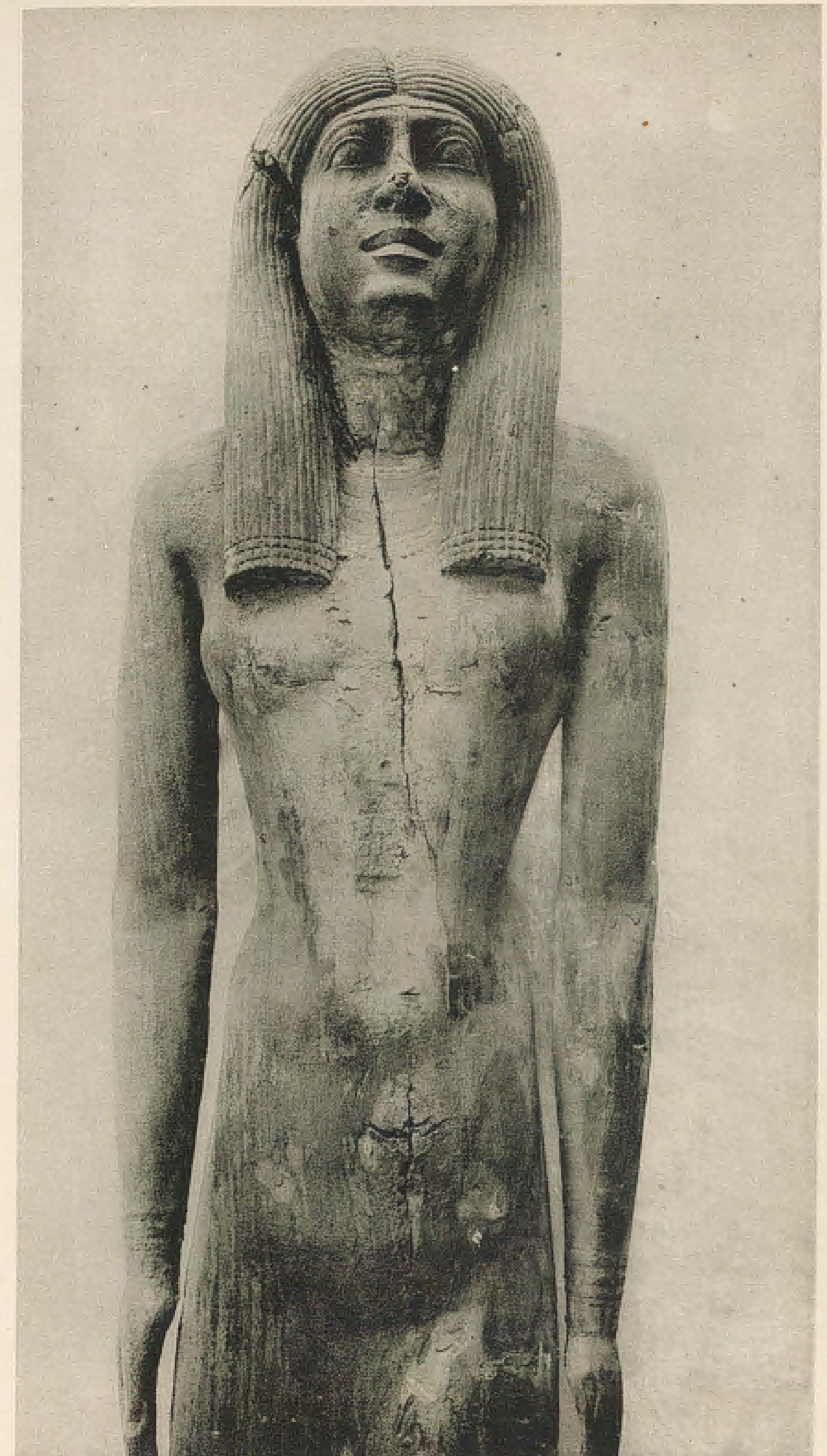
Hall at West end of Colonnade. → N. E.



A. Wooden Statue of Mitri as a scribe. Dyn. V.



B. Black granite heads of foreign subjects. Dyn. III ?



Wooden Statue of a woman. *Serdab* of Mitri. Dyn. V.



“ Coré ” gréco-égyptienne de Memphis.
Face et revers.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



" Coré " gréco-égyptienne de Memphis.
Trois-quarts.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Karnak. — Découverte des statues d'Akhnaton.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Karnak. — Statue d'Akhnaton.





Karnak. — Vidage du IIIe Pylône.



A 105



B 102



C 99

Karnak. — Chapelle d'Hatshepsout. Au 1/10e.



A 103

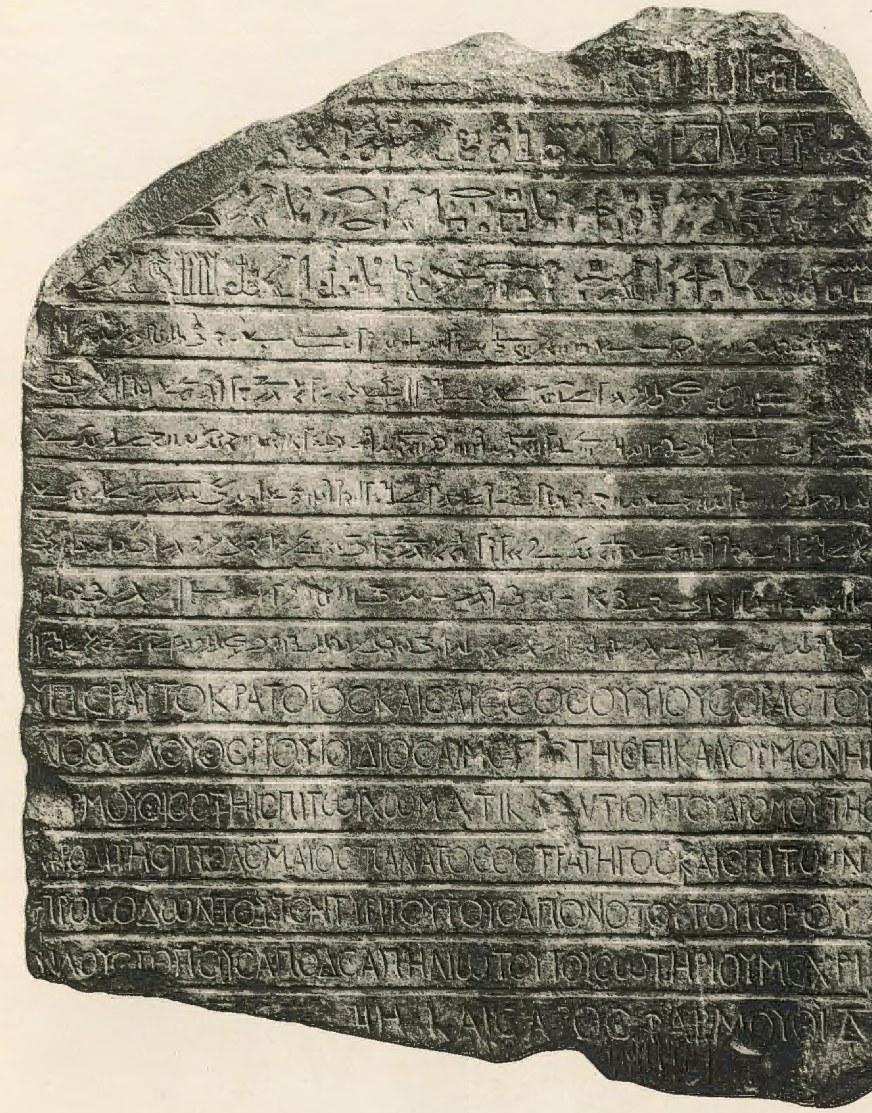


B 95

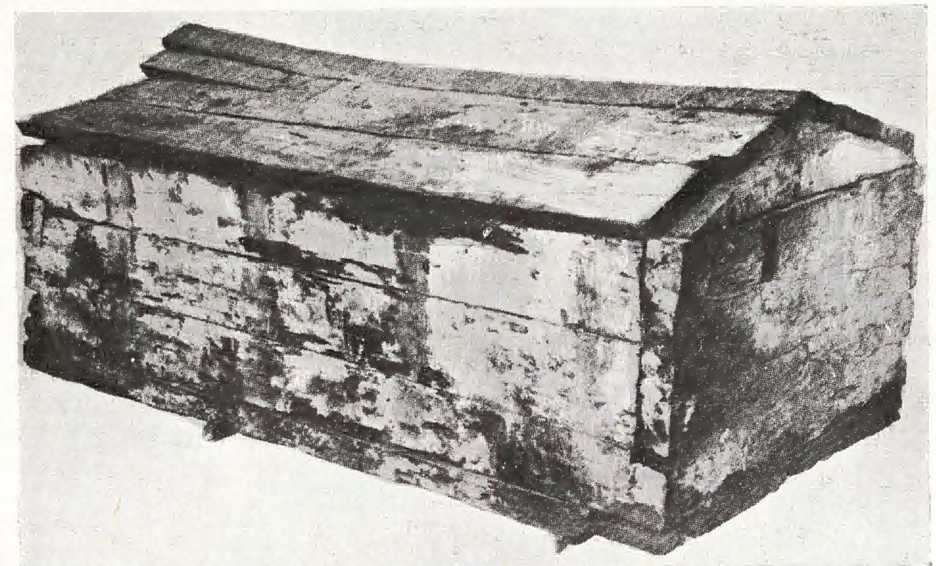


C 114

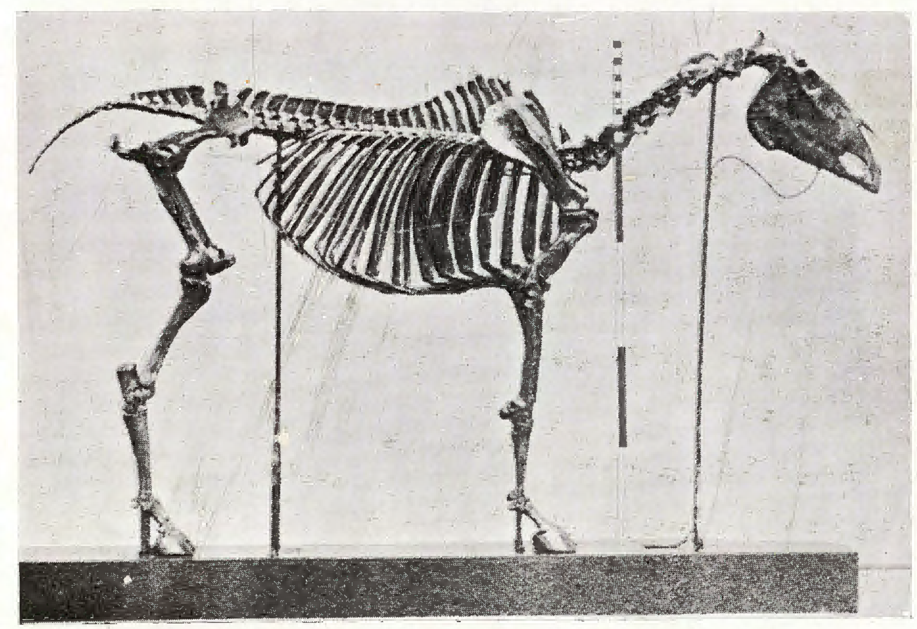
Karnak. — Chapelle d'Hatshepsout. Au 1/10ᵉ.



Dendérah. — Stèle trilingue (*Journal d'Entrée*, nº 44.666).



No. 1. — Wooden coffin, which contained the mummy of a horse, found in a re-used Old Kingdom maṣṭaba at Saqqâra.



No. 2. — Skeleton of a mummified horse from Saqqâra, found in the coffin shown above. In order to obtain an approximately true profile, the photograph was taken from a considerable distance and enlarged. The scale is in feet and inches.

Excavations at Saqqara, par J. E. Quibell. — In-4° avec planches en couleurs. — (1905-1906) : P. T. 218. — (1906-1907) : P. T. 438. — (1907-1908) : P.T. 438. — (1908-9, 1909-10) : P.T. 375. — (1911-12) : P.T. 272. — (1912-1914) : P.T. 200.

Excavations at Saqqara. Teti Pyramid Cemeteries, par Cecil M. Firth et Battiscombe Gunn. — Tomes I (texte) et II (planches). — In-4°, 1926 : P. T. 400 les deux volumes.

Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique :

Tome I. — *De la frontière de Nubie à Kom-Ombos*, par J. de Morgan, U. Bouriant, G. Legrain, G. Jéquier, A. Barsanti, in-4°, Vienne, 1894. — Épuisé.
Tome II. — *Kom-Ombos*, 1re partie, Vienne, 1895 : P. T. 250.
Tome III. — *Kom-Ombos*, 2e partie, trois fascicules. — In-4°, Vienne, 1902, 1905, 1909 : P. T. 125, P. T. 97, P. T. 125.

A Report on the Antiquities of Lower Nubia in 1906-7, par A. Weigall. — In-4°, Oxford, 1907 : P. T. 313.

The Aswân Obelisk, with some remarks on the ancient engineering, par R. Engelbach. — In-4°, 1922 : P. T. 110.

A Supplement to the Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes (Nos. 253 to 334) with some notes on the necropolis from 1913 to 1924, par R. Engelbach. — In-4°, 1924 : P. T. 20.

Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV, par H. Gauthier et H. Sottas. — In-4°, 1925 : P. T. 60.

Les Temples immergés de la Nubie. — In-4° avec planches. — *Rapports*, Tome I, par G. Maspero et A. Barsanti ; 4 livraisons, in-4° avec planches, 1909-1911 : P. T. 193, 185, 250, 97. — *Documents sur l'état ancien des monuments*, Tome I, 1re livr., 1912 : P. T. 73. — 2e livr., 1920 : P.T. 125.

Le Temple de Kalabchah, par H. Gauthier, 1er fasc., 1911 : P. T. 385. — 2e fasc., 1911 : P. T. 300. — 3e fasc., 1914 : P. T. 145.

Le Temple de Ouadi es-Sebouâ, par H. Gauthier. — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 434 les deux volumes.

Le Temple d'Amada, par H. Gauthier, 1er fasc., 1913 : P. T. 314. — 2e fasc., 1926 : P. T. 50.

Debod bis Bab Kalabsche, par G. Roeder. — Tomes I (texte) et II (planches), 1911 : P. T. 500 les deux volumes. — Tome III, par F. Zucker, 1912 : P. T. 193.

Der Tempel von Dakke, par G. Roeder. — Tome II (planches), 1913 : P. T. 290.

The Temple of Dendûr, par A. M. Blackman, 1911 : P. T. 434.

The Temple of Derr, par A. M. Blackman, 1913 : P. T. 290.

The Temple of Bîgeh, par A. M. Blackman, 1915 : P. T. 238.

Catalogue général du Musée du Caire (In-4° avec pl. et fig. dans le texte) :

Ahmed bey Kamal. *Stèles hiéroglyphiques d'époque ptolémaïque et romaine*, 1905. — Tome I (texte) : P. T. 314. — Tome II (planches) : P. T. 265.
— *Tables d'offrandes*. — Tome I (texte), 1909 : P. T. 250. — Tome II (planches), 1906 : P. T. 193.

Bénédite (G.). *Miroirs*, 1907 : P. T. 150.
— *Objets de toilette*. — 1re partie : *Peignes, épingles de tête, étuis et pots à kohol, stylets à kohol*, 1911 : P. T. 138.

Bissing (W. von). *Metallgefässe*, Vienne, 1901 : P. T. 109.
— *Fayencegefässe*, Vienne, 1902 : P. T. 122.
— *Steingefässe*, Vienne, 1904 : P. T. 125. — *Introduction et Index*, Vienne, 1907 : P. T. 49.
— *Tongefässe*, Vienne, 1913. — 1re partie : P. T. 122.

Borchardt (L.). *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten*. — Tome I, Berlin, 1911 : P. T. 344. — Tome II, Berlin, 1925 : P. T. 220.

Breccia (E.). *Iscrizioni greche e latine* (Musée d'Alexandrie), 1911 : P. T. 315.
— *La Necropoli di Sciatbi* (Musée d'Alexandrie). — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 550 les deux volumes.

Carter (H.) et Newberry (P.). *The Tomb of Thoutmôsis IV*, Westminster, 1904 : P. T. 250.

Chassinat (É.). *La seconde trouvaille de Deir el-Bahari* (1re partie). — Tome I, 1er fasc., 1909 : P. T. 122.

Crum (W. E.). *Coptic Monuments*, 1902 : P. T. 338.

Currelly (Charles T.). *Stone Implements*, 1913 : P. T. 343.

Daressy (G.). *Ostraca*, 1901 : P. T. 275.

Daressy (G.). *Fouilles de la Vallée des Rois*, 1901. — 1er fasc. : *Tombes de Maherpra et Aménophis II* : P. T. 250. — 2e fasc. : *Tombes d'Aménophis II et Thoutmôsis III* : P. T. 97.
— *Textes et dessins magiques*, 1902 : P. T. 88.
— *Statues de Divinités*. — Tome I (texte), 1906 : P. T. 313. — Tome II (planches), 1905 : P. T. 265.
— *Cercueils des cachettes royales*, 1909 : P. T. 410.
Edgar (C. C.). *Greek Moulds*, 1903 : P. T. 119.
— *Greek Sculpture*, 1903 : P. T. 194.
— *Greek Bronzes*, 1904 : P. T. 125.
— *Græco-Egyptian Glass*, 1905 : P. T. 100.
— *Græco-Egyptian Coffins, Masks and Portraits*, 1905 : P. T. 290.
— *Sculptors' Studies and unfinished Works*, 1906 : P. T. 218.
— *Greek Vases*, 1911 : P. T. 290.
— *Zenon Papyri*. — Volume I, 1925 : P. T. 200. — Volume II, 1926 : P. T. 200.
Gaillard et Daressy. *La Faune momifiée de l'antique Égypte*, 1905 : P. T. 193.
Gauthier (H.). *Cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290; 2e fasc. : P. T. 387.
Grenfell et Hunt. *Greek Papyri*, Oxford, 1903 : P. T. 88.
Lacau (P.). *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, 1903, 1904, 1905, 1907. — Tome I, 1er fasc. : P.T. 265; 2e fasc. : P.T. 175. — Tome II, 1er fasc. : P. T. 97; 2e fasc. : P. T. 125.
— *Stèles du Nouvel Empire*, 1909, 1926. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 375; 2e fasc. : P. T. 100.
Lange et Schäfer. *Grab- und Denksteine des mittleren Reichs*. — 1re partie : *Nos 20001-20399* (Texte), Berlin, 1902 : P. T. 275. — 2e partie : *Nos 20400-20780* (Texte), Berlin, 1908 : P. T. 375. — 3e partie (Indices), Berlin, 1925 : P. T. 150. — 4e partie (Planches), Berlin, 1903 : P. T. 375.
Lefebvre (G.). *Papyrus de Ménandre*, 1911 : P. T. 387.
Legrain (G.). *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, 1906, 1909, 1914. — Tome I : P. T. 338. — Tome II : P. T. 250. — Tome III : P. T. 250. — *Indices des tomes I, II et III*, par H. Gauthier, 1925 : P. T. 32.
Maspero (G.). *Sarcophages des époques persane et ptolémaïque*, 1908, 1914. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 170; 2e fasc. : P. T. 250.
Maspero (J.). *Papyrus grecs d'époque byzantine*, 1910, 1911, 1912, 1913, 1916. — T. I, 1er fasc. : P. T. 275; 2e fasc. : P. T. 193. — T. II, 1er fasc. : P. T. 193; 2e fasc. : P. T. 125; 3e fasc. : P. T. 183. — T. III : P. T. 387.
Milne (J. G.). *Greek Inscriptions*, Oxford, 1905 : P. T. 240.
Moret (A.). *Sarcophages de l'époque bubastite à l'époque saïte*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290; 2e fasc. : P. T. 250.
Munier (H.). *Manuscrits coptes*, 1916 : P. T. 385.
Newberry (P. E.). *Scarab-shaped Seals*, Londres, 1907 : P. T. 250.
Quibell (J. E.). *Archaic Objects*. — Tome I (texte), 1905 : P. T. 250. — Tome II (planches), 1904 : P. T. 174.
— *Tomb of Yuaa and Thuiu*, 1908 : P. T. 265.
Reisner (G. A.). *Amulets*, 1907 : P. T. 193.
— *Models of Ships and Boats*, 1913 : P. T. 315.
Rœder (G.). *Naos*, Leipzig, 1914 : P. T. 375.
Elliot Smith (G.). *The royal Mummies*, 1912 : P. T. 375.
Spiegelberg (W.). *Die demotischen Denkmäler*. — 1re partie : *Die demotischen Inschriften*, Leipzig, 1904 : P. T. 150. — 2e partie : *Die demotischen Papyrus*. Tome I (texte), Strasbourg, 1908 : P. T. 193. — Tome II (planches), Strasbourg, 1906 : P. T. 385.
Strzygowski. *Koptische Kunst*, Vienne, 1903. — Épuisé.
Vernier (É.). *Bijoux et orfèvreries*, 1907, 1909 et 1925. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 117; 2e fasc. : P. T. 194; 3e fasc. : P. T. 260.
Weigall (A.). *Weights and Balances*, 1908 : P. T. 88.

EN VENTE :

Au MUSÉE DU CAIRE et chez les principaux libraires du Caire;
Aux éditions Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe);
Chez Bernard QUARITCH Ltd., 11, Grafton Street, New Bond Street, Londres, W.
Chez Karl W. HIERSEMANN, 29, Königstrasse, Leipzig.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME XXVI

(TROISIÈME FASCICULE)

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

M DCCCC XXVI

SOMMAIRE DU TROISIÈME FASCICULE :

INSCRIPTIONS

FROM THE STEP PYRAMID SITE

BY

BATTISCOMBE GUNN.

I

AN INSCRIBED STATUE OF KING ZOSER.

The stones, now in the Cairo Museum[1], which form the subject of the present article were found in January, 1926, at a point at once some 5 metres to the south of the southern part of the temenos wall of the Step Pyramid, and about 25 metres to the south-west of the south-east corner of that wall. The stones were all found close together, and there is little doubt that they all belong to the same statue, a standing figure of King Zoser on a rectangular pedestal, which originally stood within the temenos[2].

The following is a list of the stones :—

1. Piece of the upper left-hand part of the trunk, with remains of the neck and beard; see fig. 1, no. 1.
2. Fragment of the right shoulder and upper arm; see fig. 1, no. 2.
3. Part of the wrist, somewhat flexed, of the left arm; see fig. 1, no. 3.

[1] *Journal d'Entrée*, nos. 49889 and 49889 *a-g*.

[2] Firth considers that the statue was very likely rolled from the top of the wall down a sloping bank of *débris* on the outer (southern) side of the wall.

4. Part of the legs below the knee, with parts of two vertical bars in front, and part of a bull's tail[1] hanging behind; see fig. 1, nos. 4, 5.
5. Part of the bull's tail, joining no. 4; see fig. 1, no. 5.
6. Part of the bull's tail, not joining any other surviving part; see fig. 3.
7. Small part of the bull's tail, joining no. 8; shown in fig. 4.
8. The statue-base, having on its upper surface the feet and the end of the tail of the statue; see the plate[2] and fig. 4.
9. Part of a corner of no. 8; see fig. 6.

The material is a fine limestone. The following are the more important measurements :—

1. Maximum width, 26.5 cm. Allowing about 6 cm. for the width of the beard where it leaves the chin, the width of the neck where it leaves the trunk will have been about 18 cm. With the same assumption, and allowing about 4 cm. for the completion of the shoulder, 62 cm. is the minimum width for the upper part of the body over the shoulders. Maximum width of what remains of the crook, 20.5 cm. The fragment preserves only the front of this part of the body; its maximum thickness from front to back is 9 cm.
2. Maximum length, 23 cm.; maximum width, 12.2 cm.
3. Maximum vertical thickness of the wrist, 7.8 cm.
4. Maximum width of the fragment, 21.5 cm. Maximum breadth of the left leg, ca. 12 cm. Maximum thickness of the left leg, front to back, 14 cm. Maximum breadth of the tail, ca. 10 cm.
5. Height, 19 cm.
6. Height, 13.5 cm.
7. Height, 6 cm.
8. Height of what remains of the figure, 9.5 cm. Length of feet, 30.5 cm. Maximum width of the feet, 11.7 cm. Maximum width of

(1) I use the term "bull's tail" conventionally; the tail worn by the kings perhaps comes from some other animal.

(2) The "plate" referred to in this article is pl. I of Firth's article pp. 97 foll. above. By a slip the statue, actually larger than life-size, is there spoken of as a "statuette".

the end of the tail, 9.2 cm. Length of the rectangular base, from front to back, 66.3 cm. Average width[1] of the base, 48.7 cm. Average height of the base, 14.2 cm.

The following are details of such colouring as remains :—

1. Ground-colour red. Beard, traces of black. The band over the shoulder with buckle, white. Crook, white (?).
2. Red.
3. Red.
4. The legs red; no other colour remains.
5. Reddish-yellow.
6. No colour.
7. Yellow.
8. The feet, red. Fragment of tail, colour lost. On the upper surface of the base the ground-colour is black. The nine bows have lost their colour, and the *rekhyt*-birds retain only traces of green on the wings. On the upper parts of the vertical surfaces of the base is black paint which has been washed down, doubtless by rain, from the horizontal surface; of the original colouring of the vertical surfaces there is now no trace.
9. Agrees with 8.

The following description presupposes, of course, that all the nine fragments belong to the same piece of sculpture. In the circumstances of finding, the material, the technique and the ascertainable measurements of the different parts of the body which are represented, there is nothing to conflict in any way with this assumption. For the rest, parts 4 and 5 join, as do also parts 7 and 8, while 9 obviously belongs to 8.

THE FIGURE.

The fact that fragment 1 (see fig. 1, no. 1) is painted red with the exceptions of the beard, crook and brace shows that the upper part of

(1) The base is quite rectangular in plan, and not trapezoidal as it appears in the plate.

the body was unclothed. It is also clear that the figure wore no wig or other head-dress which touched the shoulders; the headgear was thus probably a crown. And the inscription on the base (dealt with below)

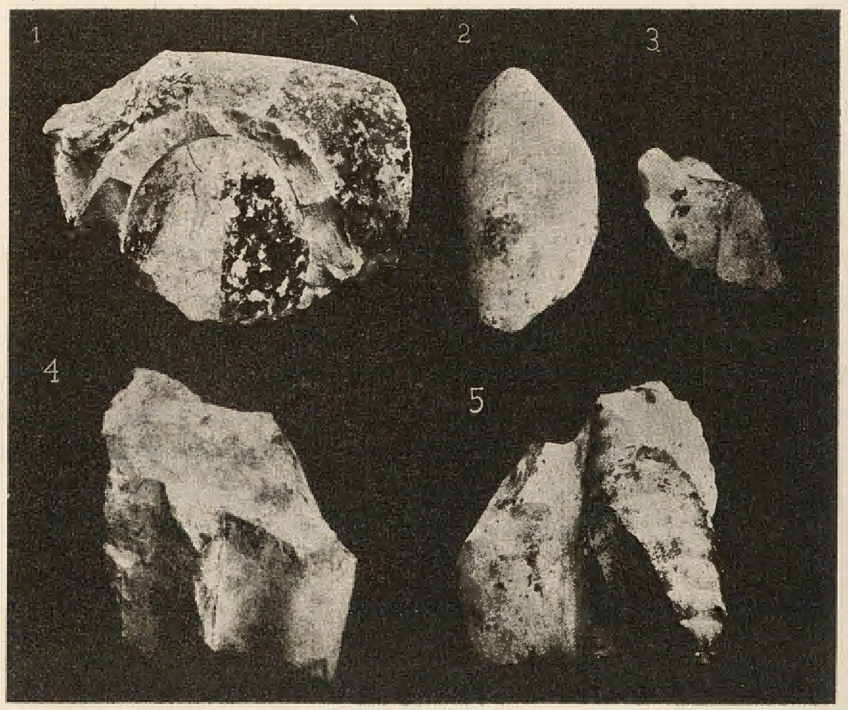


Fig. 1.

makes it extremely probable that the statue had the Red Crown of Lower Egypt. The beard was black, and was perhaps very long, as in the seated statue of Zoser in the Cairo Museum and in the unfinished statues [1] of the King which lie in the "Great Temple" to the south-east of the Step Pyramid.

The band with buckle, passing over the left shoulder (for the upper part of the band see fig. 2) evidently held up a garment clothing the mid-

[1] In one of these statues the length of the beard is six-sevenths that of the head with wig.

dle of the body. This will have been more than a mere kilt, which is supported by being tight round the waist; and the disposition of the band makes it unlikely that it was one of a pair on both shoulders. A royal garment satisfying these conditions is that worn by "Narmer" on the slate palette from Hierakonpolis best reproduced *Äg. Zeitschrift,* 36, pls. 12, 13. This is a close-fitting tunic extending from a little below the nipple to a point some inches above the knee; the whole garment has a single brace, apparently of one piece with it, which passes over the left shoulder, its ends being secured over the left breast by a knot and pin exactly as in fragment 1 [1]. The upper part of "Narmer's" brace, which comes up the back and over the shoulder, suggests that the brace was quite wide behind, tapering sharply towards the end; this is also suggested by the upper part of Zoser's brace (see fig. 2).

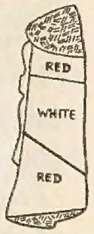


Fig. 2.

"Narmer's" tunic is encircled at the waist by a belt of plaited leather-work, from which hangs a bull's tail at the back; in the larger figure of him a number of rectangular pendants, each having a Hathor-head at the top, hang from the belt in front. The presence of a bull's tail in Zoser's statue involves a belt, and it is very significant that fragments which, from the place in which they were found on the Step Pyramid site, presumably belong to another statue of Zoser, show exactly the same kind of plaited leather belt and pendent ornaments as the larger "Narmer" figure. It is thus tempting to conclude that the figure of the statue with which this article deals was clothed in just the same way as the "Narmer" figure [2]. Note further that, as in the Zoser statue, "Narmer" (1) has the bull's tail, (2) has no wig but a crown, (3) is represented as a conqueror (cf. the nine bows under Zoser's feet).

The buckle and the brace are rendered in low relief; on the top of the shoulder, however, the relief almost disappears.

Zoser is holding a *ḥeḳat*-sceptre (see fig. 1, no. 1), with the crook on

[1] A similar royal garment Quibell, *Hierakonpolis,* I, pl. 26 C, no. 4.

[2] A plain tunic, similar in length to that worn by "Narmer", but held up by *two* braces each secured by the knot and pin, is worn by male deities; cf. Borchardt, *Sahure',* pls. 5, 18, 20, 29, 30.

the left breast (the normal side), the opening of the crook being on the side away from the centre of the body. The short shaft of the sceptre will have passed diagonally over the right side of the thorax, and have been grasped by the left hand over the right breast. Fragment no. 3 (fig. 1, no. 3) includes the wrist of this arm, with about 4 cm. of the forearm and about 3.5 cm. of the base of the thumb; it shows the hand to have been bent up at an angle to the forearm. The fragment includes small pieces from the front of the thorax, showing the forearm and hand to have been in contact with the body.

Fragment 2 (see fig. 1, no. 2) is evidently from the side of a shoulder and the upper part of an arm; that it belongs to the right side is made clear not only by the curves but by an indication of the acromion process of the scapula. It tells us, however, nothing as to the position of the arm. But fragment no. 4 (fig. 1, nos. 4, 5) is from the legs just below the knee; the legs are seen to be side by side, close together (agreeing with the disposition of the feet, see the plate), and in front of them are parts of two vertical bars, placed side by side and in contact, and running vertically up the middle of the front of the body. These bars can hardly be other than parts of a pair of staves or sceptres; and since Zoser's left hand was occupied with the crook, it must be with his right hand that he was grasping these objects. The left-hand bar is 4 cm. in width; the right-hand one was probably of the same thickness.

How these staves or sceptres appeared in their entirety, we have at present no means of deciding. The fact that so much of them as remains shows them to have been in contact indicates that the heads of them did not spread out in two opposite directions, since if they did this it would not be possible for the shafts to lie in contact with each other and close to the body. Thus the possibility that Zoser was holding the lotus and papyrus sceptres is a somewhat remote one. I would suggest that he might have been carrying a pair of staves terminating in small falcons' heads, such as are borne — though in a quite different position — by the archaic statue of a king from Mit Faris, Fayyûm, Cairo Museum no. 395, which is figured e. g., BORCHARDT, *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten* (Cairo Catalogue), vol. II, and which very probably belongs to about Zoser's period. If Zoser were carrying two such staves,

the small falcons' heads, turned outwards on the breast, would not in any way interfere with the complete contiguity of the shafts. But all this is, of course, the merest conjecture.

Fragments 4-8 show the king to have worn the bull's tail, which descends to the ground. Fragment 5 (fig. 1, no. 5) is painted a reddish-yellow; fragment 6 (fig. 3 [1]) has no colour, and fragment 7, from the end of the tail (cf. fig. 4) has pure yellow paint. The separate hairs are indicated by vertical incised lines, and the hair as a whole is "waved" convexly at intervals of about 2 cm. For technical reasons the tail was left joined to the back of the legs by a connecting-wall thicker (*a*) where it leaves the legs or feet than (*b*) where it meets the tail. At the bottom of fragment 4 the thickness of this wall is 9 cm. at (*a*), about 7 cm. at (*b*); at the end of the tail it is 7.8 cm. at (*a*), 5.8 cm. at (*b*). As may be seen from the plate, the end of the tail is not disposed symmetrically

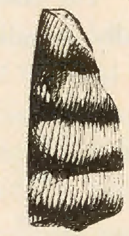


Fig. 3.

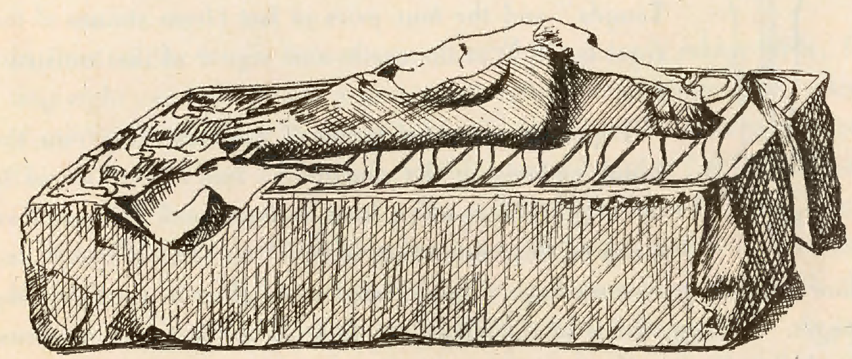


Fig. 4.

with respect to the connecting-wall; it projects sideways from the latter to a distance of 2.5 cm. on the right, of .5 cm. on the left. The distance between the point where the tail disappears into the connecting-wall, and the back of the feet, is 7 cm. on the right, 8 cm. on the left.

[1] Figs. 3, 4, 6 and 7 are by Yûsef Eff. Khafâgy, of the Cairo Museum.

The form of the end of the tail is indicated in fig. 4, a sketch of the base (fragments 8 and 9) with fragment 7 in position upon it, seen from the left.

The extension of the tail to the ground is an abnormal feature. Usually, in reliefs of the earlier periods, the tail stops at lowest at a point level with the top of the heel (e. g., QUIBELL, *Hierakonpolis,* I, pls. 26 C, 29; GARDINER-PEET, *Inscriptions of Sinai,* I, pls. 1, 5, 8; BORCHARDT, *Sahure,* pls. 33, 34, 35, 41); but an exception occurs GARDINER-PEET, *op. cit.,* pl. 1, where in one case the tail touches the ground. Possibly, however, in this statue of Zoser, the prolongation of the tail to the base is a matter of sculptural technique.

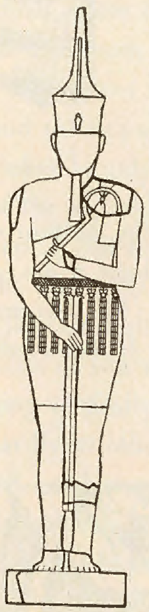


Fig. 5.

The disposition of the feet is unusual in that, instead of the left foot being in advance of the right, both feet toe the same imaginary line. This peculiarity is however shared by other standing statues of the Step Pyramid, namely the unfinished caryatid figures lying in the "Great Temple" and the four pairs of feet (from statues of the royal family?) at the north-west corner of that construction.

Fig. 5 is a mere diagram of a statue seen from the front, embodying the conclusions and conjectures as to the original form which have been set forth above. How much of this restoration is based on solid evidence and how much is guesswork have, I hope, been made clear in the foregoing pages. Existing parts of the statue visible from the front are enclosed in thicker lines in the figure.

UPPER SURFACE OF THE BASE[1].

This surface is not quite flat, but is higher where it is nearest the feet, especially on the right; at the point where the heel on that side

[1] From this point to the end of the article, "right" and "left" are those of the spectator.

meets the connecting-wall to the tail, it rises as much as 1.5 cm. Between the front parts of the feet the ground takes an upward slope similar to, though of course lower than, that taken by the upper surfaces of the feet themselves.

On this surface are sculptured in relief, about 1 mm. high, nine bows and three *rekhyt*-birds (see the plate). The greater part of the field is occupied by the bows, on which the king is represented as standing. Actually the feet cover seven of them, the remaining two being under the tail. None of the bows being entirely exposed, it is not possible to know the full appearance of them; fig. 6 gives a copy of the hindmost one.

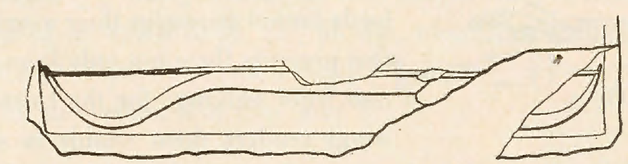


Fig. 6.

In front of the king's feet are represented the three[1] *rekhyt*-birds, facing right — the normal aspect of all figures and objects in Egyptian plastic art when there is no special factor to dictate the reverse position. The right-hand bird is about .5 cm.[2] longer and higher (maximum measurements) than the other two. The middle bird differs from the others in that it has little or no interior modelling or detail, and is in lower relief; indeed, the feathers of the upper wing are not in relief at all, the outlines being now given only by the black paint of the ground. It presents the appearance that the other two would do if much worn down by some agency; but since wear is unlikely to be the cause of the flatness of the middle bird, we must suppose that it was deliberately left in this state. It is possible that this had a practical motive, namely to present a

[1] The number three is a conventional representation of any plurality; see Sethe in BORCHARDT, *Sahureʿ*, 78, 92.

[2] The difference looks much greater in the photograph; this is however merely due to foreshortening, the camera not having been squarely placed over the stone.

smooth and level surface for the deposition of offering-vessels; but that is of course mere conjecture.

A drawing of the best-preserved bird — the left-hand one — is given in fig. 7 [1]. The disposition of the wings, clearer here than in most later examples, and the position of the legs, have a significance which has perhaps been hitherto unnoticed. As Mrs. Firth points out to me, live ducks and other birds are frequently to be seen in the local markets with their wings twisted one round the other [2], as is clearly the case here. The birds cannot disengage their wings unaided; this prevents them not only from flying but also from walking, for the twisting of the wings renders them unable to stand properly, and they lie on their legs, exactly as do the *rekhyt*-birds here and in similar examples [3]. The *rekhyt*-birds so represented thus appear to symbolize the *rekhyt*-people as being in a state of complete subjection.

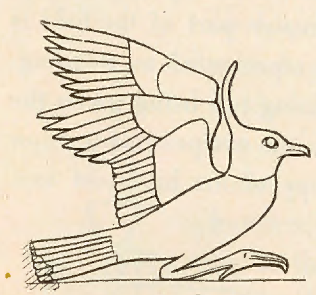


Fig. 7.

An association of the *rekhyt* and the Nine Bows in predynastic times perhaps occurs on the mace-head reproduced Quibell, *Hierakonpolis*, I, pl. 26 C. There, a number of birds which can hardly be other than *rekhyt* are hung by the neck from standards (*loc. cit.*, no. 1), and a number of bows are shown on a fragment (*loc. cit.*, no. 5) as being suspended in the same way. Whether there were nine of the bows it is not possible to say; it is clear however, that both *rekhyt* and bows there symbolize defeated enemies of the Scorpion King of Upper Egypt. Combining with this the fact that in later times the *rekhyt* were clearly regarded as a part

[1] The tail is completed from the right-hand bird.

[2] Similarly with ducks when caught by natives on the lakes. "Each bird has its wings twisted over its back in the shape of a corkscrew to prevent it from flying", says a correspondent to the *Egyptian Gazette*, 29 October, 1926.

[3] The *rekhyt*-bird as a hieroglyph in Old Kingdom texts sometimes has its wings folded on its back like other birds, although lying on its legs, as here; cf. Borchardt, *Sahure'*, pl. 20; Schäfer, *Bruchstück altägyptischer Annalen*, p. 4. In the *Pyramid Texts* the bird has the form [hieroglyph].

of the Egyptian population, we may conclude the they were a race dwelling in the Delta, or a little south of it; originally hostile to the Upper Egyptian kingdom [1], they later became subjects of the united monarchy.

Thus the upper surface of the statue-base perhaps contains a traditional symbolic representation of general triumph over enemies, the distinction being made that while the foreign Nine Bows are trampled under the king's feet, the *rekhyt*, having become Egyptians, merely lie helpless before him. A submission of the *rekhyt* to the king is perhaps referred to in such later representations as Naville, *Deir el Bahari*, pl. 110, where six *rekhyt*-birds under the royal throne, in the same posture as here, but each provided with human arms and lying on a [hieroglyph]-sign, are adoring the sovereign, the signs [hieroglyphs] being written at each end of the row; the meaning of this is given in words in *op. cit.*, pl. 85, where two symmetrical lines of text under the royal throne each run : [hieroglyphs] "Adoration of (= by) all the *rekhyt*, that they may live".

FRONT SURFACE OF THE BASE.

This surface (see the plate), is edged with a rectangular band, 1.4 cm. high at the top and 1.3 cm. high at the bottom, enclosing a field 11 cm. high. Moving from right to left, we see the extant part of this field to contain two [hieroglyph] symbols and two [hieroglyph] symbols alternating with one another, then a hieroglyphic legend, then a [hieroglyph] symbol, followed by more hieroglyphic legend, after which the field is destroyed. The space in the middle of the whole field, containing royal names, is flanked by a [hieroglyph] on the right and a [hieroglyph] on the left, these two symbols being very nearly symmetrically disposed in relation to the original centre of the field and the feet above it. Now this central space is just that which would be given by the omission, from a continuous series of alternating [hieroglyph] and [hieroglyph] symbols, of an adjacent pair of these. In this case the omission would be of [hieroglyphs],

[1] Compare, in the text of very ancient origin at Medinet Habu, cited von Bissing-Kees, *Untersuchungen zu den Reliefs aus dem Re-Heiligtum des Rathures*, I, 104, *wḥ3·n·f rḫjt nb sntw ḥr ḏb'w·f*, "he has cast(?) all the disaffected *rekhyt* under his fingers".

requiring a [hieroglyph] on the left of it, which is what we actually find. It will be shown below that a similar omission has very probably taken place on the left, to give room for the hieroglyphic legend there. We may thus say that the design of this field is a frieze of alternating symbols [hieroglyph] and [hieroglyph], with suppressions of these symbols to allow room for inscriptions.

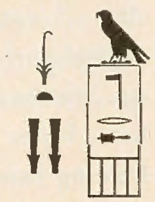
The symbols are executed in great detail, and may perhaps help towards the identification of the objects represented by them. The [hieroglyph] symbol here should be compared with the contemporary forms as architectural elements at the Step Pyramid, see *Annales du Service,* XXV, pl. 5, no. 3 of Firth's article pp. 149 foll. The use of a frieze of these or similar symbols on supports is common; cf. Borchardt, *Sahureʿ,* pl. 44, where alternating [hieroglyph] and [hieroglyph] are depicted on the plinth of a throne, similarly Naville, *Deir el-Bahari,* pls. 87, 94, 96, and pl. 104 where the frieze surrounds the support of a sacred boat. And such examples indicate that the framing-band round the field on Zoser's statue was originally so painted as to give the familiar border of coloured rectangles.

The inscriptions are very beautifully executed, as may be seen from the photograph. A curious palæographical detail is the variation in the two examples of the sign [hieroglyph]; in one case the hornet has the hind leg, in the other case this is lacking.

The central inscription contains to the left, on the *serekh,* [hieroglyph] "Horus, Netheri-er-khet", the latter being the well-known Horus-name[1]

[1] Sethe maintains, *Beiträge zur ältesten Geschichte Aegyptens,* 40-1, that the [hieroglyph], which is always written in the contemporary examples of this name, cannot be the phonetic complement of [hieroglyph], *nṯrj,* which in Horus-names is consistently written [hieroglyph] only, but must be the preposition *r* with meaning "more than"; and that the name is thus *Nṯrj-r-ḫt,* "He who is more Divine than the Body (of the Gods)", the latter meaning of [hieroglyph] being known from the *Pyramid Texts* and from royal names. Although the reading *Nṯrj-ḫt* with meaning "Divine of Body" is tempting because it conforms the name to a well-known type of Old and Middle Kingdom Horus-names (*Nṯrj-mtw,* "Divine of Seed"; *Nṯrj-ḫʿw,* "Divine of Glory"; *Nṯrj-bȝw,* "Divine of Will"; *Nṯrj-ḥḏt,* "Divine of White-Crown"; *Nṯrj-ḫprw,* "Divine of Mode-of-Being"), Sethe's objection to it appears to me unassailable. I may add that in the large number of contemporary examples of the king's Horus-name which have come to light during the recent excavations at the Step Pyramid, [hieroglyph] is invariably found.

of Zoser, and to the right [hieroglyph] "King of Lower Egypt, Senwi (or Sensen)". The latter name is new; I have no idea whether it should be read *śnwj,* "the two brothers[1]" (cf. *Pyramid Texts,* 163), or *śnśn.* Now the king bears this name as *bitj,* "King of Lower Egypt[2]", but we know from other contemporary sources[3] that he was [hieroglyph] "King of Upper and Lower Egypt". Why then does he appear here as the ruler of only half his kingdom? The answer must be that this is one of a pair of statues; this one will have represented the king as wearing the Red Crown of Lower Egypt, and the other statue, now lost, will have represented him as wearing the White Crown of Upper Egypt, and will have given his names as :—



The pair of statues will have constituted a quite normal expression of the fundamental political principle that the sovereignty of united Egypt is vested in two kings combined in one person. I am assuming that Zoser was [hieroglyph], and that therefore he would be called [hieroglyph] on one statue and [hieroglyph] on the other, only because no case seems to exist of a king having one name as [hieroglyph] and a different name as [hieroglyph]. But this is perhaps not out of the question in the

The name *Ḏsr* (Zoser) of this king is still unknown before the Twelfth Dynasty (for which see Gauthier, *Livre des Rois,* I, 51), unless indeed the fragment of stone vessel bearing [hieroglyph] from the tomb of King [hieroglyph] (Petrie, *Royal Tombs,* I, pl. 4, no. 3) is to be assigned to him.

[1] With reference to Horus and Seth?

[2] A view has been put forward orally that [hieroglyph] is here the name of another person, a vassal "King of Lower Egypt", who is here symbolically represented, by the confrontation of the two names, as adoring [hieroglyph]. This is highly improbable. Since Zoser was himself [hieroglyph] as well as [hieroglyph], he certainly would not permit any vassal king to bear that title also. And the confrontation of two names of the same king is by no means unknown : cf. Petrie, *Royal Tombs,* I, pl. 17 (29); Petrie, *Abydos,* I, pl. 11 (11); Gardiner-Peet, *Inscriptions of Sinai,* I, pl. 3; and the names of Mycerinus on the triads from his pyramid in the Cairo Museum.

[3] The inscription on the base of the seated statue mentioned above (*Annales du Service,* XXV, 150); the doorway inscription from the interior of the Step Pyramid, now in the Berlin Museum (Lepsius, *Auswahl,* pl. 7); an inscription similar to the preceding but written in ink, on a lintel inside the Step Pyramid; Garstang, *Mahâsna and Bêt Khallâf,* pl. 8, no. 1.

early part of the Third Dynasty; it is just conceivable that Zoser's titulary ran : [hieroglyphs]; [hieroglyphs]; [hieroglyphs].

The inscription on the left has now to be considered. Before discussing it in detail it will be well to try to ascertain how much of it may be lost.

The extent of the missing area on the left-hand side of the field is easily determined. The right-hand vertical part of the framing-band, now damaged on the outside edge, is shown by inspection to have been originally 1.4 cm. wide, and we may very reasonably assume the left-hand vertical part of the band to have had the same width. Subtracting 2.8 cm., the sum of the two widths, from 48.7 cm., the total width of the base, leaves 45.9 cm. as the original total width of the field within the framing-band. The measurement from the right-hand edge of the field to the edge of the fracture at the point where it crosses the back of the sign [hieroglyph] is just 41 cm., leaving 4.9 cm. in a horizontal line from that point to the left-hand edge of the field.

The question now arises whether the missing part of the field was entirely filled with inscription, or whether it contained one (for there is no room for two) of the symbols [hieroglyph], [hieroglyph], and if so, which one.

It appears to me that, provided the inscription leaves room for it, elementary considerations of symmetry demand the presence of a symbol at the extreme left of the field. Now the remaining upper part of the inscription gives us the titles [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], disposed in three short vertical lines. There may have been another line to the left of these containing further titles, but there seems to be no necessity to suppose this. Below these titles is the name *Ỉj-m-ḥtp*, disposed horizontally. This name may have been written [hieroglyphs], or [hieroglyphs] only; in either case it is quite unlikely that the name had a determinative, [hieroglyph] or [hieroglyph], which would be most abnormal at this period [1]. [hieroglyph], without [hieroglyph], is a common writing of the word *ḥtp* in the early Old Kingdom, so that it is not strictly necessary to restore the name as [hieroglyphs] [[hieroglyph]]; but even

[1] In support of this statement I need invoke only the sealings and inscribed vessels of this period, which abound in personal names, never written with [hieroglyph] or [hieroglyph].

so written the name will stop far short of the left-hand edge of the field. In the bottom line we have two titles [hieroglyph]*, [hieroglyphs], followed by parts of two signs which, as will be seen below, perhaps form part of a name; the length of this name is quite doubtful, but what has just been said regarding the absence of a name-determinative holds good here also. Thus it is possible that the inscription as we have it is complete with the exception of a name, perhaps not more than one "square" in extent, after [hieroglyphs] in the bottom line.

Admitting these possibilities for the sake of a working hypothesis, we find, after completing the signs [hieroglyph] of [hieroglyph] and [hieroglyph] of [hieroglyphs], giving them the same width as the intact sign [hieroglyph], that there is just comfortable room

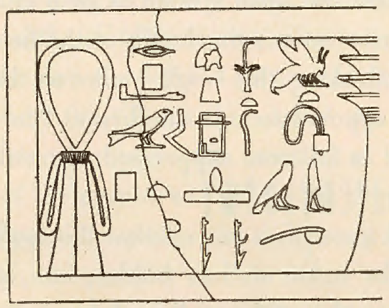


Fig. 8.

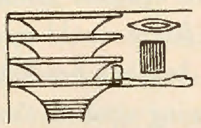


Fig. 9.

for the [hieroglyph] symbol. To put the other symbol [hieroglyph] in this place is hardly possible, for, if we attempt to insert one of the same width as the two best-preserved existing examples, we find that it would overlap one of the hieroglyphs. These facts are illustrated in figs. 8, 9 [1].

In favour of the restoration of a symbol [hieroglyph] on the extreme left of the field are the following points. Firstly, that, as has been mentioned above, the absence of a symbol here would make the whole composition of the field very one-sided. Secondly, that between the restored [hieroglyph] on the left and the next symbol, the [hieroglyph] behind the Horus-name, there would be a space equal in extent to the central space bearing the king's names, that is, a space just equal to that occupied by two symbols [hieroglyph] and [hieroglyph]. Thirdly,

[1] Much interior detail is omitted in figs. 8-10.

it seems reasonable to suppose that the left-hand inscribed space would not have been greater than the central one; not only on grounds of symmetry, but also because the inscriptions on the left, which do not relate to the king, would not then be allotted a greater space than that occupied by the royal inscription in the middle. Fourthly, if the suggestion be correct that the design of the field is a frieze of symbols [hieroglyph] and [hieroglyph] with suppressions to admit inscriptions, then it is necessarily the [hieroglyph] symbol, if any, that we must restore on the left; for the two symbols suppressed to give room for the inscription will be a [hieroglyph] following the [hieroglyph] behind the Horus-name, and a [hieroglyph] after that, requiring to be followed by [hieroglyph]. Finally, the presence of [hieroglyph] on the left would give what was doubtless an important consideration, namely an equal number (three) of each symbol.

That absolute symmetry requires the same symbol at each end of the field is no argument against this restoration; the design of the field is not symmetrical in this sense, since flanking the king's names we have two different symbols symmetrically opposed to one another. The scheme of the frieze would appear to be as follows, suppressed elements being placed between brackets : [hieroglyphs].

Turning again to the left-hand inscription, we see that this begins with a series of titles, followed by the name of their holder, one Imḥotep. Under the name Imḥotep are two other titles, followed by parts of two signs. Since Egyptian titles never follow the name of their holder, but only precede it, it is as good as certain that the two titles under the name Imḥotep belong to another person, and were followed by the name of the latter. The broken signs after [hieroglyphs] may belong to a second name, for which, if a [hieroglyph] symbol be restored on the left, only one "square" would be available.

The inscription on the left would thus run :—

The Chancellor of the King of Lower Egypt, Chief under the King (of Upper Egypt?), Administrator of the Great Mansion, Hereditary Noble, Heliopolitan High Priest, Imḥotep.

The Carpenter and Sculptor, ...

Against the above reconstruction are the following considerations. On the one hand, it is difficult to suggest any name, of one "square" or

more, that the broken signs after [hieroglyphs] would suit [1]; on the other, there is a title occurring on a stone bowl, Amélineau, *Nouvelles fouilles d'Abydos*, II, pl. 50, n° 2, and again on an unpublished fragment of a bowl found by the Step Pyramid, which in both cases follows the titles [hieroglyphs] and which would well suit the broken signs; see fig. 10 [2]. If this be the correct restoration, then the name of the sculptor will have followed this title, and there will be no room for the [hieroglyph] symbol.

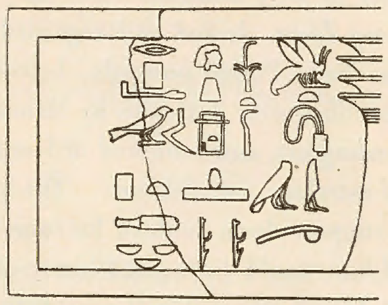


Fig. 10.

Taking now all the inscriptions together, it seems clear that they comprise : in the middle, the titles and names of the person represented by the statue; on the left the titles and name of the dedicator of the statue, followed by the titles and name of the sculptor of the statue. It seems impossible to interpret the mention of Imḥotep here otherwise than as a record of the person who dedicated or presented the statue; for this there are analogies of a sort in the dedicatory inscriptions, mostly by sons of the deceased, in mastabas and on stelæ. The perpetuation of the sculptor's name on a royal monument is a more striking feature. An example, however, of an object of the older period being furnished with the names of both donor and maker is afforded by the large inscribed wooden door of the Sixth Dynasty from Saqqara, now in the Cairo Museum (*Journal d'Entrée*, no. 47749); at the bottom it is recorded that the son of the deceased, Ḥetepka, "gave it", and at the side, in an inconspicuous position and in small writing, is written [hieroglyphs] "the sculptor Ithu was caused to make (it)".

It is tempting to jump to the conclusion that in the dedication by an Imḥotep on this statue we have a contemporary record — which would

[1] The upper sign can hardly have been [hieroglyph], since, in such a carefully cut inscription as this, the separate fingers would certainly have been shown.

[2] Against this, again, might be urged that the title perhaps means "engraver of bowls", which would be an unsuitable title for a sculptor of statues.

be at present unique — of the famous Imḥotep-Imuthes[1], mentioned as a sage in the Middle Kingdom "Song in the House of King Inotef" regarded as the patron of scribes in the New Kingdom[2], stated by late tradition to have been the Vizier and Chief Architect and Chief Ritualist of King Zoser, deified and regarded as the Son of Ptah of Memphis from the Saite Period onwards, legendary founder of the Temple of Edfu, identified with Asklepios by Manetho[3] and the Greeks for his skill in the healing art, and honoured in Hermetic and other late writings as a master of astrology and alchemy. The historic reality of this personage has not, I suppose, been doubted for some time past; but any contemporary record of him would have great historical value, and if such exists on the base of Zoser's statue it will constitute perhaps the most important feature of that monument.

In favour of the identification of the two Imḥoteps is the antecedent improbability of an Imḥotep, of sufficient importance to be allowed to dedicate a statue to the king in the latter's burial-place, being other than the traditional Vizier at a time when the name in question was apparently rare[4].

Against the identification is the difference between the titles borne by the dedicator of the statue, and those assigned by tradition to Zoser's Vizier. The titles on the statue-base are as follows :—

1. Chancellor of the King of Lower Egypt.
2. First under the King (of Upper Egypt?).
3. Administrator of the Great Mansion.
4. Hereditary Noble (or the like).

[1] On whom see especially SETHE, *Imhotep, der Asklepios der Aegypter...;* also J. B. HURRY, *Imhotep, the Vizier and Physician of King Zoser.*

[2] See Gardiner in *Äg. Zeitschrift,* 40, 146.

[3] If Sethe's emendation *op. cit.,* 19, be correct.

[4] I am unable to find any other example of the name before the reign of Sahurēʿ (MARIETTE, *Mastabas,* 198); it is possible that this and all later Imhoteps were named after Zoser's contemporary.

5. [1] Heliopolitan High Priest (*Wr-mꜣw*).

The following is a list[2] (excluding mere epithets) of the traditional titles of the Vizier Imḥotep, taken in rough chronological order of the sources, the earliest of which is of the Persian Period :—

1. Overseer of Building-works of Upper and Lower Egypt.
2. Overseer of the (Pyramid-) Town.
3. Vizier.
4. Chief Ritualist of the King of Upper and Lower Egypt, Zoser.
5. Chief King's Scribe of Grain (?) of Upper and Lower Egypt.
6.
7. "Ibis".
8. Chief Ritualist.
9. Scribe of the God's Book.

Of these latter, nos. 1-3, 8, 9, are common in the Old Kingdom, 4 is but a variant of 8; 5 does not seem to occur in the Old Kingdom; 7 appears to be only a late title of deified sages[3]. 6 is obscure and

[1] For this inverted writing of the title cf. AMÉLINEAU, *Nouvelles fouilles d'Abydos,* II, pl. 22, 8; SCHÄFER, *Bruchstück altägyptischer Annalen,* 39. It may be a case of graphic metathesis from an original , or it may have arisen merely from the compactness with which the two signs can be fitted together in this order.

[2] From SETHE, *op. cit.* 1-4 are from the genealogy of Khnemibrēʿ (*op. cit.,* 14); 5 is from the temple of Debôt (*op. cit.,* 26); 6-8 are from the inscription of the Seven Years' Famine (*op. cit.,* 12), and 9 from the temple of Edfu (*op. cit.,* 17).

[3] It is found also as a title of the deified Amenḥotpe son of Ḥapu (SETHE, *op. cit.,* 12).

probably corrupt; Sethe suggests (*op. cit.*, 12, note 1) that it may be misread from the hieratic writing of the Third Dynasty title [hieroglyphs], but it might also contain the very old title written in later times [hieroglyphs], *imj is*.

Now it will be seen at a glance that the two lists have not a single title in common. Granted that tradition might, by omissions and additions, have considerably modified the titulary of Imḥotep the Vizier during the 2500 years between his lifetime and that of his *soi-disant* descendant Khnemibrēʿ, we might yet expect to find at least one of the titles [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs], in a contemporary list of his principal titles. Not only is this not the case, but, except for "Heliopolitan High Priest"[1], the titles on the statue-base are not, in the Old Kingdom as we know it, of a very exalted order. However, in view of the known tendency of Egyptian titles to decline in significance with the lapse of time, it may well be that nos. 1-4 on the statue-base carried greater dignity in the time of Zoser than in the later Old Kingdom.

The absolute discrepancy between the two lists of titles, though a serious obstacle in the way of the identification, is not an insuperable one. Accepting the traditional titles nos. 1, 2, 3, 8 (=4), 9 as authentic, these would represent the highest offices held by Imḥotep, attained by him perhaps only towards the end of a long career; and we might suppose that the statue of Zoser was carved and inscribed many years previously, when Imḥotep, though a dignitary of importance, had as yet many rungs to climb up the ladder of official advancement[2].

On the other hand, the results of further excavation at the Step Pyramid site might show the Imḥotep of the statue-base to be a son of Imḥotep the Vizier.

[1] It is curious that this title, seemingly the most important in the series, comes last; one suspects a classification into Court (1-3), hereditary (4) and priestly (5) titles.

[2] It must also be taken into account that if the alternative reconstruction discussed pp. 192-3 above be correct, the part now broken away may have contained other titles of Imḥotep.

II

AN ARCHITECT'S DIAGRAM

OF THE THIRD DYNASTY.

In April, 1925, the excavations of the Department of Antiquities at the Step Pyramid brought to light the object reproduced by a photograph in the plate, and by a tracing in fig. 1. It is a limestone flake, apparently complete, 15 × 17.5 × 5 cm., inscribed on one face in red ink. The surface is rough, and the writer's pen has jumped over many small depressions, giving the lines and signs a broken appearance. In some places, also, small portions of the surface seem to have scaled away. There appears to be nothing in the palæographical features of the inscription, or in the contents of the latter, to conflict with the dating which is most probable on general grounds, namely to the period of Zoser.

A transcription of the ostrakon is given in fig. 2. It will be seen that in the five spaces formed by the curve and the vertical lines are lineal measures expressed in cubits, palms and fingers[1], as follows :—

1. "1 cubit, 3 palms, 1 finger" (= 41 fingers).
2. "2 cubits, 3 palms" (= 68 fingers).
3. "3 cubits" (= 84 fingers).
4. "3 cubits, 2 palms, 3 fingers" (= 95 fingers).
5. "3 cubits, 3 palms, 2 fingers" (= 98 fingers).

It seems clear that each measurement refers to the height of the vertical line to the left of it, and that these lines must be taken as all rising from the same level; the horizontal *datum* line which according to our ideas would be necessary at the bottom of the diagram is however absent, being doubtless taken for granted. The vertical lines will thus be offsets

[1] One cubit = 7 palms = 28 fingers; one palm = 4 fingers.

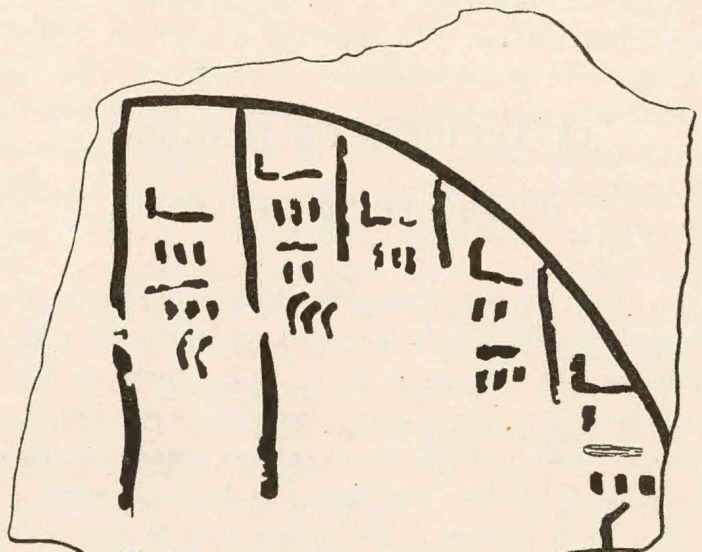


Fig. 1.

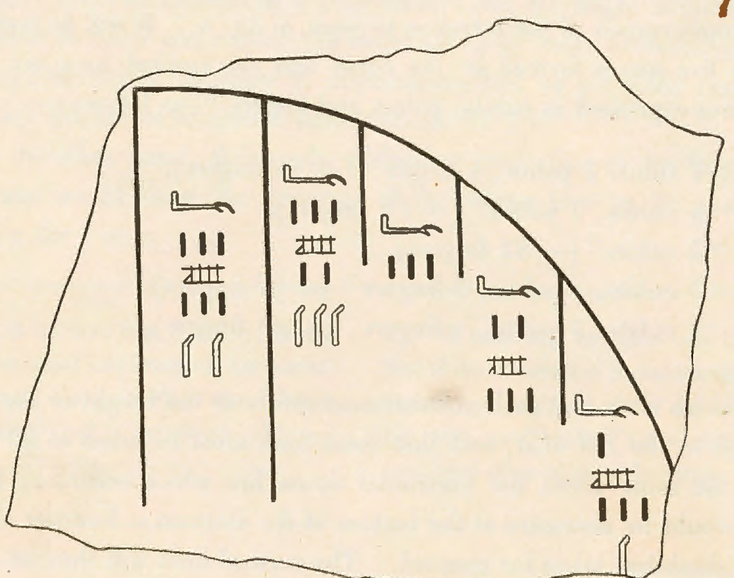


Fig. 2.

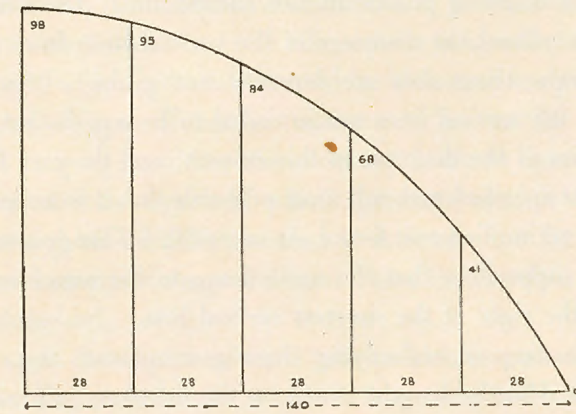


Fig. 3.

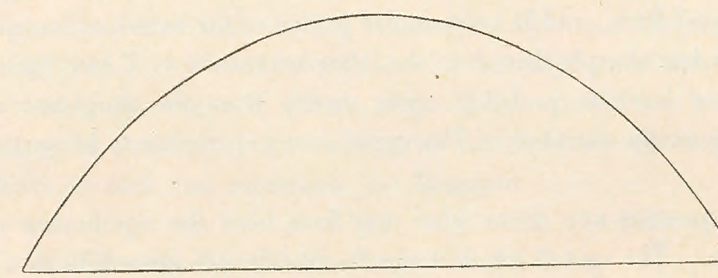


Fig. 4.

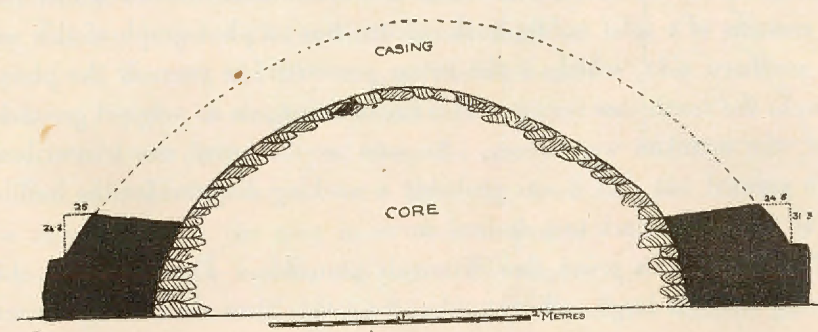


Fig. 5.

(in effect a series of coordinates) which by their lengths determine the positions of a series of points on the curved line. Obviously, for this diagram to be of use, the distances of the vertical lines from one another must be known; these *data* are however not given. It is natural to suppose that the vertical lines are intended to be equidistant, in spite of the inequalities of the diagram in this respect; and the very fact that the distance is not specified makes it most probable that it is to be understood as one cubit, an implied unit found elsewhere [1]. This granted, it is then a reasonable supposition that the curve drops to the zero level at a point one cubit to the right of the shortest vertical line.

Fig. 3 is a diagram embodying these assumptions; the vertical lines are proportional to the lengths stated on the ostrakon (all measurements are given in the convenient unit of the "finger"), and a curve has been drawn to touch the upper ends of these lines and to drop to the zero level on the right. It will be seen that the curve thus obtained gives a fairly good form, and is very similar to that of the ostrakon, except that it drops less sharply than does the latter between "41" and "0"; this difference however probably arises merely from the roughness of the drawing on the ostrakon. The curve does not appear to be part of an ellipse.

The question now arises what may have been the significance of this diagram. The spot at which it was found offers an answer to this. On the west side of the more northerly of the two tombs with façades which are situated by the north-east corner of the Pyramid (see *Annales du Service*, XXIV, 122 foll.), is an elevated horizontal surface on which are the remains of a solid saddle-back construction; a photograph of this on the southern side, which is the better preserved, is given in the plate. Close to the south-east corner of this construction, on its original ground-level, the ostrakon was found. As soon as the latter was transcribed Firth pointed out that it was probably a working diagram for the building of the saddle-back to a desired curve.

This view seems *primâ facie* extremely plausible. For one thing, the plotting out of a large architectural curve, other than circular, by means

[1] Cf. my remarks *Journal of Egyptian Archaeology*, XII, 134.

of offsets is just the method that we should expect Egyptian builders to employ; for another, it is an obvious economy to give the offsets of only one half of a symmetrical curve. A minor point is also that the diagram is written in red, which is the colour used for almost all early construction memoranda and diagrams found on masonry. To test the accuracy of this theory as fully as possible, it is necessary firstly to draw, as is done in fig. 4, a symmetrical figure of which the curve established in fig. 3 is equal to the right-hand half, and then to ascertain how far that figure, and the dimensions stated on, or inferred from, the ostrakon, agree with the actual saddle-back.

It will be seen that fig. 4 gives a curve which is 10 cubits wide by 3 1/2 cubits in maximum height, and which appears to be very suitable for a saddle-back form. Now the saddle-back construction itself is unfortunately too much ruined to allow its similarity to fig. 4 to be ascertained in more than a few particulars. It consists of a core of rubble and *tafl*, originally covered with a casing of limestone blocks; of the casing of the curved part only a stump, less than 35 cm. high, exists on either side. Most of the core still exists. Fig. 5, for which I am indebted to Firth, gives a section of the building as seen from the east end; the solid black at each end represents the limestone casing.

The curve given in fig. 4 is assumed to be 10 cubits wide; taking the cubit as equal to 52.5 cm., we have 525 cm. for the width. The total width of the saddle-back is exactly ascertainable; the distance between the vertical dotted lines in fig. 5 is at the east end 557 cm., at the west end 556 cm., giving a mean of 556.5 cm. Here, then, we have a discrepancy of about 31 cm.

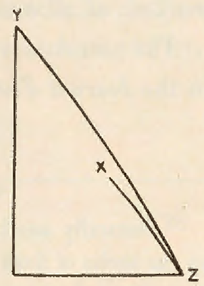


Fig. 6.

The ends of the curve where they rise from the zero line form the next most obvious points of comparison. In fig. 6, the curve XZ shows the curvature, measured by Firth and myself, of the stumps of the saddle-back casing (at the east end, which is the best preserved part), and YZ is the curve established in fig. 3, from the shortest offset to

the zero point[1]. Here again there is a not inconsiderable difference.

The maximum height of the curve on the ostrakon is given as 3 1/2 cubits, say 52.5 cm. × 3.5 = 183.75 cm. Firth's section of the saddle-back, fig. 5, includes a conjectural restoration, based on the existing core, of the curve taken by the lost casing; this restoration is of course quite independent of any *data* afforded by the ostrakon. The maximum height of Firth's restored curve is equal to 174 cm. The correspondence is here very close, and the difference of about 10 cm. could easily be accounted for, if necessary, by slight denudation of the top of the core and by the fact that the thickness of the casing at this point can only be guessed.

For the rest, it will be seen by simple inspection that there is a considerable resemblance between the general forms of the curve given in fig. 4 and of the saddle-back curve as restored by Firth in fig. 5.

In spite of the differences which have been pointed out, the degree to which the ostrakon and the saddle-back correspond, when added to the fact that the one was found in the closest proximity to the other, seem to leave little doubt possible that the diagram on the ostrakon was intended to serve as a guide to the masons in constructing the saddle-back. If this view be accepted, the discrepancies between the two will furnish interesting evidence of the amount of accuracy to which Zoser's builders worked, at all events when engaged on buildings of minor importance.

The ostrakon is now in the Cairo Museum, and is numbered 50036 in the *Journal d'entrée*.

BATTISCOMBE GUNN.

---

[1] Naturally another person, joining up the series of fixed points by a curved line, might produce a contour differing slightly from my own; but it is not possible to draw, from the *data* given, a curve which shall not be undulated and which shall fall on XZ.

FRAGMENTS OF PAPYRI FROM OXYRYNCHOS

BY

C. C. EDGAR.

Though the Museum receives every year a certain quantity of papyrus from the famous site of Behnesa, it is always very fragmentary and for the most part quite worthless. What we have obtained since 1914 has been looked through, partly by Mademoiselle Norsa, partly by M. Henne, and partly by myself, but nothing of much value has come to light. I publish below a few of the pieces which I have myself picked out and inscribed in the *Journal d'entrée*. Besides these, mention may be made of a number of fragments of Homer (*Journal d'entrée*, nos. 45612-21, 47268, 49654-56); Callimachus, *Hymn to Artemis*, a few letters from the ends of lines 46-54 and from the beginning of lines 79-84, in a good hand of the 1st century A. D., with scholia in the margin (*Journal d'entrée*, no. 47993); a fragment of a glossary (*Journal d'entrée*, no. 50208); and a fragment of a poem in hexameters (*Journal d'entrée*, no. 47270), of which the best-preserved lines are :

]ν̣ φε̣ύ̣γω̣ν̣ [β]ασιλεὺ̣ς [ὁ]σίας α.[
]εξ ἄγρης φυγὰς ἄγριος ἵξεται ἀνὴρ
]ει λιπαρὰ κρήδεμνα Κυρήνης.

The only non-literary piece in my small selection is the following.

LETTER FROM TEOS TO ONNOPHRIS. — 0 m. 115 × 0 m. 115. — Date : Reign of Domitian. — *Journal d'entrée*, no. 49139.

P. Ox. 1029, edited by Hunt, contains a list of the carvers of hieroglyphics in Oxyrynchos together with a declaration on oath that the list

is complete and that there are no apprentices or strangers in the town practising the same art. The list was presented to the basilikogrammateus by Teos, younger son of Onnophris son of Teos, and by Asklas son of Onnophris son of Osmolchis, and it contained only three other names besides their own. Evidently the *ἱερογλύφοι* formed a very small guild whose membership was confined to one or two families; and no doubt it was the same in other towns as well as in Oxyrynchos. The art was decaying, and the successors of the men who had decorated the old Egyptian temples found it natural or convenient to correspond with each other in Greek and even to adopt Greek names.

The Teos who appears in the above-mentioned text as one of the delegates of the guild in 107 A. D., is probably also the author of the following letter, written on a small sheet of papyrus along the fibres. It may be translated thus : « Teos to his father Onnophris many greetings. I received word that the centurion in Akoris has sent for the hieroglyphic carvers. So if you know that it is true, send me word if we are to go up or remain here. Pray then send me an answer quickly. And about the priests... Embrace my brothers for me. Farewell.... on the 16th day of Domitianus. »

We know from an inscription, republished by Cagnat-Jouguet, no. 1138, that in 81 A. D. the centurion Titus Egnatius Tiberianus of legio III Cyrenaica was stationed at Akoris, the modern Tehneh, in charge of the quarries there. The Egyptian quarries were directly under the control of the Roman army, each important quarry being superintended and guarded by a centurion or other military commandant (see Lesquier, *Armée romaine*, pp. 239-243). The centurion mentioned in the letter may have been Titus Egnatius Tiberianus or may have been a successor of his, and it was no doubt his connection with the quarries that caused him to summon the sculptors from Oxyrynchos.

Τεῶς Ὀννώ̣φ̣ρι τῷ πατρὶ
πλεῖστα χαίρειν.
μετέλαβον φά̣σιν ὅτι ὁ ἐν τῆι
Ἀκῶρι [κ]ε̣ντυρίων ἀπέσταλκεν
5 ἐπὶ τοὺ[ς] ἱερογλύφους. ἐὰν οὖν εἰδῇς

[ὅτι] ἀληθές ἐστιν, πέμψον μοι φάσιν
[εἰ ἡ]μεῖς ἀναβῶμεν ἢ μείνωμεν.
[ἐρω]τηθεὶς οὖν τά̣χιον πέμψον μοι
[ἀντ]ιφώ̣νησιν. καὶ περὶ τῶν ἱερέων
10 [. . . .]τ̣α̣θην̣. ἀσπάζου τοὺς ἀδελφούς
]ἔρρω(σο).
]μη(νὸς) Δομιτιανοῦ $\overline{\text{ις}}$.

Verso :

Ὀννώφρι.

3. Presumably Teos was not living in Oxyrynchos when he wrote the letter. — 9. *ἱερέων* : the sculptors naturally had many transactions with the Egyptian priests, and one of them is described as a *ἱερογλύφος* of Osiris (*P. Ox.* 1029, 15-16, note). — 12. *Δομιτιανοῦ* : this is of course the name of the month, but it serves to date the papyrus to the reign of Domitian.

Fragment of Hesiod, *Theogony*, 1-51. — 0 m. 24 × 0 m. 02. — *Journal d'entrée*, no. 47269.

Written on the verso in a small, slightly sloping hand, of the 2nd or 3rd century A. D. Only the ends of the first 51 lines, forming one column, are preserved. On the recto are some traces of an account. A few points in the text are deserving of note : the order of lines 18, 19; *αμοιϐην* for *αοιδην* in line 22; the omission of line 27; *μοι αυδην* in line 31; *ετικτε* in line 45.

]μεθ αειδειν̣
]γα τε ζαθεο[ν τε]
]σ απαλοισιν
]ν̣εος Κρονιω̣[νος]
5]οα Περμησσ[οιο]
]εοιο
]π̣οιησαντο
]το̣ δε ποσσιν
]μεναι ηερι π[ολλῃ]
10]οσσαν ϊεισαι
]ιαν Ηρην
]βεϐαυϊαν
]ιν Αθηνην
]οχεαιραν
15]ν̣νοσιγαιον
]ν τ Αφροδιτη[ν]
]τ̣ε Διωνην
]τ̣ε Σεληνην
]γκυλομητη[ν]
20]υκτα μελαιν̣[αν]
]ς αιεν εοντω[ν]
]ξαν αμοιϐην
]πο ζαθεοιο
]μυθον εειπο[ν]

25]γιοχοιο
26]γ̣αστερες οιο[ν]
28]ηρυσα̣σ̣θαι
]ρτιεπειαι
30]ϑηλεος οζον̣
]δε μοι αυδην
]να ϖρο τ εον[τα]
]ν̣ γενος αιεν [εοντων]
]ατον αιεν αε[ιδειν]
35]ι ϖετρην
]ι̣ϊ ϖατρι
]ε̣ντος Ολυμπο̣[υ]
]ϖρο τ εοντα

]ο̣ς ρεει αυδη
40]ατα ϖατρος
]ιοεσσηι
]τος Ολυμπου
]ν οσσαν ϊεισα[ι]
]υσιν αοιδηι
45]ς ετικτε
]εαων
]και ανδρων
]τ̣ αοιδης
]ε μεγιστος
50]ω̣ν̣ τε γιγαν[των]
]τ̣ος Ολυμπ[ου]

A Hesiodic fragment. — 0 m. 095 × 0 m. 065. — *Journal d'entrée*, no. 45624.

Written on the verso of an account, in a hand like that of *P. Ox.*, 1358, which dates from the 3[rd] century A. D. There are no accents or other signs on the part preserved. The eleven lines look like an isolated paragraph, for there is an empty space above and an empty space below containing the figure *ι* or *ιθ*. The subject of the passage is the genealogy of Herakles, the first recognizable name in the list being Abas and the last Amphitryon.

]. ρηλι̣χεν̣ . . . . . . ουν[
[ ]Αϐας . . . Ακρισιον τε̣[κεθ υιον]
[Πε]ρσεια τον̣ εις αλα α̣μ̣[
[α]νετειλε Διι χρυσει[
5 [ ]. . Περσεια φιλον . [
[κουρης] Ανδρομεδας Κηφ[ηος της δ εγενοντο]
[Σ]θενελος γε βιη τ[ε και Ηλεκτρυωνος]
[ ]ηνος τικτε νε . [
[ ]ϖαρα βουσι . [
10 [τη]λ̣εϐοηισιν εγε[ινατο
[Α]μφιτρυων[

3. Read Περσῆα, also in line 5. αμ[is very doubtful, λάρνακι just possible. — 5. The last letter might be λ, μ or π. Perhaps ϖ[οίησεν ἀκοίτην], the subject being Ζεύς. — 7. γε, not τε. Only two sons seem to have been mentioned (υιε δυω?). The next four lines probably recorded the birth of Eurystheus and Alkmene. — 8. The last letter has been a rounded one, e. g. νεω[τέρη.

Fragment of Xenophon, *Memorabilia*, III, 1. 4-7. — 0 m. 047 × 0 m. 083. — *Journal d'entrée*, no. 45612.

Part of a leaf from a vellum book, written in a clear, slightly sloping hand, which according to Grenfell dates from the 4[th] century A. D. It comprises the upper half of four consecutive columns, two on each page. The fragment is interesting, as it deviates considerably from the traditional text. Some of the variants may be attributed to the carelessness of the scribe, but others probably come from the text which he copied.

P. 1, col. 1.

τον ερηται ο δε
μη επισταμενος
ουτε ϊατρος ουτε
στρατηγος εστι(ν)
5 ουδ αν υπο ϖα(ν)
των ανθρωπω(ν)
αιρεθη αταρ εφη
ινα και αν ημω(ν)
τις η ταξιαρ̣χ̣η[ι]
10 [η] λοχαγη[

P. 1, col. 2.

κτικα εμε γε κα̣ι̣
αλλο ο̣υδεν εδιδα-
ξε̣ν̣ αλλα μην
εφη ο Σωκρατης
15 τ̣ο̣υ̣τ̣ο̣ γε ϖολλ[οστον]
μερος εστ[ι στρατη]-
γιας και [γαρ ϖαρα]-
σκευ[αστικον

P. 2, col. 1.

απλουν τε και επιϐου-
20 λον και κλεπτην
και ϖροετικον και
αρπαγα και φιλοδω-
[ρο]ν και φυλα̣κ̣τ̣ι̣-
[κον] τ̣ε και ϖλεο-
25 [νεκτη]ν και ασφα̣-
[λη και επ]ιθετι-

P. 2, col. 2.

και ξυλα και κε-
ραμος ατακτως
μεν εριμμενα
30 ουδεν χρησι-
μα εστιν επι-
δαν δε ταχθηι
κατω μεν επι-
πολης τα μητε
35 σηπομενα μη-
[τε τ]ηκομεν[α

1. *ερηται* : either intended for *αἰρῆται* or a mistake for *ἕληται*. — 3-4. This is the order in which the two functionaries were mentioned above, but the other mss. have *οὔτε σΊρατηγὸς οὔτε ἰατρός*. — 4. Final *ν* at the end of a line is usually represented in the manuscript by a stroke above the preceding vowel. — 8. *και αν* : *καὶ ἐὰν* libri; *κἂν* Stob., Di., Sch. (Gilbert). — 12. *αλλο ουδεν* : *ἀλλ᾽ οὐδὲν* in the other sources. — 19-26. In the traditional text the contrasts are arranged in a quite different order, all the aggressive qualities being put second, *ἁπλοῦν τε καὶ ἐπί-βουλον, καὶ φυλακτικόν τε καὶ κλέπΊην, καὶ προετικὸν καὶ ἅρπαγα, καὶ φιλόδω-ρον καὶ πλεονέκτην, καὶ ἀσφαλῆ καὶ ἐπιθετικόν*. — 33. *και* is omitted before *επι-πολης*.

Fragment of a history of Alexander. — 0 m. 075 × 0 m. 065. — *Journal d'entrée*, no. 49653.

Written on the recto in a large, plain hand of the 1st century A. D. The verso is blank.

The fragment clearly belongs to an account of Alexander's campaign in India. The first five lines speak of the sending of reinforcements to repel a combined attack of the independent tribes. In lines 6-11 Alexander orders Krateros to establish a chain of forts in order to afford protection to the Macedonians scouring the country for plunder. But it is not easy to determine to what part of the campaign these fragmentary sentences refer. The nearest parallel that I can find in Arrian is the description of the operations on the Hydraotes in bk. V, chaps. 21 and 22 : *ὅσην δὲ τῆς χώρας ἔσΊε ἐπὶ τὸν Ὑδραώτην ἐπῆλθε, φυλακὰς ὑπέλιπεν ἐν τοῖς ἐπικαιροτάτοις χωρίοις, ὅπως οἱ ἀμφὶ Κράτερόν τε καὶ Κοῖνον δι᾽ ἀσφαλείας ἀπέρχοιντο τῆς χώρας τὴν πολλὴν προνομεύοντες* and *ἐν τούτῳ δὲ ἐξαγγέλλεται Ἀλεξάνδρῳ τῶν αὐτονόμων Ἰνδῶν ἄλλους τέ τινας καὶ τοὺς καλουμένους Καθαίους αὐτούς τε παρασκευάζεσθαι ὡς ἐς μάχην, εἰ προσάγοι τῇ χώρᾳ αὐτῶν Ἀλέξανδρος, καὶ ὅσα ὅμορά σφισιν ὡσαύτως αὐτόνομα, καὶ ταῦτα παρακαλεῖν ἐς τὸ ἔργον*. But it must be admitted that the correspondence is not very close.

The best ancient authority on the Indian campaign was Ptolemy Soter, who played a distinguished part in it and whose history must have been read with special interest in Egypt. There is therefore a possibility that this small fragment comes from the pen of the great satrap.

]ṭωι με[
α]ποσΊελλ[ειν]
[τους βο]ηθησοντας συσ[τρα]-
[τευον]των επ αυτον τ[ων]
5 [ταυτη] αυτονομων Ινδ[ων]
[εθνων] Κρατερον δε φροụ[ρια]
[ισχυρ]α πολλαχη τειχισαι >:
[δι ολης] της χωρας εκελευ[σεν]
[. . . . . . . ασ]φαλ̣ως οι Μακε-
10 [δονες . . . .] προνομευοι-
[. . . . . . . τε]τειχισμενον

Traces of one more line above and two more below.

9. *ἀσφαλῶς* : the third last letter is quite uncertain, but no other word seems as probable. — 10-11. Probably *προνομεύοιεν* or *προνομευοίησάν*.

Fragment of Oppian, *Halieutica*, IV, 412-428. — 0 m. 085 × 0 m. 065. — *Journal d'entrée*; no. 45623.

Written in a slightly sloping hand of the third century A. D. on the verso of a roll. On the recto are fragments of two columns of a literary piece, which I have not identified, in a large, round hand of an earlier period. Up till now the papyri have not given us much of Oppian, though there is another fragment of the *Halieutica* in Berlin (*Klassikertexte* V, no. 8). As he flourished in the second century, the new fragment is not a great deal later than the original edition. Elisions are indicated, but not accents or breathings. The restorations given below are from the text of Lehrs (Paris, 1862), and variants from that text are also noted.

410 [τημος δ᾽ ιππουρων αγελαι πινακεσσι θεουσαις]
[εσσυμεναι μεθεπουσιν ο δ᾽ εγκυρσας αλιηων]
[πολλην ρηιδιως αγρη]ν [ελεν ηδ᾽ αμεγαρτον]
[αλλα το μεν] ναụ[τ]ῃι[σ]ịν [αλεξησειε Κρονιων]
[εμβυθιο]ṣ [νη]ες δ̣ε δια π[λατυ κυμα θεοιεν]
415 [αυραις ευ]κη̣λοισιν απημ̣[ονες ηδ᾽ ατινακτοι]

[φορτο]ν αμοιϐαιοισ̣ι μ̣ε̣τ̣ε̣[ρχομεναι καματοισιν]
[ιππο]υρο̣ις δ’ αλλοι’ ανοημα[τα τεχνησασθαι]
[εστιν α]π[η]μοσυ[ν]ηι τε νεων μετ[αϐαινεμεν αγρην]
[συμφε]ρτους δοναχων φα[κ]ελο[υς αμα γυρωσαντες]
420 [διναις] ενκαθεηκαν εν[ε]ρθε δε λ̣[ααν εδησαν]
[βριθυν] εφο̣[ρ]μιστηρα τα μεν μαλα̣ [ϖαντα καθ’ υδωρ]
[ατρεμα] διν[ε]υουσι φιλο̣σ̣κια δ̣’ α[υτικα φυλα]
[ιππουρ]ων α[γε]λ̣ηδον α̣γειρετ̣α̣ι [αμφι δε νωτα]
[τερπομε]νο̣ι δονακ̣εσσιν ανατρ[ιϐουσι μενοντες]
425 [τοις δε τοτ’ ασπ]αλιηες επιπλωου[σιν ετοιμην]
[εις αγρ]η̣ν αγκιστρα δ’ υπ̣’ ε[ιδασιν οπλισσαντες]
[ϖεμπουσ’] ο̣ι δ’ ερυου[σ]ι μαλα σπ̣[ευδοντες ολεθρον]
[ως δε κυνας β]ρ̣ω̣μ̣[ησιν ανηρ επι μωλον ορινει]

417. αλλοι’ ανοηματα : Lehrs ἀλλοῖα νοήματα. — 418. τε : Lehrs δέ. — 420. ενκαθεηκαν : Lehrs ἐγκατέθηκαν. — 421. εφορμιστηρα : Lehrs ὑφορμιστῆρα. — 427. μαλα : Lehrs ἐρύουσιν ἅμα.

C. C. Edgar.

DESCRIZIONE GENERALE DEL MONASTERO DI SAN SIMEONE PRESSO ASWÂN

DI

UGO MONNERET DE VILLARD.

Chi, attraversato il Nilo davanti ad Aswân, mette il piede sulla riva occidentale vede aprirsi al fondo di una insenatura un largo wâdî che taglia la scarpa ripida dell'altipiano : risalendone il pendìo dolce dapprima, più aspro poi, si trova d'improvviso, al risvolto di un monticello che sembra sbarrare il passo, davanti a un gruppo di rovine imponentissimo, quelle che i viaggiatori recenti hanno battezzato col nome di «convento di San Simeone». Il nome non ha alcuna base storica, giacchè il vero è quello di Deir Anbâ Hadrâ; ma ormai è tanto entrato nell'uso che anche noi dobbiamo adottarlo. Sono queste rovine che ho esplorato sistematicamente dal dicembre 1924 alla fine febbraio 1926.

Il visitatore che vi arrivava ancora due anni or sono vedeva fra monticoli di rovine affiorare le teste di molti muri, accennarsi la curvatura d'archi e di vôlte, sì che tutto dava l'impressione di un gruppo d'edifici caduti per vetustà ma non sistematicamente demoliti. Infatti il convento era stato volontariamente abbandonato dai suoi abitatori nel pieno medioevo e se pur le sue camere vuote servirono qualche tempo a rifugiare le vaganti famiglie beduine, mai la mano dell'uomo era venuta a transformare radicamente la sua antica struttura. Fatto questo di enorme importanza per noi in quanto ci ha permesso di ritrovare le forme antiche inalterate, e di studiare un convento egiziano dell'Alto Egitto quale esso era nel medioevo. Fatto analogo a quello verificatosi a Saqqâra, dove il convento di San Geremia fu abbandonato forse nel secolo VIII° e lentamente invaso dalle

sabbie da cui dovevano liberarlo, solo pochi anni or sono, le cure sollecite del Quibell. San Geremia (non parlo di Bawît perchè gli scavi disordinati non ci permettono di conoscere la sua struttura primitiva) ci dà il tipo del convento del primo medioevo nell'Egitto di mezzo; San Simeone quello del secondo periodo e nell'alto Egitto. I due si presentano con forme completamente diverse.

Nello scorcio del XIX° secolo e sui primordi del XX°, il convento di San Simeone era stato visitato da non pochi studiosi; il de Bock, il Gayet, il De Morgan, il Clédat e Somers Clarke[1] principalmente ne avevano date delle indicazioni interessanti, ma affrettatamente raccolte senza il sussidio di serie indagini. Solo il Clédat aveva fatti dei sondaggi nella chiesa copiandone le inscrizioni e riproducendone le pitture in ottimi acquarelli che sono di grande valore, in quanto che gli affreschi, scoperti, si sono rapidamente danneggiati. Il Clédat publicava una pianta della chiesa abbastanza buona, ma con delle strane inesattezze che non so spiegarmi. Solo il facilone De Morgan aveva rilevata una pianta generale del monastero che davvero non gli fa onore, pianta riprodotta con qualche correzione non sufficente da Somers Clarke.

L'importanza della costruzione e il constatare che le murature superstiti andavano sempre più deteriorandosi e minacciavano di crollare le une dopo le altre, decisero la Direzione Generale del Servizio delle Antichità d'Egitto, di procedere ad uno scavo sistematico ed anche ad un consolidamento generale di tutto il manufatto. Per un accordo intervenuto con l'Ufficio delle Missioni scientifiche Italiane in Levante, mi fu affidata la direzione generale dell'impresa, mettendosi a mia disposizione mezzi sufficenti. La prima campagna fu iniziata il primo dicembre 1924 e chiusa

[1] W. DE BOCK, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne*, Pietroburgo, 1901; AL. GAYET, *L'art copte*, Parigi, 1902; DE MORGAN, *Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique*, I°, Vienna, 1894; J. CLÉDAT, *Les inscriptions de Saint Siméon*, in *Recueil de travaux relatifs à la philol. et à l'archéol. égyptiennes et assyriennes*, XXXVII, 1915, p. 41-57; S. CLARKE, *Christian antiquities in the Nile Valley*, Oxford, 1912; si può confrontare anche gli studi di minore importanza : G. MASPERO, *Le couvent de Saint Siméon près d'Assouan*, in *Le Temps*, 12 nov. 1905 e *Revue Archéologique*, 1906, II, p. 155-162; H. G. HERZ. ZU SACHSEN, *Streifzüge durch die Kirchen und Klöster Aegyptens*, Lipsia, 1914, p. 60-62.

il primo marzo 1925; la seconda durò dal 20 dicembre 1925 al 21 febbraio 1926. Durante la prima campagna ebbi come assistente un provetto funzionario del Servizio delle Antichità, il signor C. Ed. Barsanti; nella seconda campagna l'architetto F. Reggiori concessomi dall'Ufficio delle Missioni Scientifiche. Il convento fu completamente scavato ed esplorato in ogni sua parte : i punti più delicati delle murature furono rinsaldati con opere di restauro che, pur senza voler falsificare la tecnica antica, non troppo stonassero con la loro impronta nuova.

*
* *

Chi s'arrampica su uno dei monticelli non troppo lontani dal Convento di San Simeone e ne domina con lo sguardo tutta l'estesa complessità, osserva subito che l'assieme degli edifizi si compone di due parti ben distinte, entrambe pianeggianti ma poste a livelli differenti. Infatti il grande recinto del convento è diviso in due parti da uno scalino del banco calcare su cui posa, scalino a piano verticale che s'affaccia alla valle del Nilo davanti ad Aswân, ed è ben visibile in tutto il suo percorso sinuoso dal Qubbet el-Hawâ sino alla tomba dello šeiḫ ʿOsmân. Esso è alto circa 5 m. 50 e nell'interno del convento ha presso a poco l'andamento di un grande arco di circolo di cui la corda si dirige quasi da nord a sud. Uscito dal perimetro del convento, lo scalino continua a sud quasi rettilineo con direzione nord-sud; mentre a nord immediatamente piega bruscamente in direzione est-ovest. Il recinto del convento in questa ultima parte è costruito sul ciglio dello scalino.

Nell'interno del convento la fronte dello scalino si presenta come la sovrapposizione di parecchi banchi di calcare; struttura che, favorita forse da anfrattuosità naturali, ha permesso di tagliarvi una serie di grotte. Forse furono antichi sepolcri dell'epoca faraonica simili a quelli che ancora oggi si vedono lungo tutto il fianco settentrionale del wâdî che dal Nilo sale fino al monastero : ma certo furono manomessi sino dall'epoca dei primi stabilimenti cristiani, sì che non serbano traccia alcuna dell'antica arte egizia.

Il recinto del convento disegna la forma di un grande trapezio di cui i due lati paralleli corrono in direzione nord-sud, e vi si può entrare da

due porte, una che guarda l'oriente ed una che guarda l'occidente, poste entrambe quasi al centro di tali due lati paralleli. È una disposizione simile a quella che troviamo nei grandi recinti fortificati della Nubia. Le due parti in cui lo scalino roccioso divide l'interno del convento non comunicavano fra loro se non per mezzo di una scala adossata al lato settentrionale della chiesa. A questa netta divisione altimetrica corrisponde anche una radicale differenza di destinazione degli edifizi delle due parti. Nel recinto inferiore abbiamo la chiesa, il battistero tutti gli annessi al santuario e inoltre le camere per gli ospiti, i visitatori, i pellegrini; essa è la parte destinata al culto e relativamente di facile accesso agli estranei. La parte superiore contiene le abitazioni dei monaci, dei servi, e tutte le dipendenze, le officine ed i servizi : essa è il monastero propriamente detto. — Questa seconda parte è anche quella meglio fortificata. — Evidentemente fu una ragione di sicurezza che indusse i monaci ad approfittare della naturale disposizione del terreno : separando nettamente la parte accessibile al pubblico da quella loro esclusivamente riservata, rendevano questa più sicura e meno facilmente attaccabile per un colpo di mano di malintenzionati che, sotto mentite spoglie, si fossero introdotti nei luoghi di culto.

Perchè il convento di San Simeone è un monastero fortificato, una vera fortezza; condizione indispensabile alla sua sicurezza, sorgendo esso in regione limitanea, esposto a tutti gli attacchi dei vicini nubiani. Perciò gli accessi sono pochi e militarmente ben congegnati : i passaggi dalla parte inferiore alla superiore limitati ad una sola scala aperta ed esposta a tutte le offese di chi superiormente teneva la grande costruzione che è al suo arrivo. Anche gli edifizi a parecchi piani che sorgevano nel recinto inferiore, se avevano i piani superiori accessibili da questo, non avevano alcuna comunicazione col recinto superiore; se i piani superiori erano accessibili dal recinto più alto, nessuna comunicazione interna metteva in rapporto i piani bassi coi piani alti. Una sola comunicazione interna fra i due recinti fu iniziata, ma non condotta a termine. Tutte le precauzioni erano dunque state prese, dal punto di vista militare; tutte salvo una, quella che probabilmente forzò i monaci ad abbandonare il convento. Esso mancava d'acqua; non pozzi ne sorgenti al suo interno e neppure grandi serbatoi di riserva. Ciò mi meravigliò sempre durante lo scavo : inutilmente cercavo quelle cisterne ove raccogliendo l'acqua portata dal Nilo,

gli abitanti si creavano una scorta indispensabile durante gli attacchi e gli assedi. Inutilmente le cercai e non le trovai. Il convento doveva quindi vivere su delle limitate provviste quotidiane recate ogni mattina dal fiume. Il tragitto invero non è lungo; si può compiere in un quarto d'ora. Ma per quanto breve, allorchè il monastero era investito dai nemici, esso diveniva facilmente impossibile; e la storia ci insegna come numerose furono le scorrerie dei nubiani attraverso il territorio d'Aswân, verso il nord. A lungo andare la situazione dovette divenire intenibile, ed i monaci si videro costretti ad abbandonare il loro convento. Solo alla chiesa in qualche ricorrenza salivano i fedeli : innumerevoli graffiti di visitatori che coprono tutte le pareti, ci danno la storia di queste visite.

Prima di procedere ad uno studio dettagliato intendo dare qui una descrizione generale di tutto il monumento.

*
* *

Al recinto inferiore del monastero si accede per una porta turrita, a metà circa del lato orientale. Il passaggio è a gomito : si entra cioè da una porta posta sul lato sud e poi bisogna girare di 45° per passare da una seconda posta sul lato ovest (I; tav. I, come saranno tutti i riferimenti a numerali romani). Entrati nel recinto si è in un piccolo piazzale (II) : a sinistra entrando si ha la scala esterna che porta al cammino di ronda e al piano superiore della torre. Questo è quasi completamente scomparso, ma rimangono sufficenti traccie per disegnarne una ricostruzione. Il piccolo piazzale II nel quale siamo entrati è limitato ad occidente dal muro posteriore della chiesa, aperto a nord, e a sud limitato in parte dal muro del locale III, rimanendo fra questo e la chiesa un passaggio che conduce al piazzale XXVIII. Il locale III è il primo di una serie di cinque locali appoggiati al recinto del monastero : esso contiene tre letti in mattoni ed ha una porta aperta a nord e forse aveva una finestra ad ovest, ove il muro è incompleto. Era coperto da una vôlta a botte in direzione est-ovest. Data la sua posizione si può pensare che servisse per alloggio ai guardiani della porta. Le tre camere che seguono (IV, V, VI) avevano tutte una identica struttura : una porta e una finestra ad occidente, copertura con vôlta a botte in direzione est-ovest, tre letti e fra questi la base

di un piccolo rialzo ad uso di tavola, ed uno o più manufatti in forma di grandi urne quasi quadrate che dovevano servire quali depositi di indumenti o di provvigioni. L'ultimo locale VII doveva essere in origine composto di due camere simili alle precedenti e che vennero trasformate dopo l'abbandono del convento. Si abbattè il muro di separazione delle due camere e si chiusero le aperture della più meridionale, della quale il pavimento fu rialzato di oltre un metro : su questo rialzo furono costruiti due forni. Non ho potuto rendermi conto di come era la copertura dei locali dopo la trasformazione. Ritengo che questo gruppo di locali III-VII costituisse la foresteria, il luogo cioè dove venivano albergati gli ospiti di riguardo.

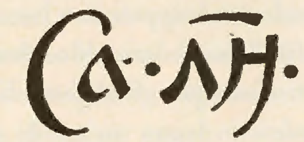
Ritorniamo al piazzale II; se, attraversato questo, noi proseguiamo verso nord ci troviamo in un ampio spazio (VIII) il quale ha per il primo tratto al suo fianco orientale una maṣṭaba IX, rialzata di oltre un metro sul piano di terra ed accessibile a sud per mezzo di tre scalini. Su questa maṣṭaba dovevano, come ancora si usa oggigiorno in Oriente, dormire i poveri che si recavano al convento. La maṣṭaba ha le dimensioni di circa 17 metri × 4 m. 50. A nord di questa una scala conduceva al cammino di ronda sul muro del recinto e al piano superiore di una torre angolare X. Questa torre, che forma l'angolo N.-E. della muraglia, aveva due piani coperti da vôlta a botte. Il piazzale VIII è limitato a nord dal recinto del convento.

Se noi ritorniamo sui nostri passi ci troviamo contro il muro settentrionale della chiesa XII; risvoltiamo lungo esso per uno stretto passaggio, e arrivati al piazzaletto XI per una porta verso sud scendiamo nella chiesa. Dico scendiamo perchè il pavimento della chiesa è di 1 m. 04 sotto la quota o della soglia della porta interna della torre I : tale differenza è guadagnata con 5 scalini.

Era questa la sola porta che faceva direttamente comunicare la chiesa con l'esterno, in quanto tutte le altre porte della chiesa immettevano in annessi ove presumibilmente il pubblico comune non poteva entrare.

Quando cominciai gli scavi tutta la chiesa si trovava in gran parte interrata e le murature visibili erano in pessimo stato. Col confronto delle fotografie De Morgan potei constatare che negli ultimi venti anni tutta la struttura aveva profondamente sofferto e non poche parti erano cadute.

Così il Clédat aveva rilevato su un pilastro dell'abside tre iscrizioni di cui due più non esistono, cadute assieme all'intonaco su cui erano dipinte. Le due prime iscrizioni del Clédat[1] erano datate dell'anno dei martiri 1120 (1404 d. C.) e del 1104 (1388 d. C.) come dice l'editore, per quanto egli stampi λ̄ιλ̄ cioè 1014 (1290 d. C.). La terza fu edita dal Griffith[2] e tanto questo quanto il Clédat non lessero la data pur chiara : ΑΠΟ ΜΑΡΤΥΡΟΝ (λ · λ̄η̄ ·, cioè 1038 (1322 d. C.). Riproduco qui a fianco il calco di tale data. La rovina delle prime due iscrizioni è dipesa dal fatto che dopo i sondaggi fatti per ricercarle, non fu reinterrata se non la parte bassa del muro, quella su cui si trova la terza iscrizione. Le due prime rimasero sulla parte esposta e non consolidata con le opere necessarie. L'intonaco si staccò e cadde portando con se quei testi di cui sarebbe stato importante poter controllare le trascrizioni. Ciò mi ha convinto sempre più della necessità di far seguire al lavoro di scavo un accurato ripristino statico dei manufatti e di consolidamento degli intonaci antichi : e tale principio ho sempre applicato fin dove mi fu materialmente possibile.



Lo scavo e il consolidamento della chiesa mi hanno permesso di fare delle constatazioni abbastanza interessanti. Riguardo al materiale risultò che i costruttori impiegarono il pietrame per tutte le parti basse dei muri, generalmente sino alla nascita delle vôlte; la pietra accuratamente squadrata e lavorata su tutte le faccie per i pilastri; i mattoni crudi per i muri dei piani superiori e per le vôlte a botte che coprono le navatelle; i mattoni cotti per gli archi di tutte le aperture siano porte quanto finestre, per le vôlte a crociera delle navatelle e per le cupole della navata. Per quest'ultimo fatto mi appoggio sulla seguente constatazione : nell'alto strato dei detriti (in alcuni punti alto 2 m. 20) che copriva il suolo della navata e

[1] Clédat, *Les inscriptions de Saint Siméon*, p. 45 *b*, 48, 2.

[2] Griffith, *The Nubian Texts of the Christian Period*, p. 57-58. Le elocubrazioni dello Chaîne M., *La chronologie de quelques inscriptions grecques-chrétiennes d'Egypte*, in *Journal of the Society of Oriental Research*, X, 1926, p. 298 e segg., a proposito di questa iscrizione, sono assurde.

quello delle navatelle in corrispondenza con le vôlte a crociera io non ho trovato se non mattoni cotti misti a pezzi di pietra lavorata e a frammenti di antiche stele con iscrizioni, che evidentemente erano state usate in un secondo tempo come materiale da costruzione. Le date di queste stele è un elemento prezioso per la datazione dell'edificio. Ho inoltre constatato che tutti i mattoni cotti degli archi facilmente accessibili sono stati violentemente strappati non lasciando in posto se non dei monconi. Ciò dimostra che il monastero abbandonato ha servito quale cava di materiale da costruzione per gli abitanti di Aswân, i quali strapparono d'apprima tutti gli infissi in legno rovinando gli archi, e poi asportarono tutti i mattoni cotti degli archi stessi. Come si sa, legno e mattoni cotti sono due elementi preziosi nell'Alto Egitto. I mattoni cotti in buono stato che hò trovato nei detriti (e che ho utilizzati nei restauri) hanno delle dimensioni che variano fra 27 × 16 × 8 e 30 × 13 × 8.

Dell'opera sistematica dei ladri ho trovata ancora un'altra prova. Nell'abside centrale del Santuario, che appoggia direttamente sul banco roccioso coperto solo da un piccolo strato di cemento che forma il pavimento, ho constatato che contro la parete orientale, e precisamente a o m. 95 dalla parete meridionale, la roccia era stata perforata e presentava una bocca di pozzo di forma irregolarmente elittica, di cui i due assi avevano le misure di o m. 75 e o m. 45. Tale pozzo scavato verticalmente nella roccia fu interamente vuotato : esso era profondo 4 m. 55 e terminava bruscamente. Nei detriti non fu trovato alcun elemento che potesse determinare l'epoca nella quale il lavoro fu fatto. Evidentemente fu opera di ladri alla ricerca di quel mitico tesoro che, secondo una leggenda ben nota da tempo fra gli abitanti di Aswân[1], doveva trovarsi sotto l'altare della basilica. Il pozzó è stato di nuovo riempito dopo le constatazioni.

Come ho già detto, mescolati a tutti i detriti che coprivano il suolo della basilica ho trovato molti frammenti di epigrafi sepolcrali copte e anche un piccolo pezzo di iscrizione cufica (numero d'inventario 166). È da escludersi che le iscrizioni coprissero e chiudessero delle tombe incavate sul pavimento della basilica, prima di tutto perchè questo è un uso quasi

[1] J. J. Rifaud, *Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins*, Parigi, 1830, p. 249.

ignoto alla chiesa copta, poi perchè proprio sotto a quei detriti che contenevano i frammenti di iscrizioni, il pavimento, formato da belle lastre di pietra accuratamente squadrate, fu trovato intatto : e sotto di esso non vi sono tombe. Ne vi è da pensare che tali ricordi funerari fossero infissi nei muri perimetrali della chiesa, nel modo che Abû Ṣâliḥ (fol. 51 *a*) dice essersi fatto per la tomba di Giovanni monaco e architetto delle porte del Cairo nell'ultimo quarto del xiº secolo : i muri perimetrali della chiesa conservati per parecchi metri d'altezza, non portano traccia alcuna dell'inserzione di lapidi che dovevano esser poste a non grande altezza, come ancoraggi si vede per i due epitaffi di Paolo e di Anania inseriti nei muri della chiesa di Madammût. Non è dunque possibile nessun'altra spiegazione, se non quella innanzi acccennata : le epigrafi furono strappate dal cimitero che si stende a sud del convento e utilizzate come materiale costruttivo. Essendo esse delle lastre spesse generalmente 5 o 6 centimetri, poterone servire a pavimentare le terrazze sopra la chiesa. Per trarre da questo materiale tutto il suo valore storico, dobbiamo stabilire esattamente quali epigrafi provengono dall'interno della chiesa. Già parecchie erano state da anni asportate da superficiali raccoglitori e sono quelle che senza precisa indicazione di provenienza furono edite dal Bouriant[1], dal Biondi[2], dal Botti[3]; lasciamo quelle edite dal Lefebvre[4] con la semplice indicazione «Assouan» perchè sono tutte greche e debbono provenire da monasteri della città e non dal San Simeone. Tutte le altre epigrafi già edite per il facile confronto delle formole, vengono certo dal nostro monastero; la più antica datata in modo sicuro è la quinta fra quelle edite dal Bouriant e porta la data del 445 dei M., cioè del 729 d. C.; la più recente è la cinquantaseiesima fra quelle edite dal Biondi, e porta la data del 539 dei M., cioè dell'anno 823 d. C. Ma della esatta località del monastero ove esse furono trovate non abbiamo alcun dato; esse quindi non servono al nostro assunto. Dobbiamo quindi basarci solamente su quelle

[1] Bouriant, in *Recueil de travaux*, V, 1884, p. 60-70.

[2] *Inscriptions coptes*, in *Annales du Service*, VIII, 1907, p. 165-183.

[3] *Steli cristiane di epoca bisantina esistenti nel museo di Alessandria di Egitto*, in *Bessarione*, VII, p. 425-448; VIII, p. 26-35, 228-243.

[4] *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte*, Cairo, 1907.

da me scoperte fra i detriti nell'interno della chiesa : esse stanno fra le due date estreme dell'anno 434 dei M., cioè 718 d. C. (numero d'inventario 69) e del 707 d. M., cioè 991 d. C. (numero d'inventario 147/228). È dunque certo che dopo l'anno 991 importanti lavori furono fatti nella chiesa. Ma ritorniamo alla descrizione di questa.

La chiesa si compone di un santuario trilobato, di una navata centrale, di due navatelle, e di una serie di annessi. Ricordo subito che il lato occidentale della chiesa coincide con l'alto scalino roccioso ritagliato e lavorato. Non entro qui nell'analisi e descrizione delle singole parti della chiesa, cosa che sarà fatta di poi, ma mi limito alle semplici constatazioni a cui lo scavo ha dato luogo. All'estremità orientale delle due navatelle vi sono due camere quasi quadrate : entrambe si aprivano ad oriente con un grande arco, ma l'apertura di questo fu, fino ad una certa altezza, chiuso da una muratura che si rivela posteriore alla costruzione dell'arco. Tale muratura è segnata nella planimetria con un tratteggio inclinato. Essa è assai grossolana, eseguita con pietre mal lavorate, contrastanti la perfetta squadratura di quelle che costituiscono le spalle degli archi. Originariamente la chiesa doveva avere due grandi ingressi verso oriente : per quale ragione essi furono chiusi è problema che non possiamo ora risolvere : in questo secondo tempo il locale all'estremità della navatella meridionale fu trasformato in battistero.

All'estremità occidentale della navatella meridionale si trova una porta che dà accesso ad un piccolo locale di cui le pareti sono in parte costruite in pietrame come per il rimanente della chiesa e in parte sono ritagliate sulla massa rocciosa contro cui si appoggia il lato ovest di tutta la chiesa. Questo ambiente sembra sia stato in origine un semplice annesso alla chiesa : successivamente vi fu costruito nel mezzo un grosso pilastro e su questo furono appoggiate delle vôlte rampanti che rivelano l'intenzione di costruirvi una scala la quale doveva congiungere il recinto inferiore del monastero col superiore. Anche dall'alto fu cominciata la costruzione delle rampe di scala discendenti che dovevano congiungersi con le altre. Ma i costruttori furono assai maldestri e a un certo momento si accorsero che il congiungimento delle due parti non si poteva ottenere, e sospesero il lavoro, lasciando i due tronconi interrotti e inutilizzati.

All'estremità occidentale della navatella settentrionale è invece una

grotta decorata da pitture tanto sulle pareti quanto sul soffitto : le seconde sono ancor abbastanza ben conservate; le prime invece hanno molto sofferto e sono quasi totalmente scomparse in questi ultimi anni, dopo cioè che il De Morgan ne ricavò un disegno ed il Clédat un acquarello. Tali pitture continuavano anche su quella parte di roccia in direzione est-ovest sopra la quale fu costruita la parte più occidentale del muro settentrionale della chiesa, muro di cui una parte fu anche addossata alla parete rocciosa dipinta nascondendo ogni decorazione. Seguendo le prime traccie visibili ho tolto questa parte del muro costruendo una nicchia rettangolare che ho chiuso con un muro a secco facilmente rimuovibile : così una parte delle antiche pitture, alcune teste soprattutto, sono facilmente visibili. Per il fatto solo che una parte della muratura della chiesa fu fatta in modo da coprire e nascondere tali pitture, risulta evidente che esse sono anteriori alla costruzione della chiesa stessa. Tale grotta dunque (XIII) deve far parte di una primitiva installazione religiosa che, sviluppatasi, divenne poi il grande monastero che noi vediamo.

Constatazioni molto interessanti ci permise di fare lo scavo nella navata della chiesa. Il Clédat vi aveva fatto altre volte alcuni sondaggi e in base a questi aveva pubblicata una planimetria dell'edificio che conteneva degli evidenti errori, ma che, rivelando delle parti dapprima ignote (i pilastri separanti le navatelle dalla navata), dava alla chiesa una struttura che sembrava plausibile. Si ritenne cioè che la navata formasse un lungo vano continuo coperto, presumibilmente, da una sola vôlta a botte. Il Somers Clarke aveva in massima accettati questi dati, pur rimanendo assai imbarazzato sull'interpretazione di due avanzi di vôlte che si trovano ai due angoli del lato occidentale della navata. Nella planimetria da lui pubblicata [1] egli formulò l'ipotesi (indicata sul disegno con linee tratteggiate da C a D) che esistesse originariamente una triplice arcata appoggiata su due pilastri, arcata elevantesi non molto lontano dal muro occidentale della chiesa, e che i due detti avanzi di vôlte angolari fossero i ruderi di due vôlte a crociera coprenti le due travate estreme dello spazio esistente fra il muro ovest della chiesa e la ipotetica triplice arcata. L'ipotesi era azzardosa perchè il Somers Clarke non poteva citare in appoggio alcun confronto con

[1] *Christian antiquities*, tav. 31, 1, p. 102.

altro monumento copto analogo : lo scavo la dimostrò poi completamente errata. Levati i detriti, tutto il pavimento della parte occidentale della navata si mostrò quasi intatto, formato da belle lastre di pietra regolarmente squadrate, e intatto soprattutto là dove dovevano esistere i due pilastri preconizzati dal Somers Clarke. Non essendo possibile l'esistenza dei pilastri, anche l'ipotesi della triplice arcata doveva cadere. La verità è ben diversa. Alla metà esatta della navata, là dove nessuno aveva pensato a fare dei sondaggi, lo scavo mise in luce le basi di due pilastri rettangolari disposti con i lati maggiori in direzione perpendicolare alla mezzerìa o asse della chiesa. Tali monconi di pilastri avevano ancora attorno a loro quello zoccolo di mattoni che si vede attorno agli altri pilastri e lungo i muri della chiesa. Dei due, il pilastro settentrionale era il meglio conservato, mentre il meridionale era segnato nettamente dalla mancanza delle lastre pavimentali. Non era il caso di ricercarne le fondazioni, in quanto la roccia è a 10 centimetri sotto il piano del pavimento. La sola mancanza di questo ne tracciava esattamente il perimetro. I due pilastri nuovamente trovati dividono la navata in due campi esattamente quadrati; ognuno di questi doveva essere coperto da una cupola con raccordi di tipo sâsânide, cioè a semi-cono, trombe di cui sono superstiti quei due monconi all'estremità della navata che tanto, e così giustamente, avevano intrigato il Somers Clarke. Per chi può trovare strana questa struttura, attendendo l'analisi che ne darò di poi, può fare un semplice confronto con la chiesa del monte d'Iside scavata dallo Junker[1] a eš-Šeḥah, a dieci chilometri circa a nord di Aswân sulla riva occidentale del Nilo. La chiesa del convento di San Simeone e quella di eš-Šeḥah hanno la medesima struttura dell'abside e la stessa struttura della navata, salvo che nella prima vi sono due cupole contigue, mentre una sola è nella seconda. Ma di questa speciale struttura, della sua origine e della sua diffusione dirò più ampiamente di poi.

Per la cronologia dell'edificio dobbiamo notare che sulle pareti in molti punti si sono conservati tre strati di intonaco sovrapposti. Le poche pitture ancora superstiti nella chiesa sono sul primo e sul secondo strato,

[1] H. Junker, *Das Kloster am Isisberg*, in *Denkm. d. Ak. d. W. in Wien*, phil.-hist. Kl., LXVI, 1°, Vienna, 1922.

mentre il terzo, cioè il più recente, reca molte iscrizioni copte e arabe. Alcune sono datate con gli anni dei martiri 1120, 1104 (o 1014) e 1038, cioè 1404, 1388 (o 1298) e 1322 d. C. Un'iscrizione araba, già edita dal Bouriant[1] e dal De Morgan[2], datata dell'anno 694 H. (1295 d. C.) prova che in quell'epoca il monumento veniva liberamente visitato anche da musulmani. D'altra parte la citazione di Abû Ṣâliḥ (fol. 102 *a*) prova che al principio del XIII° secolo il convento era ancora abitato dai monaci : l'abbandono avvenne fra queste due date.

A sud della chiesa, contigui e comunicanti con questa, stanno alcuni locali di cui la planimetria è molto semplice. Dalla navatella meridionale si può passare in una grotta XLIV appena separata da un muricciolo da un'altra grotta XLV. I due locali XLIII e XLII sono di eguale struttura, rettangolari, coperti da una vôlta a botte in direzione E.-W. Le loro finestre sono strette e stranamente inclinate rispetto al paramento del muro, quasi delle feritoie apprestate per combattere chi provenisse dalla parte meridionale del piazzale XXVIII. Il locale XLI contiguo al XLII ha il pavimento di quasi tre metri rialzato su questo secondo : ogni comunicazione per questa via era impossibile. Sopra i locali XLII e XLIII ve ne erano due identici, ma che però non erano accessibili dal basso, ma solo dal recinto superiore del monastero. La destinazione di questi locali è dubbia perchè fra i detriti non fu trovato nessun oggetto che potesse indicarcela.

Più interessante è il gruppo dei locali posto a nord della chiesa. Già abbiamo accennato al piazzale XI : è questo ben pavimentato con gettata cementizia ed ha uno zoccolo che corre tutto attorno ai muri. Il suo pavimento è di due scalini più basso di quello del piazzale VIII. Dal piazzale XI parte la scala, adossata al muro settentrionale della chiesa, che mette in comunicazione il recinto inferiore col superiore del convento. La scala quale io la trovai all'inizio degli scavi si dimostrava un rifacimento grossolano e recentissimo : tolti gli scalini moderni si trovò sotto evidentissimo l'andamento antico, sì che il restauro fu potuto compiere con tutta sicurezza. Dal piazzale XI, per una porta posta ad occidente si passava in un cortiletto XXIV scendendo tre scalini : alla sua estremità nord vi sono due

[1] *Notes de voyage*, in *Recueil de trav.*, XV, 1893, p. 180.

[2] *Catalogue des monuments*, I, p. 138.

forni ed a ovest una porta che da accesso alla grotta XXV. Questa grotta, che riceveva luce anche da una finestra, contiene tre vasche cementate di diversa dimensione e disposte in cascata, sì che l'acqua dalla più grande passasse fino alla più piccola, disposizione probabilmente fatta per ottenere una maggior depurazione. Questo complesso di forni e di riserve d'acqua in due locali contigui e strettamente uniti, mi fa pensare d'essere in presenza del luogo ove si preparavano i pani eucaristici, il bêt al-ʿağin (بيت عجين), secondo il nome che gli danno gli scrittori cristiani d'Egitto [1].

Dal cortile XI una porta verso nord conduce al locale XIV, che chiamerò provvisoriamente il battistero dell'Epifania. Il locale XIV formava in origine un solo complesso col locale XV; di poi furono murate le aperture di passaggio fra l'uno e l'altro, conservandosi solo una stretta finestra nella parte centrale. Riserbandomi di dare di poi i dettagli su questo locale, mi limito ora a dire che esso consta di due parti separate da due pilastri cruciformi : la parte meridionale era una cappella orientata con abside rettangolare rialzata di uno scalino avente nel mezzo un massiccio quadrato evidente base dell'altare; la parte settentrionale consta di tre travate quasi quadrate aventi due bacini rotondi incavati nel pavimento delle due travate estreme. Il locale XV, in origine collegato col precedente, è di forma rettangolare e vi si accede per una porta a nord. Quasi alla metà un pilastro ed una lesena nel muro sembrano accennare ad una struttura di vôlte, che però rimane imcompleta. Il locale subì delle manomissioni in epoca posteriore all'abbandono del convento, essendosi construiti dei banchi lungo le pareti e un forno all'angolo nord-est. Al complesso dei locali XV e XIV dovevano in origine appartenere anche i locali XXVI e XXVII. Il primo descrive un rettangolo in direzione nord-sud, coperto nella parte meridionale da una crociera e nella settentrionale da una vôlta a botte di cui rimangono traccie. Lungo la parete orientale sta una serie di manufatti formanti supporti per grandi anfore, del tipo degli odierni ḥammalt ez-zir. Il locale XXVII era largamente aperto, ma nessuna traccia rimane della sua copertura : lungo la parete occidentale sono costruite due vasche quadrate in parte ricavate sotto il pavimento, con piccolo scalino all'angolo per scendere nel fondo, e con l'interno accurata-

[1] Abû Ṣâliḥ, foll. 30 *b*, 39 *b*, 43 *a*.

mente cementato. Fra il locale XV e la roccia esiste un groviglio di camere XVI-XX e di grotte XXI-XXIII comunicanti tutte fra di loro e di cui non si può definire la destinazione primitiva anche perchè furono quelle che più ebbero a soffrire alterazioni per l'uso fattone da nomadi dopo l'abbandono del convento : dappertutto furono costruiti forni e fornelli sì che le pareti ne furono completamente affumicate, e più di tutto la camera XVI che reca sulla parete sud un graffito cufico, e traccie di decorazioni geometriche. Tale graffito, secondo una lettura cortesemente favoritami dal prof. Litmann, non contiene se non i nomi di Ḫâlid (oppure Ḥumaid) ibn al-Ḥasan ibn Buğaîd di ..... e Muḥammad lo speziale ibn Barr il medico, seguiti da una invocazione coranica ma senza alcun dato storico. Dalla grafia questa è certamente la più antica iscrizione araba che abbia osservato nel monastero.

Passiamo ora alla parte del recinto inferiore del monastero che si trova a sud della grande chiesa, a quei locali cioè che si trovano attorno al piazzale XXVIII. Di quelli numerati III-VII ho già discorso. Più a sud, e contro il muro di cinta, è una scala che porta al cammino di ronda e alla camera superiore a quella numerizzata XXIX. Questa camera superiore era largamente aperta verso il cortile, avendo su quel lato una seria di pilastri : verso l'esterno del Monastero aveva alcune finestre e davanti a quelle più vicine all'angolo sud-est delle mensole destinate a portare un'incastellatura (in legno probabilmente) a foggia di bertesca. Notiamo che dall'alto di questa stanza si ha il miglior punto per dominare tutto lo wâdî che dal convento scende al Nilo : è quindi probabile fosse il luogo ove si tenevano le guardie che annunciavano ai monaci l'approccio di estranei col suono della simandria, a quel modo che Abû Ṣâliḥ (foll. 71 *b*-72 *a*) ci racconta per il monastero di Al-Qalamûn. La simandria (*nâqûs*) era normalmente usata nella chiesa copta, che non usa campane.

Il locale XXIX si presta a parecchie osservazioni. Esso è coperto da una vôlta a botte e riceve luce da quattro finestre aperte verso il piazzale XXVIII sul medesimo lato ove è la porta. Ma esiste un'altra piccola porta nel muro di cinta orientale : da questa porticina si poteva entrare od uscire dal convento senza passare per le due grandi porte fortificate. Sull'opposto lato occidentale si apriva una piccola finestra che guarda nel locale XXX. Il locale XXIX è pavimentato con belle lastre di pietra ed è diviso in

due dalle fondazioni di un muro : nella parte occidentale è nel mezzo una piccola fondazione quadrata che si direbbe la base di un altare; nel qual caso il muro trasversale sarebbe la base di un higab. Se si ammette ciò il locale XXIX potrebbe considerarsi come una cappella od oratorio che non veniva aperto al pubblico se non nei tempi poco sicuri, quando non si voleva ammettere troppa gente (fra le quali facile era il mescolarsi per qualche malintenzionato) nell'interno del convento e non si volevano aprire le grandi porte. In caso di pericolo si poteva rapidamente chiudere e barricare la porticina verso l'esterno. Ma se ciò fosse stato la cappella avrebbe avuto un'orientazione diametralmente opposta a quella comune dei santuari copti. È vero però, come già ebbi ad osservare[1], che la regola dell'orientazione ha subìto in Egitto molte gravi eccezzioni, e che in questo caso porre l'altare verso oriente avrebbe proprio impedito il passaggio del pubblico attraverso il santuario : cosa questa inammissibile.

Contiguo al locale XXIX è il locale XXX che ha un accesso diretto dal piazzale, e comunica con la grotta XXXII ove è una maṣṭaba ed una nicchia, e con la cassa di scala XXXI. Salendo questa scala si arrivava in un locale posto sopra al XXX e che era in comunicazione con quello sopra il XXIX di cui già ho parlato.

Segue un'altro gruppo di locali XXXIII-XXXVII molto manomessi già dall'antichità. Fra il locale XXXIII ed una rampa di scala sorge ora un doppio forno ceramico abbastanza ben conservato, e nel locale XXXIII vi è un rialzo rotondo incavato nella parte superiore che doveva servire per l'impasto della terra. La costruzione del doppio forno fu fatta chiudendo un corridoio che cominciava alla rampa XXXVIII e di cui non rimane se non l'estrema parte XXXVII che dà accesso ai locali XXXVI e XXXIV e da questo alla grotticella XXXV. Costruiti i forni e chiuso il corridoio questi ultimi locali rimasero senza accesso.

Salendo per la rampa XXXVIII si arriva alla porta del locale XLI di cui una parte curva è ritagliata nella roccia. La diversità di tecnica muraria mostra che questo locale è un'aggiunta al complesso già esistente dei locali XLII e XLIII e di quelli a loro superiori. Il pavimento del locale XLI è allo stesso livello di quello del locale superiore al XLII ma non

[1] *Les couvents près de Sohag*, II°, p. 121.

vi è fra lore comunicazione, essendo pieno il muro di divisione. Quindi attraverso il locale XLI non si poteva passare per transitare dal recinto inferiore al superiore del monastero. Fra i locali XXXVI e XLI il gradino roccioso di cui abbiamo tante volte parlato s'attenua in un declivio. Su questo dovevano essere delle costruzioni che riempivano lo spazio fra le due camere suddette; ma, mal fondate sulla roccia inclinate, sono completamente scivolate, non lasciando di loro se non traccie insignificanti.

Il locale XXXIX era un porticato aperto coperto da un tetto in legname appoggiato verso oriente su pilastri e verso occidente incastrato nel muro : rimangono ancora in questo i fori per ricevere le teste delle travi. Il pavimento del locale era più basso di quello del piazzale XXVIII, e una porta lo metteva in comunicazione con la chiesa.

Ultimo manufatto del recinto inferiore era una tomba XL adossata al lato meridionale della chiesa. Era una delle abituali tombe coperte da vôlta a botte : in essa fu trovata una rozza cassetta di legno coperta ancora con brandelli di cuoio, racchiudente la salma di un fanciullo che dalle dimensioni dei resti non poteva avere più di quattro o cinque anni. La salma era avviluppata in un semplice lenzuolo. Sopra la cassa fu trovata l'iscrizione (numero d'inventario 354) :

...... ⲦⲈⲚⲔⲞⲦⲔ ⲀⲨⲰ
...... ⲒⲤ ⲘⲠⲈⲚ ⲘⲀⲔ̸
...... ⲈⲦⲢⲞⲞⲨⲦ ϨⲘⲠⲈϤ
..... ⲠⲆⲒⲀⲔⲰⲚ ⲠⲈⲤⲨⲚⲐⲒ
5 ⲞⲤ ⲠⲘⲞⲚⲞⲬⲞⲤ ⲘⲠϨⲀ
ⲄⲒⲞⲤ ⲒⲰϨⲀⲚⲚⲎⲤ ⲚⲦⲔ
ⲖⲈⲞⲠⲀⲦⲢⲀ ϨⲘⲠⲞⲞⲨ
ⲚϨⲞⲞⲨ ⲪⲀⲢⲘⲞⲨⲐⲒⲤ ⲒⲆ
ⲒⲆ/ⲆⲈⲦⲞⲨⲤ ⲆⲒⲞⲔⲖⲎ
10 ⲦⲒⲀⲚⲞⲨ ⲪⲒⲂ ⲈⲢⲈⲠ.ⲬⲞ
ⲈⲒⲤ ⲀⲚⲀⲠⲈⲨⲈ ⲚⲦⲈϤ ⲮⲨ
ⲬⲎ ϨⲚⲔⲞⲨⲞⲚ Ϥ̄ ⲚⲀⲂⲢⲀ
ϨⲀⲘ ⲘⲚⲒⲤⲀⲔ ⲘⲚⲒⲀⲔ
ⲰⲂ ⲄⲈⲚⲞⲒⲦⲞ ⲄⲈⲚⲞⲒⲦⲞ ⲀⲘⲎ̄

L'iscrizione è dunque datata del 14 ⲫⲁⲣⲙⲟⲩⲑⲓ, indizione IV, anno di Diocleziano 512, cioè 9 aprile 796 d. C. Il diacono Pesunthios vi è detto ⲙⲟⲛⲟⲭⲟⲥ ⲙⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓⲱϩⲁⲛⲛⲉⲥ ⲛⲧⲕⲗⲉⲟⲡⲁⲧⲣⲁ : la località non è se non el-Ašmûnayn come hanno provato le ricerche di Amélineau [1] e di Wiet-Maspero [2]. Il nome era ancora usato nella vita del Patriarca Michele I [3] che tenne il seggio fra l'anno 744 e il 768, cioè in epoca molto vicina alla nostra epigrafe. La chiesa di San Giovanni non è citata da Abû Ṣâliḥ [4]; ne abbiamo però invece un accenno [*τὸ ἐνοίκ(ιον) τοῦ Ἁγί(ου) Ἰωάννου νεοκτίστου*] in un papiro che, dal suo editore [5], è attribuito al VI-VII° secolo.

* * *

La planimetria della parte superiore del convento di San Simeone non si presenta così semplice e di evidente interpretazione quanto l'inferiore : la superficie ne è ben maggiore, il numero degli edifizi che vi sorgono ben più rilevante, la loro struttura e distribuzione assai complessa e la loro destinazione, salvo alcuni casi evidenti, difficile a stabilirsi. In questa prima descrizione generale cercherò di dare una visione generale del complesso, rimandando per una analisi dettagliata a susseguenti studi più particolareggiati [6].

L'accesso alla parte superiore del monastero era anticamente duplice : il primo si aveva da una porta aperta in una torre posta a metà del lato occidentale e simmetrica a quella del lato orientale, che immetteva direttamente dall'esterno; il secondo si aveva per mezzo della scala, di cui ho già tenuto parola, addossata al lato settentrionale della chiesa e che era l'unico mezzo di comunicazione fra la parte inferiore e la superiore del monastero. Immaginiamo di entrare dalla prima porta, cioè dall'esterno.

---

(1) *Géographie*, p. 170, 226-227.

(2) *Matériaux*, p. 20-21, 55.

(3) *P. O.*, V, p. 186.

(4) Foll. 76 *a*, *b*, 103 *a*.

(5) Wessely, *Stud. paleogr.*, III, n° 312.

(6) La planimetria generale della parte superiore del monastero è data dalla tavola II; ivi i singoli locali sono contraddistinti da numeri arabi, che sono quelli a cui mi riferisco nella descrizione che segue.

L'ingresso occidentale del recinto è costituito da una torre rettangolare che ha una porta sul suo lato nord : si accedeva così ad un locale rettangolare coperto da una vôlta a crociera prolungata a nord e a sud da due strette vôlte a botte. In questo locale una seconda porta verso oriente immetteva nell'interno del recinto. L'ingresso dunque era, come per il suo simmetrico ad oriente, disposto ad angolo. Tutta questa parte inferiore della torre, compresi anche gli archi, era costruita in pietrame : ciò è contrario alla regola generalmente seguita al nostro monastero dove gli archi sono in mattoni cotti. La parte superiore della torre, costruita in mattoni cotti, era costituita da un locale rettangolare coperto con vôlta a botte di cui la generatrice ha la direzione nord-sud : al suo lato occidentale era uno stretto corridoio, pure coperto da botte nella stessa direzione; costruito su un massiccio pieno che era stato attaccato, senza intimo collegamento al lato occidentale della torre. L'accesso alla parte superiore era costituito da una scala esterna, addossata al muro di cinta nella parte interna e a destra di chi entra nel monastero. Tutto il lato orientale della torre è rovinato, ma dagli elementi esistenti e per confronto con l'altra torre d'ingresso non è difficile ricostruirne la fisonomia originale.

Entrati nel recinto del monastero volgiamo a destra, cioè verso meridione. Il primo locale che incontriamo, addossato al muro di cinta, è un basso edifizio 2, grossolanamente rettangolare e costruito in pietrame. Lungo tutto il lato occidentale corre un basso bacino pure costruito in pietrame, che può essere interpretato come una mangiatoia; sul lato settentrionale due bacini più alti possono essere o due depositi o due mangiatoie per animali di grandi dimensioni (cammelli?). La porta dell'edifizio è sul lato sud e le finestre su quello d'oriente. Si è conservata la pietra scavata a fossetta, formante il cardine della porta. Il pavimento è in blocchi di pietra, e non vi è più traccia della copertura. A questo edifizio segue il piazzale 3 che ha verso occidente, cioè lungo il muro di cinta una bassa mangiatoia. Il complesso dunque costituisce una stalla per gli animali adebiti ai servizi del monastero.

Proseguendo verso sud troviamo un complesso di camerette 4 di cui i muri si sono conservati solo per breve altezza dal pavimento : una all'angolo S.-E. ha il pavimento in gettata cementizia. Forse questo complesso di piccoli vani costituiva una casetta a corte centrale e a solo piano terreno

(data l'esiguità dei muri) adebita come alloggio al personale della vicina stalla : l'ipotesi, plausibile, è però indimostrabile. Tale casetta era addossata a sud ad un grosso muro attraverso il quale si passava per una porta di cui le spalle sono completamente rovinate : si accedeva così al grande piazzale 40, tutto attorno al quale si svolgevano delle costruzioni.

Sul lato occidentale, addossata al muro di cinta, sta la torre 5 : era a due piani, il terreno coperto da vôlta a botte con generatrice in direzione N.-E., e identicamente al piano superiore, a cui si accedeva per mezzo di una scala 9 che passava sopra il ripostiglio 8 coperto ancora da vôlta a botte. A fianco della torre stavano i due locali 6 e 7 di cui le murature, molto esigue, si sono conservate solo per una piccola altezza dal suolo.

Segue un gruppo di locali (10, 11, 12, 13, 15, 16) strettamente collegati fra di loro, limitati di muri molto esigui e che quindi non potevano avere piano superiore e dovevano essere coperti con una struttura molto leggiera. All'inizio settentrionale del locale 13 arrivava il canale di conduttura 14 il quale, partendo dal bacino 43 di cui diremo in seguito, attraversava tutto il piazzale 40. Tale canale era largo 18 centimetri e profondo 12 e ricoperto per tutto il suo percorso da lastre di pietra : Arrivato davanti all'imbocco della scala 9 si perde sotto uno scalino. Il locale 13 è limitato ad oriente da un doppio muro, da una parte a lesene, nel mezzo del quale è un canale che probabilmente in origine era collegato col canale 14. I locali 10, 11, 12 non hanno caratteristiche speciali, salvo che 11 fu trovato occupato da forni e fornelli di recente costruzione. Il locale 16 ha invece la sua antica struttura, con un letto in muratura ai piedi del quale è una maṣṭaba in cui sono inseriti due zîr. Il locale 15 è un semplice bacino diviso in tre compartimenti.

Procedendo più a sud entriamo nel locale 20 che mi sembra un semplice cortile interno a disimpegno dei locali che lo circondano. A destra è il locale 18 con pavimento ben cementato, due maṣṭabe (di cui una con inseriti degli zîr) e un fornello. Un angolo di questo locale è occupato dalla camera 17 la quale ha tanto il pavimento quanto le pareti accuratamente cementate : nel pavimento vi sono due vaschette chiuse da sigilli : l'una ha tutto il rivestimento interno accuratamente costituito di un ottimo strato di cemento. In un angolo vi è un fornello. La vaschetta cementata

ha le dimensioni di 1 m. 27 × 0 m. 67 e un'altezza, dal filo inferiore del sigillo, di 0 m. 26. Al sud del locale 20 e più propriamente all'angolo S.-W. del recinto del convento, vi è una torre composta, al piano inferiore del locale 29 che è un semplice corridoio a fondo cieco accessibile dal locale 28, e del locale 19 che è la parte inferiore di un pressoio a vino che descriverò dettagliatamente in seguito. Una scala chè passa sopra al locale 29 porta al piano superiore della torre.

I locali a sud del piazzale 40 (cioè quelli numerati da 21 a 39) possono distinguersi in due gruppi caratteristicamente distinti. Il primo è costituito dai locali addossati al muro di cinta (28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36) chè sono tutti accuratamente costruiti con buone e grosse murature e coperti di vôlte a botte : il secondo gruppo, cioè tutti gli altri locali, hanno delle murature grossolane e assai sottili e danno l'impressione di essere delle costruzioni leggere. Nulla di più si può dire perchè di tutti i locali di questo secondo gruppo le murature si sono conservate solo per una altezza di una trentina di centimetri dal suolo. Nei locali 22, 24, 26, 27, le pareti e il pavimento erano ben cementati. I locali del primo gruppo sono invece ben più interessanti : il 28, coperto da una vôlta a botte, ha sulla parete settentrionale nella estremità d'occidente, una serie di rozzi disegni a color rossastro rappresentanti delle giraffe e un ippopotamo. Nel mezzo del locale 30 ho trovato il basamento rotondo di un torchio a mola orizzontale e in un angolo un grosso mortaio in granito. Debbo ricordare che ho chiuso con muratura la grossa breccia del muro di cinta che s'apriva in questo locale. I locali 31-36 formano un gruppo a struttura uniforme : sono rettangolari, per una parte coperti da vôlta a crociera a cui fa seguito una vôlta a botte. Nel 31 esiste una scala che conduce al cammino di ronda; nel 35 fu in epoca più recente costruito un forno.

Il lato orientale del piazzale 40 non aveva costruzioni, ma era chiuso da un lungo e grosso muro, in direzione N.-S., aperto solo da una porticina all'estremità settentrionale.

A nord del piazzale 40 vi è un grosso nucleo di costruzioni (73-92) dalla planimetria assai complessa, ma disposte in modo che solo i locali 73-74 erano accessibili dal piazzale 40. Il locale 73 è una camera rettangolare di cui le murature, salvo verso nord, sono costruite rozzamente in pietrame e si sono conservate per breve altezza dal suolo. Verso ovest è

una piccola macina. Il pavimento è in pietrame : nessuna traccia di copertura. Il locale 74 sembra essere stato sin dall'origine scoperto, in quanto le murature perimetrali ben conservate per notevole altezza non hanno alcuna traccia di tetto. Il pavimento è in pietrame : nella parte meridionale vi sono due macine e nella settentrionale un letto.

Per accedere agli altri locali nel monastero che non sono in comunicazione col piazzale 40 dobbiamo ritornare all'accesso per cui vi siamo entrati, cioè al passaggio a fianco dei locali 4. Quivi una porta ci immette nel locale 75 che è in comunicazione con 76 e 77 : nessuno dei tre ha conservato tracccia di copertura. Nel locale 75 dei bassi muricciolí vi delimitano cinque vasche, nel 77 le pareti sono accuratamente intonacate e sui lati S. e E. sono due costruzioni in muratura a nicchiette e voltini.

Usciamo dal locale 75 e, facendo il giro di tutta la costruzione, portiamoci verso occidente alla porta d'accesso del locale 78. Questo è diviso in due parti da un basso muro avente nel mezzo una porta : il pavimento è in pietrame e su questo furono costruiti tre forni e appoggiato un grosso mortaio. In questa costruzione furono impiegate delle colonnine dai 15 ai 20 centimetri di diametro, di cui una porta scolpita una croce. Non vi è traccia di copertura. Sul lato meridionale una porta dà accesso al locale 79 di forma irregolare, pavimentato in pietrame e che ha aggiunti due ripostigli irregolari. Sullo stesso lato vi è una porta che conduce al piano superiore del locale 80. Questo è di forma rettangolare, ha un buon pavimento in pietrame al quale si scende per due scalini, ed è coperto da una vôlta a botte ben conservata. Sul lato meridionale corre un banco preceduto da uno scalino. Sulle pareti intonacate vi sono gli avanzi di rozze decorazioni e croci ed iscrizioni copte e arabe. Del locale superiore, al quale si accede dalla scala anzidetta nulla si è conservato. Ritornando sui nostri passi accediamo al passaggio 81 che ha in fondo un bacino rettangolare in granito e una scala che portava ai piani superiori scomparsi. A destra di questo passaggio si apre il locale 82 di forma assai complessa. Esso è di pianta irregolare, con una serie di incavi nelle murature ad oriente e a mezzogiorno e senza traccia del tipo di copertura. Nel mezzo della parte settentrionale vi è una mola orizzontale per schiacciare i grani di sesamo : traccie d'olio impregnanti la muratura furono ancora riscontrate. La mola orizzontale fu trovata rovesciata sul fianco : essa fu tagliata

in un bel blocco di granito ed ha il diametro di 1 m. 25 e uno spessore di o m. 30. Nel mezzo è un foro quadrato, per l'innesto del perno, del lato di o m. 25. La parte superiore della mola è decorata con tre croci ognuna inscritta in un circolo. Con delle massicciate in pietrame furono smussati gli angoli del locale, onde creare quasi un anello circolare in cui doveva muoversi l'animale che faceva girare la mola. Sul lato occidentale quattro ripostigli, di cui tre a vôlta, servivano come silos per i grani di sesamo, che vi furono ritrovati in abbondanza. Verso oriente invece un recinto delimitato da un basso muro serviva per contenere le anfore piene d'olio.

Continuando si entra nel locale 83, rettangolare, col pavimento in gettata cementizia. La copertura è del tipo di quella dei locali 31-36, cioè una crociera continuata da una vôlta a botte : qui però le due sono separate da un arco trasversale. Si accede poi al locale 86, coperto da una vôlta a botte e col pavimento due scalini più basso di quello del locale 83 : sulla parete nord vi è una porta murata sino dall'antichità e le pareti portano graffiti arabi e copti. Sull'asse del locale 83 si apre la porta d'accesso al locale 84, con pavimento cementato e traccie di una copertura con vôlta a botte : esso contiene quattro forni. Una porta anticamente murata e ridotta a semplice finestra (oggi riaperta) lo metteva in comunicazione col locale 85 coperto da vôlta a botte, con pavimento cementato e con alcuni graffiti copti sulle pareti. Tutti questi locali 78-86 formano un complesso strettamente collegato e con un solo accesso, la porta cioè del locale 78.

Usciamo da questa porta e rimontando verso nord entriamo nel locale 87 : questo è grossolanamente rettangolare e non ha alcuna traccia di copertura. Sul lato nord, in una specie di nicchia-finestra, è una lastra con foro circolare (diametro o m. 32) posta a 70 centimetri dal pavimento e che doveva certamente servire a reggere un'anfora : al suo fianco orientale è una costruzione ad arco sul cui estradosso si accede per mezzo di alcuni scalini. Sul lato meridionale della camera vi sono due sistemi di vasche. Quello orientale è costituito da due vasche rettangolari costruite con blocchi di granito accuratamente squadrati posti su un basamento di mattoni cotti. Il fondo di una vasca era di o m. 35 più alto del fondo dell'altra : la comunicazione era data da un condotto del diametro di o m. 04, all'imbocco del quale corrispondevano due scanalature sul fondo della vasca

più alta. In seguito la vasca bassa fu divisa in due parti con un muro in mattoni cotti. Il sistema di vasche poste ad occidente era costituito da due incavature di circa 1 m. 10 × o m. 95, profonde o m. 80; comunicanti fra loro per mezzo di un'apertura nel muro divisorio larga o m. 50 e di cui l'estremità inferiore è a circa o m. 60 dal fondo delle vasche : in essa era fissato un telaio in legno entro cui scorreva una saracinesca. Nel susseguente locale 88 vi era un fornello e delle vaschette : tale locale è in gran parte distrutto. Tutta la complessa installazione di queste due camere doveva servire alla lavorazione del sale attraverso un sistema di decantazione e di filtraggio attraverso stuoie. Infatti grosse incrostazioni di sale su frammenti di stuoie sino a raggiungere il peso di parecchi chili, furono trovate sul fondo delle vasche occidentali, e traccie di sale assai fino sul fondo della più bassa delle vasche orientali. I locali che seguono, 89-91, sono in gran parte quasi completamente distrutti : in essi vi sono traccie di ripostigli e all'estremità meridionale del locale 91 anche un grande orcio infisso nel terreno.

Uscendo da questo edifizio verso oriente e poi volgendo a sud, ci troviamo davanti al gruppo dei due locali 71-72. Il primo, rettangolare, mostra le traccie di due pavimenti a diverso livello : ha verso oriente una porta già murata dall'antichità, che conduceva al locale 53. Il locale 72 ha nel mezzo un mulino e gli angoli sono smussati con delle massicciate in pietra, onde creare un corridoio per l'animale che moveva la mola, come abbiamo già visto per il locale 82. Aveva una porta verso occidente murata sino dall'antichità. Quasi in faccia a questa si apre la porta che dà accesso al locale 92 che fa parte del blocco di costruzioni innanzi descritto. Questo locale è rettangolare, con un pavimento in pietrame al quale si scende per due scalini. Non vi è traccia dell'antica copertura. Sul lato meridionale sta una grande fossa a planimetria complicata a cui si scende per vari scalini e che è accuratamente cementata.

Uscendo dal locale 92, per lo stretto passaggio fra questo e il 72, volgiamo a mezzogiorno.

La prima cosa che troviamo, sulla nostra destra, è una lunga vasca 43 addossata al muro che limita il grande piazzale 40. Tale vasca è a sezione trapezoidale, accuratamente cementata : da essa usciva il canale 14 che portava l'acqua attraverso il piazzale 40 e poi un'altro condotto in direzione

dei locali 41 e 42. Era dunque una vasca di distribuzione dell'acqua che vi veniva certamente portata entro otri, a d'orso d'asino. Il locale 42, di cui le murature sono in gran parte scomparse, aveva il pavimento in pietrame e due vaschette ben cementate sul lato orientale. Il 41 era invece una vasca da bagno accuratamente costruita con blocchi di granito ben squadrati : il pavimento è in parte intagliato nella roccia. L'acqua era addotta alla vasca da bagno dal bacino 43 a mezzo di una conduttura in tubi di cotto del diametro interno di o m. 05, ben conservati per l'ultimo tratto. Il complesso 41-42 formava dunque un'installazione da bagno, con vasca e spogliatoio.

Presso l'installazione del bagno era quella delle latrine. Infatti se noi volgiamo ad oriente troviamo lo spazio 44 ben pavimentato con lastre di pietra, fiancheggiate a nord e a sud da due serie di latrine : quelle del lato sud sono però quasi totalmente scomparse. Le latrine erano costituite da una vaschetta rettangolare di o m. 60 × o m. 70, profonda o m. 30, posta quasi a fior di terra, che doveva servire per le lavature, e dietro questa un tubo verticale in cotto del diametro di o m. 20 il quale scaricava le feci nelle fosse 45.

Proseguendo per il piazzale 46 troviamo un gruppo di costruzioni addossate al muro di cinta, all'angolo estremo del recinto superiore. Il più importante è la torre semicircolare 50 sporgente dal muro e sorpiombante il salto della roccia verso il recinto inferiore. Il piano terreno di questa torre era coperto con una vôlta a semi-cupola : sopra di questa era un terrazzo : l'accesso al terrazzo e nel medesimo tempo al cammino di ronda aveva luogo per mezzo di una scala partente dal recinto 48. Sulla parete a nord del piano inferiore della torre un rozzo disegno sembra rappresenti il Cristo. A fianco della torre stanno i due locali 47 e 49 che data l'eseguità dei muri, dovevano portare delle coperture leggiere. Tutto il complesso 47-50 mi sembra rappresentare una specie di guardia per l'osservazione di tutto il pianoro desertico a sud del convento : il posto è adattatissimo, giacchè dall'alto della torre 50 lo sguardo spazia lontano in direzione della cateratta e anche penetra profondamente nel vallone che dalla riva del Nilo sale al convento.

Proseguendo verso il nord si trova il piazzale 51 in parte ottenuto con lo spianamento del banco roccioso affiorante : esso è cosparso di traccie

indeterminabili di costruzioni. All'estremità vi è la cameretta 52 senza speciali caratteristiche.

Delimitato a nord dal muro meridionale dei locali 71-72, ad occidente dal passaggio lungo il bacino 43, a sud dal complesso degli impianti delle latrine, a oriente dal muro che corre lungo il piazzale 51, vi è un grosso nucleo di costruzioni, disgraziatamente assai mal conservate, che ho numerizzato 55-69. Lo spazio 55 era certamente scoperto : lungo i muri dei locali 71-72 sorge una serie di forni e di bacini. Nel 56, a pavimento in pietrame, vi è un grande bacino ben cementato. Nel 57 pure con pavimento in pietrame, vi sono due grandi anfore infisse nel terreno. Le camere 58-60 hanno pure il pavimento in pietrame : nella 60 è un letto. La camera 61 ha le pareti intonacate : la 62 ha pavimento e pareti ben cementate. Il passaggio 63 ci conduce alla camera 64 con pareti intonacate e pavimento in pietrame e alla 66 che ha pure le pareti intonacate. Nulla si può dire del locale 68 quasi completamente distrutto, mentre nel 67 vi sono incavati nel pavimento a pietrame due bacini profondi 1 m. 05. Assai interessante è il sistema di vasche 65 e 69. Sulla posizione indicata col numero 69 vi è una serie ti quattro basamenti in mattoni cotti, accuratamente cementati, quadrati del lato di 0 m. 75 e alti circa 0 m. 15. Su questi probabilmente dovevano essere appoggiati dei grandi zîr filtranti : l'acqua colava nei canaletti perimetrali e per un condotto entrava in una vaschetta accuratamente cementata posta sul lato orientale della serie di basamenti, che costituiva forse un filtro supplementare, e di lì poi finiva nella grande vasca 65. Il sistema dunque deve essere compreso come una preparazione dell'acqua potabile per l'uso come bevanda. Evidentemente ogni giorno l'acqua portata dal fiume veniva purificata e conservata nella vasca 65, unica riserva d'acqua di tutto il convento, che non possedeva ne pozzi ne cisterne.

Se ritorniamo per il passaggio da cui siamo arrivati, cioè fra i locali 92 e 72, arriviamo a quel piazzale che riguarda sui tetti della chiesa del recinto inferiore del convento. All'angolo S.-E. scendono due scale : una, la più meridionale porta al piano superiore dei locali XLIII e XLII, l'altra invece è quella scala mai finita e di cui ho già parlato che doveva scendere all'estremità occidentale della navatella meridionale della chiesa. A sud della prima scala vi sono i locali 53 e 54 : il primo contiene delle nicchie

e bacini, il secondo ha un condotto verticale che non fu potuto esplorare e vuotare per il pessimo stato delle murature.

Percorrendo verso nord il piazzale indicato, arriviamo all'imbocco di quella scala esterna, appoggiata al muro settentrionale della chiesa, che costituiva la comunicazione fra il recinto inferiore e superiore del convento. Davanti all'arrivo di tale scala si alza un'alta construzione e fra questa e il ciglio della roccia che sovrasta il piano inferiore del monastero si stende un piazzale di forma quasi triangolare. Se ci inoltriamo in questo, passato un pilastro che forse è l'unico avanzo di un'arco che chiudeva l'ingresso al piazzale, arriviamo presto alla costruzione 146. È questa un padiglione a base quadrata coperto da cupola su pennacchi e con una larga porta aperta verso sud. Sui tre lati interni del padiglione gira un banco o sedile, interrotto solo nel mezzo del lato centrale da un incavo per appoggiarvi le anforette. Su tre lati le pareti sono aperte ognuna con due strette finestre [1] e una nicchia rettangolare con un arco che non la chiude completamente in alto, ma lascia lungo la parete un largo passaggio. Tutta la disposizione mi sembra predisposta onde ottenere una larga circolazione d'aria nell'interno del padiglione e che questo non servisse ad altro che a chiosco di riposo. Possiamo pensare ad una manẓarah simile a quelle che in molti conventi cita Abû Ṣâliḥ, appunto in forma di padiglione, diversamente da quelle che sono semplici logge. Dal muro settentrionale di questo piazzale sporge una piccola torricella semi-circolare, impostata sul banco di roccia, ivi molto alto e tagliato quasi verticalmente, in modo da dominare il vallone che a nord del convento scende verso il Nilo.

Ritorniamo all'inizio della scala che sale dalla parte inferiore del monastero. Ivi si apre l'ingresso alla grande costruzione che formava la residenza dei monaci. La porta, che doveva essere protetta da una pensilina in legno, giacchè si vedono ancora i fori d'innesto delle travi nel muro, adduce al locale 93. È questo una camera rettangolare, coperta da vôlta a botte, e con un piccolo zoccolo contro le pareti, come si osserva anche nella chiesa e nella galleria 94. Le pareti portano traccie di iscrizioni

[1] A formare l'architrave di una di queste fu trovata l'iscrizione (n° 787 d'inventario) del monaco Georgio, datata επειφ. ΪΖ ΙΝΔΙΚΤ. S.

copte. Al fondo si inizia la scala 112 che porta ai piani superiori della costruzione. Una porta laterale ci conduce invece nella grande galleria 94 che forma l'ossatura mediana della costruzione. Questa è coperta da una vôlta a botte con voltini di alleggerimento sui rinfianchi : essa è interrotta verso la metà circa da un arco, dopo il quale l'asse della galleria subisce un lieve spostamento verso oriente. Lungo le pareti corre un basso zoccolo interrotto davanti ad ogni porta antica, non davanti a quelle dei locali 97 et 98 che furono eseguite in rottura dopo che il grande locale originariamente costituito dalle tre camere 96, 97, 98 fu diviso in tre parti con murature grossolane. Sulle pareti vi sono dei graffiti copti e arabi. Nella parte settentrionale, ad occidente, vi sono avanzi di rozze pitture rappresentanti dei santi diritti, senza alcun interesse e molto guaste. La galleria termina con tre finestre a nord, le uniche che le dassero luce : doveva quindi essere in origine assai oscura, per quanto freschissima. Sotto queste finestre fu costruita una specie di vasca o basamento a cui si accedeva per mezzo di tre scalini, nascondendo delle rozze ma espressive scene di caccia dipinte sulla parete occidentale, che ora furono rimesse in luce. Il pavimento è fatto con bellissime lastre accuratamente squadrate.

A destra ed a sinistra di questa galleria centrale si aprono delle camere che ora indicheremo partitamente, cominciando dal lato meridionale. La camera 95 è coperta da vôlta a botte ed ha lungo le pareti una serie di letti : sui muri parecchi graffiti copti di visitatori. Le camere 96, 97, 98 formavano in origine un tutto unico : furono poi separate con rozzi muri. Nella parete meridionale della camera 96 vi è incavata una incassatura che si direbbe una cappa di camino : attorno gli avanzi di una maṣṭaba. Nella camera 98 vi sono alcune vasche in muratura. Tutte queste camere sono coperte con vôlte a botte avente la generatrice in direzione N.-S., cioè parallela alla vôlta della galleria centrale : le camere di faccia, 99-104, sono tutte coperte da vôlte a botte disposte in senso perpendicolare a quello della galleria. La camera 99 ha lungo le pareti parecchi letti; così la camera 101 che ha sulla parete nord l'iscrizione del pittore Mercurio datata dell'anno dei martiri ⲁⲗⲇ (1034) cioè del 1318 d. C.[1]. Il locale 100, posto dietro questi due ultimi, è un vano senza pavimento e senza

---

[1] Clédat, *Rec. de trav.*, XXXVII, p. 55, IV; De Morgan, *op. laud.*, p. 138 e 140, 9.

accesso dal piano terreno. Ora vi si entra dal primo piano per una rottura della vôlta. Probabilmente non fu mai utilizzato. Il locale 102 ha gli abituali letti lungo il muro e sulle pareti vi sono delle decorazioni di fregi e tondi contenenti delle croci. La camera 103 è vuota. La 104 ha lungo le pareti alcuni letti : è curiosa la deformazione della finestra centrale, dovuta al fatto che in origine il locale 105 non esisteva e quando fu costruito, addossandolo al 104, si è dovuto deviare la finestra onde dare a quest'ultimo un po' di luce. Il locale 105 è accessibile solo dal cortile 135 : non ha copertura, e in origine doveva occupare l'altezza di due piani ed avere un soffitto in legname all'altezza del primo piano.

Accediamo ora alla seconda parte della grande galleria centrale. Alla destra vi è una serie di camere (106-109) coperte con vôlte a botte perpendicolari a quella della galleria centrale. La 106 ha lungo i muri dei letti e il pavimento in parte in gettata di cemento; la 107 ha lungo le pareti una maṣṭaba e delle vasche e sull'intonaco dei muri delle rozze decorazioni e dei graffiti arabi; la 108 come l'antecedente ha maṣṭabe e vasche e graffiti arabi e così pure la 109 che ha le pareti ricoperte da iscrizioni arabe tracciate in colore rosso.

Passando dalla parte opposta entriamo nel grande locale 111. È una vasta sala divisa in due navate da una serie di quattro colonne : solamente la base e un rocco dell'ultima a nord fu trovata in posto, delle altre tre non rimanevano se non le fondazioni e l'incavo nettamente segnato sul pavimento. Questo era formato da mattonelle in cotto delle dimensioni di o m. 27 × o m. 13 1/2, disposte a spina pesce. Le basi delle colonne erano disposte con la diagonale secondo la mezzerìa della sala ; erano semplicemente un blocco di granito a pianta quadrata del lato di o m. 61 e alto o m. 16. La colonna aveva il diametro di o m. 40. Fra i detriti fu trovato un blocco che può essere interpretato come il rozzo capitello, portante un'incassatura per un tirante in legno. Alle mura perimetrali in corrispondenza di ogni colonna era infissa una mensola in pietra : fra queste e i capitelli delle colonne esistevano degli archi che dividevano la sala in dieci travate. Da elementi ancora esistenti negli angoli S.-E. e S.-W. (quest'ultimo caduto in corso di scavo) le travate risultavano coperte da cupole continue (cioè cupole su pennacchio ove la calotta e il pennacchio hanno il medesimo raggio). Esse erano costruite con anelli di mattoni

crudi disposti inclinati, tendenti cioè al centro della sfera di cui calotta e pennacchio erano una parte. Sul pavimento della sala erano costruiti sette (e forse otto) anelli di mattoni crudi, di diverso diametro e dell'altezza di o m. 30 e spessore o m. 20, tutti aventi un'apertura di o m. 25. Il pavimento della sala a mattonelle si interrompe al bordo di tali anelli, nell'interno dei quali il pavimento è semplicemente in pietrame. Mi riesce assai difficile spiegarne l'uso. Lungo la parete occidentale della sala esistono ancora alcune parti ben conservate di una vasca cementata di forma rettangolare. Lungo il lato nord corre sul pavimento della sala un canale di scarico per acqua, che arriva dall'adiacente locale 131. In questo canaletto scaricano pure delle vaschette disposte in cascata, che stanno quasi al centro dello stesso lato settentrionale della sala. Lo scarico esce all'esterno per mezzo di un tubo forante la muratura. Tanto il muro nord quanto le basi mancanti delle colonne furono da me restaurate su traccie sicure. Questo vasto locale è evidentemente il refettorio.

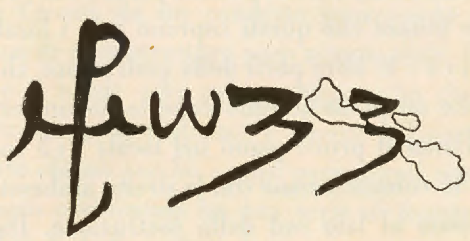
A fianco di esso il locale 131 era la cucina, con pavimento in mattonelle a spina pesce, coperta da vôlta a botte e avente quasi nel mezzo un pilastro in pietrame. A sud di questo un massiccio piano cementato, alto o m. 55, e terminato verso nord con due forme semicircolari. Ad occidente entro una nicchia in parte aperta a finestra, sta una vasca che riceve l'acqua da un condotto proveniente dal locale 132. Vi sono poi avanzi di altre strutture poco riconoscibili. Una porta mette in comunicazione il locale 131 col passaggio 130 che s'inizia al refettorio : esso è pavimentato in pietrame e sbocca nel cortile(?) 132. Credo questo un cortile chiuso perchè i muri perimetrali non hanno traccie di copertura : il muro occidentale ha una serie di finestrelle di cui non si comprende l'utilità. Solo l'angolo sud-ovest era coperto da una piccola crociera. Lungo il muro occidentale correva una lunga vasca poco profonda e ben cementata : essa era in comunicazione con una piccola vaschetta nell'angolo N.-W., dalla quale partiva il canaletto già accennato che andava nella cucina. Insomma pare che vi fosse un condotto continuo che conduceva l'acqua immessa nella grande vasca del locale 132 attraverso il passaggio 130 nella cucina 131 e da questa nel refettorio 111 da dove poi scaricava all'esterno. Nel locale 132 esiste una specie di cappa di camino intagliata nel grosso massiccio di muratura che vi è sul lato orientale.

Se ritorniamo nel passaggio 130 troviamo dirimpetto alla porta che viene dalla cucina 131, un'altra porta che immette nel locale 133, passando a fianco di una scala che porta nei piani superiori della costruzione, passando sopra l'estremità occidentale del passaggio 130. Il locale 133 ha pure un accesso dal refettorio, e in esso si trova una specie di tavola formata da una lastra di pietra su basamento alto o m. 35 da terra. Il pavimento è in pietrame. I locali 130, 132, 133, dovevano essere degli annessi alla cucina, dei locali di servizio non mi pare meglio identificabili.

Se ritorniamo alla galleria centrale della grande costruzione, troviamo circa alla metà una porta che dà accesso al locale 110. Subito entrati, a destra, abbiamo una scala che porta ai piani superiori, e proseguendo troviamo una porta che fa comunicare il locale 110 col refettorio 111. Il locale 110 risvolta poi ad angolo e immette nel cortile 134 che ha alcune traccie indeterminate di muriccioli, e da questo passiamo nell'altro cortile 135. In questo tre pilastri dovevano servire a portare l'orditura di un tetto che s'appoggiava al muro orientale e serviva a riparare un sistema di quattro vasche ben cementate. Due altre grandi vasche erano nell'angolo S.-W. Dal cortile 135 si poteva passare nel locale 105 di cui ho già fatta parola.

Ritornando all'ingresso della grande costruzione, saliamo per la scala 112 ai piani superiori (fig. 1). Debbo notare che questi coprono solo i locali che sono numerizzati 93-105 e 112 : le altre parti della costruzione che stiamo descrivendo non hanno che un piano terreno coperto da un terrazzo. Salendo la scala 112 arriviamo al primo piano nel locale 113 coperto da una vôlta a botte e che è in comunicazione con lo stretto ambiente 114 ricavato nel massiccio addossato al lato sud della costruzione. Dal locale 113 passiamo nella grande galleria 115 corrispondente a quella del piano terreno e coperta con vôlta della medesima costruzione. Il pavimento è fatto con mattonelle disposte a spina pesce di o m. 28 × o m. 13. Sulle pareti sono molti graffiti arabi. Dalla galleria si accede, a destra e a sinistra, ad una serie di camere. La 116 ha essa pure una vôlta a botte parallela a quella della galleria : sulla parete occidentale il graffito copto del visitatore ⲃⲓⲕⲧⲱⲣ dell'anno ⲁⲗⲋ, cioè 1036 d. M, 1320 e. v. La camera 107 ha una vôlta come la precedente : il pavimento è cementato e ha lungo il lato nord una maṣṭaba a cui si accede per tre scalini e al lato

sud pure una mastaba e alcune vaschette assai guaste di cui non si può chiarire la struttura. Passiamo dall'altro lato alla camera 118. Essa è pure coperta da una vôlta a botte parallela a quella della galleria e sul pavimento tre botole danno accesso ai voltini di rinfianco delle vôlte nel piano inferiore : tali voltini servivano evidentemente quali ripostigli ed erano accuratamente intonacati per tutta la loro superficie interna. Anche di tutti gli altri voltini di cui rimangono traccie nella costruzione si può dire la stessa cosa, e dovevano quindi servire allo stesso uso. Si può dalla camera 118 passare alla 119, coperta da una vôlta a botte come la precedente : per una rottura del pavimento ho potuto accedere alla camera 100 del piano inferiore, che non ha altro ingresso, e che ho trovata quasi completamente piena di terriccio e rottami. Le camere 120, 121, 122 hanno delle vôlte a botte perpendicolari a quella della galleria; il pavimento è in cemento e sulle pareti sono molti graffiti arabi. Il locale 123, senza pavimento, corrisponde al 105. Esso è coperto da vôlta a botte e vi sono nel muro traccia di buchi per le impalcature del soffitto. Se dall'estremità nord della galleria 115 usciamo sui terrazzi che coprivano la parte settentrionale della costruzione, vi troviamo solo le scale 124 e 126 che corrispondono a quelle partenti dai locali 110 e 133 del piano inferiore : inoltre le traccie di una cameretta 125. Saliamo ancora la scala 112 : sulla parete sud della penultima rampa vi è l'iscrizione già edita dal Clédat [1] con la data poco chiara che qui a fianco riproduco e che credo vada letta



ⲱⲝⲍ, cioè 867 d. M., 1151 e. v. Se questa lettura viene accettata, sarebbe questo il più antico graffito copto datato che ho riscontrato sui muri del convento. Il secondo piano della grande costruzione è quasi completamente distrutto (fig. 2). Rimangono solo quasi complete le mura del locale 127 che è il pianerottolo d'arrivo della scala e quelle del locale 128 dal quale, per una botola, si scende in una galleria cieca ricavata nel

[1] Clédat, *Recueil*, p. 56.

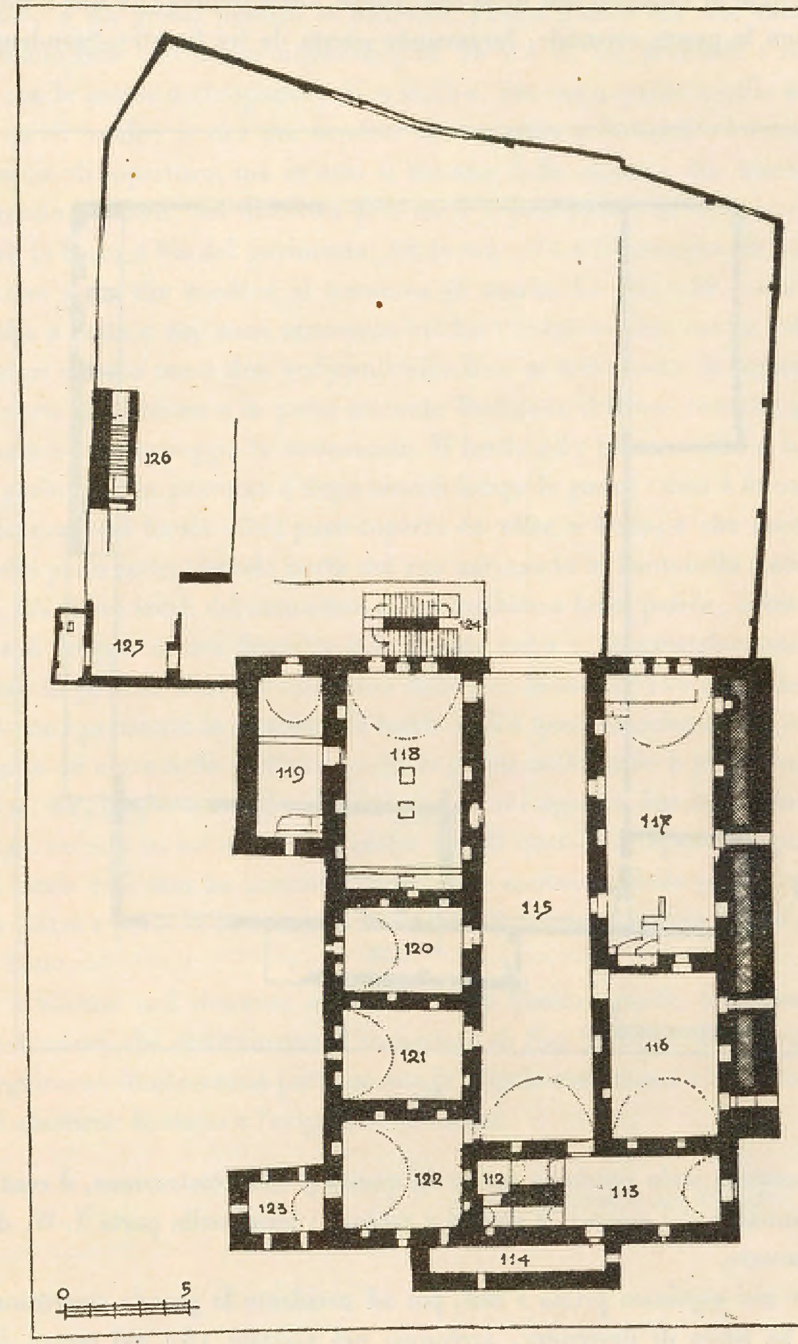


Fig. 1.

massiccio di rinfianco sud della costruzione. Della camera 120 non rimane se non la parete orientale, largamente aperta da tre finestre. Scendendo

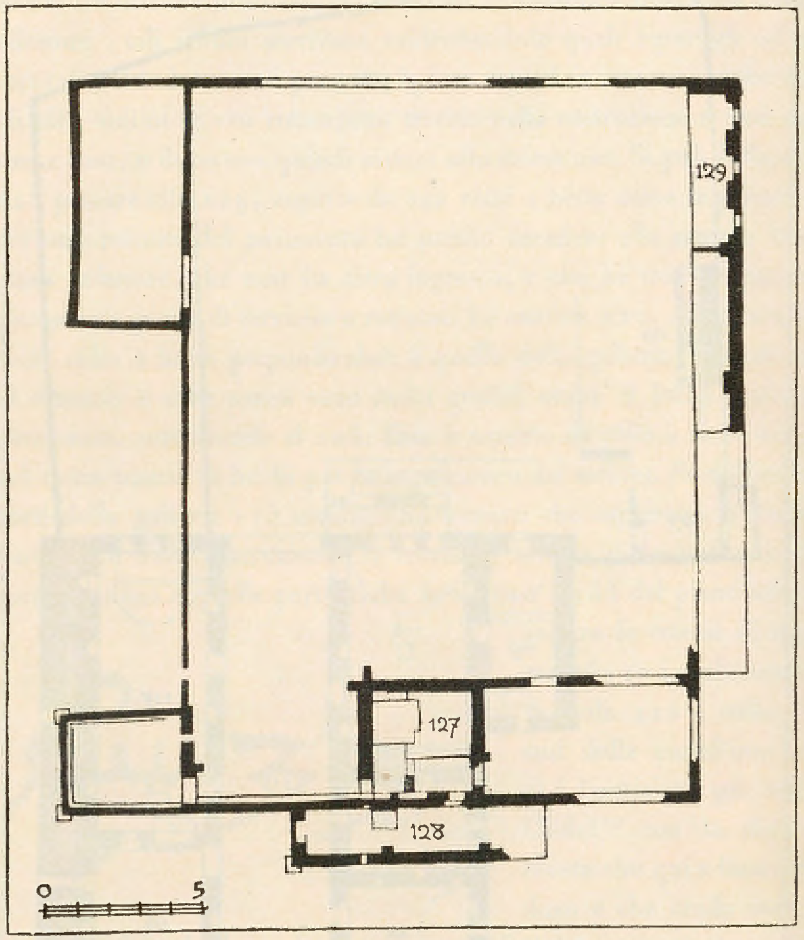


Fig. 2.

di nuovo la scala possiamo uscire da questa grande costruzione, il centro d'abitazione dei monaci, e recarci a visitare i locali nella parte N.-W. del monastero.

Se noi seguiamo prima a sud, poi ad occidente la grande costruzione che ho finito di descrivere, arriviamo nel piazzale 139 nel mezzo del

quale è un grosso pilastro in pietrame. Presso questo era una vasca in granito delle dimensioni interne di o m. 40 × o m. 54, profonda o m. 40 e con le pareti dello spessore di o m. 22. Attorno a questo cortile è una serie di locali : il 141 era coperto di una vôlta a botte; il 140 non ha traccia di copertura, ma in esso si trovano delle vasche e due mortai in granito, rotondi, del diametro di o m. 67, profondi o m. 40 e interrati con la bocca a filo del pavimento; fra la sala 140 e la susseguente 138 vi è una scala che conduce al cammino di ronda. La sala 138 aveva una vôlta a botte e nei muri numerose nicchie : verso est due vasche rettangolari e verso ouest due recipienti cilindrici in terra cotta. Il pavimento è parte in pietrame e in parte ottenuto livellando il banco roccioso affiorante su cui appoggia la costruzione. Il locale 137 ha una vôlta a botte, il pavimento in pietrame e degli zoccoli lungo le pareti : esso è in comunicazione col locale 136, pure coperto da vôlta a botte, e che conserva nella parte settentrionale parte del suo pavimento in mattonelle cotte.

Gli ultimi locali del monastero di cui dobbiamo tener parola, si trovano fra il gruppo or ora descritto e la grande torre 1. Disgraziatamente essi sono in pessimo stato : il complesso delle piccole camere 142 non conserva se non i pavimenti in cemento : il locale 143 è quasi completamente scomparso ed aveva delle vasche e lungo la parete occidentale 5 pietre lunghe o m. 60, larghe o m. 25, alte o m. 15 aventi ognuna due intaccature di o m. 10 × o m. 10 × o m. 08, forse basi di qualche ordigno in legname. Il locale 145 non ha traccia di copertura e conteneva delle vasche, parte in pietra e parte in muratura : il locale 144 conserva ancora la sua vôlta a botte.

Abbiamo così descritto sommariamente questo grande complesso di costruzioni che costituiscono il monastero di San Simeone. Gli studi che seguiranno illustreranno partitamente le singole costruzioni e cercheranno di chiarirne la storia e l'origine delle forme.

U. Monneret de Villard.

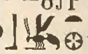
RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES

PAR

M. G. DARESSY.

I. — TIDA ET SA RÉGION.

L'identification de Chemmis avec le village de Chabeh, voisin du tell el Fara'în, proposée en 1911 par M. Edgar[1], avait été considérée par les égyptologues comme un fait acquis; dernièrement des doutes se sont élevés dans mon esprit sur la réalité de cette assimilation, et j'ai été amené à traiter la question d'une manière différente.

Selon Hérodote, liv. II, § 155 et 156, le temple de Buto est dans une grande ville située vers l'embouchure Sébennytique du Nil. L'île Chemmis, qui est près de là, est dans un lac profond et spacieux, et les Égyptiens assurent qu'elle est flottante. Le nom ancien de Chemmis est , avec de multiples variantes, et le village de Chabeh n'étant qu'à 2 kilom. 1/2 du tell el Fara'în, qui est selon toute vraisemblance l'ancienne Buto, la transformation régulière du χ antique en *š* expliquerait que Kheb(t) soit devenue Chabeh en arabe.

D'autre part, le *Livre des perles enfouies*[2] parle à plusieurs reprises de Tida et de Fara'în (quelquefois écrit Faragin[3]) comme étant assez voisins. M. Edgar avait donc admis les deux formes comme équivalentes, et vu la nécessité de rapprocher de l'autre ville Tida, qui existe encore sous ce nom à l'est du bahr Nachart, avait supposé qu'un village d'el Fara'în, qui avait donné son nom au tell (distant de Tida de 12 kilomètres) représentant l'antique Buto, avait pu exister dans la région de Tida.

[1] Edgar, *Bouto and Chemmis*, dans les *Annales*, t. XI, p. 87.

[2] Publié en 1907 par Ahmed bey Kamal pour le Service des Antiquités.

[3] § 168, 176, 183, 184, 186, 187.

En 1904 M. Hogarth[1], considérant l'importance que devait avoir Phragonis = el Faragin, qui était un siège épiscopal, pensait que le kom el Khawaled (kom el Haualid) marquait l'emplacement de cette cité, mais qu'après la destruction de la ville le nom d'el Fara'în était passé à l'ancien site de Buto.

En 1917, quand je fis l'*Indicateur topographique du Livre des perles enfouies*[2], la nécessité de ne pas séparer Tida de Fara'în pour pouvoir remplir les conditions voulues pour la recherche de certains trésors (§ 186), jointe à la persuasion que Tida et Fara'în ou Faragin ne désignaient que les deux grands koms qui formaient l'antique Buto, me poussa à disjoindre la Tida du *Livre des perles* du village actuel de ce nom.

Chabeh. — Je crois que le problème est à reprendre entièrement : la traduction française d'Ahmed bey Kamal n'était pas suffisante et il faut recourir au texte arabe pour trouver des indications plus précises. C'est le paragraphe 184, ayant pour titre : «Tida, Fara'în et le village des pêcheurs appelé Chabeh parce que les habitants faisaient la pêche pour le compte du roi portant ce nom», qui est le point de départ de mes nouvelles propositions.

Le texte commence par : «Dirigez-vous vers Tida et de là vers Chabeh, puis vers un grand kom rouge situé près du lac : au moment où ce lac salé est plein il en frappe la base». La traduction de l'éditeur : «au moment où ce lac est plein, l'eau salpêtrée vient se briser contre le pied du kom» n'attirait pas l'attention sur le fait qu'il s'agit d'un lac salé, البحيرة المالحة, alors qu'il n'est pas question de salpêtre ملح البارود dans ce passage. Les variantes des manuscrits n[os] 3726 et 4609, ainsi que le paragraphe 181, appuient sur ce que c'est en hiver que les eaux agitées du lac viennent battre la base du kom et mettre à découvert des pièces de monnaie, des perles, etc. Le paragraphe 186 confirme également qu'il s'agit d'un lac salé.

Or à Chabeh il n'existait pas de lac, et surtout de lac salé, mais des marécages où s'attardait l'eau du Nil et qui sont maintenant desséchés.

[1] Hogarth, *Three north Delta Nomes*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, vol. XXIV.

[2] *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. XIII-XIV, et tirage à part p. 38.

Nous sommes donc forcés de renoncer à voir dans la Chabeh actuelle la Chabeh des manuscrits anciens, qui devait être plus proche du seul grand lac salé de la région, le lac Bourlos ou de Nestérawah comme on le désignait au moyen âge. Le fort de l'inondation du Nil est au mois d'octobre : les fondrières de la Chabeh voisine de tell el Fara'ïn pouvaient donc avoir plus d'eau en automne, sans jamais approcher du «lac profond et spacieux» d'Hérodote, mais en hiver elles n'étaient plus guère que des terrains marécageux, tandis que les eaux du lac Bourlos, qui reçoivent le vent de la mer, présentent pendant la mauvaise saison l'agitation mentionnée dans le *Livre des perles*.

La leçon du manuscrit n° 3726 du paragraphe 184 semble indiquer qu'on partait de Dessouq pour aller à Tida et de là au village des pêcheurs : si ce dernier avait été la Chabeh actuelle, on aurait fait, en passant par Tida, un crochet inutile, tandis que l'itinéraire est régulier si le voyage doit se poursuivre au nord de cette dernière ville. Enfin un autre renseignement à considérer est que la Chabeh du manuscrit, le village des pêcheurs قرية الصيادين, était le débarcadère du *bouri* (§ 175, موردة البوري). *Bouri* est le nom arabe d'un poisson, le mulet gris, qui abonde dans les lacs côtiers de l'Égypte, spécialement dans le Menzaleh, où on le prépare dans la saumure pour faire le *fissikh* dont les gens du peuple font une si grande consommation. Au contraire, le bouri (qu'on trouve aussi dans les eaux saumâtres du Birket el Qoroun, au Fayoum) est plutôt rare dans le Nil. Nous sommes une fois de plus ramenés vers le lac Bourlos.

Actuellement les villages des pêcheurs qui prennent les poissons dans les lagunes du littoral sont installés non pas sur les bords mêmes des lacs, mais sur les branches du Nil qui s'y jettent, à une certaine distance de leur embouchure : il y a une Ezbeh el Sayadin sur le bahr Nachart à 6 kilomètres à l'intérieur des terres; le village actuel de San el Hagar, sur l'emplacement de l'ancienne Tanis qui n'est habité que par des pêcheurs, est à 20 kilomètres du lac Menzaleh. Entre Tida et le Bourlos il n'existe qu'un village de quelque importance, el Haddadi, accolé à un kom de même nom que Hogarth classe comme de seconde importance. Ce pays est déjà indiqué dans le cadastre de Melik el Achraf sous la désignation d'el Haddad. A 2 kilomètres à l'est passe un ancien cours

d'eau dénommé maintenant Masraf el Chabateh مصرف الشبتة, et l'un des hods d'el Haddadi s'appelle el Chabateh. Ce nom se rapproche tellement de celui de Chabeh qu'il me paraît presque certain qu'ils ont été confondus par les dénonciateurs de trésors enfouis et qu'el Haddadi représente la Chabeh du *Livre des perles*.

Si nous comparons les indications fournies par ce recueil sur les richesses qu'on peut trouver dans les environs de Chabeh, on reconnaîtra qu'elles se réfèrent surtout à deux koms. L'un, appelé le kom el Ahmar «la butte rouge», a pour caractéristique d'être surmonté d'un édifice en briques rouges et plâtre sur les parois duquel sont sculptés des lions (§ 174 *a, b, c;* 181 *a, c;* 182; 184 *a, c;* 186 *a, b*)[1]. Les versions 181 *a* et 186 placent le kom au nord de Chabeh; d'après 181 *c* il serait à l'ouest : c'est la première version qui est la bonne. A moins de 5 kilomètres au nord d'el Haddadi se dresse, au milieu des terrains inondés une partie de l'année, le kom Faqeh فقه ou Faqi'ah فقيعة, c'est-à-dire «de teinte rougeâtre», et assez élevé, car il a servi à établir un signal pour la triangulation de la contrée lors de la confection de la carte du Cadastre. Il ne semble pourtant pas avoir attiré l'attention de M. Hogarth, qui n'en parle pas; le kom el Ahmar qu'il mentionne page 15 comme très petit, d'après sa position sur sa carte serait plutôt le kom قيد الجحش Qeïd el Gahch[2] qui est à 2 kilom. 1/2 à l'est du kom Faqi'ah. Ce kom du «lien de l'âne», où se trouvent des fragments de granit, ne serait-il pas celui auquel se rapporte le paragraphe 175 du *Livre des perles* dénonçant la présence de trois weibas de dinars dans une vasque enfouie sous les images d'un moine et d'une ânesse?

Khemmis. — Le second kom des environs de Chabeh, dont parle le formulaire à plusieurs reprises, est un kom noir كوم اسود ou plutôt cendré رمادي, situé comme le kom rouge au bord du lac, mais duquel le paragraphe 174 *a* tient à le distinguer, bien qu'il les ait confondus au commencement de son explication. Au paragraphe 184 *b* c'est évidemment

[1] Je désignerai par *a* le texte principal, par *b* les variantes du manuscrit n° 4609, par *c* celles du manuscrit n° 3726.

[2] Il est appelé Koûm el Ihen كوم الهين sur la carte de la Commission d'Égypte, feuille 40.

par suite d'un lapsus que l'écrivain a mis kom noir au lieu de kom rouge, puisque le reste des renseignements est conforme à ceux donnés pour le kom el Ahmar; 188 *a*, *b* et *c*, ainsi que 187 qui ne donne pas le nom de la butte, de même que le premier texte corrompu de 174 ont de commun la mention de pièces d'argent pesant sept drachmes et de monnaie philosophale qui, pulvérisée et mélangée avec de l'étain ou du plomb, transforme le tout en argent. Un autre détail est que la cachette se trouve à deux coudées au-dessous d'une grande meule.

Peut-on se fier à l'indication que fournit par inadvertance le paragraphe 184 *b* que le kom noir est à droite du village des pêcheurs? Au nord-est d'el Haddadi, et par conséquent à droite, à 7 kilom. 1/2 de ce bourg existe le kom el Khubbeizeh, que M. Hogarth (p. 15) signale comme particulièrement riche en grands tambours de syénite employés comme meules de moulins. Je ne puis croire cette coïncidence toute fortuite et identifierai ce kom noir ou couleur cendre avec le kom el Khubbeizeh. Il fournit abondamment de la verrerie, des tessons coptes de poterie peinte, des pièces de cuivre; une large digue court du sud-ouest au nord-est au nord de la butte qui, bien que de troisième classe pour l'étendue, n'en a pas moins dû être un centre important. Nous touchons à un point délicat : de quelle ville antique avons-nous là les vestiges?

Dans la légende d'Harpocrate, le jeune dieu fut mis au monde par Isis dans une touffe de papyrus, ou un nid de roseaux[1], pour le dérober aux recherches de Set, dans un endroit au milieu des marais dont le nom est orthographié de façons multiples : [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] et aussi [hiéroglyphes][2], ce qui laisserait croire que le lieu de la cachette était devenu plus tard une ville. Cette dernière forme nous donne les mêmes éléments graphiques que خباز ou خبيزة, nom arabe de la mauve et désignation du kom noir voisin de Chabeh. La transformation de *t* en *z* n'a pas lieu d'étonner; elle est normale dans la région septentrionale de l'Égypte, où un [hiéroglyphe] ou un [hiéroglyphe] antique devient souvent ϫ en copte et se transforme en ز, س, ش ou ص en arabe. ΝΙΚΕΤΟΥ, ville au nord du lac Bourlos, est rendu par ⲛⲉⲕⲉⲧⲟⲩ et نقيزه; ΜΕΤΕΛΟϹ = ⲙⲏϫⲏⲗ = مصيل; ΚΑΒΑϹΕΟϹ =

[1] *Stèle Metternich*, l. 168. MORET, *Horus sauveur*, dans la *Revue de l'histoire des Religions*, t. LXXII, p. 232.

[2] *Stèle Metternich*, l. 65.

ϫⲁⲃⲁⲥⲉⲛ = شباس; [hiéroglyphes] = ϹΕΒΕΝΝΥϹ = ϫⲉⲙⲛⲟⲩⲧ = سمنود, etc. Il y a dans le Delta plusieurs hods appelés Bachmour ou el Bachmour البشمور : à Ganag (district Kafr el Zayat), à Kafr el Géninch el bahari (district Talkha), à Dekernes en Daqahlieh, etc.; ce nom devient Bazmour بزمور à Sinbellawin en Daqahlieh et à Kafr Bédaoui Girgis du même district. Si donc [hiéroglyphes] était resté dans la tradition copte sous la forme ϫⲉⲃⲓϫ, les Arabes, trouvant là une certaine consonance avec Khubbeiz, Khubbeizeh, auront attribué à ce site le nom de «butte de la mauve».

La position de Khebit, qu'on a depuis longtemps reconnu être la Khemmis d'Hérodote, ainsi déterminée convient sous tous les rapports à ce que nous en dit le Père de l'Histoire : le lac profond et spacieux est le Bourlos au milieu duquel le kom émerge pendant les hautes eaux; pour le voisinage du temple de Latone ([hiéroglyphes]) à Buto, on sait que ce terme a un sens très large chez les historiens grecs et indique seulement que les deux pays sont dans une même région : Strabon dit que Naucratis est un peu au-dessus de Schédia et cette distance est encore plus du double de celle qui sépare tell el Fara'in d'el Khubbeizeh. La mention que Buto était située vers l'embouchure Sébennytique du Nil s'applique avec encore plus de raison au kom el Khubbeizeh.

Peut-être est-il possible de trouver l'origine de l'assertion — à l'égard de laquelle Hérodote se montre du reste fort sceptique — que l'île Khemmis était flottante. Les Grecs ne distinguaient pas toujours bien les sons du *b* et du *p*, témoin [hiéroglyphes] ([hiéroglyphes]), devenu Χεϐρῶν dans la liste des rois de la XVIIIe dynastie[1]; de même en copte memphitique le *p* devient un *b* : [hiéroglyphes] = ϣⲁⲓⲃϣ. Puisque [hiéroglyphes] «mouvoir, voyager», est devenu ϣⲃⲧ, ϣⲉⲃⲧ, *mutare*, il est admissible qu'à l'époque d'Hérodote les mots [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes] aient eu presque la même prononciation. Pour des illettrés, s'en rapportant à ce qu'ils entendaient, le nom de l'île Khebit signifiait «l'île qui voyage», *khepit*, et là-dessus durent se créer des légendes populaires dont le Père de l'Histoire entendit l'écho.

[1] MASPERO, *Les Enseignements d'Amenemhaît* (*Bibliothèque d'étude Inst. franç. du Caire*, t. VI), p. 109.

Tida. — Après avoir déterminé l'emplacement de ces localités voisines du lac Bourlos, revenons à Tida et el Faragin, ainsi que le fait le paragraphe 186 du *Livre des perles*. Le site actuel de Tida, à 7 kilom. 1/2 au sud d'el Haddadi, est récent; dans son voisinage existent plusieurs koms avec vestiges anciens qui marquent sans doute de précédents emplacements de cette localité. A 3 kilomètres au nord on a le kom Sidi Salem ou Cheikh Salem, que la Commission d'Égypte (feuille 36) appelle Koum Tidah كوم تيدة. M. Hogarth le décrit comme de forme ovale, mesurant environ 500 pas sur 200; tout y est en briques cuites, et les tessons de poterie copte de basse époque y abondent, mais on y voit très peu de pierres; c'est donc probablement une position de la ville relativement récente. A 1 kilom. 1/2 à l'E.-N.-E. de Tida le kom el Soghaïr «la petite butte» précède le kom el Daba' كوم الضبع qui s'étend jusqu'à près de 2 kilom. 1/2 de Tida. M. Hogarth y a rencontré des poteries plus anciennes qu'au kom Sidi Salem, y compris des samiennes et beaucoup de fragments de syénite travaillée; la carte au $\frac{1}{50.000}$ du Cadastre y signale des ruines qu'elle marque comme une grande ellipse, tel que le serait un hippodrome; nul doute que ce kom el Daba' n'ait été occupé par la ville antérieurement à l'autre site. El Daba' signifie «l'hyène»; or les *scalæ* coptes-arabes nous donnent ⲡⲉⲣⲟⲩⲟⲓⲛⲓ ⲑⲟⲓϯ = Tida et el Faragin, groupe dans lequel Thoiti équivaut à Tida et Perouoini à el Faragin; Thoiti veut dire justement en copte «hyène» : le nom arabe du kom n'est donc que la traduction du vocable copte de la ville.

Une proposition concernant la désignation antique de la ville peut être faite. Thoiti rappelle fortement le nom du dieu Thot, ; or Strabon dit qu'il existait une Hermopolis dans une île voisine de Buto : ne serait-ce pas cette ville, une dont les Coptes, pour effacer tout souvenir païen, auraient supprimé le commencement du nom et conservé ce qui formait un mot copte? Le nom officiel de cette cité était [1], déjà mentionné dans les textes des Pyramides; c'est la de la stèle d'Alexandre II que les prêtres de Buto réclamèrent comme faisant partie des domaines qui leur avaient été donnés par le roi Khabbach [2].

[1] H. Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, t. I, p. 197.

[2] N'existerait-il pas un rapport entre ce nom de roi et celui du roi Chabeh? dont le *Livre des perles* fait mention comme éponyme du village des pêcheurs dont il a été question plus haut?

Phragônéos. — Tida est presque toujours associée avec une ville de Phragônéos dont le nom arabe est écrit de multiples façons : el Faragin, el Farahin, el Afragin, el Afragoun, el Fara'in, etc. Autant qu'on peut accorder quelque crédit aux indications fournies par le *Livre des perles*, étant donné qu'au paragraphe 186 il y est conseillé de faire des recherches entre Tida et Fara'in pour trouver des bijoux, il faut que ces deux localités soient contiguës, car sans cela l'indication serait absolument illusoire. La meilleure solution serait, je crois, d'admettre que kom el Daba' désigne l'ensemble des buttes et que le grand kom représente plus spécialement Phragônéos, qui s'est développée tardivement sur l'emplacement de l'ancienne Tida après que celle-ci eut été transportée au kom Sidi Salem, ne laissant que quelques habitations au kom el Soghaïr; ce dernier dépend encore de Tida, tandis que le kom el Daba' est du territoire de Kafr Tida.

L'orthographe du nom grec n'est pas constante, ce qui n'est pas pour faciliter la recherche de l'étymologie.

Dans les actes coptes du Concile d'Éphèse [1] on trouve les formes Plakônéos et Phlagônéos. Le scribe aurait-il pensé que le nom comprenait celui du lièvre λαγῶς, dont la tradition lui aurait appris que la figure entrait dans le groupe hiéroglyphique désignant anciennement cette Hermopolis du nord? ou bien à une dérivation de λαγών, λαγόνος, dans le sens de creux, cavité? On arrive ainsi presque au même sens qu'avec Φραγώνεως, Φράγωνι du radical Φάραγξ «ravin, vallée», ce qui correspond à un pluriel arabe el Faragin, el Faragoun, tiré de la racine فرج «fente, crevasse, ravin» [2].

[1] Bouriant, *Actes coptes du Concile d'Éphèse*, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française*, t. VIII, p. 69 et 129.

[2] Le mot «fente» est de la même famille; c'est par métathèse qu'il était ainsi écrit au lieu de , ainsi que son homonyme «henneh». Puis le *r* est tombé et l'on a eu de nombreuses orthographes , , d'où la seconde radicale a disparu; voir Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, t. I, p. 189; t. III, p. 119. Cette racine se retrouve dans quantité de langues; dans les idiomes germaniques elle a donné *brechen*, *brocken* et *to break*; en latin c'est *frangere*, *fractum*, d'où dérivent un grand nombre de mots français. Étant donné l'aspect du terrain voisin d'el Daba', où

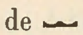
Or le kom el Daba' est en bordure d'une fosse remplie par l'eau des lagunes, peut-être naturelle avant d'avoir été canalisée, qui commence près de Boreid et Kafr Tida, passe au pied du kom el Daba', non loin du kom el Khawaled, puis oblique vers le N.-E. et se dirige vers le kom el Khanziri à travers les marais [1], ayant 12 kilomètres de longueur. Ce serait cette particularité qui aurait valu à la ville le nom qu'elle porte.

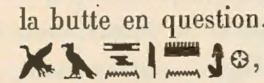
Alors que les formes grecque et arabe sont accidentellement très voisines, la désignation copte ⲡⲉⲣⲟⲩⲟⲓⲛⲓ, ⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓ, semble au premier abord s'écarter du grec; mais on a des orthographes *φραύνης*, *φλαβωνίας*, qui se distinguent par le remplacement de la gutturale par une semi-voyelle, et ont servi de modèle au copte. On peut noter toutefois qu'en copte on a les mots ⲣⲟⲩⲉⲓⲛ, *fulgere, splendere,* ⲡⲉⲣⲓⲱⲟⲩ *splendidus,* qui se rapprochent tellement du nom de la ville qu'on se demande si les écrivains n'ont pas cru que son appellation signifiait «la splendide». Autre coïncidence singulière. La région de Tida est arrosée par un canal au bord duquel se dresse le bourg actuel et qui passe au pied du kom Sidi Salem : c'est le canal Roweineh روينه, mot qui, sauf l'article, transcrit exactement [ⲡⲉ]ⲣⲟⲩⲟⲓⲛⲓ. Mais ce canal tire son nom du village de Roweineh qui est à 6 kilom. 1/2 à l'ouest de Sakha, et n'entre donc pour rien dans l'étymologie du vocable copte.

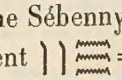
Le tell el Fara'în, que les auteurs arabes ont souvent confondu avec el Faragin, n'a rien de commun avec cette localité. Au cadastre de Melik el Achraf, trois villes du Gharbieh ont leur nom suivi de «et de la terre el Afragoun». L'une d'elles est Tida, les autres sont Abiouqa, à mi-chemin entre el Fara'în et Senhour el Médineh, puis Nabaroh du district de Talkha, à une distance telle d'el Fara'în qu'il ne peut y avoir eu aucun rapport entre ces deux centres, et ce qui est vrai pour Nabaroh l'est aussi pour Tida; il n'y a qu'une simple analogie de désignation.

la terre est constamment coupée par des amas d'eau et de nombreuses rigoles, vu la forme plurielle des transcriptions ou traduction du nom de cette ville, il est vraisemblable qu'elle ne devait pas tant sa dénomination à la proximité de la ravine qu'à sa condition de chef-lieu de la région des terres fracturées, fractionnées, fragmentées.

[1] Cette fosse, indiquée sur la feuille 13 (Shalma) de la carte au $\frac{1}{50.000^e}$, n'y porte pas de nom.

Kom el Khawaled. — La fente du sol qui a valu son nom à Phragônéos passe à 4 kilom. 1/2 à l'E.-N.-E. du kom el Daba' à peu de distance au sud du kom el Khawaled, que M. Hogarth, qui l'appelle Haualid [1], considère comme le troisième kom en importance de ceux de la moitié occidentale de la partie nord du Delta central. Il a un mille de circonférence et 40 pieds de hauteur; il contient en abondance des briques romaines et des pierres, si bien qu'il voulait y voir le site de Phragônéos. Je ne pense pas que ce soit cette ville, que je me figure comme étroitement liée à Tida, qui ait pu en être si éloignée pour la raison exposée plus haut. De plus, الخوالد signifie «les montagnes», soit juste l'inverse de l'étymologie d'el Faragin. Je ne vois pas à quelle ville mentionnée par les auteurs anciens on peut attribuer ces vestiges. Mais ce terme «les montagnes» rappelle celui de  ou , désignation du VIe nome de la Basse-Égypte, le Xoïte, dont la capitale était à 23 kilomètres au sud et forme le tell Sakha.

Kom el Khanziri. — Un document épigraphique a permis à M. Hogarth de fixer à kom el Khanziri l'emplacement de l'ancienne Pakhnamunis que la *Géographie* de Ptolémée mentionne comme capitale d'un nome inconnu des autres auteurs, le Sébennytique inférieur. Il est peut-être possible de retrouver l'origine de cette dénomination de «kom du porc» assignée à la butte en question. Le nom hiéroglyphique de Pakhnamunis est donné , soit *Pa-khenti-n-amen,* par le papyrus Golénischeff. Les Coptes supprimèrent la mention du dieu Amon; avec leur tendance à transformer *t* en *z,* ils prononcèrent Pakhenzi : de là à el Khanzir il n'y a qu'une faible différence dans la finale, qui fut vite effacée par les nouveaux conquérants de l'Égypte.

La branche de Sakha. — Quel était le canal d'Amon qui donnait son nom à cette localité est une question non encore résolue, mais il est certain que Pakhnamunis était sur la branche qu'Hérodote dit avoir passé par le milieu du Delta et se jeter dans la mer par la bouche Sébennytique : c'est évidemment celle que les documents anciens appellent  *āq,* soit exactement la centrale, l'axiale, et à laquelle touchaient le IVe nome

[1] Hogarth, *Three north Delta Nomes,* p. 4 et 41.

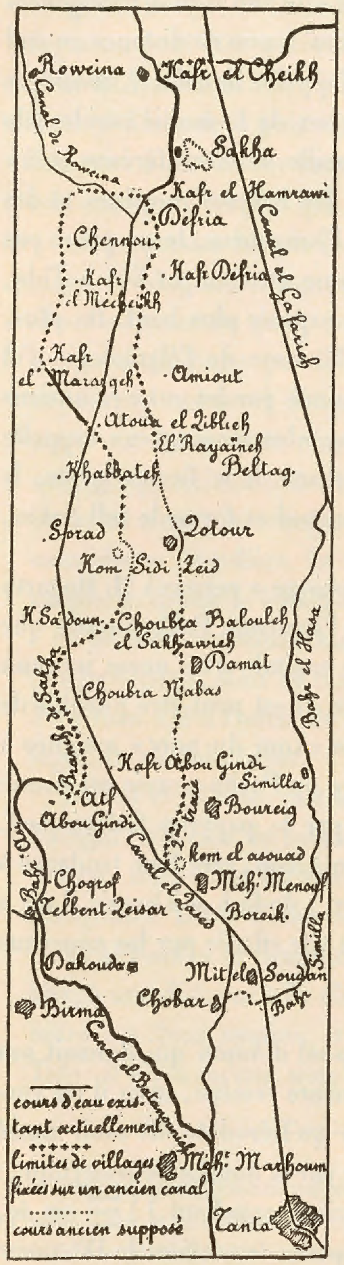


Fig. 1. — Ancien cours de la branche de Sakha entre Tanta et Sakha.

(le Prosopite) et le IXe (le Busirite); si, d'autre part, on considère que Ptolémée place Taua, Xoïs et Pakhnamunis sur la même longitude, il est possible de reconstituer dans ses grandes lignes le parcours de ce fleuve, qui n'existe plus que par fragments incorporés dans divers canaux modernes.

Depuis le sommet du Delta jusqu'à Asrigeh, c'est la partie supérieure de la branche de Damiette, puis le bahr Chibin jusqu'à mi-chemin entre Chibin el Kom et Melig, et le canal Batanounieh jusqu'au N.-O. de Tanta = Taoua, près de Méhallet Marhoum. Après cela, dans la région actuellement parcourue par le canal Qased, qui est moderne, on peut hésiter entre deux tracés. Ou bien on continuait le canal Batanounieh, le bahr Asi jusqu'à Atf Abou Gandi au delà duquel une ligne très sinueuse, indiquant la démarcation du territoire des villages, conserve sans contredit l'emplacement d'un chenal disparu, jusqu'au milieu de la distance entre Sorad et Qotour, au kom Sidi Zeid. De ce point jusqu'à el ʿAtoueh el Qiblieh il n'existe plus de traces d'un cours d'eau, mais après on retrouve celles-ci, soit par un lit encore existant, soit par les limites de communes jusqu'au voisinage de Sakha, après laquelle il n'y a plus de lacunes.

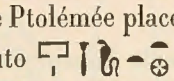
Ce premier tracé ne passe pas par Méhallet Menouf, au plus près il en est distant de 5 kilomètres à l'ouest. Si l'on considère comme essentiel que la

branche ait coulé au pied d'Onouphis du nord, il faut choisir le canal de Méhallet Marhoum qui va jusqu'à Méhallet Menouf; mais après Burig, sur 8 kilomètres de longueur on perd toute trace d'une ancienne voie fluviale. A partir de Qotour on reconnaît, à une faible distance à l'ouest du canal el ʿAbbasieh, que les limites des communes marquent la place d'un cours d'eau disparu, qui rejoint le premier tracé à Kafr el Hamrawi, 1500 mètres avant Sakha (fig. 1). Le premier tracé me paraît plus vraisemblable, et une indication en sa faveur est qu'un peu avant le kom Sidi Zeid il passe à côté de Choubra Balouleh el Sakhawieh, soit Choubra Baloula du canal de Sakha, ainsi appelée pour la distinguer de Choubra Balouleh el Samanoudieh, qui est sur le bahr Chibin. Actuellement au nord de Sakha, le canal Qased puis le bahr Abou Moustafa (ancien bahr Nozam) conduisent directement à kom el Khanziri et se perdent dans le lac Bourlos presque en face de la bouche de déchargement de celui-ci dans la mer, bouche Sébennytique des auteurs classiques, mais anciennement à partir de Kafr el Cheikh la branche faisait un crochet vers l'est jusqu'à Kafr el Gharbi, et ce cours du bahr Sakha est encore visible sur une grande partie de sa longueur. Nous y reviendrons plus loin.

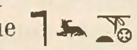
Une confirmation de ce que cette voie est bien celle qu'Hérodote, qui ne fait pas de distinction entre branche et embouchure, nomme branche Sébennytique, se trouve dans le fait que l'historien arabe Abd el Hakam, qui ne mentionne que quatre bras du Nil, les désigne comme branches de Sardous, de Damiette, de Sakha et d'Alexandrie. Sakha, l'ancienne Xoïs, est la plus importante des villes qu'arrosait ce cours d'eau; on y adorait Amon comme divinité principale; il est donc possible que la partie inférieure de la branche centrale ait porté le nom de Canal d'Ammon, que prit également la cité construite sur ses bords.

Le Père de l'Histoire insiste sur l'importance de la bouche Sébennytique; or Sébennys est au moins à 26 kilomètres à l'est du canal de Sakha : il est probable qu'à une certaine époque, peut-être vers la XXXe dynastie, on creusa depuis les environs de Sébennys une dérivation des eaux de la branche de Damiette conduisant celles-ci vers Pakhnamunis et formant ainsi une voie navigable. Pakhnamunis, anciennement chef-lieu d'un district de second ordre, en prit de l'importance, si bien que ce district devint un nome, le Sébennytique inférieur, dont l'existence, révélée par Ptolémée,

est confirmée par les monnaies romaines du temps de Trajan et de ses successeurs.

La branche Thermutiaque. — Ptolémée mentionne une branche Thermutiaque se détachant du Grand fleuve (la branche de Rosette) et se déversant par la bouche Sébennytique. D'après les indications de position de la tête de ce canal (longit. 61°30′, lat. 30°15′), il devait se détacher dans les environs de Terraneh, l'ancienne Térénuthis, dont le nom déformé aurait servi à désigner cette voie. Il n'existe plus de vestiges de sa partie supérieure, mais plus loin il devait comprendre une portion du bahr Bagourieh, du bahr Seif, et enfin on lui attribuait tout le cours du bahr Nachart qui passe entre le tell el Faraʿîn et Tida, coule à l'ouest d'el Haddadi et se perd dans le lac Bourlos en face de Nestéraouah [1]. Mais pourquoi le géographe aurait-il dit que ce canal se jetait dans la branche Sébennytique, s'il n'aboutissait qu'à la lagune? Ceci me suggère une idée qui sera à approfondir. N'aurait-on pas, sous une des dernières dynasties égyptiennes, creusé, aux environs de Hesset el Ghanaim, à travers la région marécageuse qui est à l'est du bahr Nachart, une dérivation de cette branche allant rejoindre vers Boreid la «ravine» signalée plus haut, qui, aménagée pour la navigation, aurait établi une voie fluviale directe vers Pakhnamunis? Cette dernière ville aurait ainsi été le point de rencontre de trois chemins d'eau, l'un allant du haut Nil à la mer, un autre se dirigeant à l'est vers Sébennytos, le troisième à l'ouest vers Saïs. On aurait peut-être là l'explication du motif pour lequel le collège sacerdotal de Buto a fait graver la fameuse stèle qui est au Musée du Caire. Le district de Buto devait avoir été anciennement limité à l'est par le bahr Nachart, puisque Ptolémée place le nome Phthénéotés  dont la métropole était Buto  entre le Grand Fleuve et la branche Thermutiaque. Lorsque fut ouverte la dérivation allant à Pakhnamunis, l'ancienne branche fut délaissée au profit de la nouvelle; les prêtres de Buto obtinrent alors du roi Khabbach, probablement en récompense d'une coopération à l'œuvre de creusement, que le nouveau canal deviendrait la limite sud-

[1] Au moyen âge le bahr Nachart formait la ligne de démarcation entre le Hauf el gharbi et la Géziret el Nil.

est du district. La donation, comprenant le triangle compris entre le bahr Nachart, le canal de Pakhnamunis et le lac Bourlos renfermait la ville d'Hermopolis  que j'ai assimilée à Tida. Les Perses ayant annulé cette donation, les Phthénéotes agirent auprès d'Alexandre, et se servant apparemment de faux documents pour prouver que de tout temps ce territoire leur avait appartenu, se firent accorder de nouveau le domaine convoité. C'est ainsi que le nome de Buto parvint à être contigu à l'est au nome Sébennytique  qui était alors intact, Pakhnamunis n'ayant pas encore été considéré comme métropole d'un district autonome. L'énumération des bestiaux de la ligne 16 montre bien que c'est surtout en raison du caractère spécial de la région, favorable à l'élevage des animaux, que les prêtres de Buto tenaient à faire attribuer à leurs divinités la possession de la moitié occidentale des bucolies.

II. — ÉLÉARCHIA.

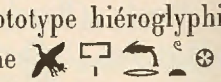
El Bachrout. — Parmi les localités figurant sur les listes coptes des principales villes d'Égypte, dont l'emplacement n'a pas encore été reconnu, s'en trouve une qui apparaît sur plusieurs documents sous le nom grec d'Éléarchia ou sous la désignation arabe d'el Bachroud ou el Bachrout.

Dans la liste des villes, métropoles et évêchés dépendant du patriarcat d'Alexandrie [1], la deuxième section, se rapportant à la province d'Égypte seconde, dont la capitale était Cabasos (Chabas el Chohada), énumère Busiris (Abousir), Butos (kom el Faraʿîn), Kynônpolis (Béna-Bousir), Diospolis (tell el Balamon), Éléarchia, Pakhnamounis (kom el Khanziri), Paralios (Bourlos), Phragônea (kom el Dabaʿ), Sébennytos (Samanoud) et Xoïs (Sakha). Les localités sont citées non pas dans l'ordre géographique, mais alphabétique; la province dont ils font partie occupait le nord du Delta central. La Notice d'Hiéroclès ne connaît qu'une éparchie d'Égypte sans division, mais les villes sont classées selon leur situation par rapport aux nombreuses branches du Nil qui découpent en secteurs le Delta; Éléarchia et Paralios figurent seuls en fin de liste dans une même section.

[1] Publiée par Pococke, *Description of the East*, p. 158; H. Gelzer dans *Byzantinische Zeitschrift*, vol. II, p. 24.

Les actes du Concile d'Éphèse mentionnent Isaac, évêque d'Éléarchia comme ayant assisté à cette assemblée et ayant donné son adhésion aux principes proclamés au Concile de Nicée [1]. Les évêques ayant exprimé leur opinion sans se présenter par pays ou province, ce document ne fournit aucun renseignement géographique. Au VIIe siècle Georges de Chypre cite le district d'Éléarchia.

La pièce capitale pour l'étude de la cité qui nous intéresse est la liste trilingue, grecque, copte et arabe des sièges d'Égypte dont on possède deux exemplaires, également remplis de fautes de copistes [2]. Vers la fin de la première section, qui se rapporte aux villes de la région nord-ouest de la Basse-Égypte et de la partie septentrionale du Delta, après un groupe confus des villes de Buto, Pakhnamunis et Phragonis on a Agnugeras [3] (Nestérawah, Kom Mosterou), puis ΗΛΕΑΡΧΙΑ ⲡⲓϣⲁⲣⲟⲧ = البشروط précède un autre groupe en désordre relatif à l'île de Sengar, à Bourlos et à Niketou (kom Neqeizeh). Après cela Ptineto (kom Dantua), oublié à sa place, Ptrefchi inconnu et une équivalence impossible Behbeit = Pharbeit, qui terminent la première partie prouvent combien le manuscrit original a été dénaturé par les copistes.

Diverses listes copto-arabes donnent des indications concordantes quant à la situation d'Éléarchia. L'une des plus étendues énumère Nestérawah, Edkou, Danouchar, Dantoua, Chabas, ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ = البشروط, puis Bourlos, Nabelia remplaçant Damiette d'autres listes, Thôni au lieu de Rakoti (Alexandrie), Samanoud, etc. [4]. La variante ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧⲡⲉ [5] montre que le *pi* initial fait bien partie du mot, puisqu'on a indiqué à la fin l'article masculin *p, pe,* qui lui convient; l'arabe el Bachrout est donc la transcription exacte de pe-Picharôt dont le prototype hiéroglyphique m'est inconnu : on pourrait penser à une forme  qui

[1] Bouriant, *Actes du Concile d'Éphèse*, p. 71 et 131.

[2] Manuscrit d'Oxford (ou de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 53, selon Amélineau) publié par J. de Rougé, *Géographie de la Basse-Égypte* et réédité par Amélineau, *Géographie de l'Egypte à l'époque copte* avec le *Manuscrit* de lord Crawford, p. 571 et 574.

[3] Daressy, *Les grandes villes d'Égypte* dans la *Revue archéologique*, 1894, p. 205.

[4] Bibliothèque nationale, n° 53, etc. Amélineau, *Géographie*, p. 560.

[5] Bibliothèque nationale, n° 54. Amélineau, *Géographie*, p. 562.

n'a pas encore été signalée dans les textes de l'antiquité pharaonique.

Les listes purement arabes des chefs-lieux de cercles de l'Égypte suivent d'assez près les *scalæ* coptes. On les trouvera réunies dans l'ouvrage de Jean Maspero et G. Wiet, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, pages 173 à 186. Une table de Maqrizi [1] cite dans la partie du Delta qu'il nomme Batn el Rif : 50 Sakha (Xoïs), 51 Tidah et 52 el Afragoun (Tidah), 53 el Bachroud (Éléarchia), 54 Néqizeh (kom Néqeizeh, au N.-E. du lac Bourlos). Dans el Qudaï [2], l'ordre est un peu dérangé : on a 50 Sakha, 51 Tidah, 52 el Afragoun cités ensemble, puis 54 Néqizeh et 55 Disa ديسا, dont la situation est inconnue, enfin 53 el Bachroud. Cet auteur place les villes ci-dessus dans ce qu'il appelle el Gézireh, l'île, alors que Béna, Abousir, Samanoud, etc., sont dans le Batn el Rif ou Ventre de la campagne. Comme le bahr Chibin et le bahr Tirah forment la limite de ces deux territoires, il en résulte qu'Éléarchia était à chercher à l'ouest de ces branches du Nil, dans le markaz actuel de Kafr el Cheikh.

On a été porté jusqu'à ce jour à considérer Éléarchia plutôt comme une région que comme une ville, et cependant puisqu'el Bachroud figure dans les documents arabes comme chef-lieu d'un district il était évident qu'il s'agissait là d'une bourgade, non d'une étendue de pays. Il n'y a pas d'opposition provenant de la forme du mot grec, et M. Jouguet m'a signalé Dikaiarcheia, désignation grecque de Pouzzoles, comme composée sur le même type. M. Hogarth pourtant a tenté de localiser Éléarchia, mais croyant qu'on avait créé un centre administratif pour des terrains marécageux nouvellement conquis, et cherchant trop au nord et à l'est, après ce qu'on pouvait tirer des listes géographiques coptes et arabes, il avait proposé de reconnaître un emplacement possible de la ville près d'Abou Madi, dans la zone sablonneuse qui sépare le lac Bourlos oriental de la mer, en un endroit où deux petits koms ont fourni quelques poteries anciennes [3]. Il n'était guère nécessaire de multiplier les évêchés dans cette région quasi déserte, alors qu'existait déjà le siège de Bourlos et Neqeizeh, cette

[1] Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 174, où sont numérotés les noms pour les références; Bouriant, traduction de Maqrizi, p. 208.

[2] Maspero et Wiet, p. 176; Bouriant, p. 208.

[3] D. G. Hogarth, *Three north Delta Nomes*, p. 13.

dernière agglomération n'étant distante que de 9 kilomètres d'Abou Madi.

El Bachroud ou el Bachrout n'était marqué sur aucune des cartes générales de l'Égypte moderne; le nom s'est pourtant perpétué jusqu'à nos jours et je l'ai retrouvé dans deux publications du Ministère des Finances de l'Égypte : la brochure *Land Taxes and Prices per feddan*, imprimé en 1904 pour le Service des Contributions directes, et la carte cadastrale au $\frac{1}{2.500^e}$ dressée au Survey Department.

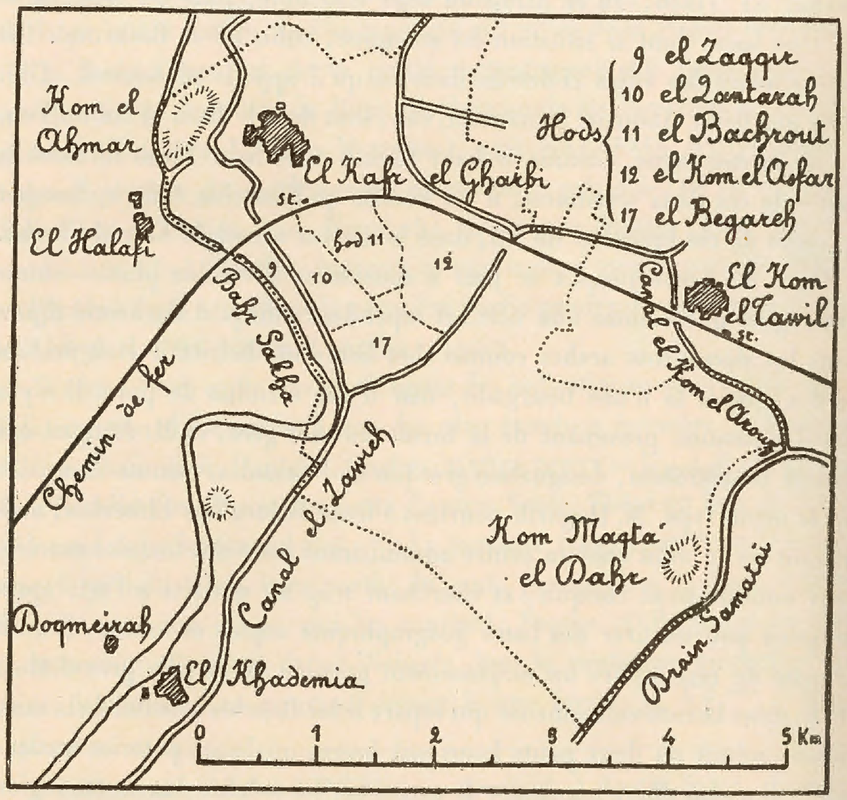


Fig. 2. — Emplacement d'el Bachrout (Éléarchia).

La brochure pour la moudirieh de Gharbieh, p. 17, au markaz de Kafr el Cheikh, village d'el Kafr el Gharbi, parmi les hods ou bassins dépendant de ce village, énumérés en ordre alphabétique, indique au deuxième rang el Bashrut البشروط, et il ne doit subsister aucun doute que nous

ayons bien là l'ancienne cité dont nous nous occupons. L'emplacement satisfait à toutes les conditions requises, Kafr el Gharbi étant en plein centre du Delta, juste à la lisière sud des terrains marécageux qui s'étendent vers le nord sur plus de 30 kilomètres de longueur avant de former franchement le lac Bourlos. La ville est un peu au nord de la station Sidi Ghazi qui la dessert, sur la ligne de Kafr el Cheikh à Cherbin, au sommet de la courbe que décrit la voie ferrée entre Morabein et kom el Tawil. — Sur la carte cadastrale au $\frac{1}{2.500^e}$ on constate que le hod el Bachrout, qui porte le n° 11, est contigu à l'est au hod n° 12 kom el Asfar, un ancien petit canal devenu un drain formant la limite commune; ces deux bassins représentent apparemment ce qui fut l'emplacement de la ville d'Éléarchia. Le premier de ces lieux dits a une superficie d'environ 25 Ha, le second de 65 Ha. L'altitude du sol n'est que de 2 m. 50 à 3 m. 50 au-dessus du niveau de la mer. Lorsque M. Hogarth visita le kom el Asfar[1], il le nota comme très petit et sans importance; actuellement toute élévation de terrain a disparu ou du moins la carte n'en signale aucune. Ces deux hods sont bornés au nord par la digue du chemin de fer; à l'est kom el Asfar s'arrête au canal el Zawieh qui primitivement allait rejoindre le bahr Tirah, mais maintenant est rattaché au canal el ʿAdma qui se déverse dans le lac Bourlos. A l'ouest deux hods, le n° 10 el Kantarah et le n° 9 el Zékir, séparent el Bachrout d'une ancienne branche du Nil, le bahr Sakha, aujourd'hui utilisé comme drain. Les faubourgs de la ville s'étendaient probablement jusqu'à ce bras, distant de 750 mètres, et Éléarchia devait profiter de la facilité des communications fluviales avec Sakha dont, à vol d'oiseau, 16 kilomètres seulement la séparaient. Au sud le terrain est cultivable; au nord le sol marécageux, inondé une partie de l'année, ne se prêtait guère qu'à l'élevage des bestiaux; l'endroit de la cité avait donc été bien choisi administrativement pour qu'on puisse de là surveiller la vaste zone des bucolies tout en restant en contact avec la partie active de la population.

Nous avons vu plus haut, p. 266, quel était le tracé de la partie supérieure de la branche de Sakha. Ce fleuve tournait à l'est à Kafr el Cheikh; il est comblé à son origine sur un parcours de 3 kilomètres et à sa place

---

[1] Hogarth, *Three north Delta Nomes*, p. 16.

la carte montre la limite nord du territoire de Sakha; plus loin on suit ses méandres jnsqu'à l'ouest de Kafr el Gharbi, après lequel il se perd dans les marais (fig. 3).

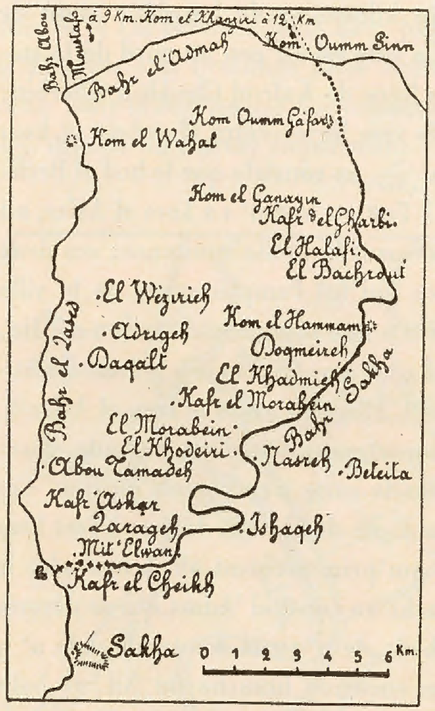


Fig. 3. — Le bahr Sakha.

Première révolte des Coptes d'el Bachrout. — El Bachrout joua à deux reprises un certain rôle dans l'histoire de l'Égypte au moyen âge dont Maqrizi s'est fait l'écrivain. «En l'an 150 (du 20 août 749 au 8 août 750) les Coptes de la province de Sakha se soulevèrent contre Yézid ben Hatem ben Qebisat ben El-Mohleb ben Aben Safrat, émir d'Égypte, attaquèrent les gouverneurs et les chassèrent. Arrivés à Choubra-Sounbât, ils furent rejoints par les gens de Bachroud, d'El-Ausieh et de Negoum. Yézid ben Hatem, informé de leur approche, désigna Naser ben Habib El-Mohallabi comme chef de l'armée du divan et des principaux de l'Égypte. Cette armée marcha contre les insurgés, mais ceux-ci furent victorieux et firent un grand carnage parmi les musulmans; ces derniers, après avoir incendié le campement copte, se replièrent en déroute sur Masr [1]. »

Sakha est bien connue comme étant l'ancienne Xoïs. Les deux autres localités qui envoyèrent des troupes aux insurgés sont à chercher.

El Aousieh. — El Ausieh الاوسية ou el Awisiyeh est le n° 60 de la liste J. Maspero-Wiet dans la série des cercles de l'Égypte, et figure dans toutes

[1] Traduction de Bouriant, p. 228. J'ai restitué Bachroud et el Ausieh au lieu de Yeshroud et El-Arisiat portés par le manuscrit incorrect publié à l'imprimerie de Boulaq dont s'était servi le traducteur.

les tables complètes des géographes arabes. El Qudaï, Yaqoubi, Dimachqi sont d'accord pour la placer dans le Batn el Rif qui correspond à l'actuelle province de Daqahlieh, avec en plus le territoire compris entre la branche de Damiette d'une part, les bahrs Chibin, el Méhalla et Tirah de l'autre, soit les markazs de Cherbin, Talkha et une partie de celui de Méhallet el Kobra. Les noms précédant el Ausieh sont ceux de 56 Bana, 57 Bousir et 58 Samanoud, pays qui s'échelonnent sur la rive gauche de la branche de Damiette; 59 Nousa نوسا ou Nawasa, connu maintenant sous le nom de Nousa el Gheit, avec un port de Nousa el bahr sur la rive droite du Nil de Damiette, entre Mit Samanoud et Mansoura : ceux qui suivent sont : 61 el Bégoum (désignation incorrecte), 62 Daqahla, 63 Tennis et 64 Damiette qui figurent encore sur les cartes. L'énumération suivant un ordre sud-nord, el Ausieh est à chercher plus au nord que Mansoura; mais si les hods portant le nom d'el Ausieh sont nombreux, il n'y a plus de localité ayant cette désignation en propre. Sur la carte en arabe de la Basse-Égypte dressée en 1871 par Mahmoud el Falaqi, et qui a servi de base aux cartes publiées par les Domaines de l'État, dans la liste des communes du qism de Méhallet el Kobra on lit bien en premier اوسية كفر ششتا Aousieh Kafr Chechta; depuis, le premier nom a été supprimé et on ne dit plus que Kafr Chechta; ce village qui a été ensuite inclus dans le markaz de Zifta se trouve à l'est de Qorachieh, sur le bahr Chibin, donc beaucoup trop au sud pour avoir été le pays que nous cherchons.

Maqrizi dans le chapitre des Villes de la terre d'Égypte, citant les principales localités du Delta, mentionne «El Ausah qui est la même que Démirah [1]». Yaqoubi dit de même [2]. Je ne vois pas pourquoi les auteurs des *Matériaux* suspectent, dans le cas présent, l'affirmation donnée par ces deux auteurs. La situation de Damireh convient à merveille pour la place que devait occuper el Ausieh; c'était une grande ville que l'on voit figurer sur toutes les listes coptes et il serait étonnant qu'elle ne fut pas indiquée par les écrivains arabes. El Ausieh a pu faire partie du nom de Damireh et en avoir été éliminé, comme pour Kafr Chechta; il est à remarquer que si el Ausieh n'apparaît pas dans la liste des *hods* de Damireh, il figure dans l'énumération des *hods* de presque toutes les localités

[1] Traduction Bouriant, p. 372. — [2] Maspero et Wiet, p. 29.

voisines : Dirin, Nicha, Taiébet Nicha, Kafr el Qatta, où il est écrit en anglais «el Oussia». Je suis donc persuadé qu'el Ausieh et Damireh n'en font qu'un, qui est la ⲧⲁⲙⲏⲣⲓ ou ⲧⲁⲙⲏⲓⲣⲓ des *scalæ* coptes, faisant actuellement partie du markaz de Talkha dont elle est distante de 8 kilomètres au nord.

El Négoum. — La troisième ville des révoltés ayant lié partie avec les habitants de Sakha est moins facile à déterminer, et le peu de fidélité des transcriptions des copistes laisse place aux hésitations : la première lettre du nom peut avoir été ب *b*, ت *t*, ي *i*, ou ن *n*, la seconde lettre ج *g*, ح *h*, ou خ *kh*, tant les écrivains mettaient avec négligence les points diacritiques; en fait on ne trouve guère dans les manuscrits qu'el Bégoum البجوم ou el Négoum النجوم parmi la série des cercles. Cette ville était dans le Batn el Rif selon Yaqoubi, Ibn Doqmaq et el Qudaï; partout où elle figure elle est citée (n° 61) immédiatement après el Ausieh, et à la suite viennent 62 Daqahla, 63 Tennis, 64 Damiette qui sont franchement en Daqahlieh. Il est donc à présumer que Bégoum ou Négoum terminait l'énumération des villes voisines de la branche de Damiette en allant vers la mer. J'ai vainement cherché dans ces parages une localité ou un *hod* dont le nom finisse par *um* et dont les premières lettres puissent se rapprocher d'une orthographe جوم : la désignation n'existe donc plus actuellement. La dernière ressource était de voir dans les listes coptes quelles étaient les grandes villes situées entre Damireh et Daqahla au sud et Damiette au nord.

Il est à remarquer que trois rangs après Damireh, les manuscrits 50 et 53 de la Bibliothèque Nationale marquent ⲧⲱⲛⲅⲓⲣⲓⲁ = دنجاوية. Le nom est inscrit دنجويه au Cadastre de Mélik el Achraf parce que la ville appelée maintenant دنجاوى était alors considérée comme le centre d'un canton, cité comme tel par Maqrizi et par Ibn Doqmaq qui enregistre que cette province الدنجاوية fut englobée dans celle de Gharbieh [1]. La *Devise des Chemins de Babiloine* connaît la ville sous le nom de Degoe.

Il est fort probable que Dengawi est notre Négoum. Le tracé de دنجوى et de النجوم offre les plus grandes ressemblances, surtout en écriture cursive, et comme cette assimilation présente toutes les conditions cherchées

[1] Maspero et Wiet, p. 93 et 188.

pour la position que devait occuper la ville, je crois que le problème est résolu, tout en m'étonnant que les listes de cercles aient unanimement répété la faute el Négoum pour el Dengawi faite par un premier copiste.

Senhour. — Mit Zonqor, qu'on a assimilée au copte ⲥⲟⲛϭⲁⲣ [1], est trop rapprochée (5 km.) de Damireh pour avoir été le chef-lieu d'un district. Je me demande si ce n'est pas par erreur qu'on a fait cette identification, et d'autres manuscrits [2] qui indiquent ⲥⲩⲛϩⲱⲣⲓ = سنهور sont tout aussi défectueux dans ce passage. Pour ces derniers qui ont remplacé Songar par Sunhôri, les écrivains ont cru qu'il s'agissait de Senhour, ville épiscopale située dans l'est de la Basse-Égypte, que Jean de Nikious mentionne avec San, Basta, Balqa et Horbeit [3], dont l'évêque Iôhannès avait assisté au Concile d'Éphèse [4], le nom copte de la ville ⲥⲩⲛϩⲱⲣ, ⲥⲛϩⲱⲣ, ⲡⲉⲛϩⲱⲣ étant remplacé dans le texte grec par celui d'Ἡφαίστου, enfin la Notice d'Hiéroclès donne Ἥφαιστος dans la première Éparchie d'Auguste. Le site de cette ville, non reconnu jusqu'à présent, doit être marqué par le tell Senhour qui est actuellement inclus dans le village d'el Managat, *hod* 2 n° 26, markaz de Faqous, moudirieh de Charqieh. Cette butte d'une superficie de 23 feddans se dresse dans la région mi-désertique, mi-marécageuse au sud du lac Menzaleh, à 28 kilomètres à l'est de San ou Tanis [5].

Gogar. — Pour revenir à Sangar du manuscrit 43, il me paraît plus vraisemblable qu'au lieu de Mit Zonqor, village sans importance, l'auteur de la liste avait en vue la ville de جوجر Gogar, située sur le Nil un peu en amont de Mansoura, mais sur la rive gauche, à l'endroit où le Nil se divisait en deux branches, dont l'une continuait son cours vers Damiette, tandis que l'autre, inclinant vers l'est, formait le bahr Soghaïr qui passe à Dékernes, Menzaleh, et va se jeter dans le lac portant le nom de cette dernière localité [6]. Gogar était alors fort importante et au cadastre de

[1] Manuscrit n° 43 de la Bibliothèque Nationale.
[2] Bibliothèque Nationale, n° 50 et 50.
[3] Maspero et Wiet, p. 137.
[4] Bouriant, *Actes du Concile d'Éphèse*, p. 70 et 126. Maspero et Wiet, p. 107.
[5] Tell Senhour est nommé Tell Saniour dans les *Rapports* de M. Foucart, dans les *Annales*, t. II, p. 61, 76, 79, 259.
[6] Maqrizi, trad. Bouriant, p. 637.

Mélik el Achraf on la voit taxée pour 22.000 dinars. Le plus vraisemblable est que le scribe a noté Songar au lieu de ϬΟΝϬΑΡ que portait la table originale et que toutes les erreurs postérieures sont dérivées de cette méprise[1]. Il est possible que le mot copte Songar soit une adaptation du grec *Γογγρος* qui aurait été donné au pays en souvenir d'un congre pêché en ces parages. Le *n* n'est pas écrit en arabe, mais le mot était peut-être vocalisé جُوْجَر.

Je ferai en passant quelques remarques concernant un des groupes les plus embrouillés de la liste trilingue des évêchés, celui qui suit Bousir et Bana :

1.	ΘΕΟΔΩCΙΟΥ.	
2.	ΠΙΞΙC var. ΝΙΞΙC	دنوسا
3.	ΒΕCΙΑ ΠΗΙ	دبوسيه وتسنة var. دنوسه وبسنة
4.	ΡΑCΑΙΩΝΗC var. ΡΑCΑΙΩΝΗCΙ.	
5.	ΠΙΓ̄ΝΤΑΜΗΙΡ var. ΤΑΜΗΙΡΙ	دسخت (sic) ودميرة var. سمت ودميرة البحرية

Damireh. — Dès l'abord nous pouvons séparer à la cinquième ligne Tiaméiri et son équivalent arabe Damireh ou Damireh el Baharieh, «Damireh du nord». Le Cadastre de Mélik el Achraf mentionne les deux el Damireh du nord et du sud; la première, la principale, s'appelle maintenant Damireh tout court et c'est celle que nous avons vu plus haut porter aussi le nom d'El Ausieh, la seconde est désignée de nos jours Kafr Damireh el Qadim. A ces noms je voudrais joindre Besia, de la troisième ligne, pour représenter la désignation grecque de Damireh qui nous manque. On a de nombreux exemples de mots où Β tient la place d'une voyelle, comme dans ΒΟΥϢΗΜ = اوسيم, ΒΑϨ = ΟΥΑϨ = واح; s'il en est de même ici, il n'a pas été difficile de passer d'une telle phonétique à اوسيه que Maqrizi nous indique avoir été une appellation ancienne de Damireh. L'arabe بسيه ne serait qu'une transcription de Besia, moyen

[1] Une erreur semblable a été commise dans la liste trilingue des évêchés, où Gaïf est devenue Satf. Daressy, *L'évêché de Saïs et Naucratis*, dans les *Annales*, t. XX, p. 172.

que l'écrivain de la liste ne se faisait pas faute d'employer quand il ignorait la désignation nouvelle de la localité.

Ausieh était au moyen âge le nom des terres, des biens fonciers que se réservaient les seigneurs qui étaient propriétaires du sol par faveur du maître du pays et qui louaient le reste aux fellahs. Ces «terres de réserve» sont semblables aux *Οὐσίαι* ou domaines de la maison impériale. Damireh aurait donc été d'abord connue comme un «domaine réservé» avant de prendre le nom actuel.

Denousa. — Théodosiou (l. 1) et Pixis ou Nixis (l. 2) seraient les noms grec et copte d'un pays appelé دنوسا en arabe. Deux solutions se présentent. Ou bien le scribe a oublié un ر final et de mettre trois points sur س, et on aurait la ville de دنوشر Denouchar, en copte ΤΑΝΟϢΕΡ, qui est à 6 kilomètres au sud-ouest de Méhallet el Kobra; on aurait l'avantage de reconnaître ainsi une ville importante qui figure sur une des *scalæ* coptes[1] et fournissait 10.000 dinars d'impôts au temps de Mélik el Achraf, mais on n'arrive à ce résultat qu'au moyen d'une double correction graphique. Je donnerais donc la préférence à la seconde solution, qui ne demande aucune modification du mot. Denousa دنوسه est actuellement le nom d'un hod du village de Méhallet el Borg situé au nord de Méhallet el Kobra dont il n'est séparé que par un demi-kilomètre. Entre les deux pays se trouve le kom el Wâqʿa كوم الواقع, ayant jadis été un des quartiers principaux de Méhallet el Kobra, mais qui fut détruit durant l'Expédition de Bonaparte[2]. On peut donc dire que ces deux Méhallet ne formaient primitivement qu'une seule localité qui plus tard s'est scindée, la séparation étant déjà faite au temps de Mélik el Achraf. La mention de Jean de Nikious que j'avais notée[3] que Méhallet s'appelait autrefois Dîdoûseyâ = Théodosiou, se vérifierait donc; le centre de la ville se serait porté au cours des siècles du nord au sud, et de plus en plus avec l'importance industrielle qu'a prise Méhallet el Kobra, surtout par ses filatures de soie;

[1] Manuscrit n° 53 de la Bibliothèque nationale.

[2] Tradition locale rapportée par Ahmed bey Kamal, dans les *Annales*, t. VII, p. 238 et t. VIII, p. 1.

[3] Daressy, *Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte*, dans la *Revue archéologique*, 1894, p. 202.

sur une population de 38.088 habitants au recensement de 1917 cette dernière ville comptait 2595 Coptes.

Dar el Baqar. — Du groupe énigmatique il ne reste plus à chercher l'identité que d'une localité dont les scribes ont coupé le nom en deux : ⲡⲏⲓ à la troisième ligne, ⲡⲓⲅ̄ à la cinquième, avec سمت pour l'arabe et fautivement دشخت. Semt est évidemment pour شمت Chemt, transcription du nom de nombre copte 3 = ⲅ̄. Les *scalæ* connaissent la ville de ⲡⲏⲓⲡⲓⲅ̄, ⲡⲏⲓⲙⲡⲓⲅ̄ pour l'équivalent arabe de laquelle elles donnent محلة السدى, محلة السدر ثلثة بيوت, بين الثلث محلة سدر, soit «la troisième maison ou trois maisons» et un nom de Méhallet incertain, Sadr ou Sadi. Il n'existe plus de Méhallah ainsi dénommé et le seul recours était de trouver un pays appelé «trois maisons» ou quelque chose d'analogue, ce qu'on avait vainement cherché sur les cartes et les listes de villages. Or je viens de remarquer que sur la carte de la Basse-Égypte dressée par Mahmoud el Falaki, dans le tableau des localités de la moudirieh de Gharbieh, dernière colonne, dans un supplément au kism de Méhallet el Kobra, on lit : ثلث دار البقر القبلية «tiers de Dar el Baqar du sud». Les deux Dar el Baqar, du nord et du sud, sont à moins de 8 kilomètres au nord-ouest de Méhallet el Kobra, nous sommes donc dans le voisinage de Méhallet el Borg qui vient d'être identifié. *Dar* est l'équivalent de *beit;* l'orthographe du mot dans lequel entre la valeur 3 n'est pas fixe, on se rend compte que les écrivains n'étaient pas sûrs du sens du terme qu'ils employaient, et que ce pouvait être trois, le tiers ou le triple. Bien que la prononciation actuelle soit Dar el Baqar «la maison des bœufs», il n'est pas démontré qu'anciennement on n'ait pas dit el Baqqar «le bouvier», ou el Baqir «le troupeau»; dans ce dernier cas, il ne serait pas difficile de corriger سدر ou سدى en سرب, qui signifie également troupeau. Les termes des listes anciennes : «La Place des troupeaux, le tiers des maisons» correspondraient entièrement pour le sens au «tiers des maisons des troupeaux». Ce tiers de Dar el Baqar est apparemment une division administrative, correspondant à un but financier[1], motif qui avait poussé Ismaïl pacha

[1] Il existe plusieurs villes divisées en deux sections, tels sont Nousf awal et Nousf tani Bechbich, Nousf Atrib, Nousf el Mataw'a, et même en quatre, comme Roub Chendid. Parfois une ou plusieurs de ces sections n'existent plus.

à faire dresser la carte du Delta par Mahmoud el Falaki; il est probable que cette division existait déjà au moyen âge, bien qu'elle ne paraisse pas au Cadastre de Mélik el Achraf, où le Dar el Baqar du sud est porté comme devant payer annuellement 4000 dinars. Cette ville est mentionnée dans la *Devise des Chemins de Babiloine* sous le nom de Daram el Bakar, sur la route transversale du Delta allant de Méhallet Abou Aly, au sud de Dessouq, à Samanoud.

Une autre raison qui me pousse à transcrire سرب le nom douteux du Mehalleh est que ce même mot, sous la forme سَرَّبْ a le sens de s'en aller, retourner chez soi, qui conviendrait parfaitement au nom grec de la ville, ⲣⲁⲥⲁⲓⲱⲛⲏⲥ (l. 4 du groupe) transcription copte du grec Ρασ7ώνης, repos après le travail. Il semblerait résulter de toutes ces indications que ce Dar el Baqar était un lieu où les troupeaux qui paissaient dans les Bucolies du nord du Delta étaient ramenées à certains moments, probablement pendant l'inondation, alors que les prairies étaient couvertes d'eau.

Le groupe étudié serait donc moins en désordre qu'il paraissait et devrait être rétabli ainsi :

ⲑⲉⲟⲇⲱⲥⲓⲟⲩ = ⲛⲓⲝⲓⲥ = دنوسا
ⲣⲁⲥⲁⲱⲛⲏⲥ = ⲡⲏⲓⲡⲓⲅ̄ = شمت
ⲃⲉⲥⲓⲁ = ⲧⲁⲙⲏⲓⲣⲓ = دميرة (اوسية) بسية

Il est probable que les évêchés de Denousa (pour Méhallet el Kobra) et de Dar el Baqar étaient joints et ne formaient qu'un seul siège épiscopal.

Sonbat. — Mais revenons à l'insurrection de l'an 150. Les contingents fournis par les habitants de toute la région dont nous venons de voir les principales villes se réunirent à Choubra Sonbat. C'est un pays qui n'existe plus sous ce nom. Comme l'intention des révoltés était sans doute de marcher sur le Caire, toutes les probabilités sont pour que leur point de concentration ait été près de Sonbat, sur la branche de Damiette au nord de Zifteh. Il existe bien au nord de Méhallet el Kobra un village de Choubra Nabat dont le nom ne diffère de celui du pays recherché que par l'absence de la lettre *s* au début du second mot. Il est à égale distance de Sakha, de Bachrout et de Damireh, mais il est trop au nord comme

base pour une action convergente vers le Caire et ses communications avec les centres de départ ne sont pas commodes. Il est préférable de ne pas songer à une erreur possible de graphie et chercher vers Sonbat qui se présente sous des conditions meilleures aux points de vue de la stratégie et des facilités de voyage par voie d'eau. Il me paraît plus probable que Choubra Sonbat ait été ce qu'on désigne actuellement Hesset Sonbat, hameau à 1800 mètres au nord de Sonbat, plutôt que Choubra el Yamin, Kafr Choubra et Choubra Mellis localités groupées encore plus en aval.

Seconde révolte des Coptes. — Maqrizi [1] mentionne une autre grande révolte des Coptes en l'an 216 : «El Afchin les défit aux environs de Bachroud et les contraignit à faire soumission à l'Émir des croyants, Abd Allah El Mamoun, qui condamna les hommes à mort et les femmes et les enfants à être vendus». Dans un autre passage, Maqrizi fournit quelques autres détails sur la même insurrection due au mauvais gouvernement de l'émir el Rafeqi à la lourdeur des impôts. «El Mamoun se rendit à Sakha et envoya El Afchin contre les Coptes qui avaient refusé obéissance. El Afchin les rencontra près de Bachroud et les tint cernés jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans l'obéissance due à l'Émir des croyants [2]. »

Maqta' el Dahr. — Nous trouvons ici une confirmation du voisinage de Sakha et de Bachrout. Peut-être est-il permis de fixer la place exacte où eut lieu le dernier acte de ce drame.

Au sud-est du territoire de Kafr el Gharbi, à 3 kilom. 800 de Bachrout existe un kom qui porte le nom significatif de Maqta' el Dahr مقطع الظهر «rupture des dos». Que ce soit l'endroit où eut lieu le dernier combat, ou bien celui où se fit l'exécution des prisonniers, il y a de fortes présomptions pour qu'il nous ait conservé le souvenir du fait qui mit fin à toutes les tentatives des descendants des anciens Égyptiens pour recouvrer leur indépendance.

G. Daressy.

[1] Traduction Bouriant, p. 228. L'an 216 de l'Hégire va du 18 février 831 au 6 février 832.

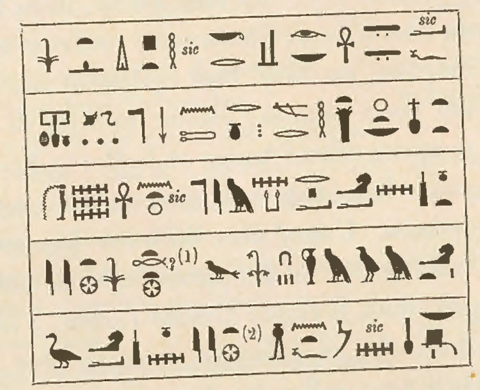
[2] Traduction Bouriant, p. 232.

UNE STATUETTE ANTÉRIEURE À LA XIe DYNASTIE

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

M. Jéquier a bien voulu me signaler l'an dernier, chez un marchand d'antiquités du Caire, les restes d'une statuette en bois représentant un homme marchant, le pied gauche en avant, sur un socle rectangulaire également en bois, haut de 0 m. 08, long de 0 m. 44 et large de 0 m. 16. La seule partie qui subsiste de la statue elle-même, c'est-à-dire la jambe droite, ne peut que faire regretter la perte de l'ensemble, car le modelé de cette jambe est d'une remarquable vigueur. Tel qu'il subsiste, l'intérêt de cet objet est uniquement dans l'inscription, gravée en cinq lignes horizontales, de droite à gauche, à l'avant de la face supérieure du socle. Les nécessités de la typographie ont obligé à imprimer ce texte dans le sens opposé.



[1] Le groupe est assez embarrassant. S'il est correctement écrit (ce qui peut faire doute, vu les nombreuses fautes qui émaillent ce petit texte), il ne semble pouvoir s'agir que des deux adjectifs (=) *méridionale* et *septentrionale*, ayant tous deux pour déterminatif commun le signe ⊕ de la ville. Mais que pourrait être, dans cette hypothèse, la ville du nord, et le même individu pourrait-il avoir été à la fois de deux villes différentes? Pour *Âounit du nord* il ne saurait être question, naturellement, de Dendéra; mais on pourrait songer à = *Pathyris* (cf. Sethe, *Urk. 18. Dyn.*, p. 115 et 125), qui n'était pas très éloignée d'Esna.

[2] Le signe est ici, les deux fois,

« *Proscynème à Ptah-[So]kar-Osiris seigneur d'Ânkhtaoui, pour qu'il accorde ce qui sort à la voix, pains, boissons, viandes, volailles, encens, huile, toute chose bonne et pure dont vit un dieu, au double [du] prince héréditaire, maire (?) d'Àounit du sud et d'Àounit du nord (?), grand des Dix de la Haute-Égypte, Khnoumou-m-ḥât, fils du maire (?) d'Àounit Ântef, juste de voix, pensionné (?).* »

L'invocation au dieu Ptah-Sokar-Osiris seigneur d'*Ânkhtaoui* (un quartier de la ville [ou peut-être plutôt la nécropole] de Memphis) montre que le monument est probablement originaire de Saqqara. Mais le personnage représenté, Khnoumouemḥât, a vécu dans le sud de la Haute-Égypte, à *Àounit* = Esna (métropole du IIIe nome de Haute-Égypte), dont il était , *maire* (?) : son nom même, dans la composition duquel entre celui du dieu d'Esna, Khnoumou, confirme cette localisation. Le père de notre individu, un *Ântef*, était également *maire* (?) de la ville d'Esna. La forme des noms propres, comme le style de l'inscription, indique la période comprise entre l'Ancien et le Moyen Empire, et plus particulièrement l'époque immédiatement antérieure aux rois Ântef et Montouḥotep de la XIe dynastie. L'*Ântef* père de notre Khnoumouemḥât serait-il, par hasard, l'ancêtre de l'un des personnages de même nom qui se sont élevés peu à peu, dans la région Armant-Thèbes, à la dignité royale, et la XIe dynastie serait-elle, en définitive, issue de plus loin encore, c'est-à-dire d'Esna? Qu'il nous suffise ici de poser la question, en émettant l'espoir que de nouveaux monuments de cette époque encore mal connue nous fourniront un jour le moyen d'y répondre. En tout cas, Ântef et son fils Khnoumouemḥât ne portent pas le titre ; ce sont donc des individus de condition modeste, en qui rien ne peut encore faire présager la brillante fortune des fondateurs de la première dynastie thébaine.

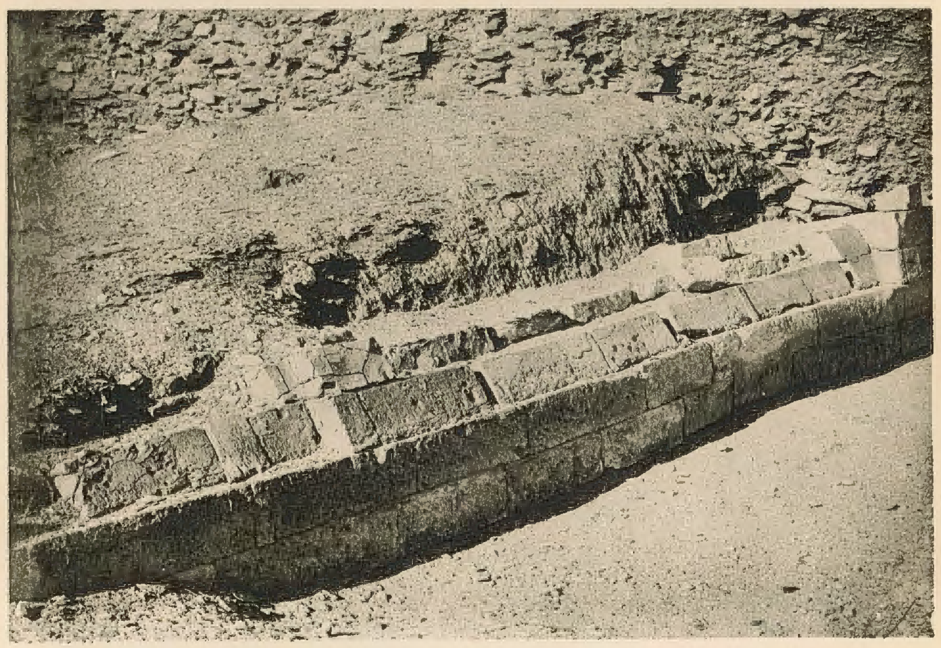
H. Gauthier.

---

muni d'une petite anse latérale. L'orthographe du nom de la ville d'Esna se retrouve au glossaire Gardiner du Ramesseum (n° 195), datant de la période XIIIe-XVIIe dynasties (voir mon *Dictionn. géogr.*, I, p. 54).

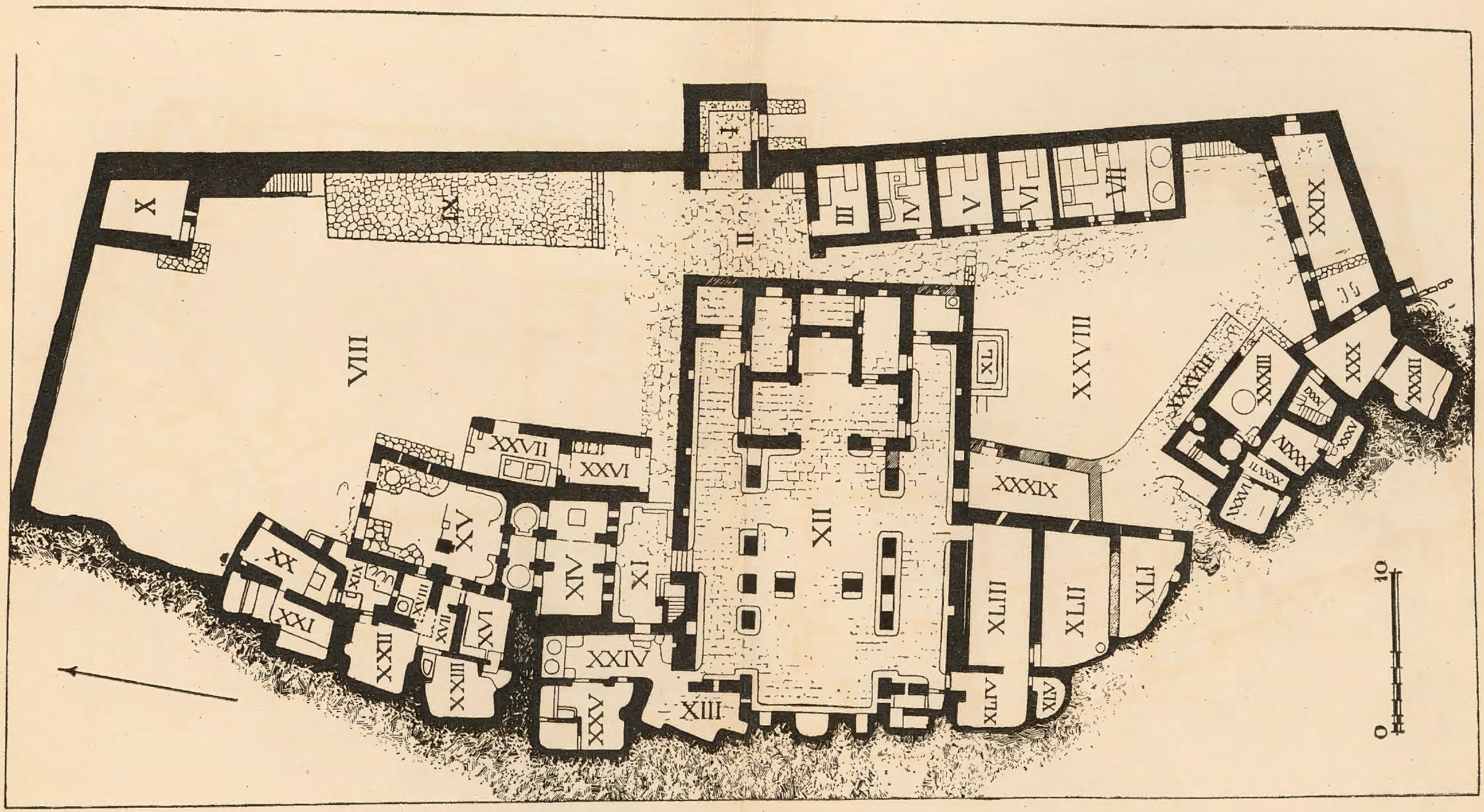
TABLE DES MATIÈRES.



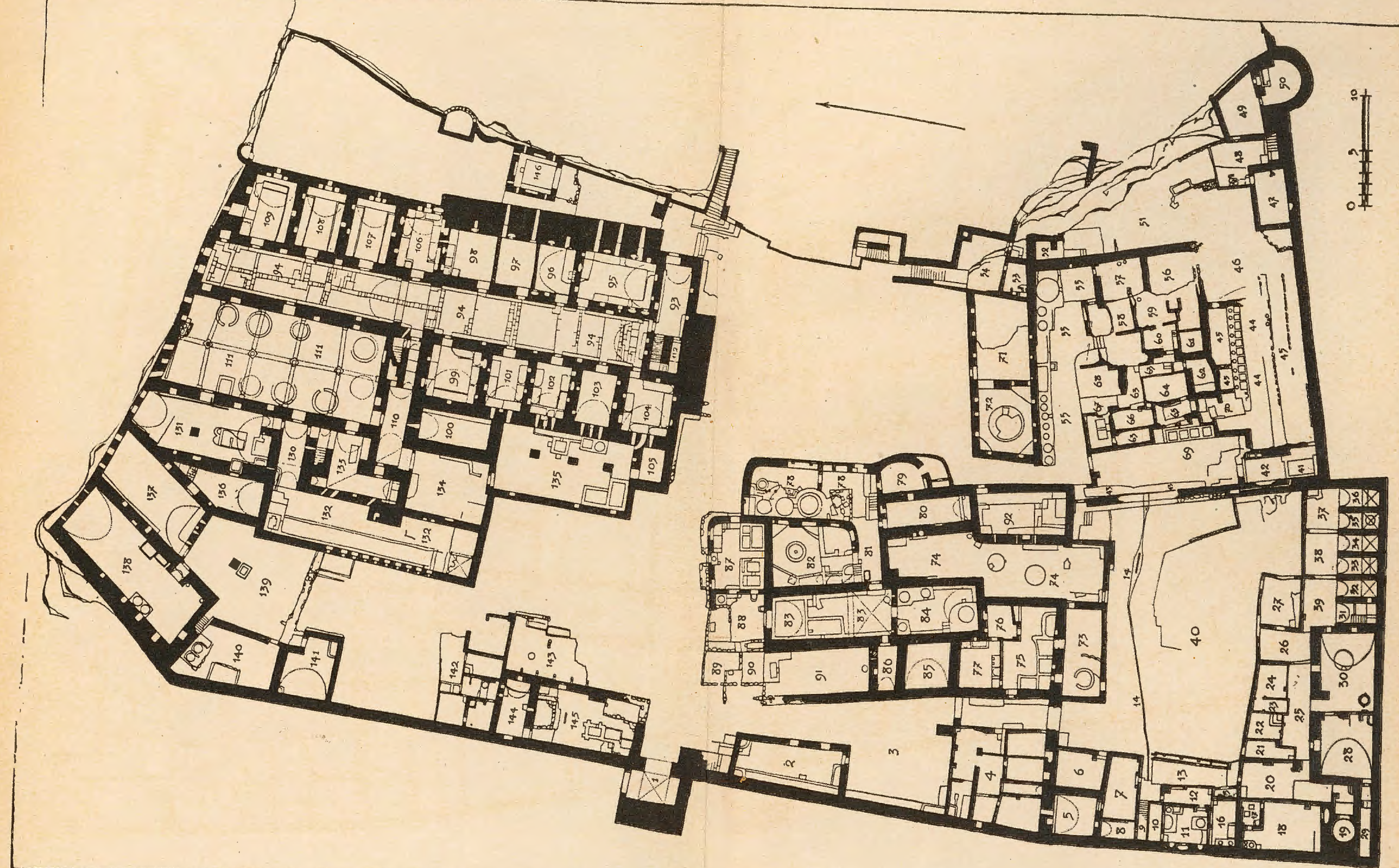


An Architect's Diagram of the Third Dynasty.

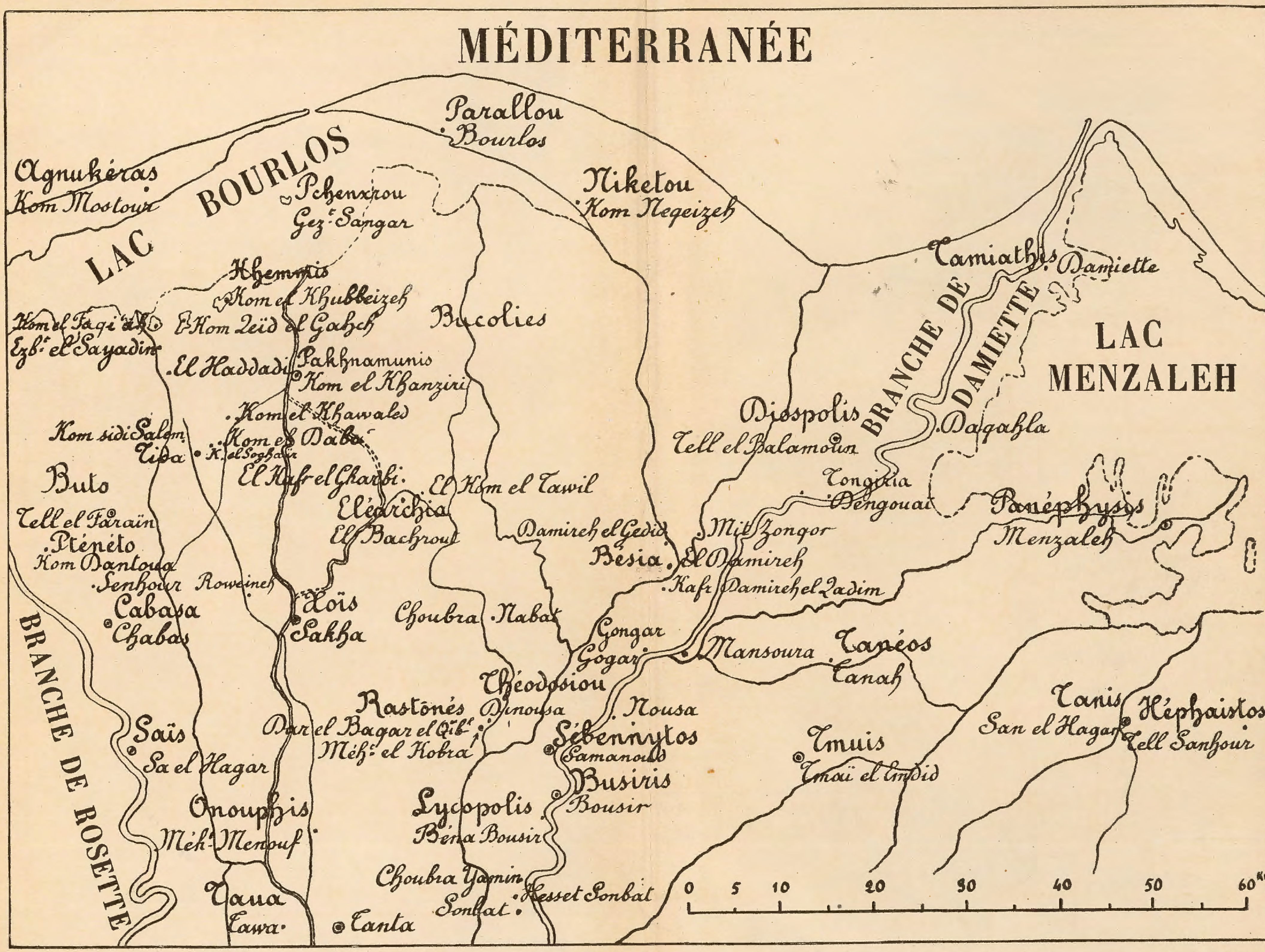
IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.



Convento di San Simeone. Parte inferiore.



Convento di San Simeone. Parte superiore.



Carte du nord du Delta.

Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique :

Tome I. — *De la frontière de Nubie à Kom-Ombos*, par J. de Morgan, U. Bouriant, G. Legrain, G. Jéquier, A. Barsanti, in-4°, Vienne, 1894. — Épuisé.
Tome II. — *Kom-Ombos*, 1re partie, Vienne, 1895 : P. T. 250.
Tome III. — *Kom-Ombos*, 2e partie, trois fascicules. — In-4°, Vienne, 1902, 1905, 1909 : P. T. 125, P. T. 97, P. T. 125.

A Report on the Antiquities of Lower Nubia in 1906-7, par A. Weigall. — In-4°, Oxford, 1907 : P. T. 313.

The Aswân Obelisk, with some remarks on the ancient engineering, par R. Engelbach. — In-4°, 1922 : P. T. 110.

A Supplement to the Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes (Nos. 253 to 334) with some notes on the necropolis from 1913 to 1924, par R. Engelbach. — In-4°, 1924 : P. T. 20.

Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV, par H. Gauthier et H. Sottas. — In-4°, 1925 : P. T. 60.

Les Temples immergés de la Nubie. — In-4° avec planches. — *Rapports*, Tome I, par G. Maspero et A. Barsanti : 4 livraisons, in-4° avec planches, 1909-1911 : P. T. 193, 185, 250, 97. — *Documents sur l'état ancien des monuments*, Tome I, 1re livr., 1912 : P. T. 73. — 2e livr., 1920 : P.T. 125.

Le Temple de Kalabchah, par H. Gauthier, 1er fasc., 1911 : P.T. 385. — 2e fasc., 1911 : P. T. 300. — 3e fasc., 1914 : P. T. 145.

Le Temple de Ouadi es-Sebouâ, par H. Gauthier. — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 434 les deux volumes.

Le Temple d'Amada, par H. Gauthier, 1er fasc., 1913 : P. T. 314. — 2e fasc., 1926 : P. T. 50.

Debod bis Bab Kalabsche, par G. Roeder. — Tomes I (texte) et II (planches), 1911 : P. T. 500 les deux volumes. — Tome III, par F. Zucker, 1912 : P. T. 193.

Der Tempel von Dakke, par G. Roeder. — Tome II (planches), 1913 : P. T. 290.

The Temple of Dendûr, par A. M. Blackman, 1911 : P. T. 434.

The Temple of Derr, par A. M. Blackman, 1913 : P. T. 290.

The Temple of Bîgeh, par A. M. Blackman, 1915 : P. T. 238.

Catalogue général du Musée du Caire (In-4° avec pl. et fig. dans le texte) :

Ahmed bey Kamal. *Stèles hiéroglyphiques d'époque ptolémaïque et romaine*, 1905. — Tome I (texte) : P.T. 314. — Tome II (planches) : P. T. 265.
— *Tables d'offrandes.* — Tome I (texte), 1909 : P.T. 250. — Tome II (planches), 1906 : P. T. 193.

Bénédite (G.). *Miroirs*, 1907 : P. T. 150.
— *Objets de toilette.* — 1re partie : *Peignes, épingles de tête, étuis et pots à kohol, stylets à kohol*, 1911 : P. T. 138.

Bissing (W. von). *Metallgefässe*, Vienne, 1901 : P. T. 100.
— *Fayencegefässe*, Vienne, 1902 : P. T. 122.
— *Steingefässe*, Vienne, 1904 : P. T. 125. — *Introduction et Index*, Vienne, 1907 : P. T. 49.
— *Tongefässe*, Vienne, 1913. — 1re partie : P. T. 122.

Borchardt (L.). *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten.* — Tome I, Berlin, 1911 : P. T. 344. — Tome II, Berlin, 1925 : P. T. 220.

Breccia (E.). *Iscrizioni greche e latine* (Musée d'Alexandrie), 1911 : P. T. 315.
— *La Necropoli di Sciatbi* (Musée d'Alexandrie). — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 550 les deux volumes.

Carter (H.) et Newberry (P.). *The Tomb of Thoutmôsis IV*, Westminster, 1904 : P. T. 250.

Chassinat (É.). *La seconde trouvaille de Deir el-Bahari* (1re partie). — Tome I, 1er fasc., 1909 : P. T. 122.

Crum (W. E.). *Coptic Monuments*, 1902 : P. T. 338.

Currelly (Charles T.). *Stone Implements*, 1913 : P. T. 343.

Daressy (G.). *Ostraca*, 1901 : P. T. 275.
— *Fouilles de la Vallée des Rois*, 1901. — 1er fasc. : *Tombes de Maherpra et Aménophis II* : P. T. 250. — 2e fasc. : *Tombes d'Aménophis II et Thoutmôsis III* : P. T. 97.
— *Textes et dessins magiques*, 1902 : P. T. 88.

Daressy (G.). *Statues de Divinités.* — Tome I (texte), 1906 : P. T. 313. — Tome II (planches), 1905 : P. T. 265.

— *Cercueils des cachettes royales*, 1909 : P. T. 410.

Edgar (C. C.). *Greek Moulds*, 1903 : P. T. 119.

— *Greek Sculpture*, 1903 : P. T. 194.

— *Greek Bronzes*, 1904 : P. T. 125.

— *Græco-Egyptian Glass*, 1905 : P. T. 100.

— *Græco-Egyptian Coffins, Masks and Portraits*, 1905 : P. T. 290.

— *Sculptors' Studies and unfinished Works*, 1906 : P. T. 218.

— *Greek Vases*, 1911 : P. T. 290.

— *Zenon Papyri.* — Volume I, 1925 : P. T. 200. — Volume II, 1926 : P. T. 200.

Gaillard et Daressy. *La Faune momifiée de l'antique Égypte*, 1905 : P. T. 193.

Gauthier (H.). *Cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290; 2e fasc. : P. T. 387.

Grenfell et Hunt. *Greek Papyri*, Oxford, 1903 : P. T. 88.

Lacau (P.). *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, 1903, 1904, 1905, 1907. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 265; 2e fasc. : P. T. 175. — Tome II, 1er fasc. : P. T. 97; 2e fasc. : P. T. 125.

— *Stèles du Nouvel Empire*, 1909, 1926. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 375; 2e fasc. : P. T. 100.

Lange et Schäfer. *Grab- und Denksteine des mittleren Reichs.* — 1re partie : *Nos 20001-20399* (Texte), Berlin, 1902 : P. T. 275. — 2e partie : *Nos 20400-20780* (Texte), Berlin, 1908 : P. T. 375. — 3e partie (Indices), Berlin, 1925 : P. T. 150. — 4e partie (Planches), Berlin, 1903 : P. T. 375.

Lefebvre (G.). *Papyrus de Ménandre*, 1911 : P. T. 387.

Legrain (G.). *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, 1906, 1909, 1914. — Tome I : P. T. 338. — Tome II : P. T. 250. — Tome III : P. T. 250. — *Indices des tomes I, II et III*, par H. Gauthier, 1925 : P. T. 32.

Maspero (G.). *Sarcophages des époques persane et ptolémaïque*, 1908, 1914. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 170; 2e fasc. : P. T. 250.

Maspero (J.). *Papyrus grecs d'époque byzantine*, 1910, 1911, 1912, 1913, 1916. — T. I, 1er fasc. : P. T. 275; 2e fasc. : P. T. 193. — T. II, 1er fasc. : P. T. 193; 2e fasc. : P. T. 125; 3e fasc. : P. T. 183. — T. III : P. T. 387.

Milne (J. G.). *Greek Inscriptions*, Oxford, 1905 : P. T. 240.

Moret (A.). *Sarcophages de l'époque bubastite à l'époque saïte*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290; 2e fasc. : P. T. 250.

Munier (H.). *Manuscrits coptes*, 1916 : P. T. 385.

Newberry (P. E.). *Scarab-shaped Seals*, Londres, 1907 : P. T. 250.

Quibell (J. E.). *Archaic Objects.* — Tome I (texte), 1905 : P. T. 250. — Tome II (planches), 1904 : P. T. 174.

— *Tomb of Yuaa and Thuiu*, 1908 : P. T. 265.

Reisner (G. A.). *Amulets*, 1907 : P. T. 193.

— *Models of Ships and Boats*, 1913 : P. T. 315.

Rœder (G.). *Naos*, Leipzig, 1914 : P. T. 375.

Elliot Smith (G.). *The royal Mummies*, 1912 : P. T. 375.

Spiegelberg (W.). *Die demotischen Denkmäler.* — 1re partie : *Die demotischen Inschriften*, Leipzig, 1904 : P. T. 150. — 2e partie : *Die demotischen Papyrus.* Tome I (texte), Strasbourg, 1908 : P. T. 193. — Tome II (planches), Strasbourg, 1906 : P. T. 385.

Strzygowski. *Koptische Kunst*, Vienne, 1903. — Épuisé.

Vernier (É.). *Bijoux et orfèvreries*, 1907, 1909 et 1925. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 117; 2e fasc. : P. T. 194; 3e fasc. : P. T. 260.

Weigall (A.). *Weights and Balances*, 1908 : P. T. 88.

EN VENTE :

Au MUSÉE DU CAIRE et chez les principaux libraires du Caire;
Aux éditions Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe);
Chez Bernard QUARITCH Ltd., 11, Grafton Street, New Bond Street, Londres, W.
Chez Karl W. HIERSEMANN, 29, Königstrasse, Leipzig.